This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

MACMILLAN'S
Foreign School Classics

FRENCH READINGS FROM ROMAN HISTORY

C. Colbeck M.A.

710 Educ T 1518.86.295

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

FROM THE LIBRARY OF

MAXIME BÔCHER

PROFESSOR OF MATHEMATICS

1904–1918

Received March 15, 1922

SICS

3 2044 102 773 512

FRENCH READINGS

FROM

ROMAN HISTORY

FRENCH READINGS

FROM

ROMAN HISTORY

SELECTED FROM VARIOUS AUTHORS AND
EDITED WITH NOTES

BY

C. COLBECK, M.A.
ASSISTANT MASTER AT HARROW SCHOOL

London
MACMILLAN AND CO.
AND NEW YORK
1886

Educ T 1518.86.295

PREFACE

THREE considerations chiefly suggested the attempt to form a series of French Readings in Ancient History, of which this volume is a first instalment. Most of those who have taught French as a form subject will, I think, agree that, apart from the linguistic training, a history book affords more opportunities for fruitful teaching than any other. Again, no one would wish to exclude Ancient History from the studies of a modern school; yet our time is very limited, and, if to any extent French and Ancient History can be combined, the gain is material. Lastly, many masters of forms whose work is mainly classical would be glad to read with their boys a French book bearing directly upon their Classics. Only experience will show whether the combination of somewhat discrepant aims has produced a useful book. The present series is fairly continuous as far as it goes, and the inevitable gaps are filled by introductions to the various sections. One author, whose name would occur first to any one who should form a similar project, I found myself unfortunately de-

barred from using. The result has been that I have drawn from the French translation of Mommsen's great work more largely than I had originally intended. The translation, however, is so good in style that the loss almost becomes a gain. The book is far too long for one or even two terms' work, but it need by no means be taken as a whole. The notes have necessarily been much compressed, and I have aimed at indicating points of grammar and syntax rather than at expounding them. The task of selection of passages proved by no means easy, and entailed much reading. I fear that from want of knowledge, especially of more recent books and articles, I have often failed to give the best extract for my purpose. It would, I believe, be easier to deal upon the same principle with the period, too little studied in our schools, which comprises the Rise, Decline, and Fall of the Roman Empire.

C. C.

HARROW, *August* 1886.

READINGS FROM ROMAN HISTORY

I.

THE GENIUS OF ROME.

MONTESQUIEU, *Grandeur et Décadence des Romains.*

Il ne faut pas prendre de la ville de Rome, dans ses commencements, l'idée que nous donnent les villes que nous voyons aujourd'hui, à moins que ce ne soit de celles de la Crimée, faites pour renfermer le butin, les bestiaux, et les fruits de la campagne. Les noms anciens des principaux lieux de Rome ont tous du rapport à cet usage.

La ville n'avait pas même de rues, si l'on n'appelle de ce nom la continuation des chemins qui y aboutissaient. Les maisons étaient placées sans ordre, et très-petites; car les hommes, toujours au travail ou dans la place publique, ne se tenaient guère dans les maisons.

Mais la grandeur de Rome parut bientôt dans ces édifices publics. Les ouvrages qui ont donné, et qui donnent encore aujourd'hui la plus haute idée de sa puissance, ont été faits sous les rois. On commençait déjà à bâtir la ville éternelle.

Romulus et ses successeurs furent presque toujours en guerre avec leurs voisins pour avoir des citoyens, des

femmes, ou des terres; ils revenaient dans la ville avec les dépouilles des peuples vaincus; c'étaient des gerbes de blé et des troupeaux: cela y causait une grande joie. Voilà l'origine des triomphes qui furent dans la suite la principale cause des grandeurs où cette ville parvint.

Rome accrut beaucoup ses forces par son union avec les Sabins, peuples durs et belliqueux comme les Lacédémoniens, dont ils étaient descendus. Romulus prit leur bouclier, qui était large, au lieu du petit bouclier argien dont il s'était servi jusqu'alors. Et on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs.

On pensait alors, dans les républiques d'Italie, que les traités qu'elles avaient faits avec un roi ne les obligeaient point envers son successeur: c'était pour elles une espèce de droit des gens; ainsi, tout ce qui avait été soumis par un roi de Rome se prétendait libre sous un autre, et les guerres naissaient toujours des guerres.

Le règne de Numa, long et pacifique, était très-propre à laisser Rome dans sa médiocrité; et, si elle eût eu dans ce temps-là un territoire moins borné et une puissance plus grande, il y a apparence que sa fortune eût été fixée pour jamais.

Une des causes de sa prospérité, c'est que ses rois furent tous de grands personnages. On ne trouve point ailleurs, dans les histoires, une suite non interrompue de tels hommes d'État et de tels capitaines.

Dans la naissance des sociétés, ce sont les chefs des républiques qui font l'institution; et c'est ensuite l'institution qui forme les chefs des républiques.

Tarquin prit la couronne sans être élu par le sénat ni par le peuple. Le pouvoir devenait héréditaire: il le rendit absolu. Ces deux révolutions furent bientôt suivies d'une troisième.

Son fils Sextus, en violant Lucrèce, fit une chose qui a presque toujours fait chasser les tyrans des villes où ils ont commandé : car le peuple, à qui une action pareille fait si bien sentir sa servitude, prend d'abord une résolution extrême. 5

Un peuple peut aisément souffrir qu'on exige de lui de nouveaux tributs : il ne sait pas s'il ne retirera point quelque utilité de l'emploi qu'on fera de l'argent qu'on lui demande ; mais, quand on lui a fait un affront, il ne sent que son malheur, et il y ajoute l'idée de tous les 10 maux qui sont possibles.

Il est pourtant vrai que la mort de Lucrèce ne fut que l'occasion de la révolution qui arriva ; car un peuple fier, entreprenant, hardi, et renfermé dans des murailles, doit nécessairement secouer le joug ou adoucir ses mœurs. 15

Il devait arriver de deux choses l'une ; ou que Rome changerait son gouvernement, ou qu'elle resterait une petite et pauvre monarchie.

L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome ; et ceci est bien remarquable : 20 car, comme les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changements sont différentes, mais les causes sont toujours les mêmes.

Comme Henri VII., roi d'Angleterre, augmenta le 25 pouvoir des communes pour avilir les grands, Servius Tullius, avant lui, avait étendu les privilèges du peuple pour abaisser le sénat. Mais le peuple, devenu d'abord plus hardi, renversa l'une et l'autre monarchie.

Le portrait de Tarquin n'a point été flatté : son nom 30 n'a échappé à aucun des orateurs qui ont eu à parler contre la tyrannie ; mais sa conduite avant son malheur, que l'on voit qu'il prévoyait ; sa douceur pour les peuples vaincus ; sa libéralité envers les soldats ; cet art qu'il eut d'intéresser tant de gens à sa conversation ; ses ouv- 35 rages publics ; son courage à la guerre ; sa constance dans

son malheur ; une guerre de vingt ans, qu'il fit ou qu'il fit faire au peuple romain, sans royaumes et sans biens ; ses continuelles ressources, font bien voir que ce n'était pas un homme méprisable.

5 Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune. Malheur à la réputation de tout prince qui est opprimé par un parti qui devient le dominant, ou qui a tenté de détruire un préjugé qui lui survit !

10 Rome, ayant chassé les rois, établit des consuls annuels ; c'est encore ce qui la porta à ce haut degré de puissance. Les princes ont dans leur vie des périodes d'ambition ; après quoi d'autres passions, et l'oisiveté même, succèdent ; mais la république ayant des chefs qui changeaient tous 15 les ans, et qui cherchaient à signaler leur magistrature pour en obtenir de nouvelles, il n'y avait pas un moment de perdu pour l'ambition ; ils engageaient le sénat à proposer au peuple la guerre, et lui montraient tous les jours de nouveaux ennemis.

20 Ce corps y était déjà assez porté de lui-même ; car, étant fatigué sans cesse par les plaintes et les demandes du peuple, il cherchait à le distraire de ses inquiétudes, et à l'occuper au dehors.

Or la guerre était presque toujours agréable au peuple, 25 parce que, par la sage distribution du butin, on avait trouvé le moyen de la lui rendre utile.

Rome étant une ville sans commerce, et presque sans arts, le pillage était le seul moyen que les particuliers eussent pour s'enrichir.

30 On avait donc mis de la discipline dans la manière de piller, et on y observait à peu près le même ordre qui se pratique aujourd'hui chez les petits Tartares.

Le butin était mis en commun, et on le distribuait aux soldats : rien n'était perdu, parce que, avant de partir, 35 chacun avait juré qu'il ne détournerait rien à son profit. Or les Romains étaient le peuple du monde le plus re-

ligieux sur le serment, qui fut toujours le nerf de leur discipline militaire.

Enfin, les citoyens qui restaient dans la ville jouissaient aussi des fruits de la victoire. On confisquait une partie des terres du peuple vaincu, dont on faisait deux parts : l'une se vendait au profit du public ; l'autre était distribuée aux pauvres citoyens, sous la charge d'une rente en faveur de la république.

Les consuls, ne pouvant obtenir l'honneur du triomphe que par une conquête ou une victoire, faisaient la guerre avec une impétuosité extrême : on allait droit à l'ennemi, et la force décidait d'abord.

Rome était donc dans une guerre éternelle et toujours violente : or, une nation toujours en guerre, et par principe de gouvernement, devait nécessairement périr, ou venir à bout de toutes les autres, qui, tantôt en guerre tantôt en paix, n'étaient jamais si propres à attaquer, ni si préparées à se défendre.

Par là les Romains acquirent une profonde connaissance de l'art militaire. Dans les guerres passagères, la plupart des exemples sont perdus ; la paix donne d'autres idées, et on oublie ses fautes et ses vertus mêmes.

Une autre suite du principe de la guerre continuelle fut que les Romains ne firent jamais la paix que vainqueurs : en effet, à quoi bon faire une paix honteuse avec un peuple pour en aller attaquer un autre ?

Dans cette idée, ils augmentaient toujours leurs prétentions à mesure de leurs défaites : par là ils consternaient les vainqueurs, et s'imposaient à eux-mêmes une plus grande nécessité de vaincre.

Toujours exposés aux plus affreuses vengeances, la constance et la valeur leur devinrent nécessaires ; et ces vertus ne purent être distinguées chez eux de l'amour de soi-même, de sa famille, de sa patrie, et de tout ce qu'il y a de plus cher parmi les hommes.

Les peuples d'Italie n'avaient aucun usage des machines

propres à faire les sièges; et, de plus, les soldats n'ayant point de paye, on ne pouvait pas les retenir longtemps devant une place: ainsi peu de leurs guerres étaient décisives. On se battait pour avoir le pillage du camp ennemi ou de ses terres; après quoi le vainqueur et le vaincu se retiraient, chacun dans sa ville. C'est ce qui fit la résistance des peuples d'Italie, et en même temps l'opiniâtreté des Romains à les subjuguer; c'est ce qui donna à ceux-ci des victoires qui ne les corrompirent point, et qui leur laissèrent toute leur pauvreté.

S'ils avaient rapidement conquis toutes les villes voisines, ils se seraient trouvés dans la décadence à l'arrivée de Pyrrhus, des Gaulois et d'Hannibal; et, par la destinée de presque tous les États du monde, ils auraient passé trop vite de la pauvreté aux richesses, et des richesses à la corruption.

Mais Rome faisant toujours des efforts, et trouvant toujours des obstacles, faisait sentir sa puissance sans pouvoir l'étendre, et, dans une circonférence très-petite, elle s'exerçait à des vertus qui devaient être si fatales à l'univers.

Tous les peuples d'Italie n'étaient pas également belliqueux: les Toscans étaient amollis par leurs richesses et par leur luxe; les Tarentins, les Capouans, presque toutes les villes de la Campanie et de la grande Grèce, languissaient dans l'oisiveté et dans les plaisirs; mais les Latins, les Herniques, les Sabins, les Éques et les Volsques, aimaient passionnément la guerre; ils étaient autour de Rome; ils lui firent une résistance inconcevable, et furent ses maîtres en fait d'opiniâtreté.

Les villes latines étaient des colonies d'Albe, qui furent fondées par Latinus Sylvius. Outre une origine commune avec les Romains, elles avaient encore des rites communs: et Servius Tullius les avait engagées à faire bâtir un temple dans Rome, pour être le centre de l'union des deux peuples. Ayant perdu une grande bataille auprès

du lac Régille, elles furent soumises à une alliance et une société de guerres avec les Romains.

On vit manifestement, pendant le peu de temps que dura la tyrannie des décemvirs, à quel point l'agrandissement de Rome dépendait de sa liberté. L'État sembla avoir perdu l'âme qui le faisait mouvoir.

Il n'y eut plus dans la ville que deux sortes de gens : ceux qui souffraient la servitude, et ceux qui, pour leurs intérêts particuliers, cherchaient à la faire souffrir. Les sénateurs se retirèrent de Rome comme d'une ville étrangère ; et les peuples voisins ne trouvèrent de résistance nulle part.

Le sénat ayant eu le moyen de donner une paye aux soldats, le siège de Véies fut entrepris : il dura dix ans. On vit un nouvel art chez les Romains, et une autre manière de faire la guerre ; leurs succès furent plus éclatants ; ils profitèrent mieux de leurs victoires, ils firent de plus grandes conquêtes, ils envoyèrent plus de colonies ; enfin la prise de Véies fut une espèce de révolution.

Mais les travaux ne furent pas moindres: S'ils portèrent de plus rudes coups aux Toscans, aux Éques et aux Volsques, cela même fit que les Latins et les Herniques, leurs alliés, qui avaient les mêmes armes et la même discipline qu'eux, les abandonnèrent ; que des ligues se formèrent chez les Toscans, et que les Samnites, les plus belliqueux de tous les peuples de l'Italie, leur firent la guerre avec fureur.

Depuis l'établissement de la paye, le sénat ne distribua plus aux soldats les terres des peuples vaincus ; il imposa d'autres conditions : il les obligea, par exemple, de fournir à l'armée une solde pendant un certain temps, de lui donner du blé et des habits.

La prise de Rome par les Gaulois ne lui ôta rien de ses forces : l'armée, plus dissipée que vaincue, se retira presque entière à Véies ; le peuple se sauva dans les villes

voisines; et l'incendie se la ville ne fut que l'incendie de quelques cabanes de pasteurs.

Les Romains se destinant à la guerre, et la regardant comme le seul art, ils mirent tout leur esprit et toutes leurs pensées à le perfectionner. C'est sans doute un dieu, dit Végèce, qui leur inspira la légion.

Ils jugèrent qu'il fallait donner aux soldats de la légion des armes offensives et défensives plus fortes et plus pesantes que celles de quelque autre peuple que ce fût. Mais, comme il y a des choses à faire dans la guerre dont un corps pesant n'est pas capable, ils voulurent que la légion contînt dans sons sein une troupe légère qui pût en sortir pour engager le combat, et, si la nécessité l'exigeait, s'y retirer; qu'elle eût encore de la cavalerie, des hommes de trait et des frondeurs, pour poursuivre les fuyards et achever la victoire; qu'elle fût défendue par toutes sortes de machines de guerre qu'elle traînait avec elle; que chaque fois elle se retranchât, et fût, comme dit Végèce, une espèce de place de guerre. Pour qu'ils pussent avoir des armes plus pesantes que celles des autres hommes, il fallait qu'ils se rendissent plus qu'hommes: c'est ce qu'ils firent par un travail continuel qui augmentait leur force, et par des exercices qui leur donnaient de l'adresse, laquelle n'est autre chose qu'une juste dispensation des forces que l'on a.

Nous remarquons aujourd'hui que nos armées périssent beaucoup par le travail immodéré des soldats; et cependant c'était par un travail immense que les Romains se conservaient. La raison en est, je crois, que leurs fatigues étaient continuelles; au lieu que nos soldats passent sans cesse d'un travail extrême à une extrême oisiveté: ce qui est la chose du monde la plus propre à les faire périr.

Il faut que je rapporte ici ce que les auteurs nous disent de l'éducation des soldats romains. On les accoutumait à aller le pas militaire, c'est-à-dire à faire en cinq heures vingt milles, et quelquefois vingt-quatre. Pendant ces

marches, on leur faisait porter des poids de soixante livres. On les entretenait dans l'habitude de courir et de sauter tout armés; ils prenaient dans leurs exercices des épées, des javelots, des flèches, d'une pesanteur double des armes ordinaires; et ces exercices étaient continuels. 5

Ce n'était pas seulement dans le camp qu'était l'école militaire: il y avait dans la ville un lieu où les citoyens allaient s'exercer (c'était le champ de Mars). Après le travail, ils se jetaient dans le Tibre, pour s'entretenir dans l'habitude de nager, et nettoyer la poussière et la 10 sueur.

Nous n'avons plus une juste idée des exercices du corps: un homme qui s'y applique trop nous paraît méprisable, par la raison que la plupart de ces exercices n'ont plus d'autre objet que les agréments; au lieu que, chez les 15 anciens, tout, jusqu'à la danse, faisait partie de l'art militaire.

Il est même arrivé, parmi nous, qu'une adresse trop recherchée dans l'usage des armes dont nous nous servons à la guerre est devenue ridicule, parce que, depuis l'intro- 20 duction de la coutume des combats singuliers, l'escrime a été regardée comme la science des querelleurs ou des poltrons.

Ceux qui critiquent Homère de ce qu'il relève ordinairement dans ses héros la force, l'adresse ou l'agilité du corps, 25 devraient trouver Salluste bien ridicule, qui loue Pompée "de ce qu'il courait, sautait, et portait un fardeau aussi bien qu'homme de son temps."

Toutes les fois que les Romains se crurent en danger, ou qu'ils voulurent réparer quelque perte, ce fut une 30 pratique constante chez eux d'affermir la discipline militaire. Ont-ils à faire la guerre aux Latins, peuples aussi aguerris qu'eux-mêmes, Manlius songe à augmenter la force du commandement, et fait mourir son fils, qui avait vaincu sans son ordre. Sont-ils battus à Numance, Scipion 35 Émilien les prive d'abord de tout ce qui les avait amollis.

Les légions romaines ont-elles passé sous le joug en Numidie, Métellus répare cette honte dès qu'il leur a fait reprendre les institutions anciennes. Marius, pour battre les Cimbres et les Teutons, commence par détourner les
5 fleuves; et Sylla fait si bien travailler les soldats de son armée, effrayée de la guerre contre Mithridate, qu'ils lui demandent le combat comme la fin de leurs peines.

Publius Nasica, sans besoin, leur fit construire une armée navale. On craignait plus l'oisiveté que les ennemis.
10 Aulu-Gelle donne d'assez mauvaises raisons de la coutume des Romains de faire saigner les soldats qui avaient commis quelque faute: la vraie est que, la force étant la principale qualité du soldat, c'était le dégrader que de l'affaiblir.

15 Des hommes si endurcis étaient ordinairement sains. On ne remarque pas, dans les auteurs, que les armées romaines, qui faisaient la guerre en tant de climats, périssent beaucoup par les maladies; au lieu qu'il arrive presque continuellement aujourd'hui que des armées, sans
20 avoir combattu, se fondent pour ainsi dire dans une campagne.

Parmi nous, les désertions sont fréquentes, parce que les soldats sont la plus vile partie de chaque nation, et qu'il n'y en a aucune qui ait ou qui croie avoir un certain
25 avantage sur les autres. Chez les Romains, elles étaient plus rares: des soldats tirés du sein d'un peuple si fier, si orgueilleux, si sûr de commander aux autres, ne pouvaient guère penser à s'avilir jusqu'à cesser d'être Romains.

Comme leurs armées n'étaient pas nombreuses, il était
30 aisé de pourvoir à leur subsistance; le chef pouvait mieux les connaître, et voyait plus aisément les fautes et les violations de la discipline.

La force de leurs exercices, les chemins admirables qu'ils avaient construits, les mettaient en état de faire
35 des marches longues et rapides. Leur présence inopinée glaçait les esprits: ils se montraient surtout après un

mauvais succès, dans le temps que leurs ennemis étaient dans cette négligence que donne la victoire.

Dans nos combats d'aujourd'hui un particulier n'a guère de confiance qu'en la multitude; mais chaque Romain, plus robuste et plus aguerri que son ennemi, comptait toujours sur lui-même: il avait naturellement du courage, c'est-à-dire de cette vertu qui est le sentiment de ses propres forces.

Leurs troupes étant toujours les mieux disciplinées, il était difficile que dans le combat le plus malheureux, ils ne se ralliassent quelque part, ou que le désordre ne se mît quelque part chez les ennemis. Aussi les voit-on continuellement dans les histoires, quoique surmontés dans le commencement par le nombre ou par l'ardeur des ennemis, arracher enfin la victoire de leurs mains.

Leur principale attention était d'examiner en quoi leur ennemi pouvait avoir de la supériorité sur eux, et d'abord ils y mettaient ordre. Il s'accoutumèrent à voir le sang et les blessures dans les spectacles des gladiateurs, qu'ils prirent des Étrusques.

Les épées tranchantes des Gaulois, les éléphants de Pyrrhus, ne les surprirent qu'une fois. Ils suppléèrent à la faiblesse de leur cavalerie, d'abord en ôtant les brides des chevaux pour que l'impétuosité n'en pût être arrêtée, ensuite en y mêlant des vélites. Quand ils eurent connu l'épée espagnole, ils quittèrent la leur. Ils éludèrent la science des pilotes par l'invention d'une machine que Polybe nous a décrite. Enfin, comme dit Josèphe, la guerre était pour eux une méditation, la paix un exercice.

Si quelque nation tint de la nature ou de son institution quelque avantage particulier, ils en firent d'abord usage: ils n'oublièrent rien pour avoir des chevaux numides, des archers crétois, des frondeurs baléares, des vaisseaux rhodiens.

Enfin jamais nation ne prépara la guerre avec tant de prudence, et ne la fit avec tant d'audace.

GREECE AND ROME COMPARED.

MOMMSEN, *Histoire romaine* (*Traduction de C. A. Alexandre*).

L'homme doit vivre en harmonieuse entente avec lui-même, avec son semblable, avec le monde qui l'entoure: mais la solution de ce problème peut varier autant de fois qu'il y a de provinces dans l'empire de notre Père céleste; et le caractère et le génie des peuples et des individus se diversifient surtout dans l'ordre moral. Durant la période gréco-italique, les oppositions ne pouvaient encore se faire jour: elles n'avaient alors point de cause: mais à peine la séparation a-t-elle eu lieu, qu'on voit se manifester un contraste profond, dont les effets se sont perpétués jusqu'à nos jours. Famille et état, religion, beaux-arts, se développent et progressent chez l'un et l'autre peuple, dans un sens éminemment national et propre à chacun d'eux: et il faut à l'historien une clairvoyance grande parfois, pour retrouver le germe commun sous la végétation puissante qu'il a devant les yeux. Les Grecs tendent à sacrifier l'intérêt général à l'*individu;* la nation à *la commune;* la commune au *citoyen:* leur idéal dans la vie, c'est le culte du beau et du bien-être, souvent même la jouissance du doux loisir: leur système politique consiste à approfondir chaque jour au profit du *canton* ou de la *tribu*, le fossé séparatif du *particularisme* primitif; à dissoudre même dans chaque localité tous les éléments du pouvoir municipal. Dans la religion ils font des hommes de leurs dieux; puis bientôt ils les nient: ils laissent à l'enfant toujours nu le libre jeu de ses membres; à la pensée humaine l'indépendance absolue d'un essor majestueux, parfois même effrayant. Les Romains au contraire garrottent le fils dans la crainte du père, le citoyen dans la crainte

du chef de l'État, et eux tous dans la crainte des dieux; ils ne veulent rien, n'honorent rien que les actes qui sont utiles. Pour le citoyen, tous les instants de sa courte vie doivent être remplis par un travail sans relâche. Chez les Romains, dès le plus bas âge, d'amples vêtements doivent voiler et protéger la chasteté du corps; c'est être mauvais citoyen que de vouloir vivre autrement que tous les citoyens. Chez eux enfin l'État est tout, et la seule haute pensée permise est celle de l'agrandissement de l'État. Certes, il est difficile, après tant de contrastes, de remonter jusqu'aux souvenirs de l'unité primitive, où les deux peuples un instant confondus avaient puisé les éléments de leur civilisation postérieure. Bien téméraire serait celui qui essayerait de lever ces voiles. Nous esquisserons pourtant en quelques mots les commencements de la nationalité italique, et les traits par où elle se rattache à l'époque plus ancienne; non point tant pour abonder dans les idées préconçues du lecteur, que pour lui montrer du doigt la direction à suivre.

L'élément patriarcal dans l'État, ou ce qui peut s'appeler de ce nom, repose en Grèce et en Italie sur les mêmes fondements. Et tout d'abord, le régime conjugal y est institué selon les règles de l'honnête et de la loi morale. La monogamie est prescrite au mari: l'adultère de la femme est puni sévèrement. La mère de famille a autorité dans l'intérieur de la maison: ce qui atteste à la fois l'égalité de la naissance chez les deux époux, et la sainteté du lien qui les associe. Mais aussitôt, l'Italie se sépare de la Grèce en conférant à la puissance maritale, et surtout à la puissance paternelle, des attributions absolues et indépendantes de toute acception de personnes: la subordination morale de la famille se transforme en un véritable servage légal. De même chez les Romains, l'*esclave* n'a pas de droits, conséquence naturelle de l'état de servitude, et qui se poursuit jusqu'à la plus extrême rigueur: chez les Grecs, au contraire, les

faits et la loi apportant de bonne heure des adoucissements à la condition servile, le mariage conclu avec une esclave fut reconnu comme légitime.

La famille ou l'association formée de tous les descen-
5 dants du père commun, a sa base dans la maison commune : et à son tour, en Grèce comme en Italie, c'est de la famille que naît l'État. Mais chez les Grecs, où l'organisation politique se développe moins puissante, le pouvoir familial persiste fort tard à l'égal d'un véritable
10 corps constitué en face même de l'État ; en Italie au contraire l'État surgit immédiatement, et prédomine. Neutralisant complètement l'influence politique de la famille, il ne représente plus l'association des familles réunies, mais seulement la communauté de tous les
15 citoyens. Aussi l'individu lui-même atteint-il bien plus vite en Grèce à la pleine indépendance de sa condition et de ses actes : il se développe librement en dehors même de la famille. Et ce fait si important se reflète jusque dans le système des noms propres, lequel, semblable à
20 l'origine chez les deux peuples, s'est diversifié singulièrement plus tard. Les Grecs, dans les anciens temps, soudent fréquemment, et comme un adjectif, le nom de la famille à celui de l'individu : les lettrés romains au contraire attestent que, chez leurs ancêtres, on ne portait
25 qu'un nom, celui qui devint ensuite le *prénom*. Puis, tandis qu'en Grèce le nom de famille adjectif est abandonné de bonne heure, à Rome et aussi chez tous les Italiotes il devient l'appellation principale, à laquelle se subordonne le nom individuel, le *prénom*. Ici, le prénom
30 perd son importance, et on le retrouve chaque jour moins souvent accolé à l'autre : là, au contraire, il se produit plein et poétique dans son sens et dans sa résonance, nous faisant ainsi voir comme dans une image palpable, à Rome et dans l'Italie, le niveau social passé sur toutes
35 les têtes ; en Grèce, les franchises entières laissées à l'individu. On se peut figurer par la pensée les commu-

nautés patriarcales de la période hélléno-italique : appliqué aux systèmes ultérieurs des sociétés grecque et italienne une fois séparées, ce tableau ne serait plus suffisant, sans doute ; mais il contiendrait encore les linéaments premiers des institutions édifiées en quelque sorte nécessairement chez l'un et l'autre peuple. Les prétendues "*lois du roi Italus*" restées en vigueur au temps d'Aristote contenaient des prescriptions qui étaient au fond communes. La paix et l'ordre légal au dedans de la cité, la guerre et le droit de la guerre au dehors, le gouvernement domestique du chef de la famille, le Conseil des anciens, l'assemblée des hommes libres et pouvant porter les armes, la même constitution primitive enfin, s'étaient à la fois établis en Grèce et en Italie. L'accusation (*crimen*, *κρίθεὶν*), la peine (*pœna*, *ποίνη*), la réparation (*talio*, *ταλάω*, *τλῆναι*) dérivent de notions communes. Le droit si rigoureux appartenant au créancier qui s'en prend au corps même du débiteur en cas de non payement de la dette, est en vigueur à la fois chez les Italiques et chez les Tarentins d'Héraclée. S'il en faut croire les détails fournis par Aristote sur l'ancienne constitution de la cité, le sénat, l'assemblée du peuple, maîtresse de rejeter ou d'accepter les propositions émanées du sénat et du roi, toutes ces institutions, si exclusivement romaines, se rencontrent aussi chez les Crétois, puissantes et vivaces autant que nulle part. Chez les Latins et les Grecs on distingue à un degré égal la tendance à former de grandes fédérations d'États ; ils affichent entre eux la fraternité politique et s'efforçent de fondre en un même corps les races voisines jusque-là indépendantes (*symmachies*, *synœcisme*, *συνοικισμός*), tendances communes d'autant plus remarquables qu'elles ne se révèlent pas chez les autres peuples indo-germaniques ! C'est ainsi, par exemple, que la *commune* germanique ne ressemble en rien à la *cité* gréco-italique avec son roi électif au sommet. Mais pour reposer sur les mêmes bases, les institutions politiques

n'en différaient pas moins beaucoup chez les Grecs et les Italiens: avec les progrès et les perfectionnements dus au temps, elles revêtirent même en chaque pays un caractère tranché et exclusif, que nous aurons lieu de constater plus amplement.

Dans les choses de la religion, il en a été de même. Les croyances populaires de l'Italie et de la Grèce reposent sur un fond commun de notions puisées dans l'ordre physique, et transformées en allégories et en symboles: aussi l'analogie est-elle grande entre les Panthéons grec et romain; et l'on sait quel rôle immense a joué plus tard chez les deux peuples le monde des dieux et des esprits. Ce n'est point le pur hasard qui produit de telles ressemblances; qui crée ces figures divines si souvent pareilles, *Jupiter* (*Zeus*, *Diovis*), *Vesta* (*Hestia*, *Vesta*); qui apporte la notion commune de l'espace sacré (*templum*, τέμενος), des sacrifices et des cérémonies appartenant aux deux cultes. Et pourtant, chacune de ces religions se fit nationale et exclusivement grecque ou italienne: plus tard même, toute trace de cet ancien patrimoine commun y devint à peu près méconnaissable, et il fut, du moins, ou ignoré ou compris à rebours. Quoi d'étonnant à cela? De même que chez les deux peuples les contrastes principaux de leur génie, masqués d'abord sous l'écorce primitive de la civilisation hélléno-italique, vont se séparant et s'approfondissant chaque jour davantage, de même, dans l'ordre religieux, les idées et les images, perdues en un tout confus dans l'âme humaine, se dégagent peu à peu et apparaissent au jour. Quand ils voyaient les nuages chassés dans le ciel, les paysans incultes s'écriaient que "*la chienne céleste poussait devant elle les vaches effrayées des troupeaux d'en haut.*" Le Grec oublia bientôt que ce nom donné aux nuages n'était qu'une naïve métaphore, et du fils de leur gardienne, chargé comme elle d'une mission toute spéciale, il fit le *messager des dieux*, *apte à*

tout faire, et toujours agile. Quand le tonnerre retentissait sur les montagnes, il croyait voir Jupiter (*Zeus*) assis sur l'Olympe, et lançant la foudre : quand le ciel redevenu bleu lui souriait de nouveau, il lui semblait se mirer dans les yeux brillants d'*Athêné, fille de Zeus.* 5 Mais les créations de son esprit étaient si vives qu'il ne vit plus bientôt en elles que des figures humaines revêtues de tout l'éclat et de toute la puissance des forces naturelles ; et dans la libre richesse de sa fantaisie il les façonna encore, et les dota de tous les attributs compatibles avec 10 les lois de la beauté. Le sens religieux chez les Italiotes ne fut pas moindre, mais il suivit une autre direction : attaché fortement à l'Idée, il ne la laissa pas s'obscurcir sous la forme extérieure. Le Grec, quand il sacrifie, a les yeux tournés au ciel ; le Romain, lui, se voile la tête : 15 l'un contemple quand il prie ; l'autre pense. Au milieu de la nature, le Romain voit toujours l'*universel* et l'*immatériel.* Toute chose physique, l'homme et l'arbre, l'État et le magasin domestique ont pour lui leur génie qui naît et périt avec eux : toute la nature physique enfin 20 se répercute et revit dans les esprits qu'il imagine ; il a un *Génie viril* pour l'homme, une *Junon* pour la femme, un dieu *Terme* pour la limite des champs, un *Sylvain* pour la forêt, un *Vertumne* pour l'année et ses saisons changeantes ; et ainsi de suite. Il a des divinités même 25 pour les fonctions et les actes spéciaux : le cultivateur invoque le dieu de la *jachère*, celui du *labour*, des *sillons*, des *semailles ;* il en invoque d'autres encore quand il *recouvre les semences*, quand il *herse ;* et plus tard encore quand il *enlève la moisson*, quand il *engrange*, quand il 30 *ouvre ses greniers.* Enfin le mariage, la naissance et tous les autres événements de la vie ont dans son rituel une consécration pareille. Plus l'abstraction s'étend loin, plus aussi s'élève le dieu, et plus s'accroît la crainte qu'il inspire : Jupiter et Junon deviennent l'idéal de l'homme 35 et de la femme ; la *Dea Dia* ou *Cérès* représente la force

productive, *Minerve* la puissance de la mémoire; et la *bona Dea* ou *Dea cupra* des Samnites est la *bonne déesse*. Chez les Grecs tout est concret: tout prend un corps; chez les Romains l'abstraction et ses formules parlent seules à l'esprit: les premiers rejettent en grande partie les légendes des anciens temps, parce qu'elles sont trop simples, et que leur plastique est trop nue: le Romain les repousse bien davantage encore, parce que l'allégorie, même sous le plus léger de ses voiles, vient obscurcir la sainteté sévère de ses idées pieuses. Il n'a pas conservé le plus lointain souvenir des mythes primitifs qui ont couru le monde; il ne sait rien, par exemple, du Père commun des hommes survivant à un immense déluge, alors que la tradition s'en est conservée chez les Indiens, les Grecs, et même chez les Sémites. Les dieux de Rome ne se marient pas: ils n'engendrent point d'enfants comme les dieux grecs; ils ne circulent pas invisibles parmi les mortels; ils n'ont pas besoin de boire le nectar. Ces notions immatérielles sembleront bien effacées à des critiques superficiels: et pourtant tout démontre quelle impression profonde et vivace elles avaient faite sur les âmes. Si l'histoire ne disait pas combien elles ont exercé plus de puissance que n'en eurent jamais en Grèce les figures divines créées à l'image des hommes, le nom tout romain de la *Religion* (*Religio*), expression du lien moral par lequel elle nous attache, nous apporterait aussitôt une idée et une appellation qui n'ont rien de commun avec la langue et la pensée des Hellènes. Comme l'Inde et l'Iran avaient puisé aux mêmes sources, l'une, les formes pleines et splendides de son épopée religieuse; l'autre les abstractions du Zend-Avestâ, ainsi les mêmes notions religieuses ont été le point de départ des mythologies grecque et romaine. Mais, tandis qu'en Grèce on s'attache davantage à la *personne* des dieux, à Rome l'*idée* de la Divinité prédomine. En Grèce, l'imagination se meut dans la liberté: à Rome, elle s'arrête devant un type obligé.

Les arts sont l'expression de la vie d'un peuple, non pas seulement dans leurs travaux sérieux, mais aussi quand ils la reflètent dans les *jeux* et la *plaisanterie*. En tout temps, et surtout aux époques où, pour la première fois, l'homme est entré dans l'entière et naïve possession de son existence, ces jeux, loin d'exclure la pensée sérieuse, l'enveloppent et la vêtissent. Les éléments primitifs de l'art ont été les mêmes en Grèce et en Italie; la danse grave *des armes*, et les "sauts déréglés" (*triumpus*, *θρίαμβος*, *δι-θύραμβος*); les mascarades des "hommes au ventre plein" (*σάτυροι*, *satura*), qui terminent la fête, affublés de peaux de brebis ou de bouc, et se livrant à des jeux de toutes sortes; le joueur de flûte accompagnant ou réglant la danse solennelle ou folle des accents mesurés de son instrument, tous ces détails sont communs aux Italiques et aux Hellènes.

Nulle part autant qu'ici n'apparaît en plein jour l'étroite affinité des Hellènes et des Italiotes; et nulle part aussi les deux peuples ne se sont jetés dans des directions plus opposées. Chez les Latins, l'éducation des jeunes gens se fait à huis clos, dans l'étroite enceinte de la maison paternelle: en Grèce, on poursuit avant tout les perfectionnements multiples et harmonieux de l'esprit et du corps; l'on invente la *gymnastique* et la *pædeutique*, ces deux sciences nationales que tous pratiquent à l'envi, et qu'ils estiment comme les institutions les meilleures. Le Latium est stérile en productions artistiques: les peuples sans culture ont fait autant de progrès que lui: en Grèce, une rapide et incroyable fécondité fait jaillir les mythes et la plastique sacrée des notions religieuses populaires; puis bientôt surgit tout ce monde merveilleux de la poésie et de la statuaire que nous n'avons plus revu depuis. Dans le Latium, les vérités puissantes et reconnues de la vie publique et privée sont la *prudence*, la *richesse*, la *force*: Il a été donné aux Grecs d'obéir par-dessus tout à la bienheureuse

suprématie du *beau*. Sensuel et idéal tout ensemble, leur culte enthousiaste s'attache au brillant et toujours jeune *Erôs ;* et quand leur courage faiblit dans les combats, la voix d'un *chantre divin* les ranime.

5 Telles étaient les deux nations par qui l'antiquité a atteint le point culminant de sa civilisation ; il y a chez elles parité de naissance, et divergence des voies parcourues. Les Hellènes ont eu sur leurs rivaux l'avantage de l'intelligence plus compréhensive, et d'un plus lumineux 10 éclat : mais le sentiment profond de l'universel dans le particulier ; l'abnégation volontaire et le sacrifice personnel ; la croyance sévère et ferme dans les dieux du pays, sont restés la richesse de la nation italique. L'un et l'autre peuple a suivi chacun sa route, et chacun aussi 15 avec un égal et complet succès ! Il y aurait petitesse d'esprit à reprocher à l'Athénien de n'avoir pas su comprendre la *cité* comme les Fabius et les Valérius ; ou au Romain de n'avoir pas appris à sculpter comme Phidias, à écrire les vers comme Aristophane.

20 Ce furent ses qualités les meilleures et les plus exclusives qui rendirent impossible au peuple grec le passage de l'unité nationale à l'unité politique, sans échanger aussi les libertés civiques contre le despotisme. Le monde du beau idéal était tout pour l'Hellène, et compensait 25 ce qui lui faisait défaut dans le cercle de la vie réelle. Quand nous voyons les aspirations vers l'unité en Grèce se manifester dans les tendances populaires, tenons pour certain qu'elles ont bien moins pour mobiles les conseils directs de la politique, que l'entraînement des jeux et des 30 arts. Les luttes olympiques, les chants des homérides, la tragédie d'Euripide, voilà les liens qui rattachaient les Grecs en un seul faisceau. L'Italien, au contraire, immola sans réserve son libre arbitre à la liberté politique : il apprit de bonne heure à obéir à son père, pour que 35 celui-ci sût obéir à l'État. L'individu asservi disparaissait sans doute ; les germes les plus riches du génie humain

pouvaient être étouffés dans son âme : mais il y gagnait une *patrie*, un *patriotisme* inconnu de la Grèce ; et c'est aussi pour cela que, seul entre tous les peuples civilisés de l'ère antique, le peuple romain, avec un gouvernement fondé sur le pouvoir populaire, sut conquérir l'unité nationale ; et par l'unité, en passant par-dessus les ruines de l'édifice hellénique lui-même, arriver à la domination du monde.

II.

LEGENDS.

In this section will be found the chief legends of early Roman history. The facts cannot be taken by any means for granted, nor are the dates more than conventional, but probably a short list will help to keep the order of events more clearly in the mind.

Founding of Rome	754 B.C.
Expulsion of the kings . . .	509 ,,
Battle of the Lake Regillus . .	498 ,,
Coriolanus	488 ,,

Founding of Rome.

Rollin, *Histoire romaine.*

Proca, fils d'Aventinus, et qui régna après lui, eut deux fils, Numitor et Amulius. En mourant, il disposa du royaume en faveur de Numitor, son fils aîné. Mais l'ambition d'Amulius ne respecta ni les dernières volontés
5 d'un père, ni les droits d'un frère aîné. Non content d'usurper le trône, pour comble de noirceur, il fait périr son neveu Egestus, selon Denys d'Halicarnasse. S'il laisse la vie à sa nièce Rhéa Sylvia, il la met au nombre des vestales, sous prétexte d'honorer cette princesse, et en
10 effet pour lui ôter toute espérance de postérité. Malgré toutes ces précautions, la vestale devint mère de deux jumeaux : leur nom fut Romulus et Rémus. Amulius commanda qu'on l'enfermât, chargée de chaînes, dans une étroite prison, et qu'on jetât ses enfants dans le Tibre.

Par une heureuse circonstance, ce fleuve, alors débordé, faisait des campagnes voisines une espèce d'étang, qui ne permettait pas d'arriver jusqu'au fil de l'eau. Ceux qui étaient chargés de noyer les deux enfants crurent qu'ils périraient également dans une eau dormante. Ils s'arrêtèrent donc au premier endroit inondé. Là, ils les exposèrent dans leur berceau, et crurent avoir exécuté suffisamment les ordres du roi. On raconte que les eaux, après avoir soutenu quelque temps le berceau, le laissèrent à sec en se retirant. On ajoute qu'une louve, descendue des montagnes pour se désaltérer, accourut aux cris de ces enfants, et leur présenta la mamelle pour les allaiter, et qu'un pivert leur donna la becquée. Faustule, intendant des troupeaux du roi, fut témoin de cette aventure, et vit avec admiration la louve caresser et lécher ces enfants comme s'ils avaient été ses petits, et ceux-ci pendus à ses mamelles comme si elle eût été leur mère. (Ce fut sous un figuier que la louve rendit de si bons offices à ces deux enfants : il devint depuis fort célèbre. J'admire la simplicité de Tacite, qui raconte sérieusement que ce figuier subsista pendant plus de huit cents ans.) Faustule, frappé d'un prodige si étonnant, emporta les enfants dans sa bergerie, et les remit à sa femme Laurentia pour les élever. Quelques-uns prétendent que les débauches de cette femme lui avaient fait donner par les bergers le nom de *louve*, et que c'est ce qui a donné lieu à ce récit fabuleux.

C'est ainsi que Romulus et Rémus naquirent : c'est ainsi qu'ils furent nourris. Dès leur tendre enfance, un certain air de noblesse et de grandeur qui paraissait en leur personne, joint à une taille extraordinaire, semblait indiquer leur naissance. Plutarque dit qu'ils furent envoyés à Gabies pour y apprendre les lettres, et tout ce que doivent savoir les enfants de qualité. Ils menèrent néanmoins une vie commune avec les autres bergers, vivant du travail de leurs mains, et se bâtissant eux-

mêmes de petites cabanes. Denys d'Halicarnasse assure qu'il en restait encore une de son temps, qui portait le nom de Romulus. On la regardait comme quelque chose de si sacré, que ceux qui étaient chargés du soin de l'entenir n'osaient y ajouter aucun ornement, et se contentaient d'en réparer les ruines causées par le nombre des années et la rigueur des saisons.

Dans la suite, ces deux frères, dédaignant le soin des troupeaux et la vie fainéante des pâtres, s'adonnèrent à chasser dans les forêts d'alentour. Devenus, par cet exercice, robustes et intrépides, ils ne se contentent plus d'attaquer les bêtes féroces : ils fondent sur les voleurs, ils enlèvent leur butin et le distribuent aux bergers. De jour en jour, une foule de jeunesse grossissant leur troupe, ils se virent enfin en état de tenir des assemblées et de célébrer des jeux.

Un jour qu'on solennisait dans le pays la fête des Lupercales, établie anciennement par Evandre, des voleurs, qui ne cherchaient que l'occasion de se venger des deux frères, vinrent à bout de les surprendre. Romulus s'arracha de leurs mains ; mais Rémus fut pris et conduit au roi par ces brigands. Comme ils accusaient, entre autres crimes, lui et son frère, de faire des courses et d'exercer des brigandages sur les domaines de Numitor, à la tête d'une troupe de vagabonds, Amulius lui envoya l'accusé, afin que ce prince en fît lui-même justice.

Faustule s'était flatté, dès le commencement, que les deux enfants dont il prenait soin étaient du sang royal. Il n'ignorait pas qu'il les avait trouvés à peu près dans le même temps où le roi Amulius avait fait exposer sur le Tibre les fils de Rhéa. Mais, persuadé que le moment n'était pas encore venu, il attendait qu'une conjoncture favorable, ou que la nécessité l'obligeât à révéler ce mystère. La vue du danger où il voyait le prisonnier le força de s'ouvrir à Romulus. D'un autre côté, Numitor venait d'apprendre que Rémus avait un frère jumeau. Cette

circonstance, l'âge des deux frères (ils passaient dix-huit ans), la noblesse de leurs inclinations, tout lui rappelait le souvenir de ses petits-fils, et les interrogations qu'il fit achevèrent de le convaincre que son prisonnier était Rémus. Dès lors on ne songe qu'à se défaire du tyran. 5 Romulus, qui n'avait pas assez de monde pour aller en troupe forcer le palais, commande à ses gens de s'y rendre, au temps marqué, par différents chemins. Il va les joindre, et attaquer le roi, de concert avec Rémus, suivi des domestiques de Numitor. Amulius est massacré. 10

Numitor, au premier bruit qui s'était fait entendre, publia que l'ennemi avait surpris la ville, et qu'il était déjà maître du palais. Par cette fausse alarme, il entraîne dans la citadelle, comme pour s'y défendre, tout ce qu'Albe avait de gens capables de faire résistance. Mais 15 aussitôt que ce prince vit les conjurés venir à lui d'un air triomphant, il convoque les Albains. Il leur rappelle les attentats de son frère contre lui ; il raconte l'origine et la naissance de ses petits-fils : comment ils avaient été élevés, comment il les avait reconnus. Il finit par leur 20 apprendre la mort du tyran, et s'en déclare auteur. Alors Romulus et Rémus s'avancent avec leur suite au milieu de l'assemblée, proclament roi leur aïeul, et tout le peuple, à leur exemple, lui confirme, par un cri unanime le titre et l'autorité de souverain. 25

Les deux frères, abandonnant à Numitor le royaume d'Albe, résolurent de fonder une ville dans les lieux mêmes où ils avaient été exposés et nourris. Il se joignit à eux une multitude d'Albains et de Latins, sans parler d'un assez grand nombre de bergers : ce qui leur donnait 30 lieu d'espérer que la ville dont ils jetaient les fondements effacerait bientôt Albe et Lavinium. Le désir de régner, passion funeste et qui était le vice de leur famille, saisit alors les deux frères, et fit naître entre eux un différend, qui commença d'abord avec assez de modération, mais 35 qui finit d'une manière assez tragique. Comme entre des

jumeaux abandonnés au moment de leur naissance le droit d'aînesse ne pouvait avoir lieu, ils étaient convenus l'un et l'autre de consulter le vol des oiseaux, pour apprendre à qui les dieux tutélaires de la contrée avaient réservé l'honneur de donner son nom à la ville naissante et d'y commander. Dans cette vue, Romulus s'était placé sur le mont Palatin, et Rémus sur l'Aventin. Rémus découvrit le premier, à ce qu'on prétend, des vautours au nombre de six; mais il n'eut pas plus tôt annoncé sa découverte, que Romulus en vit le double. Là-dessus, il se forme deux partis. L'un se déclare pour celui qui le premier a vu des vautours; l'autre pour celui qui les a vus en plus grand nombre. On conteste, on s'emporte, la querelle devient sanglante: Rémus est tué dans la mêlée. On raconte sa mort d'une autre manière. Comme Romulus faisait creuser un fossé qui devait environner les murailles de la nouvelle ville, Rémus critiqua d'un ton railleur la petitesse de l'ouvrage; et ajoutant l'insulte à la raillerie, il sauta le fossé par mépris, pour se moquer de son frère. Romulus, outré de l'insulte, le frappa d'un coup mortel, en disant: "Ainsi périsse quiconque osera l'imiter."

Horatii and Curiatii.

Placed in the reign of Tullus Hostilius, third king of Rome, B.C. 673-641. The combat was to decide the fate of Rome and Alba Longa, and the result was the subjection of the old head of the Latin League to the new city of Rome.

Tite-Live, Bk. I.

Le traité conclu, les trois frères, de chaque côté, prennent leurs armes, suivant les conventions. La voix de leurs concitoyens les anime. Les dieux de la patrie, la patrie elle-même, tout ce qu'il y a de citoyens dans la

ville et dans l'armée ont les yeux fixés tantôt sur leurs armes, tantôt sur leurs bras. Enflammés déjà par leur propre courage, et enivrés du bruit de tant de voix qui les exhortaient, ils s'avancent entre les deux armées. Celles-ci étaient rangées devant leur camp, à l'abri du péril, mais non pas de la crainte. Car il s'agissait de l'empire, remis au courage et à la fortune d'un si petit nombre de combattants. Tous ces esprits tendus et en suspens attendent avec anxiété le commencement d'un spectacle si peu agréable à voir. Le signal est donné. Les six champions s'élancent comme une armée en bataille, les glaives en avant, portant dans leur cœur le courage de deux grandes nations. Tous, indifférents à leur propre danger, n'ont devant les yeux que le triomphe ou la servitude, et cet avenir de leur patrie, dont la fortune sera ce qu'ils l'auront faite. Au premier choc de ces guerriers, au premier cliquetis de leurs armes, dès qu'on vit étinceler leurs épées, une horreur profonde saisit les spectateurs. De part et d'autre l'incertitude glace la voix et suspend le souffle. Tout à coup les combattants se mêlent; déjà ce n'est plus le mouvement des corps, ce n'est plus l'agitation des armes, ni les coups incertains, mais les blessures, mais le sang qui épouvante les regards. Des trois Romains, deux tombent morts l'un sur l'autre; les trois Albains sont blessés. A la chute des deux Horaces, l'armée albaine pousse des cris de joie: les Romains, déjà sans espoir, mais non sans inquiétude, fixent des regards consternés sur le dernier Horace déjà enveloppé par les trois Curiaces. Par un heureux hasard, il était sans blessure. Trop faible contre ses trois ennemis réunis, mais d'autant plus redoutable pour chacun d'eux en particulier, pour diviser leur attaque il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivront selon le degré d'ardeur que leur permettront leurs blessures. Déjà il s'était éloigné quelque peu du lieu du combat, lorsque, tournant la tête, il voit en effet ses adversaires le poursuivre à des distances très-inégales, et

un seul le serrer d'assez près. Il se retourne brusquement et fond sur lui avec furie. L'armée albaine appelle les Curiaces au secours de leur frère; mais, déjà vainqueur, Horace vole à un second combat. Alors un cri, tel qu'en arrache une joie inespérée, part du milieu de l'armée romaine; le guerrier s'anime à ce cri, il précipite le combat, et, sans donner au troisième Curiace le temps d'approcher de lui, il achève le second. Ils restaient deux seulement, égaux par les chances du combat, mais non par la confiance ni par les forces. L'un, sans blessure et fier d'une double victoire, marche avec assurance à un troisième combat; l'autre, épuisé par sa blessure, épuisé par sa course, se traînant à peine, et vaincu d'avance par la mort de ses frères, tend la gorge au glaive du vainqueur. Ce ne fut pas même un combat. Transporté de joie, le Romain s'écrie: "Je viens d'en immoler deux aux mânes de mes frères; celui-ci, c'est à la cause de cette guerre, c'est afin que Rome commande aux Albains que je le sacrifie." Curiace soutenait à peine ses armes. Horace lui plonge son épée dans la gorge, le renverse et le dépouille. Les Romains accueillent le vainqueur et l'entourent en triomphe, d'autant plus joyeux qu'ils avaient été plus près de craindre. Chacun des deux peuples s'occupe ensuite d'enterrer ses morts, mais avec des sentiments bien différents. L'un conquérait l'empire, l'autre passait sous la domination étrangère. On voit encore les tombeaux de ces guerriers à la place où chacun d'eux est tombé; les deux Romains ensemble, et plus près d'Albe; les trois Albains du côté de Rome, à quelque distance les uns des autres, suivant qu'ils avaient combattu.

Mais avant qu'on se séparât, Mettus, aux termes du traité, demande à Tullus ce qu'il ordonne: "Que tu tiennes la jeunesse albaine sous les armes, répond Tullus; je l'emploierai contre les Véiens, si j'ai la guerre avec eux." Les deux armées se retirent ensuite. Horace, chargé de son triple trophée, marchait à la tête des Romains. Sa

sœur, qui était fiancée à l'un des Curiaces, se trouve sur son passage, près de la porte Capène; elle a reconnu sur les épaules de son frère la cotte d'armes de son amant, qu'elle-même avait tissue de ses mains: alors, s'arrachant les cheveux, elle redemande son fiancé et l'appelle d'une voix étouffée par les sanglots. Indigné de voir les larmes d'une sœur insulter à son triomphe et troubler la joie de Rome, Horace tire son épée, et en perce la jeune fille en l'accablant d'imprécations: "Va, lui dit-il, avec ton fol amour, va rejoindre ton fiancé, toi qui oublies et tes frères morts, et celui qui te reste, et ta patrie. Périsse ainsi toute Romaine qui osera pleurer la mort d'un ennemi." Cet assassinat révolte le peuple et le sénat. Mais l'éclat de sa victoire semblait en diminuer l'horreur. Toutefois il est traîné devant le roi, et accusé. Le roi, craignant d'assumer sur sa tête la responsabilité d'un jugement dont la rigueur soulèverait la multitude, craignant plus encore de provoquer le supplice qui suivrait le jugement, convoque l'assemblée du peuple: "Je nomme, dit-il, conformément à la loi, des duumvirs pour juger le crime d'Horace." La loi était d'une effrayante sévérité: "Que les duumvirs jugent le crime, disait-elle; si l'on appelle du jugement, qu'on prononce sur l'appel. Si la sentence est confirmée, qu'on voile la tête du coupable, qu'on le suspende à l'arbre fatal, et qu'on le batte de verges dans l'enceinte ou hors de l'enceinte des murailles." Les duumvirs, d'après cette formule de la loi, n'auraient pas cru pouvoir absoudre même un innocent, après l'avoir condamné. "P. Horace, dit l'un d'eux, je déclare que tu as mérité la mort. Va, licteur, attache-lui les mains." Le licteur s'approche; déjà il passait la corde, lorsque, sur l'avis de Tullus, interprète clément de la loi, Horace s'écrie: "J'en appelle." La cause fut alors déférée au peuple.

Tout le monde était ému, surtout en entendant le vieil Horace s'écrier que la mort de sa fille était juste; qu'au-

trement il aurait lui-même, en vertu de l'autorité paternelle, sévi tout le premier contre son fils, et il suppliait les Romains, qui l'avaient vu la veille père d'une si belle famille, de ne pas le priver de tous ses enfants. Puis, em-
5 brassant son fils et montrant au peuple les dépouilles des Curiaces, suspendues au lieu nommé encore aujourd'hui le Pilier d'Horace: "Romains, dit-il, celui que tout à l'heure vous voyiez avec admiration marcher au milieu de vous triomphant et paré d'illustres dépouilles, le verrez-
10 vous lié à un infâme poteau, battu de verges et supplicié? Les Albains eux-mêmes ne pourraient soutenir cet horrible spectacle! Va, licteur, attache ces mains qui viennent de nous donner l'empire: va, couvre d'un voile la tête du libérateur de Rome, suspends-le à l'arbre fatal; frappe-le,
15 dans la ville, si tu le veux, pourvu que se soit devant ces trophées et ces dépouilles; hors de la ville, pourvu que ce soit parmi les tombeaux des Curiaces. Dans quels lieux pourrez-vous le conduire où les monuments de sa gloire ne s'élèvent point contre l'horreur de son supplice?"
20 Les citoyens, vaincus et par les larmes du père et par l'intrépidité du fils, également insensible à tous les périls, prononcèrent l'absolution du coupable, et cette grâce leur fut arrachée plutôt par l'admiration qu'inspirait son courage que par la bonté de sa cause. Cependant, pour
25 qu'un crime aussi éclatant ne restât pas sans expiation, on obligea le père à racheter son fils, en payant une amende. Après quelques sacrifices expiatoires, dont la famille des Horaces conserva depuis la tradition, le vieillard plaça en travers de la rue un poteau, espèce de joug
30 sous lequel il fit passer son fils, la tête voilée. Ce poteau, conservé et entretenu à perpétuité par les soins de la république, existe encore aujourd'hui. On l'appelle le *Poteau de la Sœur*. On éleva un tombeau en pierre de taille, à l'endroit où celle-ci reçut le coup mortel.

THE story hardly needs introduction. The last of the seven kings, Tarquin the Proud, is reigning (B.C. 534-510), and the base outrage of Sextus fills to overflowing the cup of tyranny. The guilty race is exiled, and the young Republic of Rome confronts successfully on the Pons Sublicius, and finally by Lake Regillus, the allies who seek to restore the tyrants.

LUCRETIA.

Denys d'Halicarnasse.

Lucrèce outrée de l'affront qui venait de lui arriver, monte promptement sur un char, et revêtue d'un habit noir, sous lequel elle avait caché un poignard, elle s'en va à Rome, plongée dans la douleur; elle baisse les yeux et répand des torrents de larmes: elle ne salue pas même ceux qu'elle rencontre; elle ne parle à personne, et si quelqu'un lui demande le sujet de sa tristesse, elle ne lui répond pas un mot.

Lucrèce arrive à la maison de son père, où par hasard il y avait alors quelques-uns de ses parents. Elle entre, elle se jette à ses pieds, elle embrasse ses genoux et les arrose de ses larmes, mais sans dire une seule parole. Lucrétius la relève: il lui demande ce qui lui est arrivé, il la presse, il la conjure d'expliquer la cause de sa douleur. "Mon père, lui dit-elle, je me jette à vos pieds, et vous supplie de venger le cruel affront que j'ai reçu. Faites-moi justice de cet opprobre, et ne laissez pas impuni l'outrage qu'on a fait à votre fille, outrage plus honteux et plus insupportable que la mort même." Lucrétius, étonné de ce langage qui ne frappa pas moins ceux qui étaient présents, lui demande quel est cet affront et quel en est l'auteur. "Mon père, dit Lucrèce, dans un moment je vous apprendrai mon malheur. Mais auparavant, accordez-moi, mon cher père, une grâce que je vous demande. Faites venir le plus grand nombre que vous

pourrez de nos parents et de nos amis, afin qu'ils apprennent de moi-même, et non pas d'autres, le funeste accident qui m'est arrivé. Quand je vous aurai instruits de mon infortune, de la nécessité où je me trouve et de l'injure insupportable qui m'a été faite, cherchez ensemble, je vous en conjure, les moyens de venger un affront qui rejaillit sur vous tous." Peu de temps après, un grand nombre de citoyens de la première distinction s'assemblent chez Lucrétius avec toute la diligence qu'elle demandait, et elle leur raconta dès le commencement toute l'histoire de son infortune.

Après ce récit, Lucrèce embrasse tendrement son père; elle le conjure, lui et toute l'assemblée, de s'armer pour venger l'affront; elle prie les dieux et les génies de la délivrer d'une vie pleine d'opprobre, et, tirant le poignard qu'elle avait caché sous sa robe, elle s'en donne un coup dans la poitrine et le plonge jusqu'au cœur. Aussitôt les femmes éplorées poussent des gémissements; on n'entend que des sanglots par toute la maison, l'air retentit de leurs hurlements épouvantables. Son père cependant la tient entre ses bras, il l'embrasse étroitement, il l'appelle par son nom, il s'empresse, il s'efforce de la faire revenir de sa blessure; mais tous ses soins sont inutiles; Lucrèce, palpitant dans les embrassements de son père, expire enfin après une cruelle agonie.

Tous les Romains qui étaient témoins de cette mort tragique en furent si touchés, qu'ils s'écrièrent d'une commune voix qu'il fallait plutôt mourir mille fois pour la défense de la liberté que de souffrir de pareils affronts de la part des tyrans sans s'en venger. Il y avait parmi eux un certain Publius Valérius; il descendait d'un Sabin qui vint autrefois à Rome avec Tatius. Comme c'était un homme d'expédition et d'une rare prudence, on l'envoya au camp pour informer le mari de Lucrèce de tout ce qui était arrivé, et pour ménager avec lui un soulèvement général de toute l'armée contre les tyrans.

Valérius était à peine sorti de la ville, lorsqu'il rencontra heureusement Collatin qui, par hasard, revenait du camp sans rien savoir des malheurs de sa maison. Lucius Junius, surnommé Brutus, était avec lui. Aussitôt qu'il eut appris de Valérius la triste aventure de la mort de Lucrèce, levant les mains au ciel : "Jupiter, s'écria-t-il, et vous tous les dieux qui prenez quelque soin de la vie des hommes, est-il venu ce temps si désiré, cet heureux moment que j'ai tant attendu en faisant le personnage d'un fou? Les destins portent-ils que ce soit par mes mains que le peuple romain secoue le joug de cette tyrannie sous laquelle il gémit depuis tant d'années?" Il parle de la sorte et s'en va en diligence avec Valérius et Collatin à la maison du père de Lucrèce. Ils entrent, et le premier objet qui se présente aux yeux de Collatin, c'est le corps de sa femme étendu sans vie au milieu de la chambre, et son père qui la tient entre ses bras. A la vue de ce triste spectacle, il se lamente, il l'embrasse, il l'appelle par son nom, il lui parle comme si elle était encore vivante, tant la violence de la douleur lui avait troublé l'esprit. Pendant qu'il s'abandonne ainsi au désespoir, que son beau-père et toute la famille fondent en larmes et font retentir l'air de leurs tristes accents, Brutus les regarde, et leur adressant la parole : "Lucrétius, leur dit-il, et vous Collatin, vous aurez assez de temps en mille autres occasions pour pleurer la mort de cette femme. Trêve donc à vos larmes, et songeons maintenant à la venger ; c'est de quoi il s'agit." Cet avis leur parut donné à propos. Ils éloignent tous leurs domestiques et tiennent conseil entre eux sur ce qu'ils doivent faire. Brutus parle le premier. Il leur dit que la folie qu'on avait remarquée en lui jusqu'à ce jour, et qu'on avait cru réelle, n'était qu'une folie feinte. Il leur explique les raisons qu'il avait eues de contrefaire l'insensé, et, après leur avoir fait voir qu'il s'était comporté comme le plus sage et le plus prudent de tous les hommes, il les exhorte par un discours

pathétique à se réunir tous dans la même résolution, de chasser de Rome Tarquin et ses enfants.

Les voyant tous bien disposés et dans les mêmes sentiments, il ajoute qu'il ne s'agit plus de paroles ni de promesses, mais d'effets; que s'ils veulent faire leur devoir en gens de cœur, il faut venir à l'exécution, et que pour lui il s'engage à commencer l'entreprise pour leur donner l'exemple. Ayant ainsi parlé, il prend le poignard dont Lucrèce s'est percée; il s'approche de son corps encore étendu au milieu de la chambre, triste spectacle pour tous ses parents; il lui applique le poignard sur la bouche; il jure par Mars et par les autres dieux, qu'à quelque prix que ce puisse être, il délivrera la ville de Rome de la tyrannie de Tarquin; que jamais il ne se réconciliera avec les tyrans; que quiconque le voudra faire, il le regardera comme ennemi et n'oubliera rien pour traverser ses desseins; qu'enfin il s'opposera jusqu'au dernier soupir à la tyrannie et à ceux qui la favorisent. A ces serments il ajoute les imprécations et conjure les dieux de le faire mourir lui et ses enfants d'une mort aussi tragique que celle de Lucrèce, si jamais il devient parjure. Ce discours fini, il oblige tous les autres à faire le même serment. Ceux-ci ne balancent plus sur le parti qu'ils ont à prendre. Ils se lèvent, et recevant le poignard de main en main, ils jurent une fidélité inviolable; ensuite on délibère sur les moyens d'exécuter l'entreprise.

Lars Porsena and Horatius Cocles.

Rollin.

Porséna, qui avait fait faire inutilement quelques propositions au sénat pour recevoir les Tarquins, partit à la tête de son armée, vint attaquer le Janicule qu'il prit du premier assaut, et s'avança aussitôt vers Rome, persuadé

qu'il viendrait aisément à bout d'emporter la place. Quand il fut arrivé au pont, et qu'il vit les Romains rangés en bataille devant le fleuve, il se prépara à donner le combat, comptant de les accabler par le nombre de ses troupes. Les deux armées en étant venues aux mains, se battirent avec beaucoup de valeur, et furent longtemps à se disputer la victoire. Après un grand carnage de part et d'autre, Valérius et Lucrétius ayant été blessés, l'armée romaine commença à plier, et fut bientôt mise en déroute. Tous se sauvèrent dans la ville par le pont qui aurait donné en même temps passage aux ennemis, si Rome n'eût trouvé dans le courage héroïque d'un de ses citoyens un rempart aussi ferme qu'eussent pu être les plus fortes murailles. Ce fut *P. Horatius*, surnommé *Coclès*, parce qu'il n'avait qu'un œil, ayant perdu l'autre dans un combat. C'était l'homme le mieux fait et le plus intrépide qui fût parmi les Romains. Ils descendait de M. Horatius, si fameux par la défaite des trois Albains.

Il n'y eut point de moyen qu'il n'employât pour arrêter les fuyards. Mais, voyant que ni prières, ni exhortations ne pouvaient vaincre la peur qui les emportait, il résolut, quelque mal accompagné qu'il pût être, de défendre la tête du pont, pendant qu'on le romprait par derrière. Il ne se trouva que deux Romains, qui voulussent imiter son courage et partager avec lui le danger. Et même lorsqu'il vit qu'il ne restait plus qu'un petit passage sur le pont, il les obligea de se retirer et de se mettre en sûreté. Resté seul contre une armée entière, mais conservant toute son intrépidité, il osait même insulter ce nombre prodigieux d'ennemis ; et, lançant des regards terribles sur les principaux des Toscans, tantôt il les défiait au combat d'homme à homme, tantôt il leur faisait à tous de sanglants reproches. "Vils esclaves que vous êtes de rois superbes et orgueilleux, leur disait-il, non contents d'oublier votre propre liberté, vous voulez la ravir à ceux qui ont eu le courage de se la procurer." Couvert

de son bouclier, il essuya une grêle de traits. Enfin, lorsqu'ils se préparaient à s'élancer tous sur lui, le pont se trouva entièrement rompu; et Coclès, s'étant jeté avec ses armes dans le Tibre, le passa heureusement à la nage, 5 ayant fait une action, dit Tite-Live, qui trouvera dans la postérité plus de disposition à l'admirer qu'à la croire. Il fut reçu comme en triomphe par les Romains. Le peuple lui éleva, dans l'endroit le plus apparent de la place une statue d'airain qui le représentait armé. 10 On lui donna, sur le domaine de la république, autant de terres qu'il en pourrait enfermer en un jour dans le sillon que tirerait en forme de cercle une charrue. Tous les particuliers, hommes et femmes indifféremment, voulurent contribuer à sa récompense: et, dans les cir- 15 constances où l'on se trouvait de la plus affreuse disette, de trois cent mille têtes dont la ville était composée, chacun, en se privant d'une partie de son nécessaire, lui fit un petit présent de blé.

Porséna ayant manqué sa première entreprise, forma 20 le siège de la ville, et se mit à ravager toutes les campagnes voisines. La perte de plus de cinq mille hommes qu'il fit dans une sortie, où les consuls avaient dressé une embuscade à ses troupes, le détermina à changer le siège en blocus, dans l'espérance de réduire Rome par la 25 famine. En effet, la disette devint fort grande, et ce que l'on recevait de vivres par le Tibre ne suffisait pas pour faire subsister la ville encore longtemps.

Mucius Scaevola.

Rollin.

Un second prodige de hardiesse, non moins surprenant que celui d'Horatius Coclès, la tira de l'extrême danger 30 où elle se trouvait. *C. Mucius*, jeune homme d'une nais-

sance illustre, indigné de voir que Rome devenue libre se trouvât dans un état plus triste qu'elle n'avait jamais été sous les rois, forma le dessein de délivrer sa patrie de cette honte par quelque entreprise nouvelle et hardie. Il passe dans le camp des ennemis, après en avoir demandé la permission au sénat, en faisant entendre qu'il méditait quelque grand projet, mais sans l'expliquer clairement. Il trompe les gardes, qui le prennent pour un homme de la nation, parce qu'il ne paraissait porter aucune arme, et qu'il parlait la langue du pays, qu'il avait apprise autrefois de la nourrice qui l'avait élevé. Il pénètre jusqu'à la tente du roi, lequel, accompagné d'un secrétaire, vêtu à peu près comme lui, payait la solde à ses troupes. Mucius, ne voulant pas demander lequel était le roi, de peur de se découvrir, et voyant que les soldats s'adressaient plus souvent au secrétaire, se détermine enfin, et tue celui-ci avec son poignard, au lieu du roi. Il est saisi sur-le-champ, malgré toute sa résistance et traîné devant le tribunal de ce roi irrité; mais alors même, à la vue de mille affreux supplices qui le menacent, il paraît dans une contenance intrépide, plus capable d'inspirer de la terreur que de s'en laisser ébranler: "Je suis Romain, dit-il. Mon nom est Mucius. J'ai voulu tuer l'ennemi de ma patrie, et je n'ai pas moins de courage pour souffrir la mort, que j'en ai fait paraître en voulant te la donner. Il est également digne d'un Romain d'agir avec courage et de souffrir avec constance. Je ne suis pas le seul qui aie formé ce dessein contre toi. Beaucoup d'autres après moi aspirent à la même gloire. Prépare-toi donc à des alarmes continuelles, à te voir à chaque moment courir risque de ta vie, à trouver toujours à l'entrée de ta tente un ennemi secret qui épie le moment de t'attaquer. C'est là la guerre que te déclare la jeunesse romaine. Ne crains point de bataille générale. Tu seras seul attaqué, et tu n'auras à te défendre que contre un seul ennemi."

Le roi, plein de colère, et en même temps frappé du

danger dont Mucius le menaçait, ordonne de l'environner de flammes, pour l'obliger à s'expliquer nettement. Mais le Romain, sans s'étonner: "Vois, dit-il, en mettant la main sur un brasier ardent, vois combien méprisent leurs corps ceux qui envisagent une gloire immortelle." Il la laissait brûler, comme s'il eût été insensible. Alors Porséna, tout hors de lui-même à la vue d'un tel prodige, saute à bas de son tribunal, et ayant fait enlever Mucius loin de ce brasier: "Retire-toi, lui dit-il, jeune homme, encore plus ennemi de toi-même que de moi. Je t'encouragerais à ne point dégénérer d'une telle vertu, si c'était pour ma patrie que tu en fisses usage. Au moins, je te laisse aller en liberté, sans que tu aies rien à craindre de ce que les lois de la guerre me donnent droit de te faire souffrir." Alors Mucius, comme pour reconnaître sa générosité, lui déclare qu'ils étaient trois cents qui avaient conspiré contre lui; qu'il était le premier sur qui le sort était tombé, et que les autres viendraient, chacun à leur rang. Cette action fit donner à Mucius le surnom de *Scévola* parce qu'ayant perdu l'usage de la main droite, il y substitua celui de la gauche.

Clelia.

Rollin.

Porséna, intimidé par le danger qu'il venait de courir et par la vue de ceux auxquels il s'attendait d'être exposé tous les jours, songea sérieusement à faire la paix. Il en fit proposer les conditions par des ambassadeurs, qui partirent avec Mucius pour Rome. Ils demandèrent d'abord, pour la forme seulement, le rétablissement des Tarquins; mais, après le premier refus, ils n'insistèrent pas davantage. Ils se réduisirent à exiger que les Romains remissent à leur maître un certain territoire qui avait

originairement appartenu aux Étrusques, et qui leur avait été enlevé par la force des armes ; et que, pour gage de la foi donnée, ils livrassent au roi un certain nombre de jeunes personnes des plus nobles familles de Rome. Ces conditions furent acceptées avec joie. 5

Dès qu'on eut livré les otages, Porséna fit sortir les troupes du Janicule. Les otages étaient au nombre de vingt : dix jeunes patriciens et autant de filles de condition. Entre ces dernières était la jeune *Clélie*, d'une des premières maisons de Rome. Les honneurs dont elle 10 avait vu récompenser le mérite de Coclès et de Mucius l'animèrent à en mériter de pareils. Elle osa, pour se tirer des mains de Porséna, passer le Tibre à la nage à la tête de ses compagnes, et rentra avec elles dans Rome comme en triomphe. Valère, qui craignit qu'on ne le 15 soupçonnât d'avoir favorisé cette fuite, et que l'on ne prît l'audace de ces filles pour une perfidie des Romains, les renvoya sur-le-champ à Porséna. Tarquin, qui en avait eu avis et qui s'était exprès posté sur le chemin, les aurait enlevées, sans la rencontre imprévue d'Aruns, fils du roi 20 de Clusium, qui les escorta jusqu'au camp. Le roi, juste appréciateur du mérite partout où il l'aperçoit, donna de grands éloges à la jeune Clélie ; et, pour marque de son estime, il lui fit présent d'un beau cheval superbement enharnaché, lui permit de s'en retourner, et d'emmener 25 avec elle la moitié des otages à son choix. Elle se conduisit dans ce choix d'une façon qui lui fit honneur : elle préféra les plus jeunes, parce que leur âge les exposait davantage.

Porséna, touché de tant d'actions éclatantes dont il 30 avait été le témoin, ne put s'empêcher de relever le bonheur d'une ville qui portait, non-seulement tant de grands hommes, mais encore des jeunes filles qui disputaient aux hommes le mérite du courage et l'élévation des sentiments. Il rendit aux Romains tous les prisonniers, qui étaient en 35

grand nombre, sans exiger de rançon. Il leur donna, pour marque de sa générosité, son camp, avec toutes les richesses qui y étaient, ayant ordonné à ses troupes d'y laisser tout leur bagage, à la réserve de leurs armes, et lui-même y laissa le sien. Ainsi finit la guerre que les Romains eurent à soutenir contre Porséna, roi des Clusiens dans l'Étrurie, dans laquelle la république s'était vue à deux doigts de sa perte.

L'armée des Étrusques s'étant rétirée, le sénat s'assembla, et l'on résolut d'envoyer à Porséna, pour marque d'honneur et de reconnaissance, la chaire d'ivoire, le sceptre, la couronne d'or et la robe triomphante qui servaient aux rois des Romains. On voulut ensuite reconnaître les services de Mucius, qui s'était généreusement offert à la mort pour le salut de sa patrie, et qui, par son dévouement, avait acheminé les affaires à une heureuse paix. On lui donna, comme à Horatius Coclès, autant de terres au delà du Tibre qu'il en pourrait enfermer en un jour dans le sillon que tirerait en forme de cercle une charrue ; ces terres s'appelèrent depuis *les prés de Mucius*. La jeune Clélie eut aussi sa récompense, qui fut aussi singulière que l'était son action. On lui éleva une statue équestre dans la rue Sacrée, qui menait à la place des Comices ; et les pères des filles, ses compagnes, qui avaient eu part à sa gloire, en firent la dépense.

Ces honneurs accordés à Coclès, à Scévola, à Clélie, marquent dans le peuple romain un esprit attentif à mettre la vertu en honneur, à animer dans les citoyens un zèle actif pour la patrie, et à piquer d'une noble émulation tous ceux qui étaient en état de la servir.

First Secession to the Mons Sacer.

The Tribunes.

Between this and the last extract must be inserted the battle of the Lake Regillus and the beginning of the struggles of the Plebs for political liberty and a fair share of the Ager Publicus. It is characteristic of the orderly instincts of the Romans that a quarrel so severe and deep should have been successfully compromised without bloodshed. The date assigned is 494 B.C.

Plutarque, *Coriolan.*

Le sénat, pour soutenir les nobles, provoqua le mécontentement du peuple, qui se plaignait de l'oppression des usuriers. Ceux des citoyens qui n'avaient qu'un bien modique le voyaient saisi et vendu à l'encan ; et ceux qui n'avaient rien payaient de leur personne et étaient jetés dans les prisons. Vainement ils montraient sur leurs corps les cicatrices des blessures qu'ils avaient reçues en combattant pour leur patrie dans plusieurs expéditions, et en dernier lieu dans la guerre contre les Sabins, qu'ils avaient faite sur la parole que les riches leur avaient donnée de les traiter avec plus de douceur, et sur le décret du sénat qui rendait le consul Marcus Valérius garant de cette promesse. Mais quand ils virent qu'après avoir vaillamment combattu dans cette guerre, et triomphé des ennemis, les créanciers ne relâchaient rien de leurs rigueurs accoutumées, et que le sénat, paraissant avoir oublié sa promesse, les laissait traîner et retenir en prison pour gages de leurs dettes, alors ils se soulevèrent, et bientôt la ville fut en proie aux troubles et à la sédition. Les ennemis, instruits de la mésintelligence qui régnait dans Rome, entrèrent sur son territoire, qu'ils mirent à feu et à sang. Les consuls ayant fait convoquer tous ceux qui étaient en âge de porter des armes, personne n'obéit.

Les magistrats furent partagés d'opinion : les uns voulaient qu'on se relâchât de quelque chose en faveur des pauvres ; les autres soutenaient un avis tout contraire.

Le sénat s'étant assemblé plusieurs fois en peu de jours sans pouvoir rien conclure, tout à coup les pauvres s'attroupent, s'animent les uns les autres, et, sortant de la ville, ils se retirent sur la montagne qu'on appelle aujourd'hui le mont Sacré, situé le long de la rivière d'Anio. Là, sans faire aucune violence ni aucun mouvement séditieux, ils criaient seulement que depuis longtemps les riches les avaient chassés de Rome ; qu'ils trouveraient dans toute l'Italie l'air, l'eau et la sépulture ; tandis qu'en demeurant à Rome ils étaient exposés à être chaque jour, en combattant pour les riches, couverts de blessures ou à recevoir la mort. Le sénat, inquiet de cette retraite, députa vers le peuple les plus conciliants et les plus populaires d'entre les vieux sénateurs. Ménénius Agrippa porta la parole. Il fit d'abord de vives instances au peuple ; il lui parla pour le sénat avec beaucoup de liberté, et termina son discours par cette espèce d'apologue, devenu depuis si célèbre : "Un jour, leur dit-il, tous les membres du corps humain se révoltèrent contre l'estomac ; ils se plaignaient qu'il demeurât seul oisif au milieu d'eux sans contribuer au service du corps, tandis qu'ils supportaient toute la peine et toute la fatigue pour fournir à ses appétits. L'estomac rit de leur folie qui les empêchait de sentir que, s'il recevait seul toute la nourriture, c'était pour la renvoyer et la distribuer ensuite à chacun d'eux. Romains, ajouta-t-il, il en est de même du sénat par rapport à vous. Les affaires qu'il prépare, qu'il digère, pour ainsi dire, dans ses délibérations, afin de régler l'économie politique, vous apportent et vous distribuent à tous ce qui vous est utile et nécessaire." Ce discours fit impression sur eux ; ils se réconcilièrent avec le sénat, et demandèrent seulement de pouvoir élire cinq magistrats chargés de les défendre ;

ce sont ceux qu'on appelle encore aujourd'hui *tribuns du peuple*. Les premiers élus furent les chefs mêmes de la révolte, Junius Brutus et Sicinius Bellutus. L'union ainsi rétablie dans la ville, le peuple prit les armes, et s'offrit volontiers pour suivre les consuls à la guerre. 5

THE story is taken up at the point where C. Marcius, haughtiest of Patricians, surnamed Coriolanus for his gallant exploit in capturing Corioli from the Volscians, is banished from the city for openly proposing the abolition of the Tribunate, B.C. 488. It was from Plutarch's narrative in North's translation from a French version by Amyot, that Shakspere derived his play of "Coriolanus." The translation given here is A. Pierron's.

CORIOLANUS.

PLUTARQUE, *Coriolan.*

Coriolan condamné rentre chez lui ; il embrasse sa mère et sa femme, qui se lamentaient en versant des larmes, et en jetant de grands cris ; il les exhorte à supporter patiemment leur malheur, et, les quittant aussitôt, il gagne les portes de la ville. Tous les patriciens en corps 10 l'avaient accompagné. Là, il prend congé d'eux, sans rien vouloir accepter, sans demander rien ; trois ou quatre de ses clients faisaient toute sa suite. Il passa quelques jours dans des terres qu'il avait près de Rome, agité de mille pensées diverses ; mais ce n'étaient que suggestions de la 15 colère. Son but, ce n'était pas quelque entreprise honorable pour lui, utile à sa patrie : non ; il ne songeait qu'à tirer vengeance des Romains. Il s'arrêta enfin au projet de leur susciter quelque guerre terrible avec un des peuples voisins ; et il résolut de tenter d'abord les Volsques, 20 dont il connaissait les ressources en hommes et en argent : il était persuadé d'ailleurs que leurs dernières défaites

avaient moins diminué leurs forces qu'augmenté leur jalousie et leur ressentiment.

Il y avait alors, dans la ville d'Antium, un homme que ses richesses, son courage et l'illustration de sa race
5 faisaient honorer comme un roi dans tout le pays des Volsques : il se nommait Tullus Amphidius. Marcius n'ignorait pas qu'il lui était, plus qu'aucun autre Romain, un objet de haine ; car ils s'étaient souvent défiés dans les combats, avec ces menaces et ces bravades familières à
10 de jeunes guerriers qu'exaltent l'émulation et l'amour de la gloire. Ainsi, aux motifs généraux d'hostilité qui les animaient, se joignait une inimitié personnelle. Mais il connaissait la grandeur d'âme de Tullus ; et surtout il le savait, plus que pas un des Volsques, disposé à rendre
15 aux Romains tous les maux qu'ils avaient faits à sa nation. Aussi vérifia-t-il le mot d'un poëte : "Il est difficile de lutter contre la colère. Ce qu'elle veut, on l'achète au prix de la vie." Il prit un costume, un déguisement, sous lequel il fut complètement impossible de
20 reconnaître sa personne ; et, comme Ulysse, "il entra dans la ville des ennemis."

C'était le soir ; il rencontra une foule de monde, mais nul ne le reconnut. Il va droit à la maison de Tullus ; il y entre sans se faire annoncer, et il s'assied près du foyer,
25 en silence, et la tête couverte. Les gens de Tullus furent fort surpris, mais ils n'osèrent le faire lever, car il y avait, dans sa personne, dans tout son extérieur et dans son silence même, je ne sais quel air de majesté. Ils allèrent rapporter à Tullus, qui soupait, cette singulière aventure.
30 Tullus se lève, vient trouver Marcius, lui demande qui il est, et ce qu'il désire. Marcius alors se découvre la tête ; et, après un moment de silence : "Tullus, dit-il, si tu ne me reconnais pas encore, ou si tu n'en crois pas tes yeux, il faut nécessairement que je me dénonce moi-même. Je
35 suis Caïus Marcius, celui qui vous a fait tant de maux, à toi et aux Volsques, maux dont le surnom de Coriolan que

je porte partout est la preuve irréfragable. Ce surnom, monument de ma haine contre ton pays, voilà la seule récompense qui me reste de tous les travaux que j'ai subis, de tous les périls auxquels je me suis exposé ; voilà le seul bien qu'on n'ait pu me ravir. J'ai été dépouillé de tous les autres, par l'envie et la violence du peuple et par la mollesse, par la trahison des magistrats et des nobles. Banni de ma patrie, je suis venu en suppliant m'asseoir à ton foyer, non pour y chercher la sûreté et la vie, car est-ce ici que je serais venu si j'avais craint la mort ? mais pour me venger des Romains qui m'ont chassé ; et ce m'est déjà une vengeance que de te rendre maître de ma personne. Si donc tu as le courage d'attaquer vos ennemis, allons, tire parti de mes malheurs, noble guerrier ! et fais tourner ma disgrâce à l'avantage commun des Volsques. Je combattrai pour vous avec bien plus de succès encore que je n'ai fait contre vous ; car ceux qui connaissent le faible de l'ennemi ont un avantage que ne peuvent avoir ceux qui l'ignorent. Si tu recules à cette pensée, je ne veux plus vivre ; et toi même tu ne dois pas sauver la vie à un homme qui fut autrefois ton ennemi et l'ennemi de ta patrie, et qui ne peut maintenant ni te servir ni te venir en aide." Tullus, à ce discours, éprouva une joie inexprimable. "Lève-toi, dit-il à Marcius, en lui tendant la main, et reprends courage. Tu nous fais un présent bien précieux, en te donnant à nous. Espère tout de la reconnaissance des Volsques." Alors il fait mettre Marcius à table, et il le traite avec toute sorte d'égards. Les jours suivants, ils confèrent ensemble sur les moyens de faire la guerre.

Les Volsques, remplis d'ardeur, eurent bientôt rassemblé leurs forces ; elles se trouvèrent si considérables, qu'on prit le parti d'en laisser une portion pour la sûreté des villes et de marcher avec l'autre contre les Romains. Marcius donna à Tullus le choix entre les deux armées ; mais Tullus répondit que Marcius ne lui cédait en rien

pour le courage, et qu'il avait été plus heureux dans les combats. "Je désire, ajouta-t-il, qu'il commande les troupes destinées à aller contre l'ennemi. Moi, je resterai à la garde du pays, et je ferai passer à l'armée les provi-
5 sions nécessaires." Fortifié ainsi dans son autorité, Marcius marcha d'abord contre Circéum, colonie romaine. La ville se soumit volontairement, et elle fut garantie du pillage. Il se mit ensuite à ravager les terres des Latins. Dès lors les Volsques qu'on avait laissés pour la défense
10 des villes ne purent plus se contenir: ils se portèrent en armes au camp de Marcius, en disant qu'ils ne connaissaient pas d'autre général, et que lui seul était leur chef. Le nom de Marcius devint célèbre dans toute l'Italie: on admirait sa valeur, et cette révolution étonnante
15 qu'avaient produite dans les affaires les changements d'un seul homme.

A Rome, les choses étaient dans une confusion extrême: les citoyens refusaient de combattre; et les deux partis passaient des journées entières à se quereller, et à tenir
20 l'un contre l'autre des propos séditieux. Cela dura jusqu'à ce qu'on apprît que les ennemis avaient mis le siège devant Lavinium, sanctuaire des dieux pénates de Rome, et d'où les Romains tiraient leur origine, car c'était la première ville qu'Énée eût bâtie. Cette nouvelle produisit,
25 dans les sentiments du peuple, un changement merveilleux et subit, et, dans ceux des patriciens, la révolution la plus singulière et la plus bizarre. Le peuple voulait qu'on abolît sur-le-champ la condamnation de Marcius, et qu'il fût rappelé à Rome. Le sénat s'assembla pour
30 délibérer sur cette proposition, et la rejeta formellement, soit qu'il s'opiniatrât à contredire à tout ce que désiraient les plébéiens, ou qu'il ne voulût pas que Marcius rentrât dans Rome par la faveur du peuple; soit qu'il eût fini par prendre en haine un homme qui maltraitait tout le
35 monde, bien que tous ne l'eussent pas offensé, et qui s'était déclaré l'ennemi de sa patrie; soit enfin qu'il sût

que la plus grande portion des citoyens et la plus saine compatissait à ses malheurs, et se tenait pour outragée avec lui. Cette résolution fut proclamée; et le peuple ne put donner à sa proposition force de loi, parce qu'un sénatus-consulte eût été nécessaire. 5

Marcius, à cette nouvelle, sentit redoubler sa colère. Il quitte le siège de Lavinium, s'avance furieux du côté de Rome, et vient camper près des fossés des Cluliens, à 40 stades (8 kilom.) de la ville. Son approche jeta dans Rome un effroi et un trouble inexprimables, et la sédi- 10 tion s'apaisa sur-le-champ: il n'y eut plus ni un magistrat ni un sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Marcius. En voyant ces femmes qui couraient çà et là dans les rues, ces vieillards répandus dans les temples, versant des larmes, et adressant aux dieux 15 d'humbles prières, et tous les esprits incertains, incapables de prendre avec courage un parti salutaire, il n'était personne qui n'avouât que le peuple avait eu raison de demander le rappel de Marcius, et que c'était une grande faute au sénat d'entrer en courroux et en mauvais vou- 20 loir, alors précisément qu'il était sage de renoncer à tout ressentiment. Ils résolurent donc, d'un avis unanime, d'envoyer des députés à Marcius, pour lui offrir le retour dans sa patrie, et pour le prier de mettre fin à la guerre. 25

Les députés envoyés par le sénat étaient tous ou parents ou amis de Marcius. Ils s'attendaient à recevoir de lui, à ce titre, un accueil favorable; mais il n'en fut rien. Conduits à travers le camp, ils le trouvèrent assis, entouré des principaux d'entre les Volsques: sa contenance 30 était hautaine, ses paroles d'une rudesse insupportable. Marcius leur ordonna de déclarer ce qu'ils avaient à dire, et ils parlèrent en termes doux, modestes, comme il convenait à leur situation présente. Quand ils eurent fini, Marcius répondit, sur ce qui lui était personnel, avec 35 l'aigreur et le ressentiment d'un homme profondément

blessé; puis, comme général des Volsques, il demanda qu'on rendît les villes et les terres que les Romains avaient conquises sur eux, et qu'on leur accordât le droit de cité, ainsi qu'on l'avait fait aux Latins: "N'y ayant
5 jamais, disait-il, de paix solide que celle qui porte sur des conditions justes et égales pour les deux partis." Il leur donna trente jours pour délibérer; et, aussitôt les députés partis, il sortit lui-même du territoire de Rome.

10 La trêve expirée, Marcius rentra, avec toutes ses troupes, sur le territoire de Rome. On lui envoya une seconde députation, pour le supplier de calmer son ressentiment, et de retirer les Volsques de dessus les terres des Romains; après quoi, il pourrait faire et proposer ce qu'il croirait le
15 plus expédient pour les deux peuples. "Les Romains, dirent les députés, n'accorderont rien à la crainte; et si les Volsques paraissent mériter quelque faveur, ils ne l'obtiendront qu'après avoir posé les armes."—"Comme général des Volsques, répondit Marcius, je n'ai rien à
20 vous dire; mais, en ma qualité de citoyen romain, je vous conseille de rabattre un peu de votre orgueil, et de vous prêter à des conditions raisonnables. Revenez dans trois jours, et apportez le consentement du sénat à mes demandes. Que si vous prenez une résolution contraire,
25 je ne vous promets plus de sûreté à reparaître dans mon camp avec de vaines paroles."

Les députés rapportèrent cette réponse; et le sénat, comme on fait dans une tempête violente et quand le flot gronde, jeta, pour sauver l'État, l'ancre sacrée. Il ordonna
30 que les prêtres des dieux, les préposés aux mystères, les ministres des temples, et, avec eux, le collège des augures, antique et nationale institution chez les Romains, iraient tous en députation vers Marcius, revêtus chacun des ornements qui sont d'usage dans les cérémonies; qu'ils
35 feraient tout leur possible pour l'engager à poser les armes, et à régler ensuite, avec ses concitoyens, les in-

térêts des Volsques. Marcius les reçut dans son camp, mais il leur fit les mêmes refus qu'aux autres : même rudesse dans son air comme dans ses paroles. "Il faut, leur dit-il, ou accepter mes premières propositions, ou vous résoudre à la guerre." Au retour des prêtres, les Romains se décidèrent à se renfermer dans la ville, à défendre les murailles, et à repousser l'ennemi, s'il venait donner l'assaut. Ils mirent leurs espérances dans le temps surtout, et dans les chances inopinées de la fortune, incapables qu'ils étaient de trouver d'eux-mêmes aucun expédient salutaire ; car la ville était remplie de trouble, de frayeur, de rumeurs sinistres.

Cependant, à Rome, les femmes s'étaient répandues dans tous les temples. Le plus grand nombre et les plus distinguées priaient, prosternées en suppliantes au pied de l'autel de Jupiter Capitolin. Entre celles-ci était Valérie, sœur de Publicola. Saisie d'une inspiration divine, elle vit ce qu'il y avait à faire. Elle se lève du pied de l'autel, fait lever les autres femmes, et se rend avec elles à la maison de Véturie, mère de Marcius Elle entre. Véturie était assise auprès de sa belle-fille, et tenant entre ses bras les enfants de son fils. Valérie range en cercle ses compagnes ; puis prenant la parole : "Véturie, et toi, Volumnie, dit-elle, nous venons, de nous-mêmes, femmes, nous adresser à des femmes, et non point par un décret des sénateurs ou l'ordre d'un magistrat : c'est le Dieu, je le crois, qui, touché de nos prières, nous a poussées à venir ici, réclamer de vous ce qui doit nous sauver, nous et les autres citoyens, et ce qui vous assurera à vous-mêmes, si vous écoutez nos demandes, une gloire plus éclatante que celle dont se couvrirent les filles des Sabins, lorsqu'elles firent cesser la guerre entre leurs pères et leurs maris, et qu'elles les réconcilièrent ensemble, par une paix et une amitié solides. Venez avec nous vers Marcius ; prenez comme nous l'appareil des sup-

pliantes ; rendez devant lui, à votre patrie, ce témoignage véritable et juste, que le ressentiment de tous les maux qu'il lui a fait souffrir ne l'a point portée à se venger sur vous, ni à vous faire subir aucun traitement rigoureux, et qu'elle vous remet à lui, dût-elle n'obtenir aucune condition raisonnable."

Les acclamations de toutes les femmes accueillirent le discours de Valérie. Véturie répondit : "O femmes, nous portons, comme vous, notre part des calamités publiques, et nous avons de plus nos malheurs particuliers. L'éclat de la gloire et des vertus de Marcius ne rejaillit plus sur nous ; et nous voyons les armes de nos ennemis entourant sa personne, pour s'assurer de lui, bien plus que pour protéger sa vie. Mais la plus grande de nos infortunes, c'est de voir la patrie réduite à une telle extrémité, qu'elle mette en nous sa dernière espérance. Aura-t-il quelque égard pour nous, lui qui n'en a point pour sa patrie, qu'il a toujours préférée à sa mère, à sa femme et à ses enfants ? Cependant employez-nous à votre gré ; conduisez-nous vers lui : si nous ne gagnons rien autre chose, nous pourrons du moins mourir à ses pieds, en le suppliant pour la patrie." A ces mots, elle prend les enfants, fait lever Volumnie, et se rend avec les autres femmes au camp des Volsques.

A ce touchant spectacle, les ennemis eux-mêmes se sentirent saisis de respect, et ils gardèrent le silence. Marcius était assis sur son tribunal, environné des officiers de l'armée. La vue des femmes qui s'approchaient le surprit tout d'abord ; puis, lorsqu'il eut reconnu sa femme marchant à leur tête, il voulut soutenir son caractère d'obstination et d'inflexibilité. Mais bientôt, vaincu par sa tendresse, et n'étant plus maître de son émotion, il n'a pas le courage de l'attendre sur son tribunal ; il descend avec précipitation, et il s'élance au-devant d'elle. Il commence par se jeter au cou de sa mère. Il la tient longtemps embrassée, et, après elle, sa femme et ses en-

fants. Il laisse couler des larmes abondantes. Il prodigue les plus douces caresses, et il s'abandonne au sentiment de la nature, comme à un torrent qu'il ne saurait contenir. Quand il eut rassasié sa tendresse, et qu'il s'aperçut que sa mère voulait parler, il prit avec lui les Volsques du conseil, et il écouta Véturie, qui lui tint à peu près ce discours : "Tu vois, ô mon fils ! même sans que nous ayons besoin de te le dire, à notre habillement et à l'état de nos corps exténués, quelle vie solitaire et triste nous avons menée depuis ton exil. Songe maintenant que tu as devant toi les plus malheureuses de toutes les femmes ; car ce qui nous était le plus doux spectacle, la fortune nous l'a rendu le plus terrible, en nous montrant, à moi mon fils, et à elle son époux, assiégeant les murs de sa patrie. Et, ce qui est pour les autres une consolation puissante dans toute infortune et dans tous mauvais succès, à savoir, d'adresser aux dieux leurs prières, cela même est devenu pour nous une cause de perplexités cruelles ; car nous ne pouvons demander aux dieux tout à la fois et la victoire pour Rome, et ta propre conservation : toutes les malédictions qu'un ennemi pourrait prononcer contre nous sont renfermées dans nos prières. C'est une nécessité, pour ta femme et tes enfants, d'être privés ou de leur patrie ou de toi ; quant à moi, je n'attendrai pas que la fortune décide, moi vivante, de l'événement de cette guerre. Si je ne puis te persuader de faire cesser tant de maux en nous rendant la paix et la concorde, et d'être le bienfaiteur des deux peuples plutôt que le fléau de l'un d'entre eux, tu n'approcheras de Rome, sache-le bien et prépares-y ton courage, qu'après avoir passé sur le corps de celle qui t'a mis au monde ; car je ne dois pas attendre ce jour où je verrais les Romains triompher de mon fils, ou mon fils triompher de sa patrie. Te demander de sauver Rome en perdant les Volsques, ce serait te proposer une pénible et embarrassante alternative : il n'est ni honnête de détruire ses concitoyens,

ni juste de trahir ceux qui se sont fiés à nous. Ce que nous te demandons aujourd'hui, c'est de nous délivrer des maux que nous souffrons: bienfait qui sera également salutaire pour les deux peuples, mais plus glorieux et
5 plus beau pour les Volsques; car ils ont la victoire en main, et ils paraîtront nous donner, tout en se les assurant à eux-mêmes, les plus grands de tous les biens, une paix et une amitié réciproques. Si nous les obtenons, c'est à toi surtout que nous en serons redevables; mais, s'ils
10 nous sont refusés, toi seul encourras les reproches des deux peuples. Cette guerre, dont l'événement est douteux, a du moins ceci de parfaitement certain: vainqueur, tu seras le fléau de ta patrie; vaincu, on dira que, pour satisfaire ton ressentiment, tu as attiré sur tes bienfaiteurs
15 et tes amis d'affreuses calamités."

Marcius avait écouté le discours de Véturie sans rien répondre. Même après qu'elle eut fini de parler, il resta longtemps silencieux; et Véturie, reprenant la parole: "Pourquoi te taire, dit-elle, ô mon fils! Est-il donc beau
20 de tout donner à la colère et au ressentiment des injures? et ne l'est-il pas d'accorder quelque chose à une mère qui te prie pour de si précieux intérêts? Est-il digne d'un grand homme de conserver le souvenir des maux qu'il a soufferts; et n'est-ce le fait ni d'un grand homme ni d'un
25 homme de cœur de reconnaître et d'honorer ces bienfaits que les enfants reçoivent de leurs pères et mères? Il n'y a pas un homme au monde qui dût, mieux que toi, être fidèle au sentiment de la reconnaissance, toi qui te montres si âpre dans la vengeance d'une ingratitude? Tu t'es
30 bien assez vengé de ta patrie, tandis que tu n'as donné encore à ta mère aucun témoignage de ta reconnaissance. Et d'ailleurs, la nécessité fût-elle moins pressante, je devrais encore obtenir de ta piété filiale des demandes si justes et si raisonnables. Si je ne puis rien gagner sur
35 toi, pourquoi ménagerais-je ma dernière espérance?" En disant ces mots, elle se précipite à ses pieds, avec sa

femme et ses enfants. "Que fais-tu, ma mère!" s'écrie Marcius. Il la relève; et, lui serrant vivement la main: "Tu as emporté, dit-il, une victoire heureuse pour ta patrie, mais funeste pour moi. Je me retire, vaincu par toi seule." 5

III.

THE TRIBUNATE AND THE DECEMVIRS.

The institution of the Tribunate and its influence on the history of Rome are facts so remarkable that they lend an interest to the somewhat difficult disquisition from Mommsen's great work which follows here. It will probably be omitted by many less advanced readers, but, taken together with the section on the senate which immediately follows, it gives a clear idea of the actual working of the political machine which it is worth some labour to acquire. Incidentally there is narrated briefly the codification of the laws under the Decemvirs and the story of Virginia.

Mommsen.

Telle était l'institution des tribuns du peuple, protecteurs légaux de l'individu en même temps que guides et conducteurs des masses, et investis d'une juridiction illimitée dans les matières pénales. Pour imprimer une énergie plus grande encore à leur pouvoir, on les déclara en dernier lieu inviolables (*sacrosancti*). Le peuple entier, citoyen par citoyen, avait juré pour lui, pour ses enfants, de les défendre. Les attaquer, c'était se livrer à la colère des dieux, se mettre hors la loi et au ban d'excommunication des hommes. Les tribuns du peuple (*tribuni plebis*), créés à l'instar des tribuns militaires, en avaient emprunté le nom ; mais c'est là leur seule ressemblance avec eux. Par leurs attributions, il se rapprochent bien plutôt des consuls. L'appel interjeté du

consul au tribun, le droit d'*intercession* contre les actes consulaires sont identiques à l'appel interjeté d'un consul à l'autre, et à l'intercession de l'un d'eux contre les actes de son collègue. Là encore on rencontre l'application pure et simple du principe du droit politique, suivant 5 lequel, entre deux magistrats égaux, celui qui prohibe l'emporte sur celui qui ordonne. Le nombre primitif des tribuns, nombre accru bientôt, il est vrai ; la durée annale de leur charge, prenant fin au 10 décembre ; leur inamovibilité ; tout, chez eux, ressemble aux institutions 10 consulaires : tout, jusqu'à ces priviléges existant de collègue à collègue, en vertu desquels chaque consul, chaque tribun revêt la plénitude des pouvoirs ; en vertu desquels aussi, en cas de conflit entre les magistrats du même titre, force reste au *véto* d'un seul sans tenir compte des autres 15 voix. Quand un tribun dit *non*, il arrête les volontés de tous ses collègues, et quand il accuse, chacun d'eux peut fermer la route à son accusation. Consuls et tribuns ont également et concurremment la juridiction criminelle. Si les premiers ont à leur côté les deux *questeurs*, les seconds 20 ont les *édiles*. Les consuls appartenaient au patriciat : nécessairement les tribuns sortaient du peuple : tous étaient pris dans les rangs des *citoyens ;* mais tandis que les consuls, commandants en chef de l'armée, s'élisaient dans les comices par centuries, ceux-ci, qui n'avaient pas 25 l'*imperium* (ou *commandement militaire*), étaient nommés dans les assemblées purement civiles des *curies*. Les consuls ont un pouvoir actif plus complet, les autres l'ont plus indéfini : le consul s'arrête devant le *véto* du tribun ; il est son justiciable : le tribun, au contraire, ne 30 lui doit rien. Ainsi la puissance tribunitienne est l'image de la puissance consulaire ; elle est, de plus, sa contrepartie. La puissance consulaire est positive, celle des tribuns est négative. C'est pour cela que les consuls seuls sont magistrats, c'est-à-dire ayant le commandement ; 35 c'est pour cela que, seuls, ils se montrent en public revêtus

des insignes et du cortége qui siéent aux chefs de la cité. Les tribuns ne sont point magistrats : ils siégent sur un banc et non sur la chaise curule : ils n'ont ni *licteurs*, ni bande de pourpre à leur toge, ni insignes de magistrature ; ils n'ont enfin, dans le conseil de la cité (*curia*, *sénat*), ni place, ni vote. Institution singulière où le droit absolu du *véto* s'érige carrément en face du commandement illimité ; où, pour arriver à l'apaisement des haines intestines, les antagonismes des classes pauvres et des classes riches vont recevoir une organisation complète et tranchée.

Que pouvait-il sortir de là, si ce n'est la rupture de l'unité dans la cité, l'affaiblissement des magistratures exposées désormais à tous les caprices, à toutes les passions mobiles des représentants du contrôle officiel ? Sur un signe de l'un des chefs de l'opposition, élevé sur son trône populaire, la machine gouvernementale courait risque de se voir soudain arrêtée. La juridiction criminelle, attribuée désormais à tous ces fonctionnaires avec pouvoirs de mutuelle concurrence, n'allait-elle pas être repoussée par la loi elle-même loin des régions sereines du droit, et se voir portée dans l'arène de la politique où elle se corromprait à toujours ? Je veux bien que le tribunat, s'il n'a pas directement amené le nivellement ultérieur des ordres, ait été du moins une arme efficace dans les mains du peuple, lorsque, à peu de temps de là, il en vint à revendiquer l'admission des plébéiens dans les hautes magistratures ; mais tel n'était point le but originaire de cette fonction. Institution bien moins conquise sur un ordre privilégié dans l'ordre politique que sur la classe des riches propriétaires et des capitalistes, elle devait surtout assurer une justice équitable à l'homme du commun peuple, et procurer la gestion et l'emploi meilleur des finances. Mais ce but, elle ne l'a pas atteint ; elle ne pouvait pas l'atteindre. En vain les tribuns purent-ils parer à quelques iniquités, à quelques sévices criants. Le mal ne gisait point dans une injustice qui

se serait appelée le droit, mais dans le droit lui-même, qui était tout injustice. Comment les tribuns auraient-ils pu régulièrement s'opposer à la marche régulière des institutions judiciaires? Ils l'auraient su faire qu'ils n'eussent encore apporté qu'un remède inefficace au mal. L'appauvrissement progressif du peuple, le mécanisme mauvais des impôts et du crédit, le système funeste des occupations domaniales, tout appelait une réforme radicale: mais cette réforme, on se garda d'y mettre la main. Les plébéiens riches avaient aux abus le même intérêt que les patriciens. Il parut plus simple de fonder cette étrange institution du tribunat populaire, secours palpable et manifeste donné déjà aux plus humbles, mais demeurant en deçà des nécessités économiques du présent et de l'avenir. Loin qu'elle soit le chef-d'œuvre de la sagesse politique, elle ne fut qu'un pauvre compromis entre la noblesse opulente et la multitude sans guide et sans appui. Elle a, dit-on, sauvé Rome de la tyrannie. Quand cela serait vrai, le tribunat n'en vaudrait pas mieux: les changements dans les formes constitutionnelles ne sont pas seuls et par eux-mêmes funestes aux peuples; et le grand malheur pour Rome peut-être, c'est que la monarchie soit venue si tard, quand déjà s'étaient épuisées les forces physiques et intellectuelles de la nation. Mais le tribunat n'a pas même eu le mérite qu'on lui concède. Les États italiques n'ont jamais connu ces tyrans (τύραννος, dans le sens grec) que l'on voit partout surgir au sein des cités helléniques. La raison en est claire: la tyrannie suit toujours les excès du suffrage universel: or, les Italiotes ont fermé plus longtemps qu'en Grèce l'entrée des assemblées civiques aux individus non assis sur le sol. A Rome aussi, le jour où les choses changèrent, la monarchie ne se fit pas attendre; elle vint même, en s'appuyant sur le tribunat. Ne méconnaissons point pourtant les services vrais qu'il a rendus: il a ouvert les voies légales à l'opposition: il a empêché le mal assez

souvent; mais alors même qu'il se montrait utile, il était appliqué à un tout autre usage que celui auquel ses fondateurs l'avaient destiné. L'entreprise était téméraire d'accorder le droit de *véto* aux chefs officiels de l'opposition, 5 et de les faire assez forts pour qu'ils pussent l'exercer à outrance. De tels expédients sont dangereux: ils font sortir de ses gonds la constitution politique, traînant derrière elle comme avant, en dépit d'un vain palliatif, toutes les misères sociales qu'on avait voulu extirper.

10 La guerre civile ainsi organisée, suivit son cours. Les partis étaient en face les uns des autres, rangés en bataille, avec leurs chefs à leur tête. D'un côté, le peuple voulant l'amoindrissement du pouvoir consulaire et l'agrandissement de la puissance tribunitienne; de l'autre l'aristo- 15 cratie visant à la ruine du tribunat: les plébéiens ayant pour armes l'insubordination légale, avec son impunité désormais assurée, le refus de l'appel militaire, les *actions* tendant à l'amende, ou aux condamnations corporelles contre tout fonctionnaire coupable d'attentat aux droits 20 des citoyens, ou tombé sous le coup de leur déplaisir: les nobles leur opposant la force qu'ils ont encore en main, les intelligences avec l'ennemi du dehors, au besoin même le poignard du meurtrier. On en vint bientôt aux combats dans la rue, aux attaques directes contre les per- 25 sonnes des hauts magistrats. La tradition rapporte que des familles entières quittèrent alors la ville et allèrent chercher une plus paisible existence dans les États voisins. Je suis tenté d'en croire la tradition. Il fallait, en effet, de grandes vertus civiques aux Romains, non pas pour 30 s'être donné une pareille constitution, mais pour la supporter sans se dissoudre, et pour traverser, sans y périr, les plus terribles convulsions. Un épisode fameux de ces temps est l'orageuse vie de *Caius Marcius*, le plus brave parmi les hommes de la noblesse, et surnommé 35 *Coriolan*, parce qu'il avait pris la ville de *Coriolès*. En 491, mécontent de l'échec de sa candidature pour le con-

sulat, dans les comices des centuries, il aurait, dit-on, proposé de suspendre la vente des blés tirés des magasins de l'État, et d'arracher aux souffrances d'un peuple affamé sa renonciation à l'institution tribunitienne : il aurait purement et simplement, suivant d'autres, demandé son abolition. Mis par les tribuns en accusation capitale, il aurait quitté la ville, pour revenir à la tête d'une armée volsque : mais au moment de conquérir sa patrie pour le compte de l'ennemi, sa conscience se serait émue devant les reproches de sa mère ; et, rachetant sa première trahison par une trahison nouvelle envers ses hôtes, il les aurait expiées toutes les deux en mourant. Cette histoire est-elle vraie ? je ne saurais l'affirmer : mais, quoi qu'il en soit, au milieu même des détails naïfs où se complaît la gloriole patriotique des annalistes de Rome, notre regard pénètre jusque dans le vif des plaies et des hontes de ces temps. Disons-en tout autant du récit de la prise du Capitole par une bande d'exilés politiques, sous la conduite d'*Appius Herdonius* (en 460). Ils avaient appelé les esclaves aux armes : il fallut un combat acharné et des secours rapidement amenés par les gens de Tusculum, pour briser l'effort de ce précurseur de Catilina et de ses bandes.

Mais tous ces incidents de la querelle des partis sont rejetés dans l'ombre par un événement d'une bien autre portée dans ses conséquences ; j'entends parler de la tentative de *Spurius Cassius*, qui voulut abattre la toute-puissance des riches, et couper court ainsi à la source du mal. Spurius Cassius était patricien : nul, dans le patriciat, ne le dépassait par le rang ou par l'illustration. Deux fois triomphateur, et consul pour la troisième fois (486), ils fit dans l'assemblée du peuple une motion tendant à un arpentage général des terres publiques, à leur location par bail au profit du Trésor, pour partie, et à leur partage entre tous les nécessiteux, pour le surplus. En d'autres termes, il voulut enlever au sénat la faculté

de disposer du domaine, et, s'appuyant sur la masse des citoyens, il s'efforça de mettre fin au système égoïste des *occupations*. Il espérait, sans doute, que sa réputation personnelle, que la justice et la sagesse de ses proposi-
5 tions seraient assez puissantes pour vaincre les passions orageuses et les défaillances des partis : il se trompait ; la noblesse se leva comme un seul homme, les plébéiens riches marchèrent avec elle : le commun peuple lui-même se montra mécontent, parce que, suivant en cela la justice
10 et le droit fédéral, Cassius avait aussi réclamé pour les alliés latins leur part dans les *assignations* proposées. Cassius dut mourir : peut-être est-il vrai, comme on l'a dit, qu'il avait aspiré à la royauté. En réalité, il avait voulu, comme les rois, protéger les petits citoyens contre
15 les excès de sa propre caste. La loi agraire fut enterrée avec lui : mais de son tombeau sortit un spectre, que les riches virent se dressant tous les jours devant eux, jusqu'à ce qu'enfin la république s'écroulât dans les luttes intestines don't l'ère a dès maintenant commencé.

20 Ici se place une autre et mémorable tentative. Conférer au plus humble l'égalité devant la loi, au moyen d'institutions plus régulières et plus efficaces, n'était-ce pas du même coup rendre le tribunat inutile ? En vertu de la motion du tribun *Gaius Terentilius Arsa*, une com-
25 mission de cinq citoyens (*quinqueviri*) fut nommée, avec charge de réunir en un corps du droit civil les lois que les consuls seraient tenus de suivre à l'avenir, lorsqu'ils rendraient la justice. Dix années s'écoulèrent avant que la motion ne reçût son exécution ; dix années de combats
30 acharnés entre les ordres, de troubles intérieurs, ou de guerres au dehors. L'obstination était égale des deux parts, le parti du gouvernement empêchant à tout prix le projet de loi de passer ; et le peuple s'entêtant à nommer toujours les mêmes hommes au collége des tri-
35 buns. On se fit des concessions pour ramener la paix ; en 457, les tribuns furent portés de cinq à dix (était ce

là une innovation heureuse ?). L'année suivante, le plébiscite *Icilien*, qui compta parmi les priviléges assurés au peuple sous la foi du serment, ordonna que l'Aventin, jusque là consacré au culte, et inhabité, serait divisé en parcelles à bâtir, et donné à titre héréditaire aux plus pauvres citoyens. Le peuple prit ce qu'on lui donnait; puis il continua à réclamer des lois. Enfin, en l'an 454, l'accord fut conclu : il dut être procédé à la rédaction du code ; et une ambassade eut à se rendre d'abord en Grèce pour en rapporter les lois de *Solon* et les autres lois héléniques. Au retour des ambassadeurs (451), dix nobles furent nommés *décemvirs*, avec mission de rédiger les lois romaines ; ils eurent l'autorité suprême aux lieu et place des consuls (*decemviri consulari imperio legibus scribundis*) : le tribunat fut suspendu ainsi que le recours par appel ; et les nouveaux magistrats s'obligèrent seulement à ne pas attenter aux libertés jurées du peuple. Allons au fond de toutes ces mesures, nous n'y trouverons d'autre et principal objet que la limitation du pouvoir consulaire par le texte de la loi écrite, aux lieu et place du tribunat. Il semble qu'on fût alors convaincu de l'impossibilité de prolonger une situation où l'anarchie officielle et permanente conduisait forcément à la ruine de l'État, sans aucun profit pour personne. Tous les hommes sérieux en conviendront : les immixtions des tribuns dans l'administration, les accusations continuelles dirigées par eux contre les fonctionnaires étaient la source d'un mal incessant : le seul bienfait qu'ils eussent apporté au petit citoyen, c'était de lui avoir ouvert un recours contre la justice partiale et passionnée du patriciat : comme une sorte de tribunal de cassation, ils tenaient en bride l'arbitraire de la haute magistrature. Nul doute qu'en concédant aux plébéiens la rédaction du Code des lois, les patriciens n'aient exigé, en échange, l'abolition du tribunat, devenant désormais un rouage inutile ; et tout semble indiquer, entre les deux partis, l'existence d'une convention de ce

genre. Comment les choses devaient-elles être réglées, après la publication du code? nous ne le savons pas bien; il se peut même que le compromis ne l'ait pas clairement précisé. Dans la pensée commune, je le suppose, les
5 décemvirs devaient, à leur retour, proposer au peuple de renoncer à ses tribuns, remettant désormais aux consuls une compétence juridictionnelle, non plus comme autrefois, arbitraire, mais déterminée par la lettre de la loi écrite. Un tel plan, s'il a existé, était sage; mais les esprits,
10 agités par la passion politique, accepteraient-ils cet arbitrage de paix? Les décemvirs de l'an 451, apportèrent leur projet de loi devant le peuple, qui le vota, et voulut qu'il fût gravé sur dix tables d'airain, puis attaché dans le *Forum*, à la tribune aux harangues, devant la *curie*.
15 Toutefois, des additions paraissant nécessaires, dix autres décemvirs furent élus pour l'an 450, lesquels devaient compléter la loi en rédigeant deux tables supplémentaires. Ainsi fut promulguée la loi fameuse des XII Tables, le premier et l'unique code de Rome. Issue, comme on
20 voit, d'une transaction entre les deux partis, elle n'apportait pas, dans le droit préexistant, des innovations bien profondes, ou dépassant, en tant que règlements de police, la mesure des nécessités du moment. En matière de crédit, par exemple, les XII Tables se contentent
25 d'adoucir le sort du débiteur, en fixant un taux assez bas, ce semble, au *maximum* de l'intérêt des capitaux (10 pour 100); en menaçant l'usurier d'une peine sévère, plus sévère même que la peine du vol: c'est là un de leurs traits caractéristiques. Mais les rigueurs de la
30 procédure ne sont pas modifiées dans leurs principales formalités. Encore moins y est-il question de changements dans l'état et le droit des divers ordres. Les domiciliés se distinguent toujours de ceux qui ne sont point établis. Les mariages, entre les nobles et les
35 plébéiens, sont de nouveau interdits; enfin, pour mieux circonscrire les pouvoirs jadis arbitraires du magistrat,

et, pour assurer au peuple les garanties qui lui sont dues, il est expressément écrit que la loi ancienne le cède à la loi nouvelle ; et qu'il ne sera plus voté de plébiscite contre un seul individu. Une autre disposition non moins remarquable, l'appel au peuple assemblé dans les *tribus*, est interdit en matière capitale : l'appel devant l'*assemblée centuriate* demeure autorisé, ce qui justement s'explique par la suppression de la puissance tribunitienne et conséquemment de la juridiction criminelle des tribuns. L'importance politique des XII Tables réside donc bien moins dans les innovations de leur texte, que dans l'obligation expressément imposée aux consuls de suivre à l'avenir toutes les formalités et les règles d'un droit écrit. De plus, ce code, placardé en plein *forum*, va soumettre l'administration de la justice au contrôle d'une publicité efficace ; et le magistrat se verra contraint d'appliquer à tous une loi égale et commune.

La législation de Rome était achevée : il ne restait plus aux décemvirs qu'à publier les deux dernières tables, puis à faire place aux magistratures normales. Ils tardèrent ; et sous le prétexte que leur loi aditionnelle n'était pas tout à fait prête, ils prorogèrent d'eux-mêmes leur charge au delà de l'année, chose admissible selon le droit public, où le magistrat nommé à temps ne cessait pas ses fonctions tant qu'il ne les avait pas formellement résignées. Par quelle raison les décemvirs agissaient ils ainsi ? Il est difficile de le dire. J'estime qu'en se continuant irrégulièrement dans leurs pouvoirs, ils ne cédaient pas seulement à un mobile personnel. Le parti des nobles craignait sans doute, qu'à la restauration du consulat le peuple ne voulût joindre aussi celle de ses tribuns, et l'on tenta de différer, je suppose, la nomination des consuls jusqu'au moment propice, où l'on pourrait les dégager des entraves des lois *Valeriæ*. La fraction modérée de l'aristocratie, les *Valériens* et les *Horatiens* à sa tête, aurait voulu arracher au sénat la mise hors de charge des décemvirs ;

mais le principal d'entre ceux-ci, le champion ardent de la faction des *ultra* parmi les nobles, sut aussi l'emporter parmi les sénateurs. Le peuple se soumit. La levée d'une double armée se fit sans difficulté sérieuse, et la
5 guerre fut commencée contre les Sabins et les Volsques. Mais tout à coup l'ancien tribun *Lucius Siccius Dentatus*, le plus brave soldat de Rome, qui avait combattu dans cent vingt batailles, et montrait sur son corps quarante-cinq glorieuses blessures, est trouvé mort devant le camp,
10 assassiné, dit-on, à l'instigation des décemvirs. La révolution fermentait dans les esprits, elle éclata bientôt. On sait l'inique sentence d'Appius dans le procès fait à la fille du centurion *Lucius Virginius*, fiancée de l'ex-tribun *Lucius Icilius*. Revendiquée comme esclave par
15 un adversaire aposté, Appius la condamne et l'arrache à sa famille, lui ôtant et ses droits et sa liberté. Le père la soustrait au déshonneur qui l'attend, en lui enfonçant en plein *Forum* un couteau dans le sein. Mais pendant que le peuple stupéfait de cet acte inouï entoure
20 et contemple le cadavre de la belle et jeune victime, le décemvir ordonne à ses licteurs d'amener devant son tribunal où il les jugera sans appel, et le père et le fiancé qui ont osé enfreindre ses ordres. La mesure était comble. Protégés par la fureur des masses, Virginius et Icilius
25 échappent aux appariteurs du despote : et, pendant que dans Rome le sénat hésite et tremble, ils se montrent dans les deux camps, avec les nombreux témoins de la tragédie de la veille. Ils racontent le crime monstrueux d'Appius : tous les yeux s'ouvrent : voient l'abîme où
30 vont tomber les garanties nouvelles de la loi, si la puissance tribunitienne ne veille pas à leur maintien ; et les fils alors refont l'œuvre de leurs pères. Les armées quittent derechef les généraux, elles marchent sur Rome, traversent militairement la ville, vont de nouveau sur le
35 *Mont-Sacré*, et renomment des tribuns. Les décemvirs s'obstinant dans le refus de leur démission, les soldats

rentrent dans Rome, les tribuns à leur tête, et campent sur l'Aventin. La guerre civile, la guerre des rues est imminente! A la dernière heure enfin, les décemvirs déposent les pouvoirs qu'ils ont usurpés et qu'ils déshonorent; et *Lucius Valérius* et *Marcus Horatius* se font les intermédiaires d'un second pacte, aux termes duquel le tribunat sera rétabli. Les décemvirs sont poursuivis: les deux plus coupables *Appius Claudius* et *Spurius Oppius* s'ôtent la vie dans leur prison; les huit autres s'en vont en exil, et leurs biens sont confisqués. Les représailles menaçaient d'aller plus loin encore; mais un tribun du peuple, le sage et honnête *Marcus Duilius* s'interpose: son *véto* arrête tous les autres procès.

Tel est le récit des chroniqueurs: comme d'habitude ils s'attachent aux faits extérieurs, et laissent les causes dans l'ombre. Je ne crois pas que les actes impies de quelques-uns des décemvirs aient à eux seuls provoqué la restauration du tribunat. Celui-ci aboli, les plébéiens perdaient l'unique poste politique auquel il leur était donné d'arriver. Leurs chefs n'avaient pas renoncé sérieusement à un tel avantage; et ils ont dû avidement saisir la première occasion qui s'offrait de montrer au peuple toute l'inefficacité de la lettre morte de la loi, comparée à l'énergique tutelle de la puissance tribunitienne. L'orgueil insensé des nobles, allant choisir les décemvirs parmi les plus ardents zélateurs de la faction aristocratique, précipita la crise, et tous les plans de concorde furent emportés comme des toiles d'araignée devant la fureur des partis.

Le nouveau compromis est tout en faveur des plébéiens: cela va de soi. Il restreint tout d'abord la puissance de la noblesse. Le code des lois civiles, arraché précédemment à celle-ci, avec ses deux tables additionnelles récentes, survit dans son entier, et les consuls s'obligent, en jugeant, à le suivre à la lettre. Les tribus n'ont plus la connaissance des causes capitales; mais par voie de compensation

grande, il est enjoint à tout magistrat, au dictateur lui-même, d'accorder l'*appel* par mesure générale au moment de son élection. Quiconque institue un fonctionnaire contrairement à cette règle encourt la peine de mort. Du reste, le dictateur conserve tous ses anciens pouvoirs; et le tribun du peuple ne peut s'en prendre à ses ordonnances comme à celles du consul. Au tribun aussi la compétence est laissée pour toutes les causes de simple amende; il continue de déférer sa sentence aux comices des tribus, s'il le juge utile. Il a donc encore le moyen de lutter contre un adversaire du peuple, et d'anéantir même son existence civile. Mais le compromis innove en ce qui touche l'administration publique et les finances. Une part d'influence plus grande y est faite aux tribuns et à leurs comices. La gestion de la caisse militaire, enlevée aux consuls, est donnée à deux trésoriers-payeurs (*quæstores*), nommés pour la première fois en 447 par les tribuns, dans l'assemblée des tribus, mais choisis parmi les patriciens. Cette élection fut le premier *plébiscite* universellement tenu pour loi; à son occasion aussi les tribuns acquirent le droit d'en référer aux augures et au vol des oiseaux. Enfin, et par l'effet d'une concession plus importante encore, ils obtinrent voix consultative dans le sénat. Celui-ci aurait cru d'abord porter atteinte à sa propre dignité s'il leur avait donné place dans la salle des séances: assis sur un banc près de la porte, ils purent de là suivre les délibérations. Peu importe: à dater de ce jour, les tribuns étaient en mesure de combattre les sénatus-consultes qui ne leur agréaient pas; et il s'établit insensiblement en principe que leur opposition suffisait pour arrêter avant le vote la décision sénatoriale, ou celle de l'assemblée du peuple. Afin de prévenir toute falsification ou substitution, il fut aussi ordonné que les sénatus-consultes seraient déposés à l'avenir en double exemplaire, l'un, dans le temple de Saturne, sous la garde des questeurs patriciens, et l'autre, dans le temple de Cérès, sous la garde des

édiles plébéiens. Ainsi se termina cette longue lutte : commencée d'abord pour renverser la puissance tribunitienne, elle lui apporta la consécration entière de son droit. Les tribuns annulent désormais selon leur bon plaisir, et les actes de l'administration attaqués par la partie lésée, et les décisions générales des pouvoirs constitutionnels. Les serments les plus saints, les malédictions les plus redoutables de la religion furent appelés à garantir l'inviolabilité de leur personne, la durée permanente de leur institution, et le maintien au complet de leur collége. Jamais, depuis ce jour, nul n'a tenté dans Rome de provoquer leur suppression.

THE SENATE.

Mommsen.

Dans la réalité des choses, c'est maintenant le sénat qui gouverne sans conteste. Sa composition a été modifiée. Le magistrat suprême avait eu, comme on sait, le libre droit d'élection et d'expulsion des sénateurs ; mais, ce droit, il ne l'avait jamais exercé pleinement, sinon même du temps des rois, du moins après l'abolition de la magistrature souveraine à vie. Il se peut que l'usage soit né de bonne heure de n'exclure les sénateurs des conseils de la république qu'au moment de la révision quinquennale des listes civiques. Mais le sénat échappe complétement à l'action de la magistrature suprême, quand la rédaction des listes, ayant été enlevée aux consuls, celle-ci est confiée à des fonctionnaires secondaires, aux censeurs. Vient ensuite la loi *Ovinia*, qui se place vers le milieu de la période actuelle, et probablement peu de temps après les lois Liciniennes. Cette loi restreint encore les pouvoirs arbitraires des fonctionnaires relatifs

aux promotions dans l'ordre des sénateurs ; elle ouvre le sénat à tout citoyen ayant exercé les charges d'édile curule, de préteur ou de consul. Celui-ci y a, tout d'abord et de plein droit, son siége et son vote : le censeur, entrant en charge, est tenu de l'inscrire officiellement sur les listes, à moins qu'il ne prononce son exclusion, fondée sur les motifs qui entraîneraient aussi celle d'un sénateur ancien. Les magistrats sortis de charge n'étaient point assez nombreux, tant s'en faut, pour maintenir les trois cents sénateurs au complet ; d'une autre part, il n'était pas possible de les laisser tomber à un chiffre inférieur, la liste sénatoriale étant aussi celle des *jurés*. Il resta donc, en définitive, un large champ à l'élection pour les censeurs ; mais les sénateurs ainsi nommés, et qui n'avaient point passé par les charges curules, ceux qui n'avaient exercé que les fonctions inférieures, s'étaient distingués par leur valeur, avaient tué un chef ennemi, ou avaient sauvé un citoyen ; les sénateurs subalternes ou *pédaires* (*senatores pedarii*), comme on les appelait, votaient simplement, sans prendre part à la discussion. Ainsi, à partir de la loi *Ovinia*, la portion la plus importante du sénat, le noyau où venaient se concentrer le gouvernement et l'administration, avait cessé d'être dans la main de la haute magistrature ; il relevait indirectement du peuple par l'élection aux dignités curules. Sans offrir une ressemblance complète avec le système représentatif des temps modernes et le *self-government* populaire, la constitution romaine s'en rapprochait toutefois ; et les sénateurs muets apportaient au gouvernement le concours si nécessaire, et pourtant si difficile à assurer, d'une masse compacte de votants silencieux, en état et en droit de juger les motions placées à l'ordre du jour.

Les attributions du sénat ne furent point modifiées, pour ainsi dire. Il se garda bien de donner ouverture à l'opposition ou aux ambitieux, soit par des changements impopulaires, soit par des violations trop manifestes de

la constitution, et, sans provoquer de lui-même l'extension des droits politiques du peuple dans le sens de la démocratie, il laissa cette extension s'accomplir. Mais si le peuple avait conquis les apparences du pouvoir, le sénat en avait conquis la réalité : son influence était prépondérante en matière de législation, d'élection et de gouvernement.

Tout projet de loi devait d'abord lui être soumis : il était rare qu'un fonctionnaire osât porter une motion devant le peuple, sans son assentiment, ou contrairement à son avis. Que, s'il l'avait fait, les sénateurs pouvaient recourir à l'intercession des autres fonctionnaires, à la cassation sacerdotale, et à toute une série de moyens de nullité, pour étouffer la motion dès le début ou l'écarter à la longue. Enfin, comme le pouvoir exécutif résidait dans ses mains, le sénat était maître d'exécuter ou non le plébiscite voté malgré lui. Plus tard encore, le peuple l'y autorisant par son silence, ils s'arrogea le droit de dispense légale dans les cas urgents, et sous réserve de la ratification ultérieure du peuple ; réserve peu sérieuse dès le commencement, et qui dégénéra en clause de style ; si bien que, dans les temps ultérieurs, on ne se donna pas la peine de solliciter jamais cette ratification.

Quant aux élections, à celles du moins qui jadis appartenaient aux magistrats suprêmes, ou qui avaient une certaine importance, on voit pareillement le sénat s'en rendre maître. Nous l'avons dit déjà, il alla même jusqu'à désigner le dictateur. Sans nul doute, on tenait grand compte de l'opinion du peuple ; on n'aurait pu lui enlever son droit fondamental de nomination aux charges publiques ; mais, comme nous l'avons également remarqué, on mit un soin jaloux à empêcher que l'élection ne pût équivaloir à la collation de certains pouvoirs tout spéciaux, du généralat en chef, par exemple, à la veille d'une guerre imminente. Les opinions nouvelles qui voulaient des fonctions publiques limitées, la faculté

laissée au sénat de dispenser de l'observation de la loi, conféraient à celui-ci, en grande partie, la libre disposition des emplois. Nous avons fait voir quelle influence il exerçait dans le partage des attributions, notamment
5 dans celui des pouvoirs consulaires. Parmi les dispenses légales, l'une des plus remarquables, sans contredit, dégageait le magistrat de l'échéance de sa sortie de charge : dans l'enceinte du territoire de la ville, elle eût porté atteinte à la règle fondamentale du droit public, mais au
10 dehors elle était pleinement efficace, et le consul ou le préteur, quand il avait obtenu la prorogation de ses pouvoirs, demeurait encore en fonctions à titre de *proconsul* ou de *propréteur* (*pro consule*, *pro prætore*). Ce droit si important de prorogation équivalait à une réélection : il
15 appartint aussi au peuple dans les commencements ; mais, à dater de 307, un simple sénatus-consulte suffit pour continuer le fonctionnaire dans sa charge. Ajoutez à tout cela l'influence croissante et prédominante des aristocraties coalisées, qui ne manquent pour ainsi dire
20 jamais d'appuyer, dans les élections, les candidats que le gouvernement agrée.

Dans l'exécutif, la paix, la guerre et les alliances, les colonies à fonder, les assignations de terres, les travaux publics, toutes les affaires d'une importance grande ou
25 durable, tout le système des finances enfin, relèvent du sénat. C'est lui qui, chaque année, préside à la distribution des départements respectifs entre les magistrats, qui détermine en général le nombre de troupes, et le budget alloué à chacun d'eux ; c'est à lui que tous en réfèrent
30 quand les circonstances le commandent : à l'exception des consuls, les directeurs des caisses du Trésor ne peuvent remettre ni à un fonctionnaire, ni à un citoyen quelconque, aucune somme que le sénatus-consulte n'aurait pas comprise dans ses prévisions. Toutefois, le sénat ne s'im-
35 misçait pas dans les affaires courantes et l'administration spéciale de la justice ou de la guerre. Il y avait trop de

tact et de sens politique chez l'aristocratie romaine, pour qu'elle changeât en machines passives les organes du pouvoir exécutif, ou pour qu'elle mît en tutelle les agents préposés aux divers services de l'État. Respectant, en apparence, toutes les formes anciennes, le gouvernement inauguré par le sénat fut toute une révolution : le libre courant des volontés populaires venait s'arrêter devant une digue puissante : les hauts dignitaires n'étaient plus rien que des présidents d'assemblée, que des commissaires exécutifs. Un corps délibérant avait su, en se transformant, hériter de tous les pouvoirs constitués ; et, se faisant à la fois révolutionnaire et usurpateur, accaparait, sous les plus modestes dehors, l'exécutif tout entier. La révolution, l'usurpation, quand leur auteur est seul à posséder la science du gouvernement, trouvent, dit-on, leur justification devant le tribunal de l'histoire ; s'il en est ainsi, la sévérité de son jugement ne doit-elle pas s'adoucir en voyant le sénat de Rome s'emparer de sa mission en temps opportun, et la remplir si dignement ? Formé de tous ces hommes que n'avait pas seul désignés le vain hasard de la naissance, mais bien plutôt la libre élection de leurs concitoyens ; confirmé tous les cinq ans, par les décisions d'un tribunal des mœurs où siégeaient les plus dignes ; ne comptant que des membres nommés à vie, libres de tout mandat à courte échéance, et échappant à l'opinion changeante de la foule ; fondu en un seul corps uni et compact depuis l'établissement de l'égalité civile ; réunissant dans son sein toute l'intelligence politique, toute l'expérience gouvernementale de la nation ; disposant en maître absolu des finances et de la politique extérieure ; commandant enfin aux agents exécutifs, à raison de la courte durée de leurs pouvoirs, et par l'intercession du tribunat lui-même, devenu son auxiliaire au lendemain de la pacification des ordres, le sénat se montre à nous, en vérité, comme la plus noble expression de la nationalité romaine. Logique et prudence politique,

unité des vues, amour de la patrie, plénitude de la puissance, courage sûr de soi, il eut les vertus les plus hautes ; il fut vraiment l'assemblée la plus illustre de tous les temps, une "*assemblée de rois,*" comme on l'a dit ; il sut
5 allier le désintéressement républicain à l'énergie irrésistible du despotisme. Jamais peuple n'a été plus puissamment et plus noblement représenté que le peuple de Rome. Je reconnais que, dans son sein, les aristocraties financière et foncière ayant la prédominance, elles ont pu souvent l'en-
10 traîner dans le sens de leurs intérêts égoïstes : à cause d'elles, parfois, il est allé, malgré toute sa sagesse et son énergie, s'égarer dans des voies qui ne tendaient plus vers le bien public ; mais, du milieu des luttes intestines, était sorti le grand principe de l'égalité civile devant la loi, et
15 quant aux droits, et quant aux devoirs ; alors la carrière politique, ou mieux, l'entrée dans le sénat, s'étant par là ouverte à tous, les succès les plus éclatants dans la politique et la guerre signalèrent l'avénement de la concorde dans l'État et dans la nation. Les différences entre les
20 classes ne se manifestèrent plus par des haines acharnées et amères, comme au temps de la lutte entre plébéiens et patriciens. Enfin, les événements prospères de la politique extérieure eurent aussi cet avantage que, durant un siècle et au delà, les riches y rencontrèrent un ample champ
25 d'action, sans faire le moindre tort à la classe moyenne. Et ainsi, toutes ces causes aidant, Rome a pu fonder dans le sénat, et faire durer, plus longtemps qu'il n'a été donné à un autre peuple, la plus grandiose des constructions humaines : un gouvernement populaire à la fois sage et
30 heureux !

IV.

THE GAULS.

ONE outcome of the political strife during the period of the Decemvirs was the passing of the famous Valerian and Horatian Laws which put the Assembly of the Tribes, that is, practically of the Plebeians, on a level with the Assembly of the Centuries, in which the Patricians predominated; and as a result the Plebs gradually advance on the road to political equality. The consulship is still closed to them, and they demand that it shall be opened. The struggle is too prolonged, and from B.C. 444 to 366 the consulship is, as we should say, put in commission, that is, its duties are performed by military tribunes with consular power who may be either patricians or plebeians. This clearly concedes the substance though not the name, and at length both this reform, and the relief of the debts under which the plebs laboured, and the reform of the land laws are effected by the great Roman Reform Bill—the Licinian Rogations passed in B.C. 366. The story of this hard-fought struggle must be read elsewhere—no room could be found for it here. Externally Rome was engaged in a war with the Etruscan power which centred in the siege of Veii, and Veii had scarcely fallen when the great inroad of the Gauls swept over Italy and for a time overwhelmed Rome itself. When at length the Gauls retired, Rome, though weakened and in ruins, found no rival left north of the Tiber. The city was rebuilt, the Licinian Rogations became law, and the Republic reconstituted advanced to the conquest of the rest of Italy. The incident of the Gallic invasion is given at length.

A chronological table of the events thus briefly alluded to may best be given here.

	B.C.
Decemvirs	451
Valerian and Horatian Laws . .	449
Military Tribunes with Consular Power .	444
Fall of Veii	395

	B.C.
The Gauls sack Rome	390
Licinian Rogations	376-366
First Plebeian Consul	366
Publilian Laws (ut Plebiscita omnes Quirites tenerent)	339

MOMMSEN.

Le peuple des *Celtes*, *Galates* ou *Gaulois*, était frère des Italiens, des Germains et des Grecs; mais, sorti du sein d'une même mère, il en avait reçu une tout autre nature. Avec des qualités nombreuses, fortes, et plus
5 brillantes même, il lui manquait la profondeur du sens moral et le caractère politique, indispensables avant tout pour l'avancement des sociétés humaines dans la voie du bon et du grand. Au dire de Cicéron, le Gaulois indépendant se fût cru déshonoré, s'il eût mis la main à la
10 charrue. Il préférait la vie pastorale à l'agriculture: il nourrissait des bandes de porcs au milieu des plaines fertiles arrosées par le Pô, vivant de la chair de ses troupeaux; passant au milieu d'eux et la nuit et le jour, dans les forêts de chênes. Il n'avait point, comme les Italiens
15 et les Germains, l'affection de la terre qui lui appartenait en propre: il aimait mieux habiter les villes et les bourgs; aussi semble-t-il que chez lui les villes et les bourgs aient pris de l'extension plutôt que chez les Italiens. La constitution civile des Gaulois était imparfaite: leur unité
20 nationale n'avait point de lien qui la resserrât, chose qui s'observe, au reste, chez tous les peuples à leur début: bien plus, dans leurs cités, on ne rencontrait ni concorde, ni gouvernement régulier, ni sentiments civiques, ni esprit de suite ou tendances logiques. L'ordre leur répugnait,
25 hormis dans les choses de la guerre: là, du moins, les rigueurs de la discipline imposent à tous un joug qui leur épargne d'avoir à se maîtriser eux-mêmes. Les caractères saillants de la race celtique, selon leur historien Am. Thierry, sont "une bravoure personnelle que rien

n'égale chez les peuples anciens; un esprit franc, impétueux, ouvert à toutes les impressions, éminemment intelligent: mais, à côté de cela, une mobilité extrême, point de constance, une répugnance marquée aux idées de discipline et d'ordre . . ., beaucoup d'ostentation; enfin, une désunion perpétuelle, fruit de l'excessive vanité."

Le vieux Caton les avait aussi dépeints en deux mots: "les Gaulois recherchent deux choses avec ardeur: la guerre et le beau langage." Bons soldats, mauvais citoyens, est-il étonnant qu'ils aient ébranlé tant d'États, et n'en aient point fondé un seul? On les voit à toute heure prêts à émigrer, ou, pour mieux dire, à entrer en campagne, préférant à la terre les richesses mobilières, et l'or avant tout; faisant du métier des armes un pillage organisé, ou une industrie mercenaire; tellement habiles à les manier d'ailleurs, que l'historien romain Salluste leur donne le pas sur les Romains. Ils ont été vraiment les *lansquenets* de l'ancien temps, si les images et les descriptions d'alors sont fidèles. Grands de corps, sans beaucoup de muscles; les cheveux ramenés en touffes au sommet de la tête, les moustaches longues et épaisses, à la différence des Grecs et des Romains qui portent les cheveux courts et se rasent la lèvre supérieure: affublés de vêtements bariolés et chamarrés de broderies; les rejetant souvent loin d'eux pour combattre; avec leur large collier d'or, sans casque, sans armes de jet, se couvrant de leur vaste bouclier, ils se précipitent en brandissant leur longue épée mal trempée, leur poignard ou leur lance tout brillants d'ornements dorés, car ils ne sont pas sans quelque adresse dans le travail des métaux. Ils ont la passion de la renommée: ils font parade de leurs blessures qu'ils élargissent souvent après coup. Ils combattent à pied d'ordinaire; mais ils ont aussi quelques escadrons à cheval, où chaque guerrier libre a deux valets également montés qui le suivent: enfin, comme chez les Libyens et les Hellènes des temps primitifs, on voit aussi chez eux

de bonne heure des chars armés. Leurs expéditions rappellent fréquemment celles de la chevalerie du moyen âge; ils pratiquent le combat singulier que ne connaissent ni les Grecs ni les Romains. Ce n'est point seulement en
5 temps de guerre qu'ils provoquent l'ennemi, en l'insultant du geste et de la parole; en temps de paix aussi, ils revêtent leur éclatante armure et se livrent des combats à mort. Il n'est point rare que la lutte se termine par un copieux banquet. Telle était leur vie, vie de soldat,
10 tumultueuse et vagabonde sous leurs propres étendards ou sous ceux de l'étranger: allant de l'Irlande ou de l'Espagne jusque dans l'Asie Mineure, et y promenant la guerre et les héroïques exploits. Mais rien ne sort de tant d'entreprises: leurs effets disparaissent comme
15 la neige du printemps: en nul lieu de la terre ils ne fondent d'État, de civilisation qui leur soit propre.

THE people described above had already settled in what is now Lombardy, and were pressing hard on the Etruscans while the latter were engaged in their death struggle with Rome. They now quarrelled with Rome herself, and advanced upon her. The battle of the Allia left Rome at their mercy.

THE GAULS AT ROME.

AMÉDÉE THIERRY.

L'événement d'Allia avait frappé les Romains de la plus accablante consternation: un abattement stupide régna d'abord dans la ville; le sénat ne s'assemblait point;
20 aucun citoyen ne s'armait; aucun chef ne commandait; on ne songeait même pas à fermer les portes. Bientôt, et d'un soudain élan, on passa de cet extrême accablement à des résolutions d'une énergie extrême; on décréta que le sénat se retirerait dans la citadelle avec mille des

hommes en état de combattre, et que le reste de la population irait demander un refuge aux peuples voisins. On travailla donc avec activité à approvisionner la citadelle d'armes et de vivres : on y transporta l'or et l'argent des temples : chaque famille y mit en dépôt ce qu'elle possédait de plus précieux, et les chemins commencèrent à se couvrir de femmes, d'enfants, de vieillards fugitifs. Cependant la ville ne demeura pas entièrement déserte. Plusieurs citoyens que retenaient l'âge et les infirmités, ou le manque absolu de ressources, ou le désespoir et la honte d'aller traîner à l'étranger le spectacle de leur misère, résolurent d'attendre une prompte mort au foyer domestique, au sein de leurs familles, qui refusaient de les abandonner. Ceux d'entre eux qui avaient rempli des charges publiques se parèrent des insignes de leur rang, et, comme dans les occasions solennelles, se placèrent sur leurs siéges ornés d'ivoire, un bâton d'ivoire à la main. Telle était la situation intérieure de Rome, lorsque les éclaireurs gaulois s'avancèrent jusque sous les murs de la ville, le soir du jour qui suivit la bataille. A la vue de cette cavalerie, les Romains crurent l'heure fatale arrivée, et se renfermèrent précipitamment dans leurs maisons. Le jour continuant à baisser, ils pensèrent que l'ennemi ne différait que pour profiter de la lumière douteuse du crépuscule, et l'attente redoublait la frayeur ; mais la frayeur fut à son comble, quand on vit la nuit s'avancer. "Ils ont attendu les ténèbres, se disait-on, afin d'ajouter à la destruction toutes les horreurs d'un sac nocturne." La nuit s'écoula dans ces angoisses. Au lever de l'aurore on entendit le bruit des bataillons qui entraient par la porte Colline.

Le même soupçon qui avait fait hésiter les Gaulois aux portes de Rome, les accompagna à travers les rues et les carrefours déserts. Ils avancèrent avec précaution jusqu'à la grande place appelée *Forum magnum*, et située au pied du mont Capitolin. Là, ils purent apercevoir la citadelle

qui couronnait ce petit mont, et les hommes armés dont ses créneaux étaient garnis; c'étaient les premiers qui se fussent montrés à eux depuis la journée d'Allia. Tandis que le gros de l'armée faisait halte sur ce vaste forum, 5 quelques détachements se répandirent par les rues adjacentes pour piller; mais trouvant toutes les maisons du peuple fermées, ils n'osèrent les forcer; et, bientôt effrayés du silence et de la solitude qui les environnaient, craignant d'être surpris et enveloppés à l'improviste, ils 10 se concentrèrent de nouveau dans la place, sans oser s'en écarter davantage.

Cependant, quelques soldats remarquèrent des maisons plus apparentes que les autres, dont les portes n'étaient point fermées; et ils se hasardèrent à y pénétrer. Ils 15 trouvèrent dans le vestibule intérieur des vieillards assis, qui ne se levaient point à leur approche, qui ne changèaient point de visage, mais qui demeuraient appuyés sur leurs bâtons, l'œil calme, et immobiles. Un tel spectacle surprit les Gaulois; incertains s'ils voyaient 20 des hommes, ou des statues, ou des êtres surnaturels, ils s'arrêtèrent quelque temps à les regarder. L'un d'eux enfin, plus hardi et plus curieux, s'approchant d'un de ces vieillards qui portait, suivant les usages romains, une barbe longue et épaisse, la lui caressa doucement avec 25 la main; le vieillard, levant son bâton d'ivoire, en frappa si rudement le soldat à la tête qu'il lui fit une blessure dangereuse; celui-ci irrité le tua; ce fut le signal d'un massacre général. Tout ce qui tomba vivant au pouvoir des Gaulois périt par le fer; les maisons furent pillées et 30 incendiées.

La citadelle de Rome, appelée aussi *Capitolium*, le Capitole, parce qu'on avait, dit-on, trouvé une tête d'homme en creusant ses fondations, était un édifice de forme carrée, de deux cents pieds environ sur chaque 35 face, dominant la ville. Déjà suffisamment forte par sa position au-dessus d'un rocher inaccessible de trois côtés,

de hautes et épaisses murailles la défendaient en outre du côté où le rocher était abordable. Le Capitole communiquait alors au grand Forum par une montée faite de main d'homme, et encore très-escarpée, que remplaça plus tard un escalier de cent marches. 5

Dans une position si favorable, une garnison tant soit peu nombreuse ne devait céder qu'à la famine; aussi les assiégés reçurent-ils avec mépris la sommation de se rendre. Le brenn alors tenta d'emporter la place de vive force. Un matin, à la pointe du jour, il range ses troupes 10 sur le Forum et commence à gravir avec elles la montée qui conduisait au Capitole. Jusqu'à la moitié du chemin, les Gaulois s'avancèrent sans trouver d'obstacles, poussant de grands cris et joignant leurs boucliers au-dessus de leurs têtes, par cette manœuvre que les anciens dési- 15 gnaient sous le nom de *tortue*. Les assiégés, se fiant à la rapidité de la pente, les laissaient approcher pour les fatiguer; bientôt ils les chargèrent avec furie, les culbutèrent et en firent un tel carnage que le brenn n'osa pas livrer un second assaut, et se contenta d'établir autour 20 de la montagne une ligne de blocus.

Tandis que les deux partis, dans l'inaction, s'observaient mutuellement, les Gaulois virent un jour descendre à pas lents du Capitole un jeune Romain vêtu à la manière des prêtres de sa nation, et portant dans ses mains des objets 25 consacrés. Il pénètre dans leur camp; et, sans paraître ému ni de leurs cris ni de leurs gestes, il le traverse tout entier, ainsi que les ruines amoncelées de la ville, jusqu'au mont Quirinal. Là il s'arrête, accomplit quelques cérémonies religieuses particulières à la famille Fabia, dont il 30 était membre, et retourne par le même chemin au Capitole avec la même gravité, la même impassibilité, le même silence. Chaque fois les Gaulois le laissèrent passer sans lui faire le moindre mal, soit qu'ils respectassent son courage, soit que la singularité du costume, de la démarche 35 et de l'action les eût frappés d'une de ces frayeurs super-

stitieuses auxquelles nous les verrons plus d'une fois s'abandonner.

Le siége commençait à peine, et déjà la disette tourmentait les assiégeants. Dans leur avidité imprévoyante, ils avaient dissipé en peu de jours les subsistances que les flammes avaient épargnées, et se voyaient réduits à vivre du pillage des campagnes, ressource faible et précaire pour une multitude indisciplinée, et dont le nombre s'augmentait de moment en moment; car les recrues de la Gaule cisalpine arrivaient successivement, et bientôt l'armée du brenn ne compta pas moins de soixante et dix mille hommes. Des divisions de cavaliers et de fantassins allaient donc battre la plaine de tous côtés et à de grandes distances de Rome; ils s'avancèrent jusqu'aux portes d'Ardée, antique ville des Rutules, peu éloignée de la mer Inférieure.

Dans Ardée vivait un patricien romain, Marcus Furius Camillus, qui, après avoir rendu à la république d'éminents services à la tête des armées, s'était attiré la haine de ses concitoyens par la dureté de son commandement, son arrogance, son faste aristocratique et l'impopularité obstinée de sa conduite. Appelé en jugement devant le peuple comme prévenu de concussion, Marcus Furius, pour échapper à une condamnation déshonorante, s'était exilé volontairement, et depuis une année il demeurait parmi les Ardéates. Tout aigri qu'il était contre ceux à l'injustice desquels il attribuait sa disgrâce, les malheurs et l'humiliation de Rome l'affligèrent vivement, et quand il vit ces Gaulois, destructeurs de sa patrie, porter impunément le ravage jusque sous les murs qu'il habitait, il sentit se soulever en lui le cœur du patriote et du soldat. Jour et nuit il haranguait les Ardéates, les pressant de s'armer et combattant par ses raisonnements la répugnance de leurs magistrats à s'embarquer dans une guerre dont Rome devait recueillir presque tout le fruit. "Mes vieux

amis et mes nouveaux compatriotes, leur disait-il, laissez-moi vous payer, en vous servant, l'hospitalité que je tiens de vous. C'est dans la guerre que je vaux quelque chose, et dans la guerre seulement que je puis reconnaître vos bienfaits. Ne croyez pas, Ardéates, que les calamités présentes soient passagères et se bornent à la république de Rome ; vous vous abuseriez. C'est un incendie qui ne s'éteindra pas qu'il n'ait tout dévoré. . . . Les Gaulois, vos ennemis, ont reçu de la nature moins de force que de fougue. Déjà rebutés d'un siége qui commence, vous les voyez se disperser dans les campagnes, se gorgeant de viandes et de vin, et dormant couchés, comme des bêtes fauves, là où la nuit les surprend, le long des rivières, sans retranchement, sans corps de garde ni sentinelles. Donnez-moi quelques-uns de vos jeunes gens à conduire ; ce n'est pas un combat que je leur propose, c'est une boucherie. Si je ne vous livre les Gaulois à égorger comme des moutons, que j'éprouve à Ardée le même traitement qu'à Rome !"

Les talents militaires de Marcus Furius inspiraient une confiance sans bornes ; d'ailleurs la circonstance pressait, car l'ennemi, enhardi par l'impunité, devenait chaque jour plus entreprenant. On donna donc une troupe de soldats d'élite à l'exilé romain, qui, sans faire aucune démonstration hostile, renfermé dans les murailles d'Ardée, épia patiemment l'heure favorable.

Elle ne se fit pas longtemps désirer. Les Gaulois, dans une de leurs courses, vinrent faire halte à quelques milles de là. Ils emportaient avec eux du butin qu'ils se partagèrent, et du vin dont ils burent avec excès ; chefs et soldats ne songèrent à autre chose qu'à s'enivrer, et la nuit les ayant surpris incapables de continuer leur route et même de dresser leurs tentes, ils s'étendirent sur la terre pêle-mêle au milieu de leurs armes. Le sommeil et un silence profond régnèrent bientôt sur toute la bande. Ce fut alors que Furius Camillus, averti par ses espions,

sortit d'Ardée et tomba sur les campements des Gaulois, au milieu de la nuit. Il avait ordonné à ses trompettes de sonner, et à ses soldats de pousser de grands cris dès qu'ils seraient arrivés ; mais ce tumulte fit à peine revenir 5 les Gaulois de leur sommeil ; quelques-uns se battirent : la plupart furent tués encore endormis. Ceux qui profitant de l'obscurité, parvinrent à s'échapper, la cavalerie ardéate les atteignit au point du jour ; enfin un détachement nombreux qui avait gagné le territoire d'Antium, à 10 dix milles d'Ardée, fut exterminé par les paysans.

Ce succès encouragea les peuples du Latium ; ils s'armèrent à l'instar des Ardéates. De l'enceinte des villes où jusqu'alors ils s'étaient tenus renfermés sans coup férir, ils se mirent à fondre de tous côtés sur les bandes qui 15 couraient la campagne, et la rive gauche du Tibre ne fut plus sûre pour les fourrageurs gaulois. Sur la rive droite la défense, mieux organisée encore, agit avec plus d'efficacité. L'Étrurie avait songé d'abord à profiter des désastres des Romains et leur avait déclaré la guerre ; 20 mais voyant son territoire foulé et épuisé, sans plus de ménagements que les terres des Latins, elle inclina à des sentiments plus généreux. Ses villes méridionales combinèrent leurs armes avec celles des fugitifs romains réunis à Véies, quelques-unes guidées, comme Cæré, par 25 une antique affection pour Rome, les autres par l'ennui de l'occupation gauloise. Véies, cité forte et bien défendue, devint le centre des opérations de ce côté du Tibre.

Le nom de Marcus Furius, mêlé au premier succès des peuples latins contre les Gaulois, réveilla dans le cœur 30 des enfants de Rome le souvenir de ce grand général. Ses torts furent oubliés. D'une résolution unanime, ils lui proposèrent de venir à Véies se mettre à la tête de ses vieux compagnons d'armes, ou de permettre qu'ils allassent combattre sous ses drapeaux à Ardée. Mais Camillus 35 s'y refusa. "Banni par vos lois, leur répondit-il, je ne puis reparaître au milieu de vous. D'ailleurs, le suffrage

du sénat doit seul m'élever au commandement; que le sénat ordonne et j'obéis." En vain les réfugiés de Véies mirent tout en œuvre pour fléchir sa résolution. "Tu n'es plus exilé, lui disaient-ils, et nous ne sommes plus citoyens de Rome. La patrie! en est-il encore une pour nous quand l'ennemi occupe en maître ses cendres et ses ruines? Et comment espérer de pénétrer au Capitole pour y consulter le sénat? Comment espérer d'en revenir sain et sauf, lorsque les Barbares investissent la place?" Marcus Furius fut inébranlable.

Les scrupules de l'exilé d'Ardée prenaient sans doute leur source dans un respect exalté pour les devoirs du citoyen, dans l'idée honorable, quoique étroite, d'une obéissance absolue et passive à la lettre de la loi. Mais peut-être s'y mêlait-il à son insu quelque ressouvenir d'une injure récente, ou du moins quelque levain de cet orgueil aristocratique qui avait causé sa disgrâce. Véies renfermait, il est vrai, la majorité des citoyens romains armés et en état de délibérer; Véies représentait Rome, mais Rome plébéienne. Pour un patricien aussi inflexible que Marcus Furius, la véritable Rome pouvait-elle se trouver ailleurs qu'au Capitole, avec le sénat, avec le corps des chevaliers, avec toute la jeunesse patricienne? Au reste, à quelque motif qu'on veuille attribuer sa réponse, il est évident qu'elle équivalait à un refus. Pour que les assiégés pussent être consultés et que leur détermination fût connue, il fallait non-seulement pénétrer dans la ville occupée par les Gaulois, mais escalader le rocher jusqu'à la citadelle sans être aperçu de l'ennemi, sans exciter l'alarme parmi la garnison; il fallait être non moins heureux au retour. D'ailleurs, nul des Romains n'ignorait que les approvisionnements du Capitole devaient être à peu près épuisés, puisqu'on touchait au septième mois du blocus. Le moindre retard pouvait donc anéantir tout espoir de salut.

Les difficultés presque insurmontables qui interdisaient

l'accès de la citadelle n'effrayèrent point Pontius Cominius, jeune plébéien plein d'intrépidité, de patriotisme et d'amour de la gloire. Il part de Véies, il arrive à la chute du jour à la vue de Rome; trouvant le pont gardé par les sentinelles ennemies, il passe sans bruit le Tibre à la nage, aidé par des écorces de liége, dont il avait eu soin de se munir, et se dirige du côté où les feux lui paraissent moins nombreux, les patrouilles moins fréquentes, le silence plus profond. Parvenu au pied de la côte la plus raide et la moins accessible du mont Capitolin, il se met à l'escalader, et, après des peines inouïes, pénètre jusqu'aux premières sentinelles romaines, se fait connaître et conduire aux magistrats. Les nouvelles apportées par cet intrépide jeune homme ranimèrent les assiégés, dont la confiance commençait à s'abattre; car leurs magasins étaient presque vides, et rien n'avait percé jusqu'à eux, ni touchant l'avantage remporté par Camillus près d'Ardée, ni touchant les ligues organisées sur les deux rives du Tibre, tant le blocus était sévèrement maintenu. La sentence qui condamnait Marcus Furius fut levée sans opposition, et le premier magistrat ayant consulté les auspices en silence, à la lueur des flambeaux, dans la seconde moitié de la nuit, suivant le cérémonial consacré, proclama dictateur l'exilé d'Ardée. La dictature conférait à celui qui en était revêtu une autorité absolue en temps de paix comme en temps de guerre, et le droit de disposer de la vie et de la propriété des citoyens, sans la participation du sénat ni du peuple: c'était un pouvoir véritablement despotique, mais limité par la courte durée de son exercice. Pontius descendit le rocher, repassa le Tibre, et, aussi heureux cette fois que l'autre, arriva à Véies sans encombre.

Mais la lendemain, au lever du jour, une patrouille gauloise remarqua le long du rocher les traces de son passage, des herbes et des arbrisseaux arrachés, d'autres qui paraissaient avoir été foulés récemment, la terre éboulée

en plusieurs endroits, et çà et là l'empreinte de pas humains. Le brenn se rendit sur les lieux, et, après avoir tout considéré, recommanda le secret à ses soldats. Le soir, il convoqua dans sa tente ceux de ses guerriers en qui il mettait le plus de confiance, et leur ayant exposé ce qu'il avait vu et ce qu'on pouvait tenter sans crainte : " Nous croyions ce rocher inaccessible, ajouta-t-il, eh bien ! les assiégés eux-mêmes nous révèlent les moyens de l'escalader. La route est tracée : il y aurait, à hésiter, de la lâcheté et de la honte. Là où peut monter un homme, plusieurs y monteront à la file, et en s'entr'aidant. Ceux qui se distingueront peuvent compter sur des récompenses dignes d'une telle entreprise." Tous promettent gaiement d'obéir. Ils partent, en effet, et, à la faveur d'une nuit épaisse, ils se mettent à gravir à la file, s'accrochant aux branches des arbrisseaux, aux pointes et aux fentes des rochers, se soutenant les uns les autres, et se prêtant mutuellement les mains ou les épaules. Avec les plus grandes peines, ils parviennent peu à peu jusqu'au pied de la muraille, qui, de ce côté-là, était peu élevée, parce qu'un endroit si escarpé semblait tout à fait hors d'insulte. La même raison portait les soldats qui en avaient la garde à se relâcher de la vigilance ordinaire, de sorte que les Gaulois trouvèrent les sentinelles endormies d'un profond sommeil.

Le mur qu'ils commençaient à escalader faisait partie de l'enceinte d'une chapelle de Junon, autour de laquelle rôdaient quelques-uns de ces chiens préposés à la défense des temples. Il s'y trouvait aussi des oies consacrées à la déesse, et que, pour cette raison, les assiégés avaient épargnées au fort de la disette qui les tourmentait. Souffrants et abattus par une longue diète, les chiens faisaient mauvaise garde, et les Gaulois leur ayant lancé par-dessus le rempart quelques morceaux de pain, ils se jetèrent dessus avec avidité et les dévorèrent, sans aboyer ni donner le moindre signe d'alarme ; mais, à l'odeur de

la nourriture, les oies qui en manquaient depuis plusieurs jours, se mirent à battre des ailes et à pousser de tels cris que toute la garnison se réveilla en sursaut. On s'arme à la hâte; on court vers le lieu d'où partent ces cris; il était temps, car déjà deux des assiégeants avaient atteint le haut du rempart. Marcus Manlius, homme robuste et intrépide, fait face lui seul aux Gaulois: d'un revers d'épée, il abat la main de l'un d'eux qui allait lui fendre la tête d'un coup de hache; en même temps il frappe si rudement l'autre au visage, avec son bouclier, qu'il le fait rouler du haut en bas du rocher. Toute la garnison arrive pendant ce temps-là et se porte le long du rempart. Les assiégeants, repoussés à coups d'épées et accablés de traits et de pierres, se culbutent les uns sur les autres; ils ne peuvent fuir, et la plupart, en voulant éviter le fer ennemi, se perdent dans les précipices. Un petit nombre seulement regagna le camp.

Cet échec acheva de décourager les Gaulois. Un fléau non moins cruel que la famine décimait ces corps, affaiblis tout à la fois par les excès et par les privations. Un automne chaud et pluvieux avait développé parmi eux des germes de fièvres contagieuses, dont l'état des localités aggravait encore le caractère. Ils avaient brûlé ou démoli les maisons et les édifices publics indistinctement dans tous les quartiers de la ville, sans songer à se conserver un abri aux environs du Capitole, où se tenaient les troupes du blocus. Depuis sept mois ils étaient donc forcés de camper sur des décombres et des cendres accumulées, d'où s'élevait, au moindre vent, une poussière âcre et pénétrante qui leur desséchait les entrailles, et d'où s'exhalaient aussi, lorsque des pluies abondantes avaient détrempé le terrain, des vapeurs pestilentielles. Ils succombaient en grand nombre à ces maladies, et des bûchers étaient allumés jour et nuit sur les hauteurs pour brûler les morts.

Les souffrances n'étaient pas moindres dans l'intérieur

de la citadelle, et chaque moment les aggravait; ni renforts, ni vivres, ni nouvelles qui soutinssent le courage, rien n'arrivait du dehors. Les assiégés étaient réduits, pour subsister, à faire bouillir le cuir de leurs chaussures. Camillus ne paraissait point. Ses scrupules étaient levés, les difficultés aplanies; ce général avait vu accourir autour de lui la jeunesse romaine et latine; il ne comptait pas moins de quarante mille hommes sous ses enseignes; et cependant aucune tentative ne se faisait pour débloquer ou secourir le Capitole, soit qu'il eût assez de protéger la campagne contre les bandes affamées qui l'infestaient, soit que les milices latines et étrusques, qui avaient des combats journaliers à livrer à leurs portes même, se souciassent peu d'abandonner leurs foyers à la merci d'un coup de main pour aller tenter, sous les décombres de Rome, une bataille incertaine.

Dans cette communauté de misères, les deux partis étaient impatients de négocier. Les sentinelles du Capitole et celles de l'armée ennemie commencèrent les pourparlers, et bientôt il s'établit entre les chefs des communications régulières. Mais les demandes des Gaulois parurent aux assiégés trop dures et trop humiliantes. Comme elles avaient pour fondement l'état de disette qui forçait les Romains de capituler, on raconte que, dans la vue de démentir ce bruit, les tribuns militaires firent jeter, du haut des murailles aux avant-postes, quelques pains qui leur restaient. Il est possible que ce stratagème, ainsi qui le prètendent les historiens, ait porté le brenn à rabattre de ses prétentions; mais d'autres causes influèrent plus puissamment sans doute sur sa détermination. Informé que les Vénètes s'étaient jetés sur les terres des Boïes et des Lingons, et que, du côté opposé, les montagnards des Alpes inquiétaient les provinces occidentales de la Cisalpine, il s'empressa de renouer les négociations, se montra moins exigeant, et la paix fut conclue. Voici quelles en furent les conditions: 1° que

les Romains paieraient aux Gaulois mille livres pesant d'or; 2° qu'ils leur feraient fournir par leurs colonies ou leurs villes alliées, des vivres et des moyens de transport; 3° qu'ils leur cédaient une certaine portion du territoire
5 romain, et s'engageaient à laisser, dans la nouvelle ville qu'ils bâtiraient, une porte perpétuellement ouverte, en souvenir éternel de l'occupation gauloise. Cette capitulation fut jurée de part et d'autre avec solennité, le 13 février, sept mois accomplis après la bataille d'Allia.

10 Alors les assiégés réunirent tout ce que le Capitole renfermait d'or; le fisc, les ornements des temples, tout fut mis à contribution, jusqu'aux joyaux que les femmes à leur départ avaient déposés dans le trésor public. Le brenn attendait au pied du rocher les commissaires romains,
15 avec une balance et des poids. Quand il fut question de peser, un d'entre eux s'aperçut que les poids étaient faux, et que le soldat gaulois qui tenait la balance la faisait pencher frauduleusement. Les Romains se récrièrent contre cette supercherie; mais le brenn, sans s'émouvoir,
20 détachant son épée, la plaça, ainsi que le baudrier, dans le plat qui contre-pesait l'or. "Que signifie cette action? demanda avec surprise le tribun militaire Sulpicius.—Que peut-elle signifier, répondit le brenn, sinon malheur aux vaincus?" Cette raillerie parut intolérable aux
25 Romains: les uns voulaient que l'or fût enlevé et la capitulation révoquée, mais les plus sages conseillèrent de tout souffrir sans murmurer: "La honte, disaient-ils, ne consiste pas à donner plus que nous n'avons promis, elle consiste à donner; résignons-nous donc à des affronts que
30 nous ne pouvons ni éviter ni punir." Le siége étant levé, l'armée gauloise se mit en marche par différents chemins et en plusieurs divisions, afin, sans doute, qu'elle pût moins difficilement se procurer des subsistances. Le brenn, à la tête du principal corps, sortit de la ville par la
35 porte Gabinienne, à l'orient du Tibre. Les autres prirent, sur la rive droite du fleuve, la direction de l'Étrurie.

V.

SAMNITE WARS AND CONQUEST OF ITALY.

As all documents and records were burned in 390, the real, as opposed to the legendary history of Rome, may be dated from that time. The political events which immediately followed have been briefly stated above, pp. 73, 74.

We now come to the long series of wars, lasting almost without intermission from 343 to 290, against the Samnites, the warlike nation inhabiting Central Italy, and against the Latins who, breaking the league which seemed only another name for subjection, took up arms on the conclusion of the first Samnite war, and after a severe struggle were defeated in a great battle near Mount Vesuvius, 338.

The Plebeian cause meantime progresses slowly. In 336 the Pretorship is opened to them, and in 286, after a third secession, the rights of the Comitia Tributa are finally established, not again to be questioned until the time of Sulla, p. 256, and at last even the Pontificate is open, as are all other offices, to Plebeians. When the war of classes begins again, in the time of the Gracchi, it is between the official bureaucracy—the Optimates, and the poor and landless—the Populares.

	B.C.
First Samnite War	343-340
Latin Rebellion	340-338
Second Samnite War	327-304
Caudine Forks	321
Third Samnite War	298-290
Lex Hortensia	286

ROLLIN.

La guerre contre les Latins fut ordonnée. Les consuls ayant levé deux armées, auxquelles se joignit celle des

Samnites, partirent sur-le-champ, et allèrent camper près de Capoue, où était le rendez-vous des Latins et de leurs alliés.

Là, pendant la nuit (je n'ai d'autre garant de ce fait
5 que la crédulité de Tite-Live : encore n'assure-t-il pas le fait), les deux consuls eurent un même songe et une même vision. Un homme d'une taille plus grande et plus majestueuse que l'ordinaire, leur dit "que d'un côté le général, et de l'autre l'armée, étaient dus aux dieux
10 mânes et à la Terre ; et que la victoire serait pour l'armée dont le général aurait dévoué les légions des ennemis, et se serait dévoué lui-même avec elles." Quand les consuls se furent rapporté mutuellement leur vision, ils jugèrent nécessaire, pour détourner la colère des dieux,
15 de leur offrir des victimes ; et en même temps ils étaient bien aises de consulter les dieux par cette voie, afin que, si l'inspection des entrailles annonçait la même chose que les songes, l'un ou l'autre des deux consuls se préparât à remplir les destins.

20 La réponse des aruspices se trouva parfaitement conforme à l'idée dont étaient frappés Manlius et Décius, en vertu de leurs songes. Ils convoquent donc le conseil de guerre ; et, afin que la mort de l'un des deux consuls ne jetât point l'épouvante et la consternation parmi les trou-
25 pes, on convint que, du côté qui commencerait à plier dans le combat, le consul se dévouerait pour le peuple romain et pour ses armées. On crut aussi que, dans une guerre si périlleuse, il fallait rappeler toute la sévérité antique de la discipline militaire, et l'on fit publier un
30 édit par tout le camp qui portait défense, sous les dernières peines, de combattre hors de rang, et sans la permission des consuls, sous quelque prétexte que ce fût.

Les consuls envoyèrent quelque cavalerie de côté et d'autre pour reconnaître les mouvements des ennemis,
35 qui n'étaient pas loin. T. Manlius, fils du consul, s'étant avancé à la tête d'un escadron presque jusqu'aux portes

du camp des Latins, fut défié à un combat singulier par un des principaux officiers de l'armée ennemie, qui l'insulta même avec hauteur et fierté. Le jeune Romain, plein de feu et de courage, ne put se contenir. Soit colère, soit honte de refuser le combat, soit enfin, dit Tite-Live, qu'il fût poussé par la nécessite inévitable de sa malheureuse destinée, il oublia, dans ce moment, le respect et la soumission qu'il devait à la majesté paternelle et aux ordres des consuls, et il courut aveuglément à un combat dont le succès ne pouvait être que funeste pour lui, et où il lui était égal de vaincre ou d'être vaincu. Il tua son ennemi, et, après l'avoir dépouillé, il s'en retourna comme en triomphe avec sa troupe. Arrivé au camp, il va droit à la tente de son père, ne sachant guère ni ce qu'il venait de faire ni ce qui allait lui arriver; comptant sur des éloges, lorsqu'il ne devait s'attendre qu'au supplice. Il se présente donc avec confiance: "Mon père, dit-il, pour faire connaître à tout le monde que je suis sorti de votre sang, je vous apporte ces dépouilles d'un ennemi qui m'a osé défier, et que j'ai mis à mort." Dès que le consul eut entendu les paroles de son fils, il détourna de dessus lui ses regards, le repoussant en quelque sorte des yeux et de la main, et fit sur-le-champ assembler l'armée. Alors adressant la parole à son fils: "Manlius, lui, dit-il, puisque sans respecter ni la majesté consulaire ni l'autorité paternelle, vous avez osé combattre hors de rang contre notre défense, et que par là vous avez aboli, autant qu'il a été en vous, la discipline militaire, qui a été jusqu'à présent le soutien et l'appui de l'empire, de sorte que vous m'avez réduit à la triste nécessité, ou de trahir les intérêts de la république, où de me sacrifier moi-même avec tout ce qui devait m'être le plus cher, il est juste que nous portions la peine de notre faute, plutôt que de la faire retomber sur la patrie innocente. Nous allons donner un exemple triste et funeste, mais salutaire à la jeunesse pour tous les siècles à venir. Ce n'est pas que

la tendresse paternelle, et même ce premier essai de vertu et de courage que vous venez de donner en vous laissant séduire par une vaine image de gloire ne me sollicitent en votre faveur; mais, puisqu'il faut, ou affermir par votre mort le respect dû à la puissance consulaire, ou en autoriser le mépris en laissant votre faute impunie, je crois que vous même, si vous avez quelque goutte de mon sang, vous ne refuserez point de rétablir par votre supplice la discipline militaire que vous avez renversée par votre désobéissance. Approche, licteur: attache-le au poteau." Un arrêt si cruel coûta sans doute des larmes à celui qui le rendait; et si, en cette rencontre, l'amour du bien public triompha de la tendresse paternelle, on doit croire qu'il n'en étouffa pas les sentiments.

Toute l'armée fut saisie te terreur et de consternation à un ordre si violent et si atroce, et chacun croyant voir la hache préparée contre lui-même, demeura dans le respect, moins par soumission que par crainte. Tous gardèrent pendant quelque temps un morne silence. Mais lorsqu'ils virent tomber la tête du jeune Manlius et la terre couverte de son sang, alors, sortant tout à coup comme d'une espèce d'engourdissement où les avait jetés la première surprise, ils donnèrent un libre cours à leurs plaintes et à leurs gémissements, répandant et les regrets les plus tendres sur la mort du fils et les imprécations les plus sanglantes contre la cruauté du père. On fit les funérailles de ce jeune homme avec grand appareil. On couvrit son corps des dépouilles de l'ennemi qu'il avait tué. On lui éleva un bûcher hors des retranchements, et les soldats firent paraître, en lui rendant ces tristes devoirs, le plus vif empressement et la plus grande tendresse pour honorer sa mémoire.

L'action de Manlius, quelque nom qu'on veuille lui donner (car je n'entre point ici dans cet examen), soit qu'on la qualifie de juste sévérité ou de cruauté barbare, produisit dans les esprits un double effet. D'un côté, elle

rendit le soldat plus exact et plus soumis ; de l'autre, elle rendit le consul odieux à jamais ; et les ordres de Manlius, *manliana imperia*, passèrent en proverbe pour exprimer l'excès le plus redoutable et le plus outré de sévérité.

La bataille se donna près du mont Vésuve, dans le chemin qui mène à Véseris. Les consuls romains, avant que de mener leurs troupes au combat, immolèrent des victimes, pour connaître dans leurs entrailles la volonté des dieux. L'aruspice trouva qu'il manquait quelque chose à la tête du foie de celle de Décius, mais que du reste elle était agréable aux dieux : la victime de Manlius fut trouvée parfaite. "Je suis content, dit Décius, si la victime de mon collègue est entièrement agréée des dieux." L'armée ensuite s'avança pour le combat. Manlius commandait l'aile droite, Décius la gauche. D'abord on combattit de part et d'autre à forces égales, et avec un courage et un succès pareils. Ensuite les *hastaires* de l'aile gauche, ne pouvant soutenir l'attaque violente des Latins, se retirèrent vers la seconde ligne, où combattaient ceux qu'on appelait les *princes*. Dans ce trouble, le consul Décius appelle à haute voix le pontife Valérius. "Nous avons besoin ici, lui dit-il, du secours des dieux. Prêtez-moi votre ministère, et dictez-moi les paroles que je dois prononcer en me dévouant pour les légions." Le pontife lui ordonne de prendre sa robe bordée de pourpre, et, la tête couverte d'un voile, une main élevée sous sa robe jusqu'au menton, un javelot sous les pieds, de prononcer en se tenant debout ces paroles : "Janus, Jupiter, père Mars, Quirinus, Bellone, dieux lares, dieux novensiles, dieux indigètes, dieux qui avez un pouvoir particulier sur nous et sur nos ennemis, dieux mânes, je vous prie, je vous supplie respectueusement, je vous demande la grâce, et je compte l'avoir obtenue, de procurer au peuple romain des Quirites le courage et la victoire, et de répandre en même temps parmi les ennemis du peuple romain des Quirites la terreur, la consternation et la mort. Confor-

mément aux paroles que je viens de prononcer, je me dévoue pour la république du peuple romain des Quirites, pour l'armée, pour les légions, pour les troupes auxiliaires du peuple romain des Quirites, et je dévoue avec moi
5 aux dieux mânes et à la Terre les légions et les troupes auxiliaires des ennemis."

Après avoir prononcé ces prières et ces imprécations, il donne ordre à ses licteurs de se retirer vers Manlius, et d'aller, sans perdre de temps, lui annoncer qu'il s'est de-
10 voué pour l'armée. Puis, ceint à la manière des Gabiens, il saute tout armé sur son cheval, et se jette tête baissée au milieu des ennemis. Il parut aux deux armées avec un air et une prestance au-dessus de l'humain, comme étant envoyé du ciel pour apaiser toute
15 la colère des dieux envers les siens et la faire tomber sur les ennemis. En effet, la terreur et la consternation semblaient marcher devant lui. Partout où il se montrait, les ennemis, comme frappés de la foudre, étaient aussitôt frappés de frayeur. Mais quand, accablé de
20 traits, il fut tombé mort par terre, le trouble et le désordre redoublèrent parmi les Latins. Dans ce moment, les Romains, remplis de confiance comme ayant mis les dieux de leur côté, recommencent le combat avec un nouveau courage et une nouvelle ardeur. Jusque-là, il n'y
25 avait encore eu que les deux premières lignes, c'est-à-dire les *hastaires* et les *princes*, qui eussent eu part à l'action. Les *triaires* qui formaient la troisième ligne, appuyés sur leur genou droit, attendaient l'ordre du consul pour agir. Manlius ayant appris la mort de son collègue, et voyant
30 que les Latins avaient de l'avantage en quelques endroits par la supériorité du nombre, douta quelques moments s'il n'était pas temps de faire agir les triaires. Mais, bientôt après, jugeant qu'il valait mieux les réserver pour la fin de l'action, il se contenta de faire avancer de la troisième
35 ligne à la première quelques troupes légèrement armées. Les Latins, qui crurent que c'était le corps entier des

triaires, firent aussi marcher les leurs. Ceux-ci combattirent longtemps avec beaucoup d'ardeur, et quoique leurs lances fussent ou brisées ou émoussées par la pointe, et eux-mêmes extrêmement fatigués, cependant, par des efforts redoublés, ils commençaient à enfoncer les Romains, et ils se crurent maîtres de la victoire, s'imaginant être parvenus jusqu'à la troisième ligne. Alors le consul fit avancer les triaires, lesquels, étant tout frais, et ayant affaire à des troupes déjà lasses et épuisées, les mirent bientôt en déroute, et en eurent bon marché. Le carnage fut horrible chez les Latins, et à peine en resta-t-il la quatrième partie. Les Samnites, qui étaient au pied de la montagne, contribuaient à jeter la terreur parmi les Latins.

C'est à juste titre que tout l'honneur de cette bataille fut attribué aux consuls, dont l'un, dit Tite-Live, détourna par sa mort la colère des dieux de dessus les Romains et la fit tomber sur les ennemis, et l'autre montra dans cette action un courage et une prudence qui ont fait dire à tous les écrivains qui ont transmis à la postérité le récit de ce combat, soit Romains, soit Latins, que de quelque côté que se fût trouvé Manlius, il aurait entraîné infailliblement avec lui la victoire.

Les Latins, qui avaient pris la fuite, se retirèrent à Minturnes, un peu au-dessus de l'embouchure du Liris, et d'autres à Vescia. Les Romains se rendirent maîtres de leur camp après le combat, et y firent beaucoup de prisonniers. On ne trouva le corps de Décius que le lendemain après la bataille. Son collègue lui fit des funérailles magnifiques.

Le courage de se dévouer à la mort pour le salut de la patrie devint, ce semble, une vertu domestique et héréditaire à la famille de Décius. Les Romains, superstitieux à l'excès, attribuaient l'heureux succès dont ces dévouements étaient toujours suivis à une protection des dieux visiblement miraculeuse. Cotta, dans Cicéron, moins

crédule, n'y trouvait rien que de naturel. C'était, dit-il, un stratagème de la part de ces grands hommes, qui aimaient assez leur patrie pour lui faire le sacrifice de leur vie. Ils étaient persuadés que des soldats, voyant
5 leur général se jeter tête baissée au milieu des ennemis et dans le plus fort de la mêlée ne manqueraient pas de l'y suivre, et que, bravant à son exemple la mort, ils porteraient partout la terreur et l'épouvante. Voilà tout le miracle.

The Caudine Forks.

Livy.

10 Deux chemins conduisaient à Lucérie; l'un qui longeait la côte de la mer Supérieure, en plaine et à découvert, mais plus long en proportion de ce qu'il était plus sûr; l'autre plus court par les Fourches Caudines. Voici quelle est la nature du lieu. Ce sont deux défilés profonds,
15 très-resserrés, couverts de bois, réunis entre eux par une chaîne de montagnes. Entre ces deux défilés s'étend une petite plaine, assez à découvert, enfermée tout autour par ces bois, couverte de verdure et d'eau, et traversée au milieu par le chemin. Mais, avant d'y arriver, il faut
20 passer le premier défilé, et alors vous avez à choisir, ou de revenir sur vos pas reprendre le même passage, ou, si vous voulez continuer, d'aller sortir par l'autre défilé encore plus étroit et plus difficile que le premier. Or, c'est dans cette plaine que les Romains étaient descendus
25 à travers une roche creuse, par l'un des défilés, et ils s'étaient aussitôt portés vers le second; mais ils le trouvèrent fermé par des abatis d'arbres et par des masses énormes de rochers. A peine y ont-ils reconnu un piége de l'ennemi, qu'ils aperçoivent un corps de troupes sur la
30 hauteur du défilé. Ils se hâtent de retourner sur leurs pas et de reprendre le premier passage: ils le trouvent fermé

par les mêmes obstacles et par des forces samnites. A cette vue ils s'arrêtent sans que personne en ait donné l'ordre; tous les esprits sont dans la stupeur, et leurs membres sont frappés d'un engourdissement extraordinaire. Ils se regardent fixement les uns les autres, 5 chacun pensant trouver dans autrui plus de force d'âme et de ressource, et restent longtemps immobiles et silencieux. Lorsqu'ils virent dresser les tentes des consuls et quelques-uns d'entre eux faire les préparatifs nécessaires au campement, quoiqu'ils sentissent bien qu'ils allaient 10 s'exposer à la risée de l'ennemi en travaillant à se fortifier dans une position affreuse où tout espoir même était perdu; toutefois, pour ne point ajouter les torts au malheur, chacun de son côté, sans qu'on l'y exhorte ou qu'on le lui commande, met la main à l'œuvre. Ils établissent 15 auprès des sources un camp retranché, tout en avouant eux-mêmes, avec une ironie douloureuse, l'inutilité de leurs ouvrages et de leurs efforts, et malgré les railleries amères de l'ennemi. Les consuls, plongés dans l'abattement, ne songeaient pas même à convoquer un conseil, car, dans 20 une telle position, il n'y avait ni avis, ne secours à demander: les lieutenants et les tribuns vont d'eux-mêmes les trouver; et les soldats, les yeux tournés vers la tente des consuls, semblent demander à leurs chefs une assistance que pourraient à peine leur prêter les dieux immortels. 25

Ils étaient bien plus occupés à se lamenter qu'à délibérer, lorsque la nuit vint les surprendre. Ils disaient avec impatience, chacun suivant son caractère, les uns: "Allons à travers tous les obstacles de la route;" les autres: "Franchissons les barrières de ces montagnes, traversons 30 ces forêts, marchons partout où nous pourrons avancer avec nos armes. Parvenons seulement à cet ennemi que nous battons depuis près de trente ans, et tout va s'aplanir, tout va devenir facile pour le Romain combattant contre le perfide Samnite;" d'autres: "Où et par où 35 irons-nous? Pouvons-nous donc déplacer, écarter ces

montagnes? Tant que ces hauteurs seront là, suspendues sur nos têtes, quel moyen d'arriver à l'ennemi? Armés ou sans armes, braves ou sans courage, tous également nous sommes pris, nous sommes vaincus. L'ennemi ne
5 nous présentera même pas le fer pour que nous puissions trouver une mort honorable; sans bouger de son poste, il va terminer la guerre." Ce fut dans de pareils discours, sans que personne ne songeât à prendre de la nourriture ou du repos, que se passa la nuit.

10 Les Samnites, de leur côté, ne savaient plus quel parti tirer d'un si grand succès. Ils résolurent d'écrire, pour le consulter, à Hérennius Pontius, père de leur général. Ce vieillard, appesanti par les années, avait renoncé non seulement aux emplois militaires, mais encore aux fonc-
15 tions civiles; toutefois, dans ce corps affaissé par l'âge, il y avait encore une grande force d'esprit et de jugement. Quand il apprit par le messager de son fils que les armées romaines étaient enfermées aux Fourches Caudines, entre les deux défilés, son avis fut qu'il fallait les en laisser
20 sortir tous sur-le-champ, sans les traiter en vaincus. On rejeta ce conseil et on le consulta de nouveau, en lui renvoyant le même messager; alors il conseilla de les exterminer tous jusqu'au dernier. Au reçu de ces deux réponses, si peu d'accord entre elles et qui semblaient
25 avoir l'ambiguïté des oracles, son fils, quoique l'un des premiers à penser que l'âge avait vieilli à la fois le corps et l'esprit de son père, n'en céda pas moins au vœu général, en faisant venir au conseil le vieillard lui-même. Celui-ci n'hésita pas à se rendre au camp, où il arriva,
30 dit-on, amené dans un chariot; et, mandé au conseil, il y parla à peu près de la même manière, sans changer en rien d'avis, ajoutant seulement ses motifs: "Par le premier conseil, qu'il jugeait le meilleur, on affermissait pour toujours, par un grand bienfait, la paix et l'amitié
35 avec une nation puissante; par le second, on reculait la guerre de plusieurs générations, les Romains ayant à

peine assez de temps pour réparer leurs forces après la perte de deux armées entières; quant à un troisième parti il n'en voyait pas." Son fils et les autres chefs insistant et lui demandant "s'il n'y avait pas un milieu à adopter, comme de renvoyer sains et saufs les ennemis en leur imposant des lois telles que le droit de la guerre permet d'en prescrire aux vaincus;" "ce parti, répondit-il, n'est de nature ni à vous gagner leur amitié, ni à vous délivrer de leur haine. Laissez-leur donc la vie après les avoir irrités par un outrage; tel est le caractère de la nation romaine, qu'elle ne peut rester en repos après une défaite. Dans leurs cœurs vivra toujours le souvenir de tout ce que la nécessité leur aura fait subir d'humiliant dans cette circonstance; et ce souvenir ne leur laissera point de relâche qu'ils ne se soient vengés mille fois de vous."

Ni l'une ni l'autre opinion du vieillard ne fut approuvée. Hérennius quitta le camp et fut ramené chez lui. Cependant les Romains avaient fait de nombreuses et inutiles tentatives pour s'échapper et commençaient à manquer de tout. Vaincus alors par la nécessité, ils envoient des députés chargés de demander d'abord une paix honorable, et, s'ils ne pouvaient l'obtenir, de provoquer l'ennemi au combat. Pontius répondit: "Que la guerre était finie, et que, s'ils ne savaient pas, vaincus ou prisonniers, avouer leur position, il les ferait passer sous le joug désarmés et avec un seul vêtement; que les autres conditions de la paix seraient égales entre les vainqueurs et les vaincus; que, si les Romains évacuaient le territoire samnite et en retiraient leurs colonies, les deux nations désormais vivraient indépendantes, chacune selon ses lois, d'après un traité basé sur la justice. Qu'à ces conditions il était prêt à traiter avec les consuls; que, dans le cas où elles ne seraient pas toutes acceptées, il défendait aux députés de se représenter devant lui." A peine le résultat de cette députation fut-il connu, qu'il s'éleva de

tous côtés des cris lamentables; la consternation n'eût pas été plus profonde, si l'on fût venu lui annoncer qu'il leur fallait tous mourir où ils étaient. Après un long silence, et comme les consuls n'avaient pas la force d'ou-
5 vrir la bouche ni en faveur d'un traité si honteux ni contre un traité si nécessaire, L. Lentulus, alors le premier des lieutenants et par son mérite et par les honneurs auxquels il avait été élevé, prit la parole en ces termes: "Consuls, j'ai souvent entendu dire à mon père qu'au
10 Capitole, seul entre tous les sénateurs, il n'avait point été d'avis qu'on rachetât des Gaulois la ville avec de l'or, quand ni fossés ni palissade ne séparaient les Romains d'un ennemi que rebutait la fatigue de se fortifier, et quand il leur était possible de se faire jour à travers ses
15 rangs, sinon sans un grand danger, au moins sans une perte certaine. Que si, comme les Romains d'alors ont pu du Capitole fondre sur l'ennemi les armes à la main, et comme il est arrivé souvent à des assiégés de se jeter sur les assiégeants, il nous était seulement possible d'en
20 venir aux mains avec l'ennemi dans une bonne ou mauvaise position, il ne me manquerait rien du caractère de mon père pour donner un conseil. Certes, j'avoue qu'il est beau de mourir pour la patrie; et je suis prêt soit à me dévouer pour le peuple romain et ses légions, soit à
25 me précipiter au milieu des ennemis. Mais je vois ici la patrie, j'y vois tout ce qu'il y a de légions romaines; et ces légions, si ce n'est pour elles-mêmes qu'elles veulent courir à la mort, qu'ont-elles à conserver par cette mort? Les maisons de la ville, dira-t-on, ses murailles, et cette
30 multitude qui compose les habitants de Rome? Mais n'est-ce pas les livrer et non les sauver que de sacrifier cette armée? Car, qui les défendra? Sera-ce cette multitude faible et incapable de se servir d'armes? Oui, comme elle les a défendus contre l'attaque des Gaulois. Iront-ils
35 demander en suppliants une armée aux Véiens et un Camille pour chef? Ici sont toutes nos espérances et

toutes nos forces ; les conserver, c'est conserver la patrie ; les sacrifier, c'est abandonner, c'est trahir la patrie. Mais c'est une honte, une ignominie qu'une pareille capitulation. Tel est cependant l'amour de la patrie, qu'il exige que nous la sauvions, s'il est nécessaire, aux dépens de notre honneur, comme au péril de notre vie. Subissons donc cette humiliation, quelle qu'elle soit, et obéissons à la nécessité que les dieux eux-mêmes ne sauraient vaincre. Allez, consuls, rachetez par nos armes cette ville que vos pères ont rachetée par leur or."

Les consuls se rendirent auprès de Pontius pour conférer avec lui, et, comme le vainqueur insistait sur le besoin d'un traité, ils lui firent observer qu'un traité ne pouvait être conclu sans l'autorisation du peuple, sans les feciaux et les autres solennités religieuses. Ainsi ce n'est point, comme on le croit communément et comme le rapporte aussi Claudius, d'après un traité que fut faite la paix de Caudium, mais d'aprés une promesse de traité. Et, en effet, qu'eût-il été besoin de cautions et d'otages dans un traité consacré par ces imprécations : "Que le peuple par qui seront enfreintes les conditions arrêtées tombe sous les coups de Jupiter comme le porc sous ceux des féciaux ?" Les cautions, ce furent les consuls, les lieutenants, les questeurs, les tribuns militaires ; et les noms de tous ceux qui furent garants de la capitulation sont au bas de l'acte ; tandis que s'il avait été conclu un traité, on n'y trouverait que ceux des deux féciaux. Et à cause des délais que devait nécessairement entraîner la conclusion d'un traité, il fut exigé de plus six cents otages pris parmi les chevaliers, lesquels devaient payer de leur tête toute infraction au traité. On fixa ensuite le moment où seraient livrés les otages, et où l'armée viendrait sans armes passer sous le joug. Le retour des consuls renouvela la désolation dans le camp, à tel point que les soldats eurent de la peine à s'abstenir de porter la main sur ceux dont l'imprudence les avait poussés dans

ce piége, et dont la lâcheté allait les en faire sortir avec plus de honte qu'ils n'y étaient tombés. Ils leur reprochent de n'avoir pas pris de guide, de n'avoir pas fait reconnaître les lieux, de s'être précipités en aveugles dans une fosse comme des bêtes fauves; ils se regardent les uns les autres, ils promènent leurs regards sur ces armes qu'ils vont bientôt livrer, sur ces bras qui dans peu seront désarmés, sur ces corps qui vont être à la merci de l'ennemi; ils se représentent le joug sous lequel l'ennemi va les faire passer, les railleries du vainqueur, sa fierté insultante, ce passage d'hommes sans armes au milieu de gens armés; puis cette marche déplorable de soldats déshonorés traversant les villes alliées pour retourner dans leur patrie, dans leur famille, où leurs pères, où eux-mêmes étaient si souvent revenus triomphants. "Ils sont, se répètent-ils, ils sont les seuls qu'on ait vaincus sans blessure, sans fer, sans combat; ils n'ont pas même pu tirer leurs épées du fourreau, ni en venir aux mains avec l'ennemi. C'est en vain qu'il leur a été donné des armes, des forces, du courage." Comme ils murmuraient ces plaintes, arriva le moment fatal de l'ignominie, qui devait leur faire trouver tout beaucoup plus affreux que ce qu'ils s'étaient imaginé. D'abord, il leur fut enjoint de sortir de leurs retranchements avec un seul vêtement et sans armes, et les otages furent les premiers livrés et conduits en prison: ensuite ce fut le tour des consuls, dont on renvoya les licteurs et à qui on ôta le *paludamentum*. A cette vue, ceux-là même qui, peu de temps auparavant, les chargeaient d'exécrations et voulaient les sacrifier et les mettre en pièces, furent tellement émus de compassion, que chacun oubliant son propre malheur, détourna ses regards de cette dégradation d'une si haute majesté, comme d'un spectacle plein d'horreur.

Les consuls, presque à moitié nus, passèrent les premiers sous le joug; puis, chaque chef, selon son grade, subit à son tour cette ignominie; puis chaque légion l'une

après l'autre. Les ennemis rangés en armes autour des Romains, les accablaient d'insultes et de railleries; des épées mêmes furent levées sur le plus grand nombre, et plusieurs furent tués ou blessés, pour avoir offensé le vainqueur en laissant trop paraître sur leur visage l'indignation que leur causaient tant d'injures. Ce fut ainsi qu'ils courbèrent la tête sous le joug, et, ce qui était en quelque sorte plus cruel, sous les yeux de l'ennemi. Lorsqu'ils furent sortis du défilé, quoique, arrachés pour ainsi dire aux enfers, il leur semblât voir la lumière pour la première fois, cette lumière même, mettant à nu l'ignominie de leur marche, leur fut plus insupportable que toute mort. Ils auraient pu arriver à Capoue avant la nuit; mais, peu sûrs de la fidélité de leurs alliés et retenus aussi par la honte, ils s'arrêtèrent dans les environs, à quelque distance de la ville, manquant de tout, et n'ayant pour lit que la terre. Quand on en fut informé à Capoue, une juste compassion pour les alliés l'emporta dans le cœur des Campaniens sur leur insensibilité naturelle. Ils envoient aussitôt aux consuls les insignes de leur dignité, des faisceaux, des licteurs, et aux soldats, des armes, des chevaux, des vêtements, des vivres. A l'arrivée des Romains à Capoue, le sénat en corps et tout le peuple sortent à leur rencontre; simples particuliers et magistrats, tout le monde remplit envers eux les devoirs d'une juste hospitalité. Mais l'accueil plein d'affabilité de leurs alliés, leur air de bonté, leurs discours obligeants, rien ne put leur arracher un seul mot, même leur faire lever les yeux et regarder en face des amis qui cherchaient à les consoler. Tant il y avait en eux, outre la douleur, je ne sais quel sentiment de confusion qui leur faisait fuir les entretiens et le société des hommes.

HAVING conquered Central Italy by her final triumph over the Samnites, Rome proceeded to consolidate her hold by her invariable method—a series of military settlements connected by military road. The system is described in the extract which follows, taken from M. de Beaufort's *La République romaine.* A good map of the colonies will be found in Mr. Horton's *History of the Romans,* and a good account of them in the same work, pp. 44 *sqq.*

COLONIES.

DE BEAUFORT.

Dans les guerres fréquentes que Romulus eut avec ses voisins, sa maxime constante fut de traiter les vaincus avec beaucoup de douceur, et la peine qu'il leur infligeait était de les transférer à Rome et de les obliger de devenir ses concitoyens. Comme par là la ville de Rome aurait pu bientôt se voir surchargée d'habitants, il avait soin en même temps de la décharger d'une jeunesse inutile et d'une populace indigente, à laquelle il partageait les terres conquises, en les établissant dans les villes qu'il avait dépeuplées. Par ce moyen, il tenait en bride les peuples subjugués, et formait un boulevard contre les ennemis du dehors. S'il n'est pas bien sûr que Romulus ait suggéré cette politique au sénat de Rome, il est du moins certain que celui-ci l'a mise constamment en pratique, et, qu'au lieu de détruire les villes qu'il soumettait à sa domination, ils se contentait de punir les vaincus par la confiscation de leurs terres, qu'il distribuait ensuite à de pauvres citoyens, qu'il établissait dans ces villes. Il en retirait un double avantage, en ce que par là il n'avait pas besoin de garnisons ni d'armées pour contenir les sujets dans le devoir, ces colonies mêmes tenant lieu de garnisons ; et en ce que par là il déchargeait la ville d'une foule de gens désœuvrés et indigents qui, n'ayant rien à perdre, n'étaient propres qu'à troubler la

tranquillité de l'État et à y exciter des séditions. Il devait y en avoir un grand nombre à Rome, où les citoyens n'avaient presque d'autre métier que le labourage et les armes, et où tous les arts mécaniques nécessaires à la vie étaient abandonnés à des esclaves et à la plus vile partie de la populace. Depuis, on fit de ces établissements une récompense des services que de vieux soldats avaient rendus à la République, ou plutôt à ceux qui l'avaient opprimée; car quoique sous la République on voie qu'on ait ainsi récompensé une ou deux fois les services des soldats, on ne voit pas cependant qu'on ait établi de colonies purement militaires avant Sylla. Dans celles qu'on établissait sous la République, il y a bien de l'apparence qu'on y avantageait ceux qui l'avaient servie utilement; mais c'était comme citoyens et non comme soldats qu'on les y établissait.

Pour que l'on pût établir une colonie, il fallait ou un sénatus-consulte ou une loi expresse du peuple, où se trouvait exprimé quel territoire on accordait aux colons, quelle étendue on y donnait, la manière, dont la distribution s'en ferait, quel serait le nombre des citoyens qu'on y établirait, et la portion de terres qu'on accordait à chacun, enfin combien de personnes auraient la direction de l'établissement de la nouvelle colonie. Dès que le sénatus-consulte avait été dressé ou la loi confirmée, le peuple élisait ceux qui devaient être chargés de la commission d'établir la nouvelle [colonie. Ces commissaires tiraient leurs noms de leur nombre: triumvirs, s'ils étaient trois; quinquevirs s'ils étaient cinq, etc.; car leur nombre n'était pas déterminé par la loi, et la loi de Jules César en établit jusqu'à vingt qui devaient être chargés du partage des terres dans la Campanie. L'État leur fournissait et leur entretenait quantité d'officiers subalternes: des huissiers, des hérauts, des greffiers, des architectes, des portiers, des gardes, etc. On les fournissait aussi de chevaux, de mulets, de tentes

et de tout ce qui pouvait leur être nécessaire; quelquefois même leur pouvoir durait plusieurs années.

Lorsque le rôle du nombre des citoyens prescrit par la loi avait été dressé, les commissaires les conduisaient
5 rangés par compagnies, ayant leurs enseignes, tout comme une troupe militaire. Dès qu'on était arrivé à l'endroit où devait se fonder la colonie, s'il n'y avait point de ville, on traçait une enceinte de la manière suivante. Une charrue, attelée d'un bœuf et d'une génisse, traçait un
10 sillon suivant l'enceinte qu'on voulait donner à la nouvelle ville. Ceux qui devaient peupler cette colonie suivaient la charrue, et renversaient en dedans de l'enceinte les mottes de terre qu'elle enlevait. On soulevait la charrue à tous les endroits qu'on destinait aux portes de la nou-
15 velle ville. Après ces cérémonies, on sacrifiait le bœuf et la génisse qui avaient été à la charrue, et plusieurs autres victimes, aux dieux Médioxumes. On mettait ensuite la main à l'ouvrage, et on élevait les remparts et les murailles aux endroits où on avait rangé les mottes
20 de terre. On traçait de la même façon l'étendue qu'on donnait au territoire de la colonie. Tout cela se faisait avec solennité, en prenant les auspices et en purifiant le peuple par divers sacrifices. Il paraît même qu'il n'était point permis d'établir, avec ces cérémonies, une colonie
25 dans un endroit où il y en avait déjà une, car, du reste, il était permis, en cas qu'elle fût diminuée ou qu'elle manquât d'habitants, d'y en envoyer d'autres pour la repeupler. D'ailleurs, les Romains n'avaient pas toujours besoin de tracer ainsi l'enceinte et le territoire de
30 leurs colonies, parce que, la plupart du temps, ils les établissaient dans les villes conquises dont la situation leur paraissait la plus avantageuse, tant pour ceux qui devaient y habiter, que pour contenir dans le devoir le reste de la contrée. Quelquefois même on permettait
35 aux anciens habitants de ces villes de se faire enrôler au nombre des colons, et alors, apparemment, on leur assig-

nait une égale portion de terre, et on leur accordait les mêmes priviléges qu'au reste des colons. On voit encore beaucoup de médailles des colonies, où, faisant allusion aux cérémonies usitées dans leur fondation, elles ont marqué une charrue ou un bœuf, et, plus souvent encore, une charrue attelée de deux bœufs.

Il y avait des colonies romaines, des colonies latines et des colonies italiques. On les distingue encore en colonies plébéiennes ou *togatæ* c'est-à-dire les colonies qui ont été ordinaires sous la République et qui consistaient en citoyens aussi bien qu'en soldats, et les militaires qui ne consistaient qu'en soldats.

Rien ne contribuait plus à la grandeur de Rome et à assurer ses conquêtes que le grand nombre de colonies qu'elle établit dans toutes les parties du monde. Ces villes, conservant le langage, les mœurs et les usages de leur origine, s'en ressouvenaient toujours et considéraient la ville d'où ils la tiraient comme leur mère.

VI.

PYRRHUS.

ROME never met Alexander the Great in battle, but she began her conquest of the Hellenic World with a desperate war against a general trained in his school, Pyrrhus the Adventurer, King of Epirus, the Charles XII. of the Ancient World. Advancing southwards in Italy after the Samnite Wars, she was confronted by the effeminate power that had once been Magna Graecia. Tarentum invoked the aid not of Athens, now fallen on evil days, nor of Sparta, degenerated into a petty tyranny, nor of Macedon, the prey of rival usurpers, but of Pyrrhus, the Soldier King. Pyrrhus beat the Romans in the field, but retired at length baffled by the strong network of the Roman colonies, and the victorious Republic soon crossed the narrow straits to Sicily, and entered upon the great duel which forms the central event in its career, the rivalry of Rome and Carthage.

	B.C.
The Tarentine War	281-272
Pyrrhus in Italy	280-275
Battles of Heraclea, Asculum, Beneventum	280-279-275
Completion of the Conquest of Italy .	266

DE SÉGUR, *Histoire universelle.*

Pyrrhus envoya trois mille hommes à Tarente, sous les ordres de Cinéas. S'embarquant ensuite lui-même avec vingt mille hommes, trois mille chevaux, vingt éléphants, deux mille archers et cinq cents frondeurs, il vit sa flotte
5 dispersée par une tempête furieuse. La mer semblait lui donner le présage des dangers que la terre lui préparait.

Après avoir été longtemps tourmentés par les vents, tous ses vaisseaux se réunirent et gagnèrent heureusement le port.

Pyrrhus, arrivé à Tarente, voulut se concilier les esprits par sa popularité ; mais, nourri dans les camps macédoniens, il vit avec indignation la mollesse de cette ville, dont les habitants efféminés ne s'occupaient que de plaisirs et de spectacles. Ce n'était pas en se livrant à la volupté qu'on devait prétendre à lutter contre les Romains durs et belliqueux. Pyrrhus prouva bientôt aux Tarentins qu'un allié puissant est un maître. Sa présence changea momentanément les mœurs ; il fit taire le plaisir et parler la gloire. Arrachant la jeunesse aux débauches, et l'entraînant dans les camps, il l'enrôla, l'arma, la disciplina, l'exerça ; et, sans attendre les secours lents des peuples alliés, il marcha contre les Romains que commandait le consul Lévinus.

Avant de combattre, le roi proposa sa médiation entre Rome et Tarente. Lévinus répondit que la république aimait mieux avoir Pyrrhus pour ennemi que pour médiateur.

Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine d'Héraclée. Une rivière, nommée Siris, les séparait ; les Romains en forcèrent le passage, et culbutèrent les troupes qui le défendaient. Pyrrhus, alors, donnant le signal du combat, charge à la tête de ses phalanges. Il se faisait remarquer par la richesse et par l'éclat de ses armes ; mais son active valeur le distinguait encore davantage. Tous les coups des Romains se dirigeaient sur lui ; son cheval tombe percé de traits. Dans ce péril extrême, un officier fidèle accourt près du roi, le relève et change d'armure avec lui, dans l'espoir de sauver ses jours. Bientôt cet officier périt victime de son dévouement. Les Romains élèvent en l'air ses armes comme un trophée, dont la vue remplit les légions romaines d'ardeur et les Grecs d'effroi. Ceux-ci, découragés, se croyant sans chef,

combattent mollement, et commencent à plier. Tout à coup, Pyrrhus, levant la visière de son casque, se montre à leurs regards, parcourt leurs rangs et les ranime. Le combat devient terrible; la victoire flotte incertaine; en-
5 fin le roi ordonne de lâcher les éléphants: leur aspect inconnu étonne le Romains: l'odeur qu'ils exhalent épouvante les chevaux. Pyrrhus, profitant de ce moment de trouble, fait avancer la cavalerie thessalienne; elle fond sur les légions, les enfonce, et les met en fuite. Pyrrhus
10 perdit dans cette action treize mille hommes, les Romains quinze mille et dix-huit cents prisonniers.

Le roi traita les captifs avec humanité, et donna l'ordre d'enterrer les morts des deux partis. Il parcourut le champ de bataille, admira la forte constitution des soldats
15 romains; et, croyant voir sur leurs traits, malgré la pâleur de la mort, un reste de fierté, il s'écria: "Que n'ai-je de tels soldats! avec eux, je deviendrais le maître du monde."

Les Samnites, les Brutiens, les Lucaniens, lents avant le combat, prompts après la victoire, vinrent grossir son
20 armée qui s'avança jusqu'à Préneste, à douze lieues de Rome.

La défaite de Lévinus répandait l'alarme dans la ville: le patricien Fabricius, qu'un grand nombre d'exploits et de triomphes rendait respectable, rassure les esprits,
25 ranime les courages. "Pyrrhus, disait-il, n'a vaincu que le consul et non les légions." L'amour de la gloire et de la patrie fit lever si promptement une nouvelle armée, que le roi, admirant le courage des Romains, préféra la négociation au combat, et envoya Cinéas à Rome pour
30 proposer la paix. L'esprit de cet orateur lui inspirait une grande confiance, et il avait coutume de dire: "Cinéas a pris plus de villes par son éloquence que moi par mes armes."

L'ambassadeur grec employa toute son adresse à flatter
35 l'orgueil des patriciens, à tromper le peuple par des pro-

messes, à séduire les dames romaines par des présents; mais il n'éprouva que des refus. Essayant l'éloquence après les libéralités, il se présente au sénat, lui prodigue les plus grands éloges, l'assure de l'estime de Pyrrhus pour les Romains, et déclare que le roi est disposé à renvoyer sans rançon tous les prisonniers, que ses troupes aideront la république, si elle le veut, à conquérir l'Italie, et qu'il ne demande, pour récompense de ses services, que la paix et une alliance entre Rome, lui et ses alliés.

Le sénat, ému par ce discours, inclinait à un accommodement; mais Appius Claudius, dont la vieillesse et les infirmités, n'avaient point affaibli la vigueur, se levant alors, s'écria: "Pères conscrits, je supportais avec peine la perte de la vue; mais aujourd'hui je voudrais être sourd comme aveugle pour ne pas entendre les lâches conseils que l'on vous donne, et dont l'effet serait de déshonorer le nom romain! Avez-vous oublié votre dignité? Qu'est devenu ce temps où vous prétendiez que, si Alexandre le Grand eût paru en Italie, on ne le chanterait plus à présent comme un guerrier invincible? Maintenant ce langage si fier passera pour une vaine arrogance, puisque vous montrez tant de crainte à la vue de quelques Molosses, asservis sans peine par les Macédoniens. Vous tremblez donc devant un homme qui longtemps ne s'est montré que le servile courtisan de l'un des satellites d'Alexandre, et qui n'est venu dans cette contrée que pour fuir les ennemis dont il redoutait les armes dans la Grèce! Il vous offre, pour conquérir l'Italie, l'appui d'une armée avec laquelle il n'a pu parvenir à conserver une faible portion de la Macédoine. Si vous ployez sous son joug, ne croyez pas que cette paix honteuse vous délivre de lui: votre faiblesse vous attirera de nouveaux ennemis; et tous les peuples vaincus par vous, se joignant aux Samnites et aux Tarentins, vous mépriseront et vous attaqueront avec confiance, lorsqu'ils verront que vous êtes si faciles à abattre, et

que vous posez les armes devant Pyrrhus sans vous être vengés de l'outrage qu'il vous a fait."

Le sénat, entraîné par ces nobles paroles, et revenant à son ancien usage de ne parler de paix qu'après la victoire, répondit à l'ambassadeur que Rome ne négocierait que lorsque Pyrrhus aurait retiré ses troupes de l'Italie.

Cinéas, de retour près du roi, lui dit qu'en entrant dans le sénat, il avait cru voir une assemblée de dieux; que le peuple romain était une hydre dont les têtes renaissaient à mesure qu'on les abattait; que le consul commandait déjà une armée plus forte que l'armée vaincue, et qu'enfin Rome était encore en état d'en lever d'autres quand elle le voudrait.

Le sénat, croyant convenable de répondre à la courtoisie du roi relativement au sort des prisonniers, lui envoya une ambassade, dont Caïus Fabricius était le chef. Le roi, instruit par la renommée des exploits et du crédit de ce sénateur, s'efforça de le gagner. Connaissant sa pauvreté et non son désintéressement, il lui montra une haute estime, lui offrit des présents magnifiques, et lui promit de grandes possessions en Épire s'il voulait entrer dans ses vues; mais il le trouva incorruptible. Le lendemain, dans le dessein d'éprouver son intrépidité, il fait cacher derrière une tapisserie le plus grand de ses éléphants. Au milieu de la conférence, le terrible animal se montre tout à coup, armé, tenant sa trompe élevée sur la tête du Romain, et jetant un cri effroyable. Fabricius, sans montrer la moindre émotion, dit au roi: "Vous me voyez aujourd'hui tel que j'étais hier; votre éléphant ne m'effraie pas plus que votre or ne me tente."

Le roi, estimant ce fier courage, déclara que, par considération pour Fabricius, il renvoyait tous les prisonniers sans rançon, à condition que Rome les lui rendrait si elle persistait à continuer la guerre. Ils partirent, et l'inflexible sénat ordonna, sous peine de mort, aux captifs de retourner au camp de Pyrrhus.

L'activité des Romains prouvait au roi d'Épire que Cinéas les avait bien jugés. La guerre qu'ils soutenaient contre lui ne les empêcha pas de lever une autre armée, que Lévinus commanda et conduisit contre les Étruriens révoltés. Il parvint promptement à les vaincre et à les soumettre. Dans ce même temps, on fit un dénombrement qui porta à deux cent soixante et dix-huit mille deux cent vingt-deux hommes le nombre de citoyens en état de porter les armes, et l'on n'y comptait parmi les alliés de Rome que ceux qui avaient le droit de bourgeoisie.

Les consuls Sulpicius Saverrio et Décius Mus marchèrent au-devant de Pyrrhus, et le rencontrèrent près d'Asculum, aujourd'hui Ascoli. Le roi s'était posté dans un terrain coupé de bois; il ne pouvait y faire usage de sa cavalerie. Le combat, qui eut lieu entre les deux infanteries, se prolongea depuis le point du jour jusqu'à la nuit, et resta indécis. Le lendemain, le roi, changeant sa position et son ordre de bataille, occupa une large plaine, plaça ses éléphants au centre de son armée et garnit les intervalles de ses bataillons de frondeurs et d'archers.

Les Romains, resserrés à leur tour sur un terrain étroit, ne purent manœuvrer; mais ils chargèrent en masse avec furie, firent un grand carnage des Grecs, les enfoncèrent, et parvinrent même jusqu'à leur centre. Là, ils furent arrêtés par les éléphants et par la cavalerie ennemie, qui se précipitèrent sur eux, rompirent les légions, et les forcèrent à se retirer dans leur camp. La perte des Romains s'éleva à six mille hommes, celle de Pyrrhus à quatre mille. Comme le roi restait maître du champ de bataille, ses courtisans le félicitaient sur sa victoire. "Encore une pareille, leur dit-il, et nous sommes perdus!" Cette action termina la campagne.

L'année suivante, Fabricius et Émilius Papus, à la tête d'une forte armée, s'avancèrent encore pour combattre les Grecs. Les deux armées étaient en présence, lorsque Fabricius recut une lettre du premier médecin de Pyrrhus,

qui lui offrait de mettre fin à la guerre en empoisonnant le roi, si on voulait lui accorder une récompense proportionnée à l'importance de ce service. Fabricius, indigné, informa le monarque du complot tramé contre ses jours, et lui écrivit en ces termes : "Pyrrhus choisit aussi mal ses amis que ses ennemis ; il fait la guerre à des hommes vertueux et se confie à des traîtres. Les Romains détestent tout genre de perfidie ; ils ne font la conquête de la paix que par les armes, et ne l'achètent point par la trahison." Pyrrhus, rempli d'admiration pour cette générosité du consul, s'écria : "Je vois qu'on détournerait plus facilement le soleil de son cours que Fabricius du chemin de la vertu !" Magnifique éloge qu'on pouvait alors appliquer à tout le peuple romain.

Le roi condamna au supplice ce perfide médecin, et mit en liberté tous les prisonniers romains. Le sénat ne voulut pas se laisser vaincre en générosité, et rendit au roi d'Épire les captifs grecs, samnites et tarentins qui étaient en son pouvoir.

Pyrrhus ne combattait plus qu'à regret un peuple qui venait de conquérir son estime. Il offrit de nouveau la paix ; mais le sénat, fidèle à ses maximes, persistait à exiger l'évacuation préalable de l'Italie. Cette opiniâtreté jetait dans un grand embarras le roi d'Épire. Ce prince ne voulait ni céder à l'orgueil de Rome, ni continuer une guerre ruineuse, et dont le succès devenait de jour en jour moins probable. Les Siciliens lui donnèrent alors fort à propos un prétexte pour se tirer de cette fâcheuse position. Ils implorèrent son secours contre les Carthaginois, qui depuis longtemps lui faisaient la guerre. Pyrrhus, ayant épousé la fille d'Agathocle, se croyait quelques droits au trône de Syracuse. Il s'y rendit avec trente mille hommes et deux mille cinq cents chevaux, laissant à Tarente une garnison assez forte, non-seulement pour défendre la ville, mais même pour y dominer.

Les Romains profitèrent de son éloignement, et tirèrent vengeance à leur gré des Tarentins, des Samnites, des Lucaniens et des Brutiens. Tandis qu'ils livraient au pillage ces contrées, la peste exerça de nouveau ses ravages dans Rome, et la superstition opposa encore à ce fléau le remède accoutumé. Un dictateur attacha solennellement le clou sacré du temple de Jupiter.

Pyrrhus, ardent à chercher la gloire et incapable d'en jouir, après avoir conquis rapidement la plus grande partie de la Sicile, renonça tout à coup au trône dont il s'était emparé. Fatigué de l'esprit turbulent de ces peuples qui haïssaient sa sévérité, et dont il méprisait l'inconstance, il leur annonça son départ et revint en Italie, où Tarente le rappelait.

Curius Dentatus et Cornélius Lentulus venaient d'être élus consuls. Le peuple, agité par l'esprit factieux de ses tribuns, s'opposait à l'enrôlement ordonné par le sénat. Curius, bravant cette opposition, fit tirer au sort les tribus : le tour de la tribu Polliane étant arrivé, on ordonna au premier citoyen dont le nom sortit de l'urne de se présenter : celui-ci se cacha au lieu d'obéir. Le consul commanda qu'on vendît ses biens à l'encan ; le réfractaire en appela au peuple ; Curius, sans égard pour l'appel, le condamna à être vendu comme esclave, disant qu'un citoyen rebelle était un fardeau dont la république devait se délivrer. Les tribuns n'osèrent pas défendre le coupable, et cet arrêt sévère devint depuis une loi qui rendait esclave quiconque refusait de s'enrôler.

Pyrrhus, débarqué à Tarente, réunit à ses troupes les forces de ses alliés, et s'approcha du Samnium, où Curius Dentatus rassemblait son armée. La marche du roi d'Épire aurait surpris les Romains avant la réunion de leurs légions, s'il ne se fût égaré dans un bois : ce retard les sauva. Cependant son arrivée imprévue les jeta d'abord dans quelque confusion ; mais la fermeté du consul rétablit l'ordre ; et, tandis qu'une troupe d'élite repoussait

l'avant-garde de Pyrrhus, Curius rangea promptement ses légions dans une plaine près de Bénévent.

Les deux armées ayant pris position, la bataille s'engagea. Des deux côtés on montra longtemps la même ardeur et la même opiniâtreté. Les éléphants, lâchés contre les Romains lorsqu'ils étaient déjà fatigués du combat, portèrent le désordre dans leurs rangs, et ils se virent obligés de se retirer jusqu'à la tête de leur camp, placé sur une hauteur. Un corps de réserve, que le consul y avait prudemment laissé, lui donna le moyen de rallier ses troupes, de soutenir leur courage et de recommencer le combat.

La position devenait avantageuse pour les Romains; leurs traits, lancés de haut en bas, portaient tous. Les Grecs se voyaient renversés successivement en faisant de vains efforts pour gravir la colline, du sommet de laquelle on lançait sur les éléphants des cordes enduites de poix enflammée. Ces animaux, épouvantés, prirent la fuite et se jetèrent sur les phalanges grecques, qu'ils écrasèrent. Les Romains, profitant de ce désordre, chargèrent avec furie les ennemis, les mirent en pleine déroute, en tuèrent près de vingt-trois mille et s'emparèrent du camp du roi.

La vue de ce camp, tracé avec symétrie, fermé comme une citadelle et environné de retranchements, servit aux généraux romains de leçon, de modèle, et devint dans la suite une des grandes causes de leurs succès. En tous temps Rome sut profiter de ce qu'elle trouvait utile dans l'armement, la tactique, la législation et les coutumes de ses ennemis.

Curius ramena dans les murs sacrés son armée victorieuse: treize cents captifs, quatre éléphants et une immense quantité d'or, d'argent, de vases et de meubles précieux, riches dépouilles du luxe de Tarente et de la Grèce, ornèrent son triomphe. Ces trophées enorgueillirent les Romains sans les corrompre; car ils étaient encore si attachés à la simplicité des mœurs antiques,

que cette même année Fabricius et Émilius, nommés censeurs, chassèrent du sénat un ancien consul, un ancien dictateur, nommé Rufinus, parce qu'il se servait de vaisselle d'argent.

Pyrrhus, décidé par sa défaite à sortir de l'Italie, dissimula son découragement, déguisa ses projets, et dit à ses alliés qu'il allait chercher de puissants secours qu'on lui promettait en Grèce et en Asie. Ce langage rassura les Tarentins et trompa même les Romains, qui n'osèrent désarmer. Cependant le roi, craignant qu'on ne finît par s'opposer à son départ, s'embarqua furtivement la nuit, et ne ramena en Épire que huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux, faibles débris échappés à une guerre qui avait duré six ans. Ce prince, ennemi du repos, cherchant ensuite une nouvelle gloire dans le Péloponèse, trouva la mort dans les murs d'Argos.

Milon, que Pyrrhus avait laissé à Tarente avec une faible garnison, capitula et livra la citadelle. La ville, privée de tout espoir et de tout appui, se rendit enfin au consul, qui fit démolir ses murs. . . .

Les armes romaines, délivrées de tout obstacle qui pût s'opposer à leurs progrès dans la péninsule, s'emparèrent de Spolète, d'Otrante, de Brinduse; et la république étendit enfin sa domination sur toute l'Italie, à l'exception de la partie septentrionale qu'occupaient encore les Gaulois.

ROMAN MILITARY ORGANISATION.

Mommsen.

L'ordre de bataille des Romains a été sans contredit la cause principale et immédiate de leur suprématie politique: il repose sur la combinaison des trois grands principes de la guerre: 1° l'organisation d'une réserve;

2° la réunion des armes du combat corps à corps et du combat à distance; 3° et enfin l'offensive et la défensive rendues également faciles au soldat. Déjà, dans l'ancienne tactique, la cavalerie faisait l'office de réserve; mais ce système arrive à son entier développement par la séparation du corps d'armée en trois divisions, dont la troisième, formée de vétérans et de soldats d'élite, ne donne jamais qu'au dernier et décisif moment. La phalange grecque n'était propre qu'à la lutte corps à corps; les escadrons de la cavalerie orientale, avec leurs arcs et leurs javelots légers, n'avaient pourvu qu'aux besoins du combat à distance. Les Romains usèrent à la fois du lourd *pilum* et de l'épée, sachant ainsi réunir, comme on l'a fort bien dit, des avantages pareils à ceux obtenus, dans les temps modernes, par l'emploi du fusil à baïonnette. Chez eux la salve des javelots, avant la mêlée produisait l'effet des feux de ligne avant la charge à l'arme blanche. Enfin le système perfectionné du campement Romain cumule les profits de la guerre offensive et défensive: il permet de refuser ou de livrer la bataille, selon les circonstances; et, au dernier cas, de ne la livrer qu'appuyé sur le camp, comme si l'on était sous les murs d'une forteresse. "Le Romain," dit un proverbe de Rome, "sait vaincre en restant assis!"

Nous avons dit que la légion manipulaire est sortie de l'ancienne phalange grecque, par l'effet d'un remaniement qui fut tout entier l'œuvre des Romains, ou tout au moins des peuples italiques. C'est ce qu'il nous sera facile de démontrer. Sans doute, chez les tacticiens grecs des derniers temps, chez *Xénophon* notamment, on rencontre déjà quelques essais de formation de la réserve et du fractionnement de l'armée en petites divisions indépendantes; mais ce ne sont là que des essais. On voit que, si les vices de l'ancien système étaient connus, le remède n'avait point été d'abord trouvé. Chez les Romains, au contraire, dès les guerres de Pyrrhus, la légion manipulaire se montre

au complet. A quelle époque a-t-elle été formée? Dans quelles circonstances? Fut-elle inventée tout d'une pièce, ou plutôt après de longs et partiels efforts? Nous ne saurions le dire. La première tactique, diamétralement étrangère à l'antique ordonnance italo-grecque, avec laquelle les Romains se soient trouvés en contact, fut l'ordre de bataille celtique, caractérisé par le combat à l'épée. Ce fut alors, peut-être, que pour mieux soutenir le premier et seul dangereux choc de la furie gauloise, on imagina, et cela avec succès, le fractionnement de la légion et les intervalles manipulaires sur son front. Rien n'empêche de le croire, alors surtout que de nombreux documents, provenant de sources diverses, nous désignent le plus fameux général romain de l'époque de l'invasion gauloise, M. Furius Camillus, comme le réformateur du système militaire de la République. Quant aux autres traditions qui se réfèrent aux guerres des Samnites et de Pyrrhus, elles ne sont ni suffisamment accréditées, ni suffisamment sûres. Il va de soi d'ailleurs que les longues guerres dans les montagnes du Samnium ont puissamment contribué au perfectionnement individuel du soldat romain, et que, plus tard, la lutte soutenue contre le premier capitaine de l'école du grand Alexandre a donné matière à des progrès non moins notables dans la tactique, en ce qui touche l'ensemble de l'armée.

VII.

ROME AND CARTHAGE.

Dates.

	B.C.
First Punic War	264-241
Battle of Panormus	250
Second Punic War	218-201
Battle of Lake Trasimenus . . .	217
„ Cannae	216
„ Metaurus	207
„ Zama	202
Destruction of Carthage . . .	146

Carthage.

Mommsen.

Placée au milieu des peuples de l'ancien monde classique, la race des *Sémites* est restée pourtant en dehors de lui. Elle a l'Orient pour centre, tandis qu'il a le sien dans la Méditerranée; et à mesure que la guerre ou
5 les émigrations vont élargissant les frontières et rejetant les nations les unes sur les autres, les Indo-Germains et les Syriens, Israélites ou Arabes, se séparent et s'éloignent, obéissant au sentiment croissant de leur hétérogénéité. Il en faut dire autant des *Phéniciens* ou de la *nation*
10 *punique*, de cette branche des Sémites qui, plus que toute autre, s'est étendue jusque dans l'ouest. Elle eut pour patrie l'étroite bande de terre située entre l'Asie Mineure, les hauteurs de la Syrie, et l'Égypte, et qu'on

appelle à proprement parler *la plaine* ou *Chanaan*. Tel était en effet le nom qu'elle se donnait à elle-même : jusque dans les temps chrétiens, le paysan africain voulut être un *Chanaanite*. Pour les Grecs, la terre de Chanaan était la *terre de la pourpre* ou *la terre des hommes rouges* [Φοινική]. Les Italiens et nous-mêmes aujourd'hui, nous l'avons appelée toujours la *Phénicie*. Cette contrée, d'ailleurs propice à l'agriculture, avait, avant tout, des havres excellents, du bois des métaux en abondance. Aussi, est-ce bien sur ces plages, où le continent oriental, avec tous ses produits luxuriants, vient aboutir, à la vaste mer intérieure, toute parsemée d'îles et de rades, que l'on a vu, pour la première fois peut-être, parmi les hommes, le mouvement commercial naître et prendre aussitôt un immense essor. Tout ce que peuvent l'audace, l'intelligence et l'inspiration dans les conceptions, les Phéniciens l'ont tenté, pour donner à leur commerce et à ses branches accessoires, navigation, industrie, colonisation, tous les développements qu'elles comportent, et pour rattacher l'est à l'ouest par le lien des relations internationales. Dès les temps fabuleusement reculés, nous les rencontrons dans l'île de *Chypre* et en *Égypte*, en *Grèce* et en *Sicile*, en *Afrique* et en *Espagne*, et jusque sur les rivages de l'*Atlantique* et de la *mer du Nord*. Leur rayon commercial s'étend depuis *Sierra-Leone* et la terre de *Cornouailles* dans l'ouest, jusqu'à la côte de *Malabar*, dans l'est. C'est par leurs mains que passent l'or et les perles d'Orient, la pourpre tyrienne, les esclaves, l'ivoire, les peaux de lion et de panthère de l'intérieur de l'Afrique, l'encens d'Arabie, le lin d'Égypte, les poteries et les vins généreux de la Grèce, le cuivre de Chypre, l'argent de l'Espagne, l'étain de l'Angleterre et le fer de l'île d'Elbe. Les vaisseaux phéniciens apportent à tous les peuples tout ce qui peut leur faire besoin, ou tout ce qu'ils peuvent acheter ; ils parcourent les mers, mais reviennent toujours dans la

patrie à laquelle ils restent attachés de cœur, si resserrées qu'en soient les frontières. Ce peuple a mérité vraiment que l'histoire le célébrât à côté des Grecs et des Latins : mais chez lui aussi, et plus que chez nul
5 autre peut-être, se vérifie d'une manière éclatante le phénomène caractéristique des époques antiques : l'isolement des forces vives des nations, au milieu même de leurs progrès. Du reste, les créations les plus grandioses et les plus indestructibles qui, dans l'ordre intellectuel,
10 soient sorties du sein de la race *araméenne* n'appartiennent pas directement à la Phénicie. Si, en un sens, la science et la foi ont été tout d'abord l'apanage des *Araméens ;* si c'est bien d'eux et de l'Orient que les peuples indo-germaniques les ont reçues, encore faut-il le reconnaître,
15 ni la religion, ni la science, ni les arts de la Phénicie ne se sont jamais fait une place indépendante dans la civilisation araméenne. Ses mythes religieux sont informes, dépourvus de toute beauté : son culte excite et nourrit les passions de la luxure et les instincts de la cruauté,
20 bien plus qu'il ne les refrène ; et pour nous borner aux époques qu'éclaire la lumière de l'histoire, nulle part nous ne rencontrons les témoignages d'une action quelconque de la religion purement phénicienne sur la religion des autres peuples. Encore moins existe-t-il trace d'une
25 architecture, d'une plastique nationale, qui se puissent comparer, non pas même à celles des métropoles illustres de l'art, mais seulement à l'art italique. La patrie la plus ancienne des observations scientifiques, le lieu où pour la première fois elles ont été pratiquées et mises en
30 valeur, c'est *Babylone*, c'est la région *euphratéenne.* Là, ce semble, pour la première fois, on étudia le cours des astres : là, de même, furent distingués et notés les sons de la langue parlée : là, l'homme s'essaya à méditer sur les notions du temps et de l'espace, et sur les forces
35 puissantes et agissantes de la nature : là enfin se retrouvent les débris des plus anciens monuments de

l'astronomie, de la chronologie, de l'alphabet, des poids et des mesures. Les Phéniciens ont tiré grand parti, pour leur industrie, des œuvres artistiques fort remarquables de la Babylonie ; pour leur navigation, de celles de l'astronomie babylonienne ; pour leur commerce, de l'écriture et du système des poids et mesures des Assyriens. A leur tour, ils ont transporté au loin, avec leurs marchandises, tous ces germes féconds de la civilisation. Mais que jamais ils aient tiré de leur propre fond l'alphabet ou quelque autre des grandes créations de l'esprit humain, c'est ce que rien ne démontre ! Dira-t-on que les Hellènes ont reçu d'eux maintes notions religieuses et scientifiques ? Il se peut ; mais alors les Phéniciens les leur ont apportées bien plus comme le grain de blé tombant au hasard du bec de l'oiseau, que comme la semence intelligente jetée par la main du laboureur. Ils n'avaient point, tant s'en faut, le génie civilisateur et d'assimilation des peuples avec lesquels ils entrèrent en contact, les Hellènes, ou même les Italiens. Dans les contrées qu'ils ont conquises, les Romains ont étouffé les langues indigènes, l'*ibère*, le *celte*, remplacés désormais par l'idiome latin : les Berbères de l'Afrique, au contraire, parlent de nos jours encore la langue qu'ils ont parlée au temps des *Hannon* et des fils de *Barca*.

Mais ce qui fait le plus défaut aux Phéniciens, le trait commun par où tous les peuples de souche araméenne se distinguent fortement de la famille indo-européenne, c'est l'absence du génie politique qui fonde les sociétés et les fait se gouverner elles-mêmes au sein d'une liberté féconde. Au temps des prospérités les plus éclatantes de *Sidon* et de *Tyr*, la terre phénicienne joue le rôle de la pomme de discorde parmi les puissances établies sur les bords de l'Euphrate et du Nil. Un jour elle est la sujette des Assyriens ; le lendemain elle obéit à l'Égypte. Avec moitié moins de ressources, des cités grecques auraient constitué solidement leur indépen-

dance! Mais les hommes d'État de Sidon étaient gens avisés: ils calculaient tout ce qu'il leur en eût coûté si les routes des caravanes en Orient, si les ports égyptiens s'étaient fermés devant eux: mieux valait cent fois un
5 lourd tribut; mieux valait payer à juste échéance les lourds impôts exigés par Ninive ou Memphis, ou aller avec leurs flottes livrer des combats sur toutes les mers pour le compte des rois leurs suzerains. De même que, chez eux, les Phéniciens acceptaient le joug d'un maître,
10 de même au dehors il ne se laissaient guère entraîner à échanger les paisibles pratiques du commerce contre les hasards d'une politique ambitieuse. Leurs colonies sont des comptoirs: apporter des marchandises aux indigènes, exporter leurs produits, voilà leur grande affaire! Ils
15 n'ont souci, d'ailleurs, d'occuper de vastes territoires dans les pays lointains, et de s'y consacrer aux longs et difficiles labeurs de la véritable colonisation. Avec leurs rivaux mêmes, la guerre leur répugne; c'est presque sans résistance qu'ils se laissent expulser de l'Égypte, de la Grèce,
20 de l'Italie, de la Sicile occidentale. Aux jours des grandes batailles jadis livrées dans les eaux de la Méditerranée, vers le couchant, à *Alalie* (537), à *Cymé* (473), les Étrusques, bien plus que les Phéniciens, avaient eu à supporter le poids de la lutte contre les Grecs,
25 leurs communs adversaires. La concurrence commerciale devient-elle inévitable, ils entrent en accommodement du mieux qu'ils peuvent: jamais, par exemple, ils n'essaieront la conquête de Massalie ou de Cæré; encore moins leur humeur les pousse-t-elle aux guerres
30 offensives. Une seule fois, dans les anciens temps, on les vit prendre les premiers les armes: partis des côtes d'Afrique, ils étaient descendus en foule en Sicile: mais dans cette circonstance encore, ils agissaient en sujets obéissants du Grand-Roi; et pour n'avoir point à
35 prendre part plus directement à la grande invasion médique, ils marchaient contre les Grecs occidentaux.

Dans les mers de l'ouest, on a vu déjà qu'ils trouvèrent devant eux Gélon, le tyran de Syracuse, qui les battit à plate couture (480) sous Himère. A la même heure, leurs frères de Syrie étaient écrasés à Salamine à côté des Perses.—La lâcheté pourtant n'était pas le vice de ce peuple. Il faut, certes, du courage au capitaine qui commande un vaisseau de guerre, au navigateur qui s'aventure dans des eaux inconnues : or, l'on sait qu'il s'est trouvé chez les Phéniciens bon nombre d'excellents marins. Dira-t-on qu'ils n'avaient ni la persistance ni l'énergie exclusive du sentiment national? Mais les Araméens ne se sont-ils pas signalés, au contraire, par l'obstination indomptable de leur génie? Quel peuple, parmi les Indo-Germains, leur pourrait être comparé sous ce rapport? Ne nous est-il pas arrivé à nous-mêmes de nous demander s'ils étaient au-dessus ou bien au-dessous de l'humaine nature, ces Sémites endurcis qui, s'armant de tout leur fanatisme, ou versant leur sang à flots, ont su résister jusqu'au bout aux entraînements de la civilisation grecque et aux moyens de contrainte des dominateurs venus de l'est ou de l'ouest? Sentiment profond de la race, amour ardent de la patrie, telles furent aussi les vertus des Phéniciens : mais encore une fois, ils n'eurent point avec elles le sens politique, et c'est là le trait essentiel de leur caractère. La liberté n'a point pour eux son attrait ordinaire : ils n'aspirent point à la domination, et pour emprunter le langage de la Bible, "ils vivent comme ont accoutumé d'être les Sidoniens, sans aucune crainte, en paix et en assurance, extrêmement riches."

Aristote, qui mourut cinquante ans environ avant le commencement de la seconde guerre punique, nous dépeint la constitution de Carthage comme ayant passé de l'état monarchique à l'aristocratie, ou mieux à la démocratie tempérée d'oligarchie; il lui donne à la fois ces

deux noms. Le gouvernement avait appartenu d'abord au *Conseil des Anciens*, ou *Sénat*, composé, comme la *Gérousie* [Γερουσία] de *Sparte*, de deux rois annuels à la désignation du peuple, et de vingt-quatre *gérousiastes*, 5 probablement aussi nommés par lui, chaque année. C'est à ce sénat que revenaient de droit toutes les grandes affaires : les préparatifs de guerre, par exemple, les levées, les enrôlements étaient faits par lui : il nommait le général d'armée, et lui adjoignait un certain nombre de 10 *gérousiastes*, parmi lesquels se recrutaient les officiers en sous-ordre ; il recevait enfin toutes les dépêches d'État. On doute qu'à côté de ce conseil restreint, il y en ait eu un autre plus nombreux : en tout cas, son autorité n'aurait eu que peu de poids. Les rois n'ont pas eu davantage 15 de pouvoir ou d'influence : ils siégeaient comme *grands juges*, voilà tout : et ce nom leur est souvent donné (*schofeth*, *suffètes : prætores*). Les généraux étaient bien plus forts. Enfin, les Carthaginois pratiquaient souvent le cumul, et l'on voit, sans qu'il faille s'en étonner, le 20 même homme à la fois suffète dans la cité et général à la tête de l'armée.

Au-dessus de la Gérousie, au-dessus des fonctionnaires suprêmes siégeait le *conseil des Cent-Quatre*, ou plus brièvement le *conseil des Cent* ou des *Juges*, vraie cita- 25 delle de l'oligarchie carthaginoise. Ils n'existèrent point à l'origine, et pareils aux *Éphores* spartiates, ils étaient sortis de l'opposition aristocratique, à titre de réaction contre l'élément monarchique qui se manifestait au sein des institutions. La vénalité des charges, le petit nombre 30 des citoyens appelés à avoir part commune aux fonctions suprêmes, laissaient prise au danger : une famille puissante entre toutes par sa richesse et la gloire des armes, la famille de Magon, semblait prête à mettre la main sur le gouvernement des affaires, en temps de paix et 35 de guerre, et sur l'administration même de la justice. Il fallut conjurer le péril ; de là une réforme, contem-

poraine sans doute des *décemvirs* de Rome, et la création du nouveau corps des *Juges*. Tout ce que nous en savons, c'est que l'entrée dans les *Cent-Quatre* était subordonnée à l'exercice préalable de la *questure ;* mais que pour être admis parmi eux, le candidat avait encore à passer par l'élection et les votes de ce qu'Aristote nomme les *Pentarchies* (*quinquevirs*), lesquelles se recrutaient d'elles-mêmes. De plus, bien que nommés pour l'année seulement, sans doute, les juges surent se faire continuer au delà, à vie même, dans leurs fonctions ; ce qui fait que les Romains et les Grecs les désignent souvent par le nom de *sénateurs*. Quoi qu'il en soit des attributions de détail, demeurées pour nous obscures, les hauts magistrats constituent dans leur essence un corps tout oligarchique, formé et choisi dans son propre sein par une aristocratie prévoyante. Citons un fait caractéristique : à Carthage, à côté du bain public destiné aux simples citoyens, il y avait le *bain des juges*. Leur principale mission en faisait une sorte de *jurés* politiques, devant eux le général rendait compte de sa gestion de guerre ; devant eux et le cas échéant, étaient appelés de même les suffètes et les gérousiastes à leur sortie de charge : impitoyables et cruels dans leur droit de sentence arbitraire, ils envoyaient bien souvent l'accusé à la mort. Comme il arrive toujours, là où l'exécutif est placé sous une surveillance effective, le centre du pouvoir s'était déplacé, et du corps contrôlé avait passé au corps contrôlant. Par un effet naturel, celui-ci s'immisça tous les jours davantage dans l'administration : la *Gérousie* en vint à lui soumettre les dépêches d'État importantes, avant de les notifier au peuple, et bientôt, devant la menace d'un jugement mesuré sur le succès ou l'insuccès, hommes d'État et généraux se sentirent comme paralysés dans les conseils de la cité, et sur les champs des bataille.

Le peuple, à Carthage, s'il n'était pas réduit, comme à Sparte, à assister passivement aux actes publics du gou-

vernement, n'a pas joui pour cela d'une beaucoup plus grande influence. Dans les élections aux sièges de la Gérousie, la corruption électorale était tout : s'agissait-il de nommer un général, le peuple était interrogé, il est vrai, mais quand, en réalité, le choix avait été fait à l'avance par la désignation des gérousiastes. Ailleurs, on ne le consultait que selon le libre arbitre de la Gérousie, ou que s'il y avait là désaccord. Enfin, point de tribunaux populaires. Une telle insignificance politique chez le peuple tenait sans doute à son organisation même : peut-être que les *associations de repas en commun* (ainsi on les nommait), pareilles aux *phidities* lacédémoniennes, n'étaient-elles autre chose que des corporations exclusives et oligarchiques. En tous cas, nous voyons qu'on distinguait entre les *citoyens* proprement dits et les *artisans* et *manœuvres*, d'où l'on peut conclure que ces derniers n'avaient qu'une humble condition, sans droits aucuns.

Rassemblons tous ces traits divers. La constitution carthaginoise met le gouvernement dans la main des riches, ainsi qu'il arrive dans toute cité sans classe moyenne, et composée d'une plèbe urbaine, pauvre et vivant au jour le jour, et d'une classe de gros trafiquants, de riches planteurs et de hauts fonctionnaires. Carthage a pour habitude, quand les notables sont tombés et appauvris, de leur rendre la richesse aux dépens de ses sujets : elle les envoie dans les villes de son empire à titre d'officiers d'impôt et de corvée, signe infaillible de corruption dans toute oligarchie. Aristote, il est vrai, voit là la cause de la solidité éprouvée des institutions carthaginoises. Je conviens que jusqu'à son temps, Carthage n'avait passé par aucune révolution qui méritât ce nom. La foule était sans chefs. L'oligarchie savante des riches avait toujours des avantages matériels à offrir à quiconque se montrait intelligent, ambitieux et besogneux ; et quant à la plèbe, on lui fermait la bouche avec

les miettes de pain jetées en récompense d'un vote électoral, ou tombées de la table des grands. Que sous un tel régime il y eût prise pour une opposition démocratique, on le conçoit facilement; mais à l'heure où commencèrent les guerres avec Rome, cette opposition était encore sans force. Plus tard, après les désastres de l'armée, son influence politique grandit bien plus vite qu'à Rome, où s'agite un parti pareil. Alors, les assemblées populaires veulent dire le dernier mot dans les grandes questions, et dépouillent l'oligarchie de son omnipotence. A la fin des guerres d'Hannibal, et sur la motion même du grand capitaine, on décidera que nul membre du conseil des *Cent* ne pourra siéger plus de deux ans. La démocratie coule désormais à pleins bords: elle seule alors eût sauvé Carthage, si Carthage avait pu être sauvée. L'opposition, d'ailleurs, avait pour mobile, il le faut bien reconnaître, un patriotisme puissant, en même temps que l'ardeur des réformes; mais les appuis solides lui manquaient: tout était gâté et pourri sous elle.

Le peuple, au dire des Grecs instruits, qui le comparent à celui d'Alexandrie, se montra au plus haut point indiscipliné, incapable de mériter et conquérir la puissance; et l'on avait à se demander, en vérité, à quoi les révolutions pouvaient être bonnes, faites seulement par de jeunes fous et les mauvais sujets de la rue.

En matière de finances, Carthage a droit à la première place entre tous les États de l'antiquité. Le plus grand historien des Grecs déclare qu'au temps des guerres du Péloponèse, la ville phénicienne l'emportait par sa richesse sur toutes les cités de l'Hellade; il compare ses revenus à ceux du Grand Roi; et Polybe aussi l'appelle: "*la plus opulente cité de l'univers.*" L'agriculture était florissante et industrieuse: les généraux, les hommes d'État aimaient, comme à Rome, à y consacrer leurs exemples et leurs enseignements, témoin le *traité* spécial écrit par Magon,

et que plus tard les Romains et les Grecs considéreront comme le code de *l'Agronomie rationnelle;* qui sera traduit en grec; que le Sénat romain donnera l'ordre de mettre également en latin, et qu'il propagera officiellement parmi les possesseurs fonciers de l'Italie. Ce qui caractérise l'agriculture phénicienne, c'est son étroite alliance avec la loi du capital. Le laboureur de Carthage tient à maxime de ne pas disperser ses ressources en argent sur un terrain plus grand qu'elles ne le comportent; il pratique avant tout la *culture intensive.* Les régions libyques produisent en troupeaux innombrables les chevaux, les bêtes à cornes, les brebis, les chèvres, richesse de leurs peuplades nomades, et dont Carthage sait aussi tirer bon parti. Comme ils en remontrent aux Romains en fait d'utilisation savante du sol, les Carthaginois leur enseignent encore l'exploitation des nations sujettes: ils font rentrer dans leur ville la rente foncière "*de la meilleure partie de l'Europe*" et des riches terres de l'Afrique du nord, comblées alors des dons de la nature; de la *Byzacène* et de la petite *Syrte*, par exemple. Le commerce avait toujours été tenu à profession honorable chez eux: les fabriques, les armements, alimentés par le commerce, rapportaient des moissons d'or annuelles à quiconque s'était établi dans leur ville. Déjà, enfin, nous avons fait voir leur immense monopole accaparant tout le trafic d'importation et d'exportation dans les parages de la Méditerranée occidentale: de même, tout le négoce international entre l'ouest et l'est venait se concentrer dans leur port. D'ailleurs, chez eux, comme plus tard à Rome, la science proprement dite et les arts, s'assujettissant peu à peu à l'influence hellénique, étaient aussi cultivés, non sans succès. La littérature phénicienne avait son importance; et quand les Romains prirent Carthage, ils y trouvèrent de riches collections d'art, non créées, il est vrai, avec les produits indigènes, mais rapportées des temples de la Sicile conquise, et des bibliothèques non

moins précieuses. Mais ici encore l'esprit s'était mis au service du capital. La littérature punique, à en juger par le peu que nous en savons, se composait surtout d'écrits sur l'agriculture et la géographie : témoin le livre cité plus haut de Magon : témoin le fameux *Périple d'Hannon*, qu'une traduction grecque nous a conservé, et qui, affiché publiquement sur la muraille d'un temple, racontait le voyage de circumnavigation de cet amiral le long des côtés de l'Afrique de l'ouest. Les connaissances utiles, les langues étrangères étaient étudiées à Carthage, et nous voyons que sous ce dernier rapport elle était aussi avancée peut-être que la Rome impériale le devint dans les temps postérieurs. Les enseignements de la culture grecque y étaient tous dirigés dans les voies les plus pratiques. S'il est absolument impossible d'évaluer l'immense quantité des capitaux affluant dans ce *Londres* de l'ancien monde, on se fera du moins une idée de la fécondité des sources où il lui était donné de puiser, par ce seul fait, qu'en dépit de son organisation militaire excessivement coûteuse, et de son administration fiscale infidèle ou mal conduite, les contributions payées par les sujets et les douanes suffisaient à couvrir amplement les dépenses, et permettaient de ne demander aucun impôt aux citoyens. Après la seconde guerre punique, alors que l'empire de Carthage était brisé déjà, il suffit d'un certain remaniement dans le système financier pour parfaire aussitôt, et de même sans création d'impôt nouveau, aux dépenses courantes, et au paiement de l'annuité de 1,275,000 fr. à servir aux Romains. Enfin, 14 ans après la paix, Carthage offrit à ceux-ci de verser en une fois les 36 termes restant à courir. Mais ce n'est point seulement par la grandeur de ses revenus que se manifestait la supériorité financière de la ville phénicienne : nous constatons aussi chez elle, et chez elle seule, parmi les grands États du monde ancien, l'observation de principes économiques qui n'appartiennent

d'ordinaire qu'aux temps modernes, aux temps plus avancés dans la science économique. Carthage prête et emprunte aux autres puissances. Dans son système des valeurs elle fait entrer l'or et l'argent en lingots, 5 les monnaies d'or et d'argent pour son commerce de Sicile, et enfin un signe de convention, sans valeur matérielle, et dont l'usage est encore inconnu partout ailleurs. Si un État pouvait n'être qu'une vaste entreprise de spéculation commerciale il faudrait convenir que 10 jamais sa fonction ne s'est mieux et plus complétement réalisée.

Comparons maintenant les deux puissances rivales. Les Romains et les Carthaginois constituaient deux peuples agriculteurs et marchands, avant tout : chez l'un 15 et l'autre, la situation faite aux arts et à la science, situation toute subordonnée et pratique, était au fond semblable : seulement, Carthage avait sur Rome une notable avance. Mais chez la première, l'argent l'emportait sur le sol : à Rome, au contraire, le sol l'emportait 20 encore sur l'argent ; et tandis qu'en Afrique les grands propriétaires et possesseurs d'esclaves accaparaient l'agriculture, à Rome, à cette époque, la plupart des citoyens mettaient la main à la charrue. Ici, le peuple possédait d'ordinaire : à Carthage, il était exclu de la propriété ; il 25 appartenait à l'or des riches, ou au premier cri de réforme des démagogues. L'opulence et le luxe, apanage des grandes places de commerce, régnaient déjà dans la ville phénicienne : chez les Romains, extérieurement du moins, les mœurs et la police maintenaient assez fortement 30 l'austérité antique et les habitudes frugales. Quand les envoyés de Carthage revinrent pour la première fois d'Italie, ils racontèrent à leurs collègues que, dans les relations intimes et réciproques entre sénateurs romains, la simplicité dépassait toute imagination ; qu'il n'y avait 35 pour tout le sénat qu'un seul service de table en argent ; qu'on le portait dans chaque maison où étaient invités

les convives et les hôtes ! J'insiste sur ce trait plaisant : il est le signe de l'état économique des deux cités.

Les deux constitutions appartenaient au régime aristocratique. Le sénat romain, les juges de Carthage exerçaient le pouvoir, les uns et les autres, dans des conditions politiques absolument pareilles. Les deux gouvernements obéissent à la même pensée, à Rome et à Carthage : témoin, chez celle-ci, la dépendance où sont maintenus les divers fonctionnaires, la défense faite aux citoyens d'apprendre le grec sans autorisation, et l'injonction de ne communiquer avec les Grecs que par l'intermédiaire du truchement officiel. Mais à Carthage, la tutelle de l'État se souille par des rigueurs cruelles, par les excès d'un arbitraire poussé jusqu'à l'enfantillage : à côté, les peines de *simple police* et la *note de censure*, à Rome, semblent douces et intelligentes à la fois. Le sénat romain, accessible à quiconque brillait par ses talents, était la représentation vivante du peuple ; il avait confiance dans le peuple, et n'avait rien à redouter des hauts magistrats. A Carthage, le sénat avait sa raison d'être dans le contrôle jaloux de l'administration par un pouvoir en réalité maître du gouvernement suprême ; il ne représentait que quelques familles plus considérables : en haut, en bas, partout, la méfiance était sa loi ; ne sachant jamais ni si le peuple irait où il le voulait conduire, ni si les magistrats n'aspiraient point à quelque dangereuse usurpation. Aussi, voyez la marche ferme et réglée de la politique romaine ! L'insuccès ne la fait point reculer ; les faveurs de la fortune n'endorment pas sa vigilance et ne l'arrêtent jamais à moitié route. Nous verrons les Carthaginois, au contraire, éviter le combat au moment même où un dernier effort pourrait tout sauver peut-être ; ils se dégoûtent des desseins les plus vastes, les plus nationaux : ils oublient l'édifice à demi bâti et qui s'écroule ; puis, tout à coup, au bout de quelques années, ils reviennent, mais trop tard, à la

charge. Par suite, à Rome, tout magistrat habile marche en plein accord avec le gouvernement; tandis qu'à Carthage, presque toujours il est en guerre ouverte avec les sénateurs: pour leur résister, il viole la constitution et
5 fait cause commune avec les partis révolutionnaires.

Carthage et Rome avaient toutes deux à administrer des peuples de la même nationalité que la leur propre, et de nombreux peuples étrangers. Mais la seconde avait successivement admis à la cité toutes les tribus
10 romaines les unes après les autres, et quant aux villes latines, elle leur en avait également ouvert l'accès légal. La première, au contraire, se ferme et s'isole, elle ne laisse même pas l'espoir aux provinces sous sa dépendance d'arriver jamais à l'égalité civile. Les alliés de
15 Rome avaient part aux profits de sa victoire, aux domaines conquis notamment. Enfin, dans les autres pays soumis, la république voulait donner des satisfactions matérielles aux notables et aux riches, visant ainsi à se créer un parti dévoué. Carthage, non contente de gar-
20 der pour elle seule tout le butin de la guerre, enlève jusqu'à la liberté du commerce aux villes les plus favorablement traitées. Jamais Rome n'a totalement ravi leurs droits d'autonomie intérieure aux cités qu'elle frappait des plus rigoureuses mesures; jamais elle ne
25 leur a imposé une taxe régulière. Carthage, elle, envoyait partout ses intendants; surchargeait jusqu'aux anciennes cités phéniciennes d'impôts périodiques et excessifs, et courbait sous une sorte de servitude politique les nationalités tombées en son pouvoir. Aussi, dans
30 tout l'empire carthaginois-africain, à l'exception d'Utique, peut-être, on n'eût pas pu rencontrer une seule localité pour qui la ruine de la métropole ne fût un bienfait matériel ou politique. Dans l'empire romano-italique, on n'en eût pas trouvé une qui n'eût plus perdu que
35 gagné, au contraire, à la chute d'un régime toujours soucieux des intérêts matériels de tous, et qui se gardait

d'irriter les opposants par des mesures extrêmes, ou de les pousser au combat. Les hommes d'État de Carthage croyaient tenir leurs sujets phéniciens par la crainte d'une révolte des Libyens indigènes; ils croyaient tenir les grands possesseurs fonciers par le lien du *signe représentatif* monétaire. Dans leur erreur grossière, ils appliquaient le calcul du commerçant à des matières où il n'a rien à voir; et l'expérience des faits a démontré qu'en dépit du relâchement apparent de son lien fédéral, la Symmachie romaine, inébranlable à l'égal d'un mur de roc, a su repousser les attaques de Pyrrhus, tandis que la Symmachie carthaginoise se déchira comme une toile d'araignée le jour même où une armée étrangère mit le pied sur la terre africaine. Avons-nous besoin de rappeler les débarquements d'*Agathocle* et de *Régulus*, et la *guerre des mercenaires?* L'hostilité des Africains contre Carthage est certaine; et dans cette dernière circonstance, par exemple, on voit les femmes libyennes donner leurs bijoux pour défrayer la révolte: en Sicile, toutefois, il semble que les Carthaginois, s'étant montrés plus doux, y aient été récompensés par un résultat meilleur. Leurs sujets y jouissaient d'une certaine franchise commerciale avec le dehors: le trafic intérieur s'y faisait non plus avec la monnaie conventionnelle de Carthage, mais avec la monnaie grecque ordinaire: enfin les Siciliens se mouvaient plus librement qu'il n'était permis de le faire aux Sardes et aux Libyens. Que si Carthage avait pu prendre Syracuse, les choses eussent assurément changé: mais Syracuse tint bon, et les possessions carthaginoises continuant à vivre sous une loi tolérable, au milieu des dissensions cruelles qui déchiraient les cités gréco-siciliennes, il se forma dans l'île un parti vraiment carthaginois dont la persistante influence a marqué sa trace jusque dans les écrits de *Philinos* d'Agrigente. C'est lui qui, même après la conquête romaine, a raconté les grandes guerres puniques, demandant de préférence ses

inspirations à des sources tout africaines. Quoi qu'il en soit, et pris en masse, les Siciliens, en tant que sujets et Hellènes, ont dû détester Carthage au moins autant que les Samnites et les Tarentins ont haï les Romains.

5 Sous le rapport des ressources financières, Carthage était, sans nul doute, bien au-dessus de Rome. Mais celle-ci rachetait son désavantage, à raison de ce que les sources de la richesse africaine, tributs, douanes et autres, pouvaient tout à coup tarir au moment du plus 10 pressant besoin, et bien plus tôt qu'à Rome : la guerre coûtait aussi démesurément plus cher aux Carthaginois. Le système des guerres différait essentiellement chez les deux peuples, quoique sous plus d'un rapport il y eût équilibre des forces. Quand Carthage fut prise, elle 15 comptait encore 700,000 têtes, femmes et enfants compris : on ne peut dès lors lui assigner une population moindre que celle-là à la fin du ve siècle, alors qu'elle pouvait à elle seule mettre 40,000 Hoplites en campagne. Au commencement du même siècle, Rome, 20 placée dans des conditions semblables, avait levé une armée de citoyens aussi nombreuse ; et plus tard, après les agrandissements de territoire qui signalèrent cette époque, elle aurait pu en lever une du double plus forte. Mais la supériorité de ses ressources militaires 25 ne se doit pas seulement mesurer au nombre des citoyens proprement dits, ayant l'aptitude aux armes. Quelque soin que l'on prît à Carthage d'appeler aussi les citoyens au service, on n'y pouvait ni donner la force physique de l'homme des champs au simple 30 artisan et à l'ouvrier de fabrique, ni surtout vaincre l'insurmontable répugnance du Phénicien pour le métier de la guerre. Au ve siècle, on voit encore combattre, dans les expéditions de Sicile, "une troupe sacrée" de 2,500 Carthaginois : au vi^e^, à l'exception des 35 officiers, on n'en rencontre plus un seul dans les armées appartenant à Carthage, et notamment dans

les corps espagnols. Le paysan romain n'est pas seulement immatriculé dans les milices; il est aussi dans le rang sur le champ de bataille. Les mêmes résultats se constatent au regard des nationalités alliées de l'une et de l'autre République: les Latins font le même service que les soldats citoyens de Rome: mais les Libyphéniciens sont aussi peu propres que les Carthaginois eux-mêmes aux choses de la guerre, et ils l'aiment encore moins; si bien qu'ils s'arrangent pour ne pas se rendre aux armées, et que les villes rachètent, à prix d'argent, sans doute, l'exemption des contingents qu'elles doivent. Dans la première armée hispano-carthaginoise dont fasse mention l'histoire, sur les 15,000 hommes environ qui la composent, on compte à peine un escadron de 250 cavaliers venus d'Afrique, Libyphéniciens pour la plupart. Le noyau des troupes carthaginoises se recrutait de Libyens. Ceux-ci, instruits par d'habiles officiers, pouvaient, à la vérité, fournir une bonne infanterie: leur cavalerie légère était incomparable, à certains égards. Ajoutez-y les levées faites chez les peuplades libyennes ou espagnoles plus ou moins soumises, et surtout les fameux *frondeurs* des Baléares, tenant le milieu entre un contingent confédéré et un contingent mercenaire. Enfin, dans les cas d'urgence, Carthage embauchait la soldatesque à louer dans les pays étrangers. Une telle armée pouvait être réunie vite et sans peine, à quelque nombre qu'il plût de la porter. Sous le rapport du personnel en officiers, de l'habitude des armes et du courage, elle pouvait aussi être amenée à se mesurer avec les légions romaines; mais pour faire des soldats de ces masses confuses, il fallait du temps, alors que souvent l'heure et le danger pressaient. Les milices romaines, au contraire, étaient à tout instant prêtes à se mettre en marche; et ce qu'il faut surtout noter, pendant que les troupes carthaginoises n'avaient pour lien que l'honneur militaire et la cupidité, les soldats romains se sentaient unis et associés par tous

les liens et les intérêts d'une patrie commune. Aux yeux de leur officier, les soldats carthaginois valaient ce que valent aujourd'hui les munitions de guerre et les boulets de canon. Étaient-ils Libyens, celui-ci n'en
5 faisait pas plus de cas. Aussi, quelles abominations les généraux de Carthage ne se permettaient-ils pas envers eux? Témoin la trahison d'*Himilcon* envers son corps d'armée libyen, en 396, trahison suivie d'une révolte terrible, et qui mérita aux Carthaginois l'injure prover-
10 biale et funeste de *la foi punique*. Tout le mal que peut causer dans l'État une armée se recrutant parmi les *fellahs* et les mercenaires, Carthage l'a éprouvé par l'effet de son système; et souvent ses bandes de *soudards* lui ont été plus dangereuses que l'ennemi.

15 Les vices de son état militaire sautaient aux yeux, et les chefs du gouvernement tentèrent tous les moyens pour y porter remède. Les caisses du trésor tenues pleines, les arsenaux regorgeant d'armes permettaient l'équipement immédiat des soldats gagés. On veillait à
20 l'entretien des engins et des machines, cette artillerie des anciens. Les Carthaginois les construisaient encore mieux que les Siciliens eux-mêmes; ils avaient des éléphants toujours prêts, depuis que ces animaux avaient pris la place des chars de combat: dans les casemates de
25 la ville, on voyait des écuries pour 300 bêtes de bataille: mais comme Carthage n'osa jamais fortifier les villes soumises, celles-ci, comme le plat pays, appartenaient sans coup férir à toute armée qui débarquait en Afrique. Il n'en était point ainsi en Italie, où la plupart des villes
30 conquises avaient gardé leurs murailles, et où les Romains, jetant sur toute la péninsule le vaste réseau de leurs forteresses, y avaient implanté leur indestructible domination. A Carthage, en revanche, on voyait accumulées toutes les défenses que l'art et l'argent avaient pu
35 réunir. Plusieurs fois la ville ne dut son salut qu'à la force de ses murailles; tandis que Rome, défendue

principalement par sa situation politique et son système militaire, n'a jamais subi de siège en règle.—Le véritable boulevard de Carthage fut sa marine; aussi lui prodigua-t-elle tous ses soins. Là les navires étaient mieux construits, mieux commandés qu'en Grèce: là 5 furent lancées pour la première fois des galères ayant plus de trois ponts à rameurs. Les navires carthaginois, comptant cinq ponts à l'ordinaire, se montraient plus fins coureurs que les vaisseaux des Grecs: les rameurs, tous esclaves d'État, ne sortaient pas des bagnes et 10 étaient admirablement exercés: les capitaines étaient instruits et pleins d'audace. Ici, la supériorité marquée appartenait à Carthage; et les Romains, avec leurs quelques navires provenant des Grecs alliés, ou des arsenaux de la République en plus petit nombre encore, 15 n'auraient pas pu seulement se montrer en haute mer devant les flottes de sa rivale, maîtresse absolue de toutes les eaux de l'Ouest.

Pour nous résumer et conclure, après ce long parallèle de Rome et de Carthage, nous souscrivons au jugement 20 porté par un Grec contemporain, à la fois clairvoyant et impartial. Au début de leurs guerres, les forces se balançaient entre les deux grandes républiques. Ajoutons, et rappelons surtout que si Carthage n'avait rien omis de ce que peuvent procurer l'intelligence et la ri- 25 chesse, en fait de moyens d'attaque et de défense, elle était restée impuissante à remplir l'énorme lacune d'une armée nationale, et à élever sur un pied solide l'édifice d'une Symmachie vraiment phénicienne. Rome ne pouvait être attaquée qu'en Italie: Carthage ne pouvait 30 aussi l'être qu'en Afrique. Le fait est incontestable. Pour celle-ci, de plus, il était de même certain qu'elle ne saurait pas toujours éviter une telle attaque. La navigation était encore dans l'enfance: une flotte ne constituait pas chez les peuples une sorte de richesse héréditaire; et 35 il s'en pouvait construire en tout lieu où se trouvaient à

la fois les bois, le fer et l'eau. Quelque puissante que fût une cité, elle n'avait pas les moyens, on le comprend, d'empêcher le débarquement, même d'un ennemi plus faible; et l'Afrique en a fait maintes fois l'expérience. Agathocle ayant montré la route, on vit bientôt un général romain suivre ses traces. Un jour, la guerre commença en Italie, apportée par une armée d'invasion; un autre jour, tirant vers sa fin, elle fut reportée en Libye, et se transforma aussitôt en un long siége. A dater de ce moment, à moins de hasards heureux, Carthage était condamnée à tomber, en dépit des plus héroïques, des plus opiniâtres efforts.

THE battle of Mylae is not the most important nor the most stirring event of the First Punic War, in which Rome and Carthage fought for Sicily, and of which Hamilcar, father of Hannibal, is the hero. But it marks the appearance of the Romans as a maritime power, and exhibits their characteristic genius for innovations no less practical than daring.

BATTLE OF MYLAE.

POLYBIUS.

Fatigués des longueurs d'une guerre inutile, les Romains décidèrent de construire des vaisseaux à cinq rangs de rames et vingt trirèmes. L'inhabileté des ouvriers à construire ces quinquérèmes, dont l'usage était tout à fait inconnu en Italie, leur causa de grands embarras. Mais c'est par là surtout qu'éclatent la grandeur et l'audace de Rome en ses desseins. Les Romains qui, loin d'avoir les ressources nécessaires en marine, n'en avaient absolument aucune, qui jusqu'alors n'avaient jamais songé à paraître sur mer, en conçoivent tout à coup l'idée, et ils la suivent avec tant de hardiesse, que pour coup d'essai

ils vont se mesurer avec les Carthaginois, qui tenaient de leurs ancêtres, comme un bien héréditaire, l'empire maritime. Une preuve plus convaincante de la vérité de mes paroles et de leur singulière audace, c'est que, lorsqu'ils voulurent faire passer les troupes à Messine, non-seulement ils n'avaient aucun vaisseau ponté, mais ils ne possédaient pas même un navire, un esquif. Ce fut sur des pentécontores et des trirèmes empruntés aux Tarentins, aux Locriens, aux Eléates et aux Napolitains qu'ils transportèrent leurs soldats. Tandis qu'ils traversaient le détroit, les Carthaginois vinrent à leur rencontre, et un des vaisseaux africains, qu'emporta trop loin son ardeur, échoua contre le rivage. Il tomba au pouvoir des Romains, et ceux-ci construisirent leur flotte sur ce modèle. Il est manifeste que, sans cet heureux hasard, ils n'eussent jamais pu, dans leur ignorance, réaliser leurs desseins.

Cependant les commissaires chargés de ces vastes préparatifs s'occupaient activement de mettre les vaisseaux en état, tandis que d'autres formaient les équipages et les exerçaient sur terre dans l'art de ramer. Voici comment : ils faisaient asseoir les rameurs sur le rivage dans le même ordre que sur des vaisseaux, plaçaient au milieu d'eux leur chef et les habituaient à se jeter en arrière en amenant tous leurs mains vers leur poitrine, à se baisser ensuite en les reculant, à commencer, à finir leurs mouvements au signal du maître. Dès que ces hommes furent suffisamment instruits, on mit à flot les vaisseaux à peine achevés, et après quelques épreuves sérieuses faites sur la mer, la flotte se hâta de descendre le long de l'Italie.

Leurs vaisseaux étaient mal construits, et, pour remédier à cet inconvénient, on imagina une machine que depuis on appela *corbeau*, et qui leur fut alors d'un grand secours. En voici la description : sur la proue s'élevait une solive arrondie dont la hauteur était de quatre brasses

et le diamètre de trois palmes. Au sommet de cette solive était assujétie une poulie; et sur un des côtés se dressait une échelle garnie de planches transversales fortement unies entre elles; elle était large de quatre
5 pieds et haute de six brasses. On avait pratiqué dans le plancher de cette échelle un trou d'une forme oblongue et qui enchâssait la solive à l'endroit où l'échelle comptait déjà deux brasses. Sur les flancs de cette même échelle, dans toute sa longueur, régnait un parapet qui allait jus-
10 qu'aux genoux. L'extrémité de l'échelle portait une espèce de pilon en fer aiguisé et surmonté d'un anneau. Cet anneau donnait passage à un câble, qui, au moment où l'on allait se heurter, faisait jouer la poulie du haut de la solive, et lançait le corbeau sur la proue ou bien encore
15 sur le côté du navire ennemi, quand on virait de bord pour éviter le choc d'un vaisseau venant vous prendre en flanc. Si le corbeau engagé dans les planches enchaînait les deux navires de manière qu'ils fussent rapprochés dans toute leur longueur, les soldats montaient pêle-mêle
20 à l'abordage; mais lorsqu'ils avaient seulement frappé la proue, ils descendaient deux à deux sur le pont. Les premiers rangs de la colonne paraient, à l'aide de leurs boucliers, les coups qu'on leur portait en face; ceux qui suivaient protégeaient leurs flancs contre les blessures en
25 appuyant leurs boucliers mêmes sur le parapet. Ainsi préparés, les Romains attendaient le moment du combat.

Duilius, instruit des ravages exercés par les Carthaginois sur le territoire de Myles, appareilla avec toutes ses forces. Les Carthaginois, pleins de joie, se hâtèrent de
30 détacher cent trente de leurs navires, et, dans le mépris où ils étaient de l'inexpérience romaine, coururent droit à l'ennemi comme à une proie certaine, sans même lui faire l'honneur de se mettre en ordre pour le combattre. Leur chef était cet Hannibal qui, pendant la nuit, avait
35 fait sortir furtivement les troupes d'Agrigente; il montait un vaisseau à sept rangs de rames, qui autrefois avait

appartenu au roi Pyrrhus. Lorsqu'en approchant, les soldats africains aperçurent au-dessus de chaque proue la tête menaçante des corbeaux, ils hésitèrent un instant, déconcertés à la vue de cette machine nouvelle ; puis, rendus à leur premier dédain, ils commencèrent hardiment l'attaque. Mais bientôt les corbeaux, enchaînant tour à tour les vaisseaux, vomirent sur le pont les Romains prêts à combattre, et une partie des ennemis fut massacrée ; le reste rendit les armes, frappé de stupeur. En définitive, la bataille s'était changée en une espèce de combat sur terre. Les Carthaginois perdirent avec tout l'équipage les trente premiers navires qui avaient ouvert la bataille, et celui même qui portait le général ne put échapper au vainqueur. Annibal seul parvint, par un bonheur extrême et par d'incroyables efforts, à se sauver sur un esquif. Cependant le reste de la flotte des Carthaginois faisait déjà les manœuvres nécessaires pour l'abordage. Mais lorsqu'ils virent de près en quel triste état se trouvaient les premiers vaisseaux, ils virèrent de bord et s'étudièrent surtout à éviter par des détours les atteintes du corbeau. Confiants en la vitesse de leurs navires, et voltigeant tantôt sur le flanc des vaisseaux romains, tantôt sous la poupe, ils espérèrent un instant pouvoir les aborder sans danger. Ils n'y réussirent pas. Les machines romaines les entourèrent si bien de leurs mouvements habilement combinés, que tous ceux qui approchaient étaient aussitôt pris. Enfin, déroutés par cette manière de combattre si étrange, et forcés à plier, ils s'enfuirent de toutes parts avec une perte de cinquante vaisseaux.

THE First Punic War was over, and Rome, in the breathing-space afforded her, inaugurated her provincial system with Sicily, the prize of that desperate contest, and Sardinia, wrested from her rival while at war with her own mercenaries (the truceless war), crushed the pirates of Illyrium, defeated the Gauls in North Italy and consolidated her power. The interval was invaluable to Rome. Now from Spain came the great Carthaginian to challenge the hereditary foe of his country on her own ground, and the war began around which all the story of Rome seems to centre. Except for a brief space when the Cimbri and the Teutones struck terror into the hearts of the Italians, Rome never after the Second Punic was in any danger from foreign invasion, until, centuries later, the vast fabric of her Empire began to crumble away before the nations which finally overwhelmed it.

HANNIBAL.

MOMMSEN.

Quoiqu'il en soit, au commencement de l'an 220 Hasdrubal tombe sous le fer d'un assassin, et les officiers de l'armée d'Espagne élisent pour son successeur *Hannibal*, le fils aîné d'Hamilcar. Le nouveau général, était bien jeune
5 encore : né en 249, il était à sa vingt-neuvième année. Mais il avait beaucoup vécu : ses souvenirs d'enfance lui montraient son père combattant en pays étranger, et victorieux sur le mont d'*Eirctè ;* il avait assisté à la paix conclue avec Catulus ; il avait partagé avec Hamil-
10 car invaincu les amertumes du retour en Afrique, les angoisses et les périls de la guerre Libyque ; il avait tout enfant suivi son père dans les camps : à peine adolescent il s'était distingué dans les combats. Leste et robuste, il courait et maniait les armes excellemment ; il était le plus
15 téméraire des écuyers ; il n'avait pas besoin de sommeil ; en vrai soldat, il savourait un bon repas ou endurait la faim sans peine. Quoi qu'il eût vécu au milieu des camps, il avait reçu la culture habituelle chez les Phé-

niciens des hautes classes. Il apprit assez de grec, devenu général, et grâce aux leçons de son fidèle *Sosilon* de Sparte, pour pouvoir écrire ses dépêches dans cette langue. Adolescent, il avait fait, je l'ai dit, ses premières armes sous les ordres et sous les yeux de son père : il l'avait vu tomber à ses côtés durant la bataille. Puis, sous le généralat du mari de sa sœur, Hasdrubal, il avait commandé la cavalerie. Là, sa bravoure éclatante et ses talents militaires l'avaient aussitôt signalé entre tous. Et voilà qu'aujourd'hui la voix de ses égaux appelait le jeune et habile général à la tête de l'armée. C'était à lui qu'il appartenait de mettre à exécution les vastes desseins pour lesquels son père et son beau-frère avaient vécu et étaient morts. Appelé à leur succéder, il sut être leur digne héritier. Les contemporains ont voulu jeter toutes sortes de taches sur ce grand caractère : les Romains l'ont dit cruel, les Carthaginois l'ont dit cupide. De fait, il haïssait comme savent haïr les natures orientales : général, l'argent et les munitions lui manquant à toute heure, il lui fallut bien se les procurer comme il put. En vain la colère, l'envie, les sentiments vulgaires ont noirci son histoire, son image se dresse toujours pure et grande devant nos regards. Si vous écartez de misérables inventions qui portent leur condamnation avec elles-mêmes, et les fautes mises sous son nom et qu'il faut reporter à leurs vrais auteurs, à ses généraux en second, à *Hannibal Monomaque*, à *Magon le Samnite*, vous ne trouvez rien dans les récits de sa vie qui ne se justifie ou par la condition des temps ou par le droit des gens de son siècle. Tous les chroniqueurs lui accordent d'avoir réuni, mieux que qui que ce soit, le sang-froid et l'ardeur, la prévoyance et l'action. Il eut par-dessus tout l'esprit d'invention et de ruse, l'un des caractères du génie phénicien ; il aima à marcher par des voies imprévues, propres à lui seul. Fertile en expédients masqués et en stratagèmes, il étudiait avec un soin inouï

les habitudes de l'adversaire qu'il avait à combattre. Son armée d'espions (il en avait à demeure jusque dans Rome) le tenait au courant de tous les projets de l'ennemi : on le vit souvent, déguisé, portant de faux cheveux, explorant et sondant çà et là. Son génie stratégique est écrit sur toutes les pages de l'histoire de ce siècle. Il fut aussi homme d'État du premier ordre. Après la paix avec Rome, on le verra réformer la constitution de Carthage ; on le verra, banni et errant à l'étranger, exercer une immense influence sur la politique des empires orientaux. Enfin, son ascendant sur les hommes est attesté par la soumission incroyable et constante de cette armée mêlée de races et de langues, qui, dans les temps même les plus désastreux, ne se révolta pas une seule fois contre lui. Grand homme enfin, dans le vrai sens du mot, il attire à lui tous les regards.

Passage of the Alps.

Mommsen.

L'opiniâtre résistance de Sagonte avait coûté à Hannibal toute une année. La campagne finie, il était revenu à Carthagène, y prenant, comme de coutume, ses quartiers d'hiver (219-218), et y préparant à la fois son expédition prochaine et la défense de l'Espagne et de l'Afrique. Comme son père et son beau-frère, il avait le commandement sur les deux contrées, et par conséquent aussi lui incombait le devoir de veiller à la protection de la métropole. Ses forces réunies se composaient d'environ cent vingt mille hommes de pied, de seize mille chevaux, de cinquante-huit éléphants, de trente-deux quinquérèmes armées en guerre, et de dix-huit quinquérèmes non armées, sans compter les éléphants et les navires laissés à Carthage. A l'exception

de quelques Ligures placés dans les troupes légères, il n'avait plus de mercenaires dans ses troupes. On y comptait aussi quelques escadrons phéniciens; mais le gros de l'armée était à peu près exclusivement formé des contingents des sujets de la Libye et de l'Espagne. Pour s'assurer de leur fidélité, Hannibal, avec sa profonde connaissance des hommes, leur avait donné une marque de grande confiance: ils eurent tous un congé durant l'hiver. Dans son patriotisme aux larges vues, bien différent de l'étroitesse d'esprit de ses compatriotes, le général avait promis sous serment aux Libyens de leur conférer le droit de cité dans Carthage, s'ils rentraient un jour vainqueurs de Rome en Afrique. Il n'employait d'ailleurs pas toutes ses troupes à l'expédition d'Italie. Vingt mille hommes retournèrent en Afrique, le plus petit nombre pour aller défendre Carthage et le territoire punique propre; la plus grande division restant cantonnée à la pointe occidentale du continent. L'Espagne garda douze mille fantassins, deux mille cinq cents chevaux, à peu près la moitié des éléphants, et la flotte qui continua de stationner sur la côte, Hannibal y donnant le commandement suprême à son frère plus jeune, Hasdrubal. S'il n'envoya que de faibles renforts dans la région phénicienne propre, c'est que Carthage, en cas de besoin, y pouvait suffire à tout. De même en Espagne, où les levées nouvelles se recrutaient sans peine, il assurait suffisamment ses derrières en n'y laissant qu'un noyau de solide infanterie, avec adjonction de ce qui constituait la force de l'armée carthaginoise, à savoir, une bonne cavalerie et des éléphants. En même temps il prenait les plus exactes mesures pour avoir toujours ses communications faciles entre l'Afrique et l'Espagne: il laissait la flotte sur la côte, on vient de le voir, un corps nombreux occupant l'Afrique occidentale. Afin d'être plus sûr encore de la fidélité de ses soldats, il avait enfermé dans la forte place de Sagonte les otages des cités espagnoles; et

transportant ses troupes dans les pays les plus éloignés du lieu où elles avaient été levées, il avait de préférence gardé sous ses ordres immédiats les milices de l'Afrique orientale, envoyé les Espagnols dans l'Afrique de l'ouest, et les Africains de l'ouest à Carthage. Il avait donc pourvu à tout du côté de la défense.

Les dispositions pour l'offensive n'étaient pas moins grandioses. Carthage devait expédier vingt quinquérèmes armées de mille soldats, avec mission de descendre sur la côte occidentale de l'Italie et d'y porter le ravage. Une deuxième escadre de vingt-cinq voiles avait Lilybée pour objectif: cette ville devait être réoccupée. Mais ce n'étaient là que les détails plus modestes et accessoires de l'entreprise: Hannibal crut pouvoir s'en remettre à Carthage pour leur bonne exécution. Quant à lui, il avait décidé de partir pour l'Italie avec la grande armée, prenant en main l'exécution du plan sans nul doute conçu avant lui par son père. De même que Carthage n'était directement attaquable qu'en Libye; de même on ne joignait Rome que par l'Italie. Rome bien certainement voulait descendre en Afrique, et Carthage ne pouvait plus, comme autrefois, se limiter à des opérations secondaires, telles que la lutte en Sicile, ou la défensive sur son propre territoire. Les défaites y comportaient les mêmes conséquences désastreuses: la victoire n'y assurait point les mêmes résultats.—Mais comment, par où attaquer l'Italie? Assurément les routes de terre et de mer y conduisaient; mais si l'entreprise n'était point une sorte d'aventure désespérée, si Hannibal rêvait une expédition sérieuse, ayant un but vaste et stratégique à la fois, il lui fallait une base d'opérations plus rapprochée que l'Espagne ou l'Afrique. Rome étant maîtresse de la mer, une flotte, une forteresse maritime constituaient un mauvais appui. Il ne pouvait pas compter davantage sur les régions occupées par la Confédération italienne. En d'autres temps, en dépit des sympathies puissantes

éveillées par le nom grec, elle avait tenu ferme devant Pyrrhus : on ne pouvait s'attendre à la voir se dissoudre à l'apparition d'un général carthaginois. Entre le réseau des forteresses romaines et la forte chaîne des alliés de Rome, une armée envahissante ne serait-elle pas bientôt écrasée ? Seuls, les Ligures et les Gaulois offraient à Hannibal tous les avantages que les Polonais assurèrent à Napoléon dans ses campagnes contre les Russes, analogues sous tant de rapports avec l'expédition carthaginoise. Ces peuples frémissaient encore au lendemain de la guerre où avait péri leur indépendance : étrangers aux Italiques, menacés dans leur vie, voyant s'élever chez eux les premières enceintes des citadelles romaines et ces grandes voies qui les enveloppaient, ne croiraient-ils pas voir des sauveurs dans l'armée carthaginoise, où combattaient en foule les Celtes de l'Espagne ? Ne seraient-ils pas pour Hannibal un premier et solide point d'appui ? Ne lui fourniraient-ils pas et les approvisionnements et les recrues ? Déjà il s'était formellement abouché avec les Boïes et les Insubres, qui avaient promis des guides à son armée, un bon accueil à leurs frères de race, et des vivres sur la route. Ils devaient se soulever aussitôt que les Carthaginois auraient mis le pied sur le sol de l'Italie. Les événements de l'Est n'étaient pas moins propices à l'invasion. La Macédoine, dont la victoire de *Sellasie* venait de consolider l'empire dans le Péloponnèse, était mal avec Rome. *Démétrius de Pharos*, qui, trahissant son alliance avec la République, avait passé aux Macédoniens, et s'était vu chasser de son petit royaume, s'était réfugié à la cour du roi de Macédoine, et celui-ci avait refusé son extradition. Où pouvait on, ailleurs que dans les plaines du Pô, tenter la réunion contre l'ennemi commun des armées venues des bords du Bétis (*Guadalquivir*) et du Strymon (*Kara-sou* ou *Strouma*) ? Ainsi, les circonstances désignaient l'Italie du Nord comme le vrai point d'attaque : et déjà, en

230, preuve nouvelle des projets sérieux d'Hamilcar, les Romains, à leur grand étonnement, s'étaient heurtés, en Ligurie, contre un détachement de soldats carthaginois.— On s'explique moins bien pourquoi Hannibal préféra la
5 voie de terre à la voie de mer. Ni la suprématie navale des Romains, ni leur alliance avec Marseille ne pouvaient empêcher un débarquement sur la côte de *Genua* (*Gênes*): cela se comprend tout seul, et la suite le fit bien voir. Mais Hannibal avait à choisir entre deux écueils. Il
10 aima mieux sans doute ne point s'exposer aux dangers inconnus d'une traversée, aux vicissitudes d'une guerre navale, qui laissent toujours moins de prise à la prudence humaine, et il pensa qu'il était plus sage d'aller au-devant des Boïes et des Insubres, dont le concours lui
15 était sérieusement promis, nul n'en peut douter. D'ailleurs, débarquant à *Genua*, il n'en avait pas moins la montagne à franchir, et il ne lui était pas donné de savoir que les cols des Alpes étaient autrement ardus et difficiles que les passes de l'Apennin, dans la Ligurie. Enfin, la
20 route qu'il suivit était celle des anciennes migrations celtiques; des essaims plus nombreux que son armée avaient pénétré en Italie par les Alpes. L'allié et le sauveur des Gaulois italiens ne se croyait point téméraire en marchant sur leurs traces.

25 Donc, dès l'ouverture de la saison, Hannibal réunit sous Carthagène toutes les troupes composant la grande armée: quatre-vingt-dix mille hommes d'infanterie et douze mille chevaux; les deux tiers Africains, un tiers Espagnols. Il emmène trente-sept éléphants plutôt pour
30 en imposer aux Gaulois que comme renfort efficace de combat. Son infanterie n'avait plus rien de commun avec celle de Xanthippe, se cachant par peur derrière la ligne de ces grands animaux. Il n'était point homme à ignorer que c'était là une arme à deux tranchants, apportant la
35 défaite dans les rangs amis aussi souvent que chez l'ennemi. Aussi n'usait-il des éléphants qu'avec circon-

spection, et en petit nombre. Telle était l'armée avec laquelle il quitta Carthagène, et marcha vers l'Èbre, au printemps de 218. Des mesures prises à l'avance, et surtout des relations nouées avec les Celtes, des moyens, du but de son expédition, il laissa transpirer assez pour donner confiance même au simple soldat. Celui-ci, dont l'instinct militaire s'était développé sous les armes, pressentait partout les vues nettes et hardies, la main sûre et forte de son général, et il le suivait avec une aveugle foi dans ses voies inconnues. Puis, quand par ses paroles enflammées il leur montrait la patrie humiliée, les exigences insolentes de Rome, l'asservissement imminent de cette Carthage qui leur était chère, l'extradition honteuse de leur général et de ses officiers imposée comme condition de la paix, il les entraînait avec lui, ardents à la guerre, emportés par l'élan du civisme.

A Rome, la situation était ce qu'elle est souvent au sein des aristocraties les plus solidement assises et les plus prévoyantes. Certes, le gouvernement savait ce qu'il voulait, et il agissait. Malheureusement il n'agissait ni bien ni en temps utile. Depuis longtemps on aurait pu fermer les portes des Alpes, et en finir avec les Cisalpins : or on avait laissé les Alpes ouvertes, et les Cisalpins étaient encore redoutables. On aurait pu avec Carthage vivre en paix, et en paix durable, à la condition d'observer fidèlement le traité dé 513. Que si l'on voulait la ruine de Carthage, depuis longtemps les légions auraient pu et dû la réduire. - Mais en fait, les traités avaient été violés par la confiscation de la Sardaigne, et durant les vingt années de répit dont elle avait joui, Carthage s'était régénérée. Rien de plus facile que de vivre en bonnes relations avec Macédoine : mais son amitié avait été sacrifiée à une chétive conquête. Il ne s'était pas trouvé dans Rome un de ces grands hommes d'État qui envisagent de haut la situation et dirigent les événements. Partout on avait fait trop ou trop peu.

Maintenant voici venir la guerre. L'ennemi a pu librement choisir son heure et le lieu du combat, et les Romains, tout en ayant pleinement et justement la conscience de leur supériorité militaire, n'ont au début de la campagne ni plan, ni but, ni marche assurée. Ils avaient un demi-million de soldats sous la main. Leur cavalerie seule était moins bonne, et toute proportion gardée, moins nombreuse que celle de l'ennemi. Elle n'allait chez eux qu'au dixième du total de l'effectif, tandis que chez les Carthaginois elle s'élevait au huitième. Mais la flotte romaine comptait deux cent vingt quinquérèmes, toutes revenues depuis peu de l'Adriatique : quel peuple engagé dans la prochaine guerre aurait pu en mettre autant en ligne, et qu'il eût été facile de tirer parti de cette force écrasante ! Depuis longues années il était entendu qu'à la première levée de boucliers, les légions débarqueraient en Afrique : plus tard les événements ayant marché, il avait aussi fallu songer à une descente combinée en Espagne, pour y retenir l'armée d'occupation, qui sans cela se pouvait aussitôt porter sous les murs de Carthage. C'eût été agir encore conformément à ce même plan de campagne, que de jeter une armée romaine dans la Péninsule, à la nouvelle de l'ouverture des hostilités par Hannibal, en 221 et de l'investissement de Sagonte. Mais il eût fallu y accourir avant la chute de la ville ; et l'on resta sourd à Rome aux conseils d'une stratégie meilleure, comme aux injonctions de l'honneur. Sagonte tint huit mois ; son héroïsme ne servit de rien. Elle était tombée, que Rome n'avait point d'armée de débarquement prête. Restait la contrée entre l'Èbre et les Pyrénées. Les peuples qui l'habitaient étaient libres encore. Alliés naturels de Rome, la promesse d'un prompt secours leur avait été faite comme aux Sagontins. D'Italie en Catalogne il n'y a pas plus loin pour les vaisseaux que pour des troupes partant de Carthagène par la voie de terre. Si après la guerre formellement

déclarée, les Romains s'étaient mis en route en même temps que les Carthaginois, c'est-à-dire avec le mois d'avril, Hannibal aurait pu trouver les légions postées déjà sur la ligne de l'Èbre.—Quoi qu'il en soit, le gros de l'armée romaine demeurant réservé pour l'expédition d'Afrique, le second consul *Publius Cornélius Scipion* reçoit l'ordre d'aller défendre le fleuve-frontière en Espagne; mais il en prend à son aise, et une révolte survenant dans la plaine du Pô, il s'y rend avec ses troupes prêtes à s'embarquer. L'expédition d'Espagne se fera au moyen d'autres légions en voie de formation. Pendant ce temps, Hannibal est arrivé sur l'Èbre. Il y est accueilli par une opiniâtre résistance. Mais dans les circonstances présentes le temps lui est plus précieux que le sang de ses soldats. En quelques mois il a écrasé les indigènes, et avec son armée diminuée déjà du quart, il atteint les Pyrénées. Les lenteurs coupables de Rome ont une seconde fois causé la perte de ses alliés espagnols. Ce désastre était facile à prévoir autant que les lenteurs auraient pu être facilement évitées. De plus, le débarquement de légions, s'il s'était effectué en temps utile, aurait mis probablement obstacle à l'invasion de l'Italie, dont il semble que même au printemps de 218 les Romains n'aient point encore eu la prévision. Quant à Hannibal, en allant se jeter sur le territoire de l'ennemi, il n'entendait nullement agir en désespéré, et abandonner son "royaume espagnol." Le temps employé au siège de Sagonte et à la soumission de la Catalogne; le corps considérable laissé par lui dans le pays conquis au nord de l'Èbre; toutes les précautions prises, enfin, démontrent que si les légions étaient venues lui disputer l'empire de l'Espagne, il ne se serait point contenté de se dérober à leurs attaques; mais les Romains n'eussent-ils fait que retarder son départ d'Espagne durant quelques semaines, un avantage capital leur était par là même acquis. L'hiver fermait les cols des Alpes avant l'arrivée des

Carthaginois, et le corps expéditionnaire à destination de l'Afrique y accomplissait sa descente sans coup férir.

Arrivé aux Pyrénées, Hannibal renvoya une partie de ses soldats chez eux. Mesure préméditée dès le début, et
5 qui témoignait hautement aux yeux de l'armée de la confiance du général dans le succès de l'entreprise, en même temps qu'elle était un démenti donné à ceux qui croyaient qu'elle était de celles dont nul ne revient. Ce fut avec cinquante mille fantassins et neuf mille cavaliers
10 seulement qu'il franchit la chaîne sans rencontrer de difficultés. Puis, longeant la côte dans la région de Narbonne et de Nîmes, il s'ouvre rapidement passage au milieu des peuplades gauloises, rendues favorables par des négociations antérieures, ou achetées sur place par l'or
15 carthaginois, ou enfin domptées par les armes. A la fin de juillet, il arrive sur le Rhône en face d'*Avenio* (*Avignon*). Ici l'attend, ce semble, une résistance plus sérieuse : le consul Scipion avait débarqué à Marseille (fin juin) : en faisant route pour l'Espagne, il apprit qu'il
20 était trop tard, et qu'Hannibal avait non-seulement passé l'Èbre, mais aussi franchi les Pyrénées. A cette nouvelle, qui jetait enfin la lumière sur la direction et le but de l'expédition carthaginoise, le consul abandonne pour le moment ses projets sur l'Espagne, et prend le
25 parti de faire sa jonction avec les peuplades celtiques de la contrée, obéissant toutes à l'influence des Massaliotes, et par les Massaliotes à l'influence romaine. Il recevra donc Hannibal sur le Rhône, et lui fermera le passage du fleuve et l'entrée de l'Italie. Heureusement pour
30 les Carthaginois, ils n'avaient en face d'eux, sur le lieu de leur passage projeté, que quelques milices gauloises. Le consul, avec son armée (vingt-deux mille fantassins et deux mille cavaliers) se tenait encore à Massalie, à quatre jours de marche en aval. Les envoyés des
35 Gaulois accoururent et lui donnèrent avis de l'arrivée de l'ennemi. Celui-ci se voyait obligé de franchir le rapide

torrent en toute hâte avec sa nombreuse cavalerie, ses éléphants, sous les yeux des Gaulois, et avant que le Romain se montrât. Il ne possédait pas une nacelle. Aussitôt et par son ordre toutes les barques employées dans le pays à la navigation du Rhône sont achetées à tout prix; on en construit d'autres en abattant les arbres dans les alentours. En peu de temps les préparatifs sont faits. L'armée pourra en un seul jour accomplir son passage. Pendant ce temps un fort détachement commandé par *Hannon*, fils de *Bomilcar*, remonte le fleuve à quelques jours de marche au-dessus d'Avignon, et trouvant un endroit plus facile et non défendu, il aborde sur l'autre rive au moyen de radeaux rapidement assemblés; puis il redescend vers le midi, pour tomber sur le dos des Gaulois, qui arrêtent le gros de l'armée. Le matin du cinquième jour après son arrivée, trois jours après le départ d'Hannon, Hannibal voit s'élever en face de lui une colonne de fumée, signal convenu qui lui annonce la présence de son détachement; aussitôt il donne l'ordre impatiemment attendu de l'attaque Les Gaulois, au premièr mouvement de la flottille ennemie, accourent sur la rive; mais tout à coup le feu mis derrière eux à leur camp les surprend et les arrête. Divisés, ne pouvant ni résister à ceux qui les attaquent, ni, à ceux qui passent le fleuve, ils s'enfuient et disparaissent.

Pendant ce temps, Scipion tient conseil dans Massalie, et s'enquiert des points qu'il conviendrait d'occuper sur le Rhône. Les Gaulois ont eu beau lui envoyer les plus pressants messages, il n'a pas jugé à propos de marcher à l'ennemi. Il ne veut pas croire aux nouvelles qu'on lui apporte, et se contente d'expédier sur la rive gauche un petit corps de cavalerie en éclaireur. Ce corps se heurte contre l'armée carthaginoise tout entière, déjà passée au delà du fleuve, et aidant au transport des éléphants laissés sur la rive droite. Il achève sa reconnais-

sance, en livrant un combat vif et sanglant,—le premier combat de cette guerre,—à quelques escadrons de Carthaginois qui battaient aussi la plaine (non loin d'Avignon); puis il tourne bride rapidement, et s'en va rendre
5 compte de la situation au quartier général. Alors Scipion part à marches forcées; mais quand il arrive, déjà depuis trois jours la cavalerie carthaginoise, après avoir protégé le passage des éléphants, a suivi le gros de l'armée. Il ne reste plus au consul qu'à s'en retourner
10 sans gloire à Massalie avec ses troupes fatiguées, affectant follement le mépris de ces Carthaginois qui ont lâchement pris la fuite.—De compte fait, c'était la troisième fois que les Romains, par pure négligence, abandonnaient leurs alliés et perdaient une ligne de défense importante.
15 Puis, comme après l'erreur commise, ils avaient passé de l'immobilité déraisonnable à une plus déraisonnable hâte; comme ils venaient de faire, sans plan, sans résultat, ce que, quelques jours plus tôt, ils auraient pu et dû, en toute sûreté, exécuter d'une façon utile, ils se mettaient
20 par là hors d'état de réparer leurs fautes. Une fois de l'autre côté du Rhône, il n'y avait plus à songer à empêcher Hannibal d'atteindre le pied des Alpes. Du moins Scipion pouvait-il encore, à la première nouvelle du passage du fleuve, s'en retourner avec toute son
25 armée: en passant par Genua il ne lui fallait que sept jours pour arriver sur le Pô. Là, il opérait sa jonction avec les corps plus faibles stationnés dans la contrée: il attendait l'ennemi, et le recevait vigoureusement. Mais non, après avoir perdu du temps en courant sur Avignon,
30 il semble que Scipion, homme habile pourtant, n'ait eu alors ni courage politique, ni tact militaire; il n'ose pas prendre conseil des circonstances, et modifier la destination de son corps d'armée; il le fait embarquer pour l'Espagne en majeure partie, sous le commandement de
35 *Gnœus*, son frère, et revient à Pise avec le reste.

Hannibal, le Rhône franchi, avait convoqué une

grande revue de ses troupes, leur annonçant quels étaient ses projets, et les abouchant à l'aide d'un interprète avec un chef gaulois, *Magilus*, venu de la région du Pô; puis il s'était de suite remis sans obstacle en marche vers les passes des Alpes. Là, choisissant sa route, il ne prit en considération ni la moindre longueur des vallées, ni les dispositions plus ou moins favorables des habitants, quelque intérêt qu'il eût d'ailleurs à ne pas perdre une minute dans des combats de détail ou dans les détours de la montagne. Avant tout, il devait préférer le chemin le plus facilement praticable pour ses bagages, sa nombreuse cavalerie et ses éléphants, celui où il trouverait bon gré mal gré des subsistances en quantité suffisante. Bien qu'il portât avec lui des approvisionnements considérables chargés à dos de bêtes de somme, ces approvisionnements ne pouvaient alimenter que pendant quelques jours son armée forte encore, nonobstant ses pertes, de cinquante mille hommes valides. Quand on laissait de côté la route qui longe la mer, et dont il ne voulut pas, non parce que les Romains la lui barraient, mais parce qu'elle l'eût éloigné du but, dans ces temps anciens, deux passages seulement, méritant ce nom, conduisaient des Gaules en Italie par les cols alpestres: l'un franchissait les *Alpes Cottiennes* (*mont Genèvre*) et descendait chez les *Taurins* (à *Turin* par *Suse* ou *Fenestrelles*): l'autre, par les *Alpes Grées* (le *petit Saint-Bernard*), conduisait chez les *Salasses* (pays d'*Aoste* et d'*Ivrée*). Le premier est plus court: mais après avoir quitté le Rhône, il conduit dans les vallées difficiles et infertiles du *Drac*, de la *Romanche* et de la *haute Durance*, au travers d'âpres et pauvres montagnes; il demande sept à huit jours de marche. Pompée le premier a tracé là une voie militaire, afin d'établir la plus directe communication possible entre la Gaule cisalpine et la Gaule transalpine.—Par le *petit Saint-Bernard*, le chemin est un peu plus long; mais quand il a dépassé

le premier contre-fort des Alpes, à l'est du Rhône, il longe la *haute Isère*, qui, courant non loin de *Chambéry*, remonte de *Grenoble* jusqu'au pied du col, ou, si l'on veut, jusqu'au pied de la grande chaîne, et forme la plus large, la plus fertile et la plus peuplée des vallées alpestres dans cette région. De plus, le col, en ce point, y est le moins élevé de tous les passages naturels des Alpes dans la contrée (2,192 mètres): il est de beaucoup aussi le plus commode; et, quoique nulle route n'y ait jamais été construite, on a vu en 1815 un corps autrichien le traverser avec de l'artillerie. Ne coupant, comme on voit, que deux chaînes, la passe du petit Saint-Bernard était devenu la plus fréquentée dans les anciens temps, et c'est par là que les grandes bandes gauloises opéraient leurs descentes en Italie. En réalité, l'armée d'Hannibal n'avait pas à choisir: par un concours heureux de circonstances, sans qu'elles aient été pour lui un motif déterminant, les peuplades cisalpines avec lesquelles il avait fait alliance habitaient jusqu'au pied du col. Par le *mont Genèvre*, au contraire, il serait arrivé chez les *Taurins*, de tout temps en guerre avec les Insubres.—Je crois donc que la grande armée carthaginoise marcha directement vers le val de la haute Isère, non pas, comme ou pourrait le supposer, par le chemin le plus court, en longeant la rive gauche de l'Isère inférieure (de *Valence* à *Grenoble*), mais en traversant "l'Ile des Allobroges," ou le massif déprimé, riche alors et populeux, que confinent le Rhône au nord et à l'ouest, l'Isère au sud et les Alpes à l'est. Ici encore Hannibal négligea la ligne directe, qui l'obligeait à traverser un pays de montagnes âpre et pauvre, tandis que l'Ile est moins montueuse et plus fertile, et que, dans cette direction, il n'avait qu'un faîte à franchir pour déboucher ensuite dans le haut val d'Isère. La traversée de l'Ile, en remontant le Rhône d'abord, et en se jetant ensuite sur la droite, lui demanda seize jours. Il ne rencontra pas de

difficultés sérieuses et, dans l'Ile elle-même, ayant su mettre à profit les hostilités qui venaient d'éclater entre deux chefs allobroges, l'un d'eux, le plus considérable, se déclara son obligé, donna lui-même la conduite à l'armée dans tout le bas pays, pourvut à ses approvisionnements, et remit aux soldats des armes, des vêtements et des chaussures. Mais arrivés à la première chaîne qui s'élève comme une muraille à pic, et n'est accessible que par un seul point (montée du *mont du Chat*, par le village de *Chevalu*), un incident fâcheux les arrêta tout à coup. Les Allobroges occupaient en nombre le col. Hannibal, prévenu à temps, évita de se laisser surprendre. Il campa au pied du mont, et, la nuit venue, pendant que les Gaulois étaient rentrés chez eux dans la bicoque voisine, il s'empara du passage. Les hauteurs étaient conquises, mais à la descente rapide qui conduit vers le *lac du Bourget*, les chevaux et les mulets perdirent pied. A ce moment, les Gaulois apostés attaquèrent, moins dangereux d'ailleurs que gênants par le désordre qu'ils jetaient dans la marche de l'armée. Mais bientôt le général s'élance sur eux à la tête de ses troupes légères, les repousse sans peine et les rejette en bas de la montagne après leur avoir tué beaucoup de monde. Le tumulte du combat avait augmenté les périls et les embarras de la descente, surtout pour le train et les équipages. Arrivé enfin de l'autre côté, non sans de sérieuses pertes, Hannibal enlève d'assaut la cité la plus voisine, pour châtier et effrayer les barbares, et pour se remonter en chevaux et mulets. On se repose un jour dans la belle vallée de Chambéry, puis on côtoie l'Isère sans trouver d'obstacle ni du côté des vivres ni du côté de l'ennemi. Mais en entrant le quatrième jour sur le territoire des *Ceutrons* (la *Tarentaise*), les Carthaginois voient la vallée se resserrer peu à peu ; là, il faut être de nouveau sur ses gardes. Les gens du pays les attendent à la frontière (environs de *Conflans*), portant des rameaux et des couronnes ;

ils donnent de la viande, des guides et des otages; il semble qu'on soit en territoire ami. Mais quand les Carthaginois ont atteint le pied de la haute chaîne, au point où leur chemin quitte l'Isère, et, remontant un
5 âpre et étroit défilé le long du ruisseau de la *Récluse*, s'élève peu à peu vers le col du petit Saint-Bernard, voici que soudain les Ceutrons se jettent sur eux par derrière, et les assaillent de flanc du haut des rochers qui enserrent la passe à droite et à gauche: ils espèrent
10 couper l'armée de ses équipages et de ses bagages. Hannibal, avec sa finesse habituelle, les avait devinés. Il savait qu'ils ne l'avaient bien accueilli d'abord qu'afin de ne pas voir leur pays ravagé, préparant d'ailleurs leur trahison, et comptant sur un pillage facile. Dans la
15 prévision d'une attaque, il avait envoyé son train et sa cavalerie en avant. L'infanterie tout entière venait derrière et couvrait la marche. Les projets hostiles des Ceutrons étaient donc déjoués: toutefois, accompagnant l'infanterie dans sa marche, et lançant ou roulant sur
20 elle de lourdes pierres du haut des rochers voisins, ils lui font éprouver des pertes sérieuses. On atteint enfin la *Roche blanche* (elle porte encore ce nom), haute masse calcaire surplombant à l'entrée des dernières pentes. Hannibal s'y arrête et y campe, et protège durant la nuit
25 l'ascension de ses chevaux et de ses mulets: le jour suivant, le combat recommence, et se continue sanglant jusqu'au sommet. Là enfin les troupes ont du repos. On s'arrête sur un haut plateau, facile à défendre [le *cirque d'Hannibal*], qui se développe sur une longueur
30 d'environ cinq lieues), et d'où la *Doire* [*Duria*], sortant d'un petit lac (*lac Verney* ou des *Eaux rouges*), descend vers l'Italie. Il était temps. Déjà les soldats perdaient courage. Le chemin devenu plus impraticable tous les jours; les provisions épuisées: ces dangereux
35 défilés, où un ennemi inattaquable attaquait sans cesse, et incommodait la marche; les rangs qui allaient

s'éclaircissant : leurs camarades tombés dans les ravins : les blessés abandonnés sans espoir, tous ces maux n'avaient pas laissé que d'ébranler le moral des vétérans d'Espagne et d'Afrique. Tous déjà, à l'exception du chef et de ses intimes, ne voyaient plus qu'une chimère dans l'entreprise. Mais la confiance d'Hannibal ne se démentit pas. De nombreux soldats se retrouvèrent qui avaient roulé sur la route, les Gaulois alliés étaient tout proches ; on était au point de partage des eaux ; on avait devant soi la descente, dont la vue réjouit toujours les yeux du voyageur en montagne. Après s'être un peu reposée, l'armée a repris courage, et commence la dernière et plus difficile opération, qui doit la conduire au bas du passage. L'ennemi ne l'incommode plus beaucoup : mais déjà la saison devenant mauvaise (on était aux premiers jours de septembre) remplace à la descente les incommodités essuyées à la montée par le fait des barbares. Sur les pentes raides et glissantes des bords de la Doire, où la neige fraîche avait détruit toute trace des sentiers, hommes et animaux s'égaraient, perdaient pied, tombaient dans les abîmes. Au soir du premier jour on arriva à une place de deux cents pas de longueur, où déferlaient à toute minute les avalanches détachées des pics abruptes du *Cramont*, recouverts toute l'année par les neiges durant les étés froids. L'infanterie put passer, mais il n'en fut pas de même des éléphants et des chevaux. Ceux-ci glissaient sur ces masses de glace polie, cachées par la nouvelle neige, mince et friable. Hannibal campa plus haut avec les éléphants et la cavalerie. Le lendemain, les cavaliers à force de travaux, rendirent la voie praticable pour les chevaux et les mulets ; mais il fallut trois jours d'efforts, où les soldats se relevèrent les uns après les autres, pour faire arriver les éléphants de l'autre côté. Le quatrième jour, toute l'armée était enfin réunie : la vallée allait s'élargissant et devenait plus fertile. Enfin, après trois autres

jours de marche encore, la peuplade des *Salasses*, riverains de la Doire, et clients des Insubres, reçut les Carthaginois comme des amis et des sauveurs. A la mi-septembre, l'armée débouchait dans la plaine d'*Ivrée* [*Eporedia*], où
5 les soldats épuisés furent mis en cantonnement dans les villages, où, pendant vingt-quatre jours de repos et de bons soins, ils se refirent de leurs épouvantables fatigues. Si les Romains, chose qui leur eût été bien facile, eussent eu chez les Taurins un corps de trente mille hommes frais
10 et prêts au combat, s'ils eussent attaqué à une pareille heure, c'en était fait sans doute de la grande entreprise d'Hannibal; heureusement pour lui, comme toujours, ses adversaires n'étaient point là où ils auraient dû être, et ses troupes prirent tout à l'aise le repos dont elles avaient
15 tant besoin.

On touchait au but, mais au prix de grands sacrifices. Des cinquante mille fantassins, des neuf mille cavaliers vétérans qui composaient encore l'armée au delà des Pyrénées, il en avait péri la moitié sur le champ de
20 bataille, dans la marche et au trajet des rivières. Hannibal, de son propre aveu, ne pouvait plus mettre en ligne que vingt mille hommes de pied, dont les trois cinquièmes étaient Libyens, les deux autres cinquièmes Espagnols. Il lui restait en outre six mille cavaliers,
25 démontés pour la plupart. Les pertes bien moindres de la cavalerie témoignent et de l'excellence des Numides et aussi du soin particulier et des ménagements dont ces troupes choisies avaient été l'objet de la part du général en chef. Une marche de 526 milles ou de trente-trois
30 jours en moyenne, commencée et exécutée sans accidents graves ou imprévus, marche qui eût été impossible peut-être sans les hasards les plus heureux ou les fautes les plus inattendues de la part de l'ennemi; cette seule marche avait coûté énormément cher! Elle avait épuisé
35 et démoralisé l'armée, au point qu'il lui avait fallu un plus long temps encore pour se remettre en haleine.

Disons-le : en tant que stratégie, il y a là une opération militaire contestable ; et l'on est en droit de se demander si Hannibal lui-même a pu vraiment s'en targuer comme d'un succès. Pourtant ne nous hâtons pas d'infliger un blâme au grand capitaine. Nous voyons bien les lacunes du plan qu'il a exécuté, mais nous ne pouvons décider s'il aurait pu les prévoir. Sa route le menait il est vrai, en pays barbare, inconnu : mais oserions-nous soutenir, encore une fois, qu'il aurait dû plutôt longer la côte, ou s'embarquer à Carthage ou à Carthagène ? Eût-il couru de moindres dangers de ce côté ? Quoi qu'il en soit de la route choisie, l'exécution dans les détails révèle la prudence consommée d'un maître : elle étonne à tous les instants ; et soit par la faveur de la fortune, soit par l'habileté même du général, le but final de l'entreprise, la grande pensée d'Hamilcar, la lutte avec Rome transportée en Italie, tout cela devenait aujourd'hui une réalité. Le génie du père avait enfanté le projet ; et de même que la mission de *Stein* et *Scharnhorst* a été plus difficile et plus grande peut-être que tous les exploits d'*York* et de *Blücher*, de même aussi l'histoire, avec le tact sûr et le souvenir des grandes choses, a mis en première ligne dans ses admirations le passage des Alpes, cet épisode final du grand drame héroïque des préparatifs d'Hamilcar ; elle loue même et glorifie ce haut fait plus encore que les victoires fameuses du *lac Trasimène* et de *Cannes*.

CANNÆ.

LIVY.

Varron, qui commandait à son tour, sans consulter son collègue, donna le signal du combat, et fit passer le fleuve à l'armée. Paul-Émile suivit, parce qu'il lui était plus facile de désapprouver que de ne pas seconder l'en-

treprise. Le fleuve passé, les troupes du petit camp se réunirent à l'armée, qui fut disposée dans l'ordre suivant : à l'aile droite, qui s'appuyait au fleuve, on mit la cavalerie romaine, puis de l'infanterie ; la cavalerie des
5 alliés fut placée à l'extrémité de l'aile gauche, et en deçà leur infanterie jointe à des légions romaines, qui formaient le centre. Les troupes de trait avec le reste des auxiliaires, armés à la légère, firent l'avant-garde. Les consuls commandaient les ailes, Térentius la gauche,
10 Émile la droite, Géminus Servilius avait le centre.

Hannibal, au point du jour, après avoir fait prendre les devants aux Baléares et aux autres troupes légères, passa le fleuve, rangeant les divers corps de son armée à mesure qu'ils arrivaient. A l'aile gauche, tenant au fleuve,
15 il opposa la cavalerie espagnole et gauloise à la cavalerie romaine, donna l'aile droite aux Numides, et disposa au centre l'infanterie, de manière que les deux extrémités fussent occupées par les Africains, et le milieu par les Gaulois et les Espagnols. Les Africains ressemblaient
20 en grande partie à une armée romaine, par les armes qu'ils avaient prises naguère au bord de la Trébie et surtout dans le désastre de Trasimène. Les Gaulois et les Espagnols avaient des boucliers à peu près de même forme ; mais leurs épées étaient fort différentes : celles
25 des Gaulois étaient longues et sans pointe, au lieu que les Espagnols, habitués plutôt à frapper d'estoc que de taille, les avaient courtes et pointues. Les guerriers de ces deux nations étaient également terribles par leur taille gigantesque et leur physionomie féroce. Les Gaulois étaient
30 nus jusqu'à la ceinture, et les Espagnols vêtus de tuniques de lin, bordées de pourpre, qui avaient une blancheur éclatante. L'infanterie s'élevait à quarante mille hommes, et la cavalerie à dix mille. Hasdrubal avait l'aile gauche, Maharbal la droite ; Hannibal s'était réservé le
35 centre, avec son frère Magon. Le soleil, soit par l'effet d'une habile disposition, soit par hasard, donnait obli-

quement sur les deux armées, ce qui était favorable à l'une et à l'autre, les Romains regardant le midi, les Carthaginois le nord; mais le vent, que les habitants du pays appellent Vulturne, soufflant dans le visage des Romains, les couvrait de nuages de poussière qui les empêchaient de voir devant eux.

Bientôt un cri se fit entendre; les auxiliaires se portèrent en avant, et l'action s'engagea par les troupes légères. Ensuite la cavalerie des Gaulois et des Espagnols, qui formait l'aile gauche, attaqua la droite des Romains: mais cette rencontre ne ressemblait nullement à un combat de cavalerie, car ils avaient à combattre front contre front, n'ayant point d'espace pour s'étendre et étant pressés d'un côté par le fleuve, de l'autre par l'infanterie, et réduits à diriger tous leurs efforts devant eux. Les chevaux étant immobiles et entassés dans une mêlée très-épaisse, les cavaliers se saisissaient corps à corps pour se jeter par terre, et le combat s'était transformé presque entièrement en combat d'infanterie. La lutte fut plus vive que longue: les cavaliers romains enfoncés tournèrent le dos. Au moment où cet engagement finissait celui de l'infanterie commença. D'abord les Gaulois et les Espagnols se maintinrent avec le même courage et la même énergie. Mais les Romains, après de longs et continuels efforts, et grâce à leurs lignes égales et profondes, enfoncèrent enfin le corps ennemi, qui ayant trop peu de profondeur, et par conséquent peu de force, s'avançait en saillie hors du front de bataille. Dès qu'ils les virent plier et lâcher pied, ils les pressèrent d'autant plus; et portés du même élan, à la suite de cette troupe qui fuyait avec précipitation et en désordre, jusqu'à sa première position au centre de l'armée, ils parvinrent enfin, sans résistance, jusqu'à la réserve des Africains qui s'étaient portés des deux côtés en ailes recourbées, tandis que les Gaulois et les Espagnols avaient fait une saillie en avant du centre qu'ils occupaient. Pendant que ce corps avancé reculait

jusqu'à la ligne de bataille, et s'enfonçait vers le milieu devant des ennemis acharnés, les Africains avaient formé le croissant: les Romains s'y étant jetés aveuglément, ceux-ci rapprochèrent leurs ailes, en les étendant, et en-
5 fermèrent l'ennemi par derrière. Alors les Romains, sortis d'un combat inutile, laissent les Espagnols et les Gaulois dont ils ont taillé les derrières en pièces, et commencent contre les Africains un combat tout nouveau doublement désavantageux, parce qu'ils étaient enfermés et réduits à
10 faire face de toutes parts, et que, déjà fatigués, ils avaient affaire à des troupes fraîches et pleines de vigueur.

A l'aile gauche des Romains, où la cavalerie des alliés était opposée aux Numides, le combat s'était aussi engagé, mais avec mollesse. Bientôt il fut signalé par une perfidie
15 vraiment punique. Cinq cents Numides environ, portant, outre leurs armes ordinaires, des épées cachées sous leurs cuirasses, viennent vers les nôtres comme des transfuges, le bouclier sur le dos, sautent à bas de leurs chevaux et jettent leurs boucliers et leurs javelots aux pieds de leurs
20 ennemis, qui les admettent dans leurs rangs et les conduisent sur les derrières, avec ordre de s'y tenir immobiles. Tandis que le combat s'engageait sur tous les points, ils se tinrent tranquilles; mais lorsqu'ils virent tous les esprits et tous les yeux occupés de cette grande lutte,
25 saisissant des boucliers jetés çà et là parmi les cadavres, ils tombent sur les Romains qui leur tournaient le dos, et les frappant par derrière ou leur coupant les jarrets, ils en font un grand carnage et répandent parmi eux une terreur et un tumulte plus grands encore. Comme d'un
30 côté étaient la peur et la déroute, et que de l'autre le combat se soutenait avec une opiniâtreté sans espérance, Hasdrubal, qui se trouvait à ce dernier endroit, fait retirer les Numides qui se battaient mollement, et les envoie à la poursuite des fuyards, pour soutenir avec l'infanterie
35 espagnole et gauloise les Africains déjà fatigués de tuer plutôt que de combattre.

Sur un autre point, Paul-Émile, quoique blessé grièvement d'un coup de fronde dès le commencement de l'action, se porta souvent au plus fort de la mêlée en face d'Hannibal, et rétablit le combat de divers côtés, soutenu par les cavaliers romains, qui mirent à la fin pied à terre, alors que le consul n'eut plus assez de force pour gouverner son cheval. Quelqu'un ayant aussitôt instruit Hannibal que le consul venait de mettre ses cavaliers à pied, on dit qu'il s'écria : "Autant vaudrait me les livrer pieds et poings liés !" Ce combat de cavaliers à pied fut tel qu'il devait être, lorsque la victoire des ennemis n'était plus douteuse : les vaincus aimaient mieux mourir à leur place que de fuir ; les vainqueurs, irrités du retard qu'ils mettaient à leur victoire, massacraient ces hommes qu'ils ne pouvaient repousser : ils n'en mirent en fuite que quelques-uns qui se trouvaient épuisés par la fatigue et leurs blessures. Alors la déroute fut générale, et tous ceux qui le purent remontèrent sur leurs chevaux pour se sauver. Cn. Lentulus, tribun des soldats, passant près du consul, qui était assis sur une pierre et tout couvert de son sang : "Paul-Émile, lui dit-il, seul innocent de la faute fatale de cette journée, vous méritez la protection des dieux ; prenez ce cheval, tandis qu'il vous reste quelque force. Je puis vous emporter et vous défendre. Ne faites pas cette journée plus sinistre par la mort d'un consul ; il y aura bien assez de larmes et de deuil sans cela." Le consul répondit : "Bon courage, Cornélius, mais prends garde, par une vaine pitié, de perdre le peu de temps qu'il te reste pour échapper aux mains des ennemis. Pars, va dire au sénat de fortifier Rome et de la munir de défenseurs, avant l'arrivée de l'ennemi victorieux. Dis en particulier à Fabius que Paul-Émile a vécu et meurt fidèle à ses préceptes. Mais laisse-moi mourir au milieu de mes soldats, pour ne pas être accusé de nouveau au sortir de mon consulat, pour ne pas être l'accusateur de mon collègue, afin de sauver mon honneur aux dépens

de celui d'un autre." En ce moment survint une troupe de fuyards, puis un gros d'ennemis qui percèrent le consul de mille traits sans le connaître. Lentulus fut emporté par son cheval, au milieu du tumulte. Dès lors ce ne fut plus qu'une fuite à la débandade. Sept mille hommes se réfugièrent dans le petit camp, dix mille dans le grand, et deux mille environ dans le bourg de Cannes, où ils furent enveloppés sur-le-champ par la cavalerie de Carthalon, le bourg étant absolument sans défense. L'autre consul, soit hasard, soit intention, ne suivit aucun de ces corps, et parvint à Venouse, avec environ soixante et dix cavaliers.

Rome perdit, dit-on, quarante-cinq mille fantassins et deux mille sept cents cavaliers; du reste, à peu près autant de citoyens que d'alliés. On compta parmi les morts les deux questeurs des consuls, L. Atilius et L. Furius Bibaculus; vingt et un tribuns militaires; plusieurs consulaires, prétoriens ou édilitiens, entre autres Cn. Servilius Géminus et M. Minucius, maître de la cavalerie l'année précédente et consul quelques années auparavant; de plus quatre-vingts sénateurs ou anciens magistrats, auxquels leur charge devait donner entrée dans le sénat, lesquels s'étaient enrôlés volontairement dans les légions. L'ennemi prit aussi, dit-on, trois mille fantassins et trois cents cavaliers.

Scipio Africanus.

Michelet.

La Sicile retourna ainsi aux Romains par la prise de Syracuse, et surtout par la défection du Lybien Mutton ou Mutine, général habile, qui, après avoir battu Marcellus, finit par passer du côté de Rome. Mais la même année où Marcellus prenait Syracuse, les Romains avaient

éprouvé de grands revers en Espagne; les deux Scipions, ayant divisé leurs forces, furent vaincus et tués (212); l'armée romaine ne fut sauvée que par le sang-froid de Marcius, simple chevalier romain. Personne n'osait demander le commandement de l'armée d'Espagne, funeste par la mort de deux généraux. Le jeune Scipion, fils de Publius, à peine âgé de vingt-quatre ans, osa se porter pour le successeur et le vengeur de son père et de son oncle. Le peuple le nomma d'enthousiasme. C'était un de ces hommes aimables et héroïques, si dangereux dans les cités libres. Rien de la vieille austérité romaine; un génie grec plutôt, et quelque chose d'Alexandre. On l'accusait de mœurs peu sévères, et, dans une ville qui commençait à se corrompre, ce n'était qu'une grâce de plus. Du reste, peu soucieux des lois, les dominant par le génie et l'inspiration; chaque jour il passait quelques heures enfermé au Capitole, et le peuple n'était pas loin de le croire fils de Jupiter. Tout jeune encore, et longtemps avant l'époque légale, il demanda l'édilité. "Que le peuple me nomme, dit-il, et j'aurai l'âge." Dès lors Fabius et les vieux Romains commencèrent à craindre ce jeune audacieux.

Dès qu'il arrive en Espagne, il déclare aux troupes à peine rassurées que Neptune lui a inspiré d'aller, à travers toutes les positions ennemies, attaquer la grande ville de l'Espagne, Carthagène, le grenier, l'arsenal de l'ennemi. Il prédit le moment où il prendra la ville. Deux soldats lui demandaient justice. "Demain, dit-il, à pareille heure, je dresserai mon tribunal dans tel temple de Carthagène." Et il tint parole. Il trouva dans la ville les otages de toutes les tribus espagnoles; il les accueillit avec bonté, leur promit de les renvoyer bientôt chez eux, caressa les enfants et leur fit des présents selon leur âge; aux petites filles, des portraits et des bracelets; aux garçons, des poignards et des épées. Lorsque la vieille épouse du chef Mandonius vint le supplier de faire traiter

les femmes avec plus d'égards, et pleura sur les outrages que leur avaient faits les Carthaginois, il se prit lui-même à pleurer.

Quelques jeunes soldats, qui connaissaient bien le faible
5 de leur général, lui offrirent en présent une captive d'une rare beauté. Scipion n'affecta point de sévérité : "Si j'étais particulier, leur dit-il, vous ne me pourriez donner rien de plus agréable." Puis il fit venir le père de la jeune fille, et la remit en ses mains. Il acheva de gagner
10 les Espagnols par la confiance héroïque avec laquelle il leur rendit leurs otages. Ils en vinrent alors au point de se prosterner devant lui, et de lui donner le nom de roi. Scipion leur imposa silence.

Hasdrubal, désormais sans espoir, ramassa tout l'argent
15 qu'il put pour passer en Italie. Scipion ne se soucia point de barrer le passage à des gens désespérés ; il les laissa, au grand péril de Rome, marcher vers les Alpes pour rejoindre Hannibal.

Que serait devenue l'Italie, si cette armée, recrutée
20 par les Gaulois, eût dégagé du midi de la Péninsule le terrible ennemi de Rome ? Il avait, il est vrai, perdu toute sa cavalerie numide, exterminée ou séduite par l'argent des Romains ; mais Rome elle-même n'en pouvait plus. Douze colonies, épuisées par les dernières levées,
25 lui avaient refusé leurs secours. Le consul Claudius Néron, qu'on avait chargé de contenir Hannibal, comprit que tout était perdu, si son frère perçait jusqu'à lui ; il prit ses meilleures troupes, traversa toute l'Italie en huit jours, et se réunit à son collègue près du Métaure.
30 L'armée d'Hasdrubal, voyant les enseignes des deux consuls, crut qu'Hannibal avait péri et se laissa vaincre. Néron, revenu avec la même célérité, fit jeter dans le camp d'Hannibal la tête de son frère. Cet homme invincible ne prit pas pour lui ce dernier revers, et dit
35 avec une froide amertume : "Je reconnais la fortune de Carthage." Il s'enferma alors dans le pays des Brutiens,

à l'angle de l'Italie. Son frère Magon, qui renouvela, pour le joindre, la tentative d'Hannibal, n'eut pas un meilleur succès.

Cependant Scipion avait compris qu'on ne pouvait délivrer l'Italie qu'en attaquant l'Afrique ; que Carthage n'était nulle part plus faible ; qu'une pareille invasion serait à la fois plus facile et plus glorieuse qu'une guerre de tactique dans les âpres montagnes de Brutium ; qu'au lieu d'attaquer le monstre dans son repaire, il fallait le traîner au grand jour, sur la plage nue de l'Afrique, où le nombre et la force matérielle donneraient plus d'avantage.

VIII.

THE WORLD, B.C. 200.

MONTESQUIEU.

Je m'imagine qu'Hannibal disait très-peu de bons mots, et qu'il en disait encore moins en faveur de Fabius et de Marcellus contre lui-même. J'ai du regret de voir Tite-Live jeter ses fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité: je voudrais qu'il eût fait comme Homère, qui néglige de les parer, et qui sait si bien les faire mouvoir.

Encore faudrait-il que les discours qu'on fait tenir à Hannibal fussent sensés. Que si, en apprenant la défaite de son frère, il avoua qu'il en prévoyait la ruine de Carthage, je ne sache rien de plus propre à désespérer des peuples qui s'étaient donnés à lui, et à décourager une armée qui attendait de si grandes récompenses après la guerre.

Comme les Carthaginois en Espagne, en Sicile, et en Sardaigne, n'opposaient aucune armée qui ne fût malheureuse, Hannibal, dont les ennemis se fortifiaient sans cesse, fut réduit à une guerre défensive. Cela donna aux Romains la pensée de porter la guerre en Afrique: Scipion y descendit. Les succès qu'il y eut obligèrent les Carthaginois à rappeler d'Italie Hannibal, qui pleura de douleur en cédant aux Romains cette terre où il les avait tant de fois vaincus.

Tout ce que peut faire un grand homme d'État et un grand capitaine, Hannibal le fit pour sauver sa patrie:

n'ayant pu porter Scipion à la paix, il donna une bataille où la fortune sembla prendre plaisir à confondre son habileté, son expérience, et son bon sens.

Carthage reçut la paix, non pas d'un ennemi, mais d'un maître ; elle s'obligea de payer dix mille talents en cinquante années, à donner des otages, à livrer ses vaisseaux et ses éléphants, à ne faire la guerre à personne sans le consentement du peuple romain ; et, pour la tenir toujours humiliée, on augmenta la puissance de Massinisse, son ennemi éternel.

Après l'abaissement des Carthaginois, Rome n'eut presque plus que de petites guerres et de grandes victoires ; au lieu qu'auparavant elle avait eu de petites victoires et de grandes guerres.

Il y avait dans ces temps-là comme deux mondes séparés : dans l'un combattaient les Carthaginois et les Romains ; l'autre était agité par des querelles qui duraient depuis la mort d'Alexandre : on n'y pensait point à ce qui se passait en Occident ; car, quoique Philippe, roi de Macédoine, eût fait un traité avec Hannibal, il n'eut presque point de suite ; et ce prince, qui n'accorda aux Carthaginois que de très-faibles secours, ne fit que témoigner aux Romains une mauvaise volonté inutile.

Lorsqu'on voit deux grands peuples se faire une guerre longue et opiniâtre, c'est souvent une mauvaise politique de penser qu'on peut demeurer spectateur tranquille ; car celui des deux peuples qui est le vainqueur entreprend d'abord de nouvelles guerres, et une nation de soldats va combattre contre des peuples qui ne sont que citoyens.

Ceci parut bien clairement dans ces temps-là ; car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre pour tout envahir.

Il n'y avait pour lors dans l'Orient que quatre puissances capables de résister aux Romains : la Grèce, et les royaumes de Macédoine, de Syrie et d'Égypte. Il faut

voir quelle était la situation de ces deux premières puissances, parce que les Romains commencèrent par les soumettre.

Il y avait dans la Grèce trois peuples considérables : les Étoliens, les Achaïens et les Béotiens : c'étaient des associations de villes libres, qui avaient des assemblées générales et des magistrats communs. Les Étoliens, étaient belliqueux, hardis, téméraires, avides du gain, toujours libres de leur parole et de leurs serments, enfin faisant la guerre sur la terre comme les pirates la font sur la mer. Les Achaïens étaient sans cesse fatigués par des voisins ou des défenseurs incommodes. Les Béotiens, les plus épais de tous les Grecs, prenaient le moins de part qu'ils pouvaient aux affaires générales : uniquement conduits par le sentiment présent du bien et du mal, ils n'avaient pas assez d'esprit pour qu'il fût facile aux orateurs de les agiter ; et, ce qu'il y a d'extraordinaire, leur république se maintenait dans l'anarchie même.

Lacédémone avait conservé sa puissance, c'est-à-dire, cet esprit belliqueux que lui donnaient les institutions de Lycurgue. Les Thessaliens étaient en quelque façon asservis par les Macédoniens. Les rois d'Illyrie avaient déjà été extrêmement abattus par les Romains. Les Acarnaniens et les Athamanes étaient ravagés tour à tour par les forces de la Macédoine et de l'Étolie. Les Athéniens, sans force par eux-mêmes, et sans alliés, n'étonnaient plus le monde que par leurs flatteries envers les rois ; et l'on ne montait plus sur la tribune où avait parlé Démosthène que pour proposer les décrets les plus lâches et les plus scandaleux.

D'ailleurs la Grèce était redoutable par sa situation, sa force, la multitude de ses villes, le nombre de ses soldats, sa police, ses mœurs, ses lois ; elle aimait la guerre, elle en connaissait l'art, et elle aurait été invincible si elle avait été unie.

Elle avait bien été étonnée par le premier Philippe,

Alexandre et Antipater, mais non pas subjuguée ; et les rois de Macédoine, qui ne pouvaient se résoudre à abandonner leurs prétentions et leurs espérances, s'obstinaient à travailler à l'asservir.

La Macédoine était presque entourée de montagnes inaccessibles ; les peuples en étaient très-propres à la guerre, courageux, obéissants, industrieux, infatigables ; et il fallait bien qu'ils tinssent ces qualités-là du climat, puisque encore aujourd'hui les hommes de ces contrées sont les meilleurs soldats de l'empire des Turcs.

La Grèce se maintenait par une espèce de balance : les Lacédémoniens étaient pour l'ordinaire alliés des Étoliens, et les Macédoniens l'étaient des Achaïens. Mais, par l'arrivée des Romains, tout équilibre fut rompu.

Comme les rois de Macédoine ne pouvaient pas entretenir un grand nombre de troupes, le moindre échec etait de conséquence ; d'ailleurs ils pouvaient difficilement s'agrandir, parce que leurs desseins n'étant pas inconnus, on avait toujours les yeux ouverts sur leurs démarches ; et les succès qu'ils avaient dans les guerres entreprises pour leurs alliés étaient un mal que ces mêmes alliés cherchaient d'abord à réparer.

Mais les rois de Macédoine étaient ordinairement des princes habiles. Leur monarchie n'était pas du nombre de celles qui vont par une espèce d'allure donnée dans le commencement. Continuellement instruits par les périls et par les affaires, embarrassés dans tous les démêlés des Grecs, il leur fallait gagner les principaux des villes, éblouir les peuples, et diviser ou réunir les intérêts ; enfin ils étaient obligés de payer de leur personne à chaque instant.

Philippe, qui dans le commencement de son règne s'était attiré l'amour et la confiance des Grecs par sa modération, changea tout à coup ; il devint un cruel tyran dans un temps où il aurait dû être juste par politique et par ambition. Il voyait, quoique de loin, les Carthaginois

et les Romains, dont les forces étaient immenses ; il avait fini la guerre à l'avantage de ses alliés, et s'était réconcilié avec les Étoliens. Il était naturel qu'il pensât à unir toute la Grèce avec lui, pour empêcher les étrangers de s'y établir ; mais il l'irrita au contraire par de petites usurpations, et, s'amusant à discuter de vains intérêts quand il s'agissait de son existence, par trois ou quatre mauvaises actions il se rendit odieux et détestable à tous les Grecs.

Les Étoliens furent les plus irrités ; et les Romains, saisissant l'occasion de leur ressentiment, ou plutôt de leur folie, firent alliance avec eux, entrèrent dans la Grèce, et l'armèrent contre Philippe.

Ce prince fut vaincu à la journée des Cynocéphales ; et cette victoire fut due en partie à la valeur des Étoliens. Il fut si fort consterné, qu'il se réduisit à un traité qui était moins une paix qu'un abandon de ses propres forces : il fit sortir ses garnisons de toute la Grèce, livra ses vaisseaux, et s'obligea de payer mille talents en dix années.

Polybe, avec son bon sens ordinaire, compare l'ordonnance des Romains avec celle des Macédoniens, qui fut prise par tous les rois successeurs d'Alexandre. Il fait voir les avantages et les inconvénients de la phalange et de la légion ; il donne la préférence à l'ordonnance romaine ; et il y a apparence qu'il a raison, si l'on en juge par tous les événements de ces temps-là.

Ce qui avait beaucoup contribué à mettre les Romains en péril dans la seconde guerre punique, c'est qu'Hannibal arma d'abord ses soldats à la romaine ; mais les Grecs ne changèrent ni leurs armes, ni leur manière de combattre ; il ne leur vint point dans l'esprit de renoncer à des usages avec lesquels ils avaient fait de si grandes choses.

Le succès que les Romains eurent contre Philippe fut le plus grand de tous les pas qu'ils firent pour la conquête générale. Pour s'assurer de la Grèce ils abaissèrent, par toutes sortes de voies, les Étoliens, qui les avaient aidés à vaincre ; de plus, ils ordonnèrent que chaque ville grecque

qui avait été à Philippe, ou à quelque autre prince, se gouvernerait dorénavant par ses propres lois.

On voit bien que ces petites républiques ne pouvaient être que dépendantes. Les Grecs se livrèrent à une joie stupide, et crurent être libres en effet, parce que les Romains les déclaraient tels.

Les Étoliens, qui s'étaient imaginé qu'ils domineraient dans la Grèce, voyant qu'ils n'avaient fait que se donner des maîtres, furent au désespoir ; et comme ils prenaient toujours des résolutions extrêmes, voulant corriger leurs folies par leurs folies, ils appelèrent dans la Grèce Antiochus, roi de Syrie, comme ils y avaient appelé les Romains.

Les rois de Syrie étaient les plus puissants des successeurs d'Alexandre, car ils possédaient presque tous les États de Darius, à l'Égypte près ; mais il était arrivé des choses qui avaient fait que leur puissance s'était beaucoup affaiblie.

Séleucus, qui avait fondé l'empire de Syrie, avait, à la fin de sa vie, détruit le royaume de Lysimaque. Dans la confusion des choses, plusieurs provinces se soulevèrent : les royaumes de Pergame, de Cappadoce et de Bithynie se formèrent. Mais ces petits États timides regardèrent toujours l'humiliation de leurs anciens maîtres comme une fortune pour eux.

Comme les rois de Syrie virent toujours avec une envie extrême la félicité du royaume d'Égypte, ils ne songèrent qu'à le conquérir ; ce qui fit que, négligeant l'Orient, ils y perdirent plusieurs provinces, et furent fort mal obéis dans les autres.

Enfin les rois de Syrie tenaient la haute et la basse Asie ; mais l'expérience a fait voir que, dans ce cas, lorsque la capitale et les principales forces sont dans les provinces basses de l'Asie, on ne peut pas conserver les hautes ; et que, quand le siège de l'empire est dans les hautes, on s'affaiblit en voulant garder les basses. L'empire des Perses et celui de Syrie ne furent jamais si forts que celui des

Parthes, qui n'avait qu'une partie des provinces des deux premiers. Si Cyrus n'avait pas conquis le royaume de Lydie, si Séleucus était resté à Babylone, et avait laissé les provinces maritimes aux successeurs d'Antigone, l'empire des Perses aurait été invincible pour les Grecs, et celui de Séleucus pour les Romains. Il y a de certaines bornes que la nature a données aux États pour mortifier l'ambition des hommes. Lorsque les Romains les passèrent, les Parthes les firent presque toujours périr; quand les Parthes osèrent les passer, ils furent d'abord obligés de revenir; et, de nos jours, les Turcs, qui ont avancé au delà de ces limites, ont été contraints d'y rentrer.

Les rois de Syrie et d'Égypte avaient dans leurs pays deux sortes de sujets: les peuples conquérants et les peuples conquis. Ces premiers, encore pleins de l'idée de leur origine, étaient très-difficilement gouvernés; ils n'avaient point cet esprit d'indépendance qui nous porte à secouer le joug, mais cette impatience qui nous fait désirer de changer de maître.

Mais la faiblesse principale du royaume de Syrie venait de celle de la cour où régnaient des successeurs de Darius, et non pas d'Alexandre. Le luxe, la vanité et la mollesse, qui en aucun siècle n'a quitté les cours d'Asie, régnaient surtout dans celle-ci. Le mal passa aux peuples et aux soldats, et devint contagieux pour les Romains mêmes, puisque la guerre qu'ils firent contre Antiochus est la vraie époque de leur corruption.

Telle était la situation du royaume de Syrie, lorsque Antiochus, qui avait fait de grandes choses, entreprit la guerre contre les Romains; mais il ne se conduisit pas même avec la sagesse que l'on emploie dans les affaires ordinaires. Hannibal voulait qu'on renouvelât la guerre en Italie, et qu'on gagnât Philippe, ou qu'on le rendît neutre. Antiochus ne fit rien de cela: il se montra dans la Grèce avec une petite partie de ses forces; et, comme s'il avait voulu y voir la guerre et non pas la faire, il ne fut occupé

que de ses plaisirs. Il fut battu, et s'enfuit en Asie, plus effrayé que vaincu.

Philippe, dans cette guerre, entraîné par les Romains comme par un torrent, les servit de tout son pouvoir, et devint l'instrument de leurs victoires. Le plaisir de se venger et de ravager l'Étolie, la promesse qu'on lui diminuerait le tribut et qu'on lui laisserait quelques villes, des jalousies qu'il eut d'Antiochus, enfin de petits motifs, le déterminèrent; et, n'osant concevoir la pensée de secouer le joug, il ne songea qu'à l'adoucir.

Antiochus jugea si mal des affaires, qu'il s'imagina que les Romains le laisseraient tranquille en Asie. Mais ils l'y suivirent: il fut vaincu encore; et, dans sa consternation, il consentit au traité le plus infâme qu'un grand prince ait jamais fait.

Je ne sache rien de si magnanime que la résolution que prit un monarque qui a régné de nos jours, de s'ensevelir plutôt sous les débris du trône que d'accepter des propositions qu'un roi ne doit pas entendre: il avait l'âme trop fière pour descendre plus bas que ses malheurs ne l'avaient mis; et il savait bien que le courage peut raffermir une couronne, et que l'infamie ne le fait jamais.

C'est une chose commune de voir des princes qui savent donner une bataille. Il y en a bien peu qui sachent faire une guerre, qui soient également capables de se servir de la fortune et de l'attendre, et qui, avec cette disposition d'esprit qui donne de la méfiance avant que d'entreprendre, aient celle de ne craindre plus rien après avoir entrepris.

Après l'abaissement d'Antiochus, il ne restait plus que de petites puissances, si l'on en excepte l'Égypte, qui, par sa situation, sa fécondité, son commerce, le nombre de ses habitants, ses forces de mer et de terre, aurait pu être formidable; mais la cruauté de ses rois, leur lâcheté, leur avarice, leur imbécillité, leurs affreuses voluptés, les rendirent si odieux à leurs sujets, qu'ils ne se soutinrent, la plupart du temps, que par la protection des Romains.

C'était en quelque façon une loi fondamentale de la couronne d'Égypte, que les sœurs succédaient avec les frères; et, afin de maintenir l'unité dans le gouvernement, on mariait le frère avec la sœur. Or il est difficile
5 de rien imaginer de plus pernicieux dans la politique qu'un pareil ordre de succession: car tous les petits démêlés domestiques devenant des désordres dans l'État, celui des deux qui avait le moindre chagrin soulevait d'abord contre l'autre le peuple d'Alexandrie, populace immense toujours
10 prête à se joindre au premier de ses rois qui voulait l'agiter. De plus, les royaumes de Cyrène et de Chypre étant ordinairement entre les mains d'autres princes de cette maison, avec des droits réciproques sur le tout, il arrivait qu'il y avait presque toujours des princes régnants et des
15 prétendants à la couronne; que ces rois étaient sur un trône chancelant, et que, mal établis au dedans, ils étaient sans pouvoir au dehors.

Les forces des rois d'Égypte, comme celles des autres rois d'Asie, consistaient dans leurs auxiliaires grecs.
20 Outre l'esprit de liberté, d'honneur et de gloire, qui animait les Grecs, ils s'occupaient sans cesse à toutes sortes d'exercices du corps; ils avaient dans leurs principales villes des jeux établis, où les vainqueurs obtenaient des couronnes aux yeux de toute la Grèce: ce qui donnait une
25 émulation générale. Or, dans un temps où l'on combattait avec des armes dont le succès dépendait de la force et de l'adresse de celui qui s'en servait, on ne peut douter que des gens ainsi exercés n'eussent de grands avantages sur cette foule de barbares pris indifféremment, et menés
30 sans choix à la guerre, comme les armées de Darius le firent bien voir.

Les Romains, pour priver les rois d'une telle milice, et leur ôter sans bruit leurs principales forces, firent deux choses: premièrement, ils établirent peu à peu comme
35 une maxime, chez les villes grecques, qu'ils ne pourraient avoir aucune alliance, accorder du secours, ou faire la

guerre à qui que ce fût, sans leur consentement; de plus, dans leurs traités avec les rois, ils leur défendirent de faire aucune levée chez les alliés des Romains; ce qui les réduisit à leurs troupes nationales.

CONQUEST OF THE WORLD.

MONTESQUIEU.

Dans le cours de tant de prospérités, où l'on se néglige pour l'ordinaire, le sénat agissait toujours avec la même profondeur; et, pendant que les armées consternaient tout, il tenait à terre ceux qu'il trouvait abattus.

Il s'érigea en tribunal, qui jugea tous les peuples: à la fin de chaque guerre, il décidait des peines et des récompenses que chacun avait méritées. Il ôtait une partie du domaine du peuple vaincu pour la donner aux alliés, en quoi il faisait deux choses: il attachait à Rome des rois dont elle avait peu à craindre, et beaucoup à espérer; et il en affaiblissait d'autres dont elle n'avait rien à espérer, et tout à craindre.

On se servait des alliés pour faire la guerre à un ennemi; mais d'abord on détruisit les destructeurs. Philippe fut vaincu par le moyen des Étoliens, qui furent anéantis d'abord après pour s'être joints à Antiochus. Antiochus fut vaincu par le secours des Rhodiens: mais, après qu'on leur eut donné des récompenses éclatantes, on les humilia pour jamais, sous prétexte qu'ils avaient demandé qu'on fît la paix avec Persée.

Quand ils avaient plusieurs ennemis sur les bras, ils accordaient une trêve au plus faible, qui se croyait heureux de l'obtenir, comptant pour beaucoup d'avoir différé sa ruine.

Lorsque l'on était occupé à une grande guerre, le sénat

dissimulait toutes sortes d'injures, et attendait dans le silence que le temps de la punition fût venu; que si quelque peuple lui envoyait les coupables, il refusait de les punir, aimant mieux tenir toute la nation pour criminelle, et se réserver une vengeance utile.

Comme ils faisaient à leurs ennemis des maux inconcevables, il ne se formait guerre de ligue contre eux; car celui qui était le plus éloigné du péril ne voulait pas en approcher.

Par là ils recevaient rarement la guerre, mais la faisaient toujours dans le temps, de la manière, et avec ceux qu'il leur convenait; et, de tant de peuples qu'ils attaquèrent, il y en a bien peu qui n'eussent souffert toutes sortes d'injures si l'on avait voulu les laisser en paix.

Leur coutume étant de parler toujours en maîtres, les ambassadeurs qu'ils envoyaient chez les peuples qui n'avaient point encore senti leur puissance étaient sûrement maltraités; ce qui était un prétexte sûr pour faire une nouvelle guerre.

Comme ils ne faisaient jamais la paix de bonne foi, et que, dans le dessein d'envahir tout, leurs traités n'étaient proprement que des suspensions de guerre, ils y mettaient des conditions qui commençaient toujours la ruine de l'État qui les acceptait. Ils faisaient sortir les garnisons des places fortes, ou bornaient le nombre des troupes de terre, ou se faisaient livrer les chevaux ou les éléphants; et si ce peuple était puissant sur la mer, ils l'obligeaient de brûler ses vaisseaux, et quelquefois d'aller habiter plus avant dans les terres.

Après avoir détruit les armées d'un prince, ils ruinaient ses finances par des taxes excessives ou un tribut, sous prétexte de lui faire payer les frais de la guerre: nouveau genre de tyrannie qui le forçait d'opprimer ses sujets et de perdre leur amour.

Lorsqu'ils accordaient la paix à quelque prince, ils prenaient quelqu'un de ses frères ou de ses enfants en otage:

ce qui leur donnait le moyen de troubler son royaume à leur fantaisie. Quand ils avaient le plus proche héritier, ils intimidaient le possesseur ; s'ils n'avaient qu'un prince d'un degré éloigné, ils s'en servaient pour animer les révoltes des peuples. 5

Quand quelque prince ou quelque peuple s'était soustrait de l'obéissance de son souverain, ils lui accordaient d'abord le titre d'allié du peuple romain : par là ils le rendaient sacré et inviolable ; de manière qu'il n'y avait point de roi, quelque grand qu'il fût, qui pût un moment 10 être sûr de ses sujets, ni même de sa famille.

Quoique le titre de leur allié fût une espèce de servitude, il était néanmoins très-recherché ; car on était sûr que l'on ne recevait d'injures que d'eux, et l'on avait sujet d'espérer qu'elles seraient moindres : ainsi il n'y avait 15 point de services que les peuples et les rois ne fussent prêts de rendre, ni de bassesses qu'ils ne fissent pour l'obtenir.

Ils avaient plusieurs sortes d'alliés. Les uns leur étaient unis par des privilèges et une participation de leur 20 grandeur, comme les Latins et les Herniques ; d'autres par l'établissement même, comme leurs colonies ; quelques-uns par les bienfaits, comme furent Masinissa, Eumène et Attalus, qui tenaient d'eux leur royaume ou leur agrandissement ; d'autres par des traités libres, et 25 ceux-là devenaient sujets par un long usage de l'alliance, comme les rois d'Egypte, de Bithynie, de Cappadoce, et la plupart des villes grecques ; plusieurs enfin par des traités forcés, et par la loi de leur sujétion, comme Philippe et Antiochus ; car ils n'accordaient point de paix à un 30 ennemi qui ne contînt une alliance, c'est-à-dire qu'ils ne se soumettaient point de peuple qui ne leur servît à en abaisser d'autres.

Lorsqu'ils laissaient la liberté à quelques villes, ils y faisaient d'abord naître deux factions : l'une défendait les 35 lois et la liberté du pays, l'autre soutenait qu'il n'y avait

de loi que la volonté des Romains ; et comme cette dernière faction était toujours la plus puissante, on voit bien qu'une pareille liberté n'était qu'un nom.

Quelquefois ils se rendaient maîtres d'un pays sous pré-
5 texte de succession : ils entrèrent en Asie, en Bithynie, en Libye, par les testaments d'Attalus, de Nicomède et d'Appion ; et l'Égypte fut enchaînée par celui du roi de Cyrène.

Pour tenir les grands princes toujours faibles, ils ne
10 voulaient pas qu'ils reçussent dans leur alliance ceux à qui ils avaient accordé la leur ; et comme ils ne la refusaient à aucun des voisins d'un prince puissant, cette condition, mise dans un traité de paix, ne lui laissait plus d'alliés.

15 De plus, lorsqu'ils avaient vaincu quelque prince considérable, ils mettaient dans le traité qu'il ne pourrait faire la guerre pour ses différends avec les alliés des Romains (c'est-à-dire ordinairement avec tous ses voisins), mais qu'il les mettrait en arbitrage : ce qui lui ôtait pour
20 l'avenir la puissance militaire.

Et pour se la réserver toute, ils en privaient leurs alliés mêmes : dès que ceux-ci avaient le moindre démêlé, ils envoyaient des ambassadeurs qui les obligeaient de faire la paix. Il n'y a qu'à voir comme ils terminèrent les
25 guerres d'Attalus et de Prusias.

Quand quelque prince avait fait une conquête, qui souvent l'avait épuisé, un ambassadeur romain survenait d'abord qui la lui arrachait des mains. Entre mille exemples, on peut se rappeler comment, avec une parole,
30 ils chassèrent d'Égypte Antiochus.

Sachant combien les peuples d'Europe étaient propres à la guerre, ils établirent comme une loi qu'il ne serait permis à aucun roi d'Asie d'entrer en Europe et d'y assujétir quelque peuple que ce fût. Le principal motif de
35 la guerre qu'ils firent à Mithridate fut que contre cette défense il avait soumis quelques Barbares.

Lorsqu'ils voyaient que deux peuples étaient en guerre, quoiqu'ils n'eussent aucune alliance ni rien à démêler avec l'un ni avec l'autre, ils ne laissaient pas de paraître sur la scène, et, comme nos chevaliers errants, ils prenaient le parti du plus faible. C'était, dit Denys d'Halicarnasse, une ancienne coutume des Romains d'accorder toujours leur secours à quiconque venait l'implorer.

Ces coutumes des Romains n'étaient point quelques faits particuliers arrivés par hasard: c'étaient des principes toujours constants; et cela se peut voir aisément, car les maximes dont ils firent usage contre les plus grandes puissances furent précisément celles qu'ils avaient employées dans les commencements contre les petites villes qui étaient autour d'eux.

Ils se servirent d'Eumène et de Masinissa pour subjuguer Philippe et Antiochus, comme ils s'étaient servis des Latins et des Herniques pour subjuguer les Volsques et les Toscans; ils se firent livrer les flottes de Carthage et des rois d'Asie, comme ils s'étaient fait donner les barques d'Antium; ils ôtèrent les liaisons politiques et civiles entre les quatre parties de la Macédoine, comme ils avaient autrefois rompu l'union des petites villes latines.

Mais surtout leur maxime constante fut de diviser. La république d'Achaïe était formée par une association de villes libres; le sénat déclara que chaque ville se gouvernerait dorénavant par ses propres lois, sans dépendre d'une autorité commune.

La république des Béotiens était pareillement une ligue de plusieurs villes; mais comme, dans la guerre contre Persée, les unes suivirent le parti de ce prince, les autres celui des Romains, ceux-ci les reçurent en grâce, moyennant la dissolution de l'alliance commune.

Lorsqu'il y avait quelques disputes dans un État, ils jugeaient d'abord l'affaire; et par là ils étaient sûrs de n'avoir contre eux que la partie qu'ils avaient condamnée. Si c'étaient des princes du même sang qui se disputaient

la couronne, ils les déclaraient quelquefois tous deux rois : si l'un d'eux était en bas âge, ils décidaient en sa faveur, et ils en prenaient la tutelle, comme protecteurs de l'univers ; car ils avaient porté les choses au point que
5 les peuples et les rois étaient leurs sujets, sans savoir précisément par quel titre, étant établi que c'était assez d'avoir ouï parler d'eux pour devoir leur être soumis.

Ils ne faisaient jamais de guerres éloignées sans s'être procuré quelque allié auprès de l'ennemi qu'ils attaquaient,
10 qui pût joindre ses troupes à l'armée qu'ils envoyaient ; et comme elle n'était jamais considérable par le nombre, ils observaient toujours d'en tenir une autre dans la province la plus voisine de l'ennemi, et une troisième dans Rome, toujours prête à marcher. Ainsi ils n'exposaient
15 qu'une très-petite partie de leurs forces, pendant que leur ennemi mettait au hasard toutes les siennes.

Quelquefois ils abusaient de la subtilité des termes de leur langue. Ils détruisirent Carthage, disant qu'ils avaient promis de conserver la cité et non pas la ville.
20 On sait comment les Étoliens, qui s'étaient abandonnés à leur foi furent trompés : les Romains prétendirent que la signification de ces mots *s'abandonner à la foi d'un ennemi* emportait la perte de toutes sortes de choses, des personnes, des terres, des villes, des temples et des sépul-
25 cres même.

Ils pouvaient même donner à un traité une interprétation arbitraire : ainsi, lorsqu'ils voulurent abaisser les Rhodiens, ils dirent qu'ils ne leur avaient pas donné autrefois la Lycie comme présent, mais comme amie et
30 alliée.

Lorsqu'un de leurs généraux faisait la paix pour sauver son armée prête à périr, le sénat, qui ne la ratifiait point, profitait de cette paix, et continuait la guerre. Ainsi, quand Jugurtha eut enfermé une armée romaine et qu'il
35 l'eut laissée aller sous la foi d'un traité, on se servit contre lui des troupes mêmes qu'il avait sauvées ; et lorsque

les Numantins eurent réduit vingt mille Romains près de mourir de faim à demander la paix, cette paix, qui avait sauvé tant de citoyens, fut rompue à Rome, et l'on éluda la foi publique en envoyant le consul qui l'avait signée. 5

Quelquefois ils traitaient de la paix avec un prince sous des conditions raisonnables, et lorsqu'il les avait exécutées, ils en ajoutaient de telles qu'il était forcé de recommencer la guerre. Ainsi, quand ils se furent fait livrer par Jugurtha ses éléphants, ses chevaux, ses trésors, ses 10 transfuges, ils lui demandèrant de livrer sa personne; chose qui, étant pour un prince le dernier des malheurs, ne peut jamais faire une condition de paix.

Enfin ils jugèrent les rois pour leurs fautes et leurs crimes particuliers. Ils écoutèrent les plaintes de tous 15 ceux qui avaient quelques démêlés avec Philippe; ils envoyèrent des députés pour pourvoir à leur sûreté, et ils firent accuser Persée devant eux pour quelques meurtres et quelques querelles avec des citoyens des villes alliées.

Comme on jugeait de la gloire d'un général par la 20 quantité de l'or et de l'argent qu'on portait à son triomphe, il ne laissait rien à l'ennemi vaincu. Rome s'enrichissait toujours; chaque guerre la mettait en état d'en entreprendre une autre.

Les peuples qui étaient amis ou alliés se ruinaient par 25 les présents immenses qu'ils faisaient pour conserver la faveur, ou l'obtenir plus grande; et la moitié de l'argent qui fut envoyé pour cet effet aux Romains aurait suffi pour les vaincre.

Maîtres de l'univers, ils s'en attribuèrent tous les tré- 30 sors: ravisseurs moins injustes en qualité de conquérants qu'en qualité de législateurs. Ayant su que Ptolémée, roi de Chypre, avait des richesses immenses, ils firent une loi, sur la proposition d'un tribun, par laquelle ils se donnèrent l'hérédité d'un homme vivant et la confiscation 35 d'un prince allié.

Bientôt la cupidité des particuliers acheva d'enlever ce qui avait échappé à l'avarice publique. Les magistrats et les gouverneurs vendaient aux rois leurs injustices. Deux compétiteurs se ruinaient à l'envi pour acheter une
5 protection toujours douteuse contre un rival qui n'était pas entièrement épuisé; car on n'avait pas même cette justice des brigands, qui portent une certaine probité dans l'exercice du crime. Enfin les droits légitimes ou usurpés ne se soutenant que par de l'argent, les princes, pour en
10 avoir, dépouillaient les temples, confisquaient les biens des plus riches citoyens: on faisait mille crimes pour donner tout l'argent du monde.

Mais rien ne servit mieux Rome que le respect qu'elle imprima à la terre. Elle mit d'abord les rois dans le
15 silence, et les rendit comme stupides. Il ne s'agissait pas du degré de leur puissance, mais leur personne propre était attaquée. Risquer une guerre, c'était s'exposer à la captivité, à la mort, à l'infamie du triomphe. Ainsi, des rois qui vivaient dans le faste et dans les délices n'osaient
20 jeter des regards fixes sur le peuple romain; et, perdant le courage, ils attendaient de leur patience et de leurs bassesses quelque délai aux misères dont ils étaient menacés.

Remarquez, je vous prie, la conduite des Romains.
25 Après la défaite d'Antiochus, ils étaient maîtres de l'Afrique, de l'Asie et de la Grèce, sans y avoir presque de villes en propre. Il semblait qu'ils ne conquissent que pour donner; mais ils restaient si bien les maîtres, que, lorsqu'ils faisaient la guerre à quelque prince, ils l'acca-
30 blaient pour ainsi dire du poids de tout l'univers.

Il n'était pas temps encore de s'emparer des pays conquis. S'ils avaient gardé les villes prises à Philippe, ils auraient fait ouvrir les yeux aux Grecs; si, après la seconde guerre punique, ou celle contre Antiochus, ils
35 avaient pris des terres en Afrique ou en Asie, ils n'auraient pu conserver des conquêtes si peu solidement établies.

Il fallait attendre que toutes les nations fussent accoutumées à obéir comme libres et comme alliées avant de leur commander comme sujettes, et qu'elles eussent été se perdre peu à peu dans la république romaine.

Voyez le traité qu'ils firent avec les Latins, après la victoire du lac Régille : il fut un des principaux fondements de leur puissance. On n'y trouve pas un seul mot qui puisse faire soupçonner l'empire.

C'était une manière lente de conquérir. On vainquait un peuple, et on se contentait de l'affaiblir ; on lui imposait des conditions qui le minaient insensiblement ; s'il se relevait, on l'abaissait encore davantage ; et il devenait sujet sans qu'on pût donner une époque de sa sujétion.

Ainsi Rome n'était pas proprement une monarchie ou une république, mais la tête d'un corps formé par tous les peuples du monde.

C'est la folie des conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes : cela n'est bon à rien ; car, dans toutes sortes de gouvernement, on est capable d'obéir.

Mais Rome n'imposant aucune loi générale, les peuples n'avaient point entre eux de liaisons dangereuses ; ils ne faisaient un corps que par une obéissance commune ; et, sans être compatriotes, ils étaient tous Romains.

Triumph of Æmilius Paullus.

Plutarch.

On avait dressé, dans les théâtres où se font les courses de chevaux, et qu'on appelle cirques, et dans le Forum, et dans les quartiers de la ville d'où l'on pouvait voir la pompe, des échafauds sur lesquels se placèrent les spectateurs, vêtus de robes blanches. Tous les temples furent ouverts ; on les couronna de festons, et on les remplit de

la fumée des parfums. Des licteurs en grand nombre et des appariteurs repoussaient à leur rang les spectateurs trop empressés, réprimaient leurs courses désordonnées et tenaient les rues dégagées et libres. La marche triomphale fut partagée en trois jours. Le premier jour suffit à peine à voir passer les statues captives, les tableaux, les figures colossales, portées sur deux cent cinquante chariots : spectacle imposant ! Le lendemain passèrent, sur un grand nombre de chariots, les armes les plus belles et les plus riches des Macédoniens, tant d'airain que de fer, nouvellement fourbies, et toutes resplendissantes. Quoiqu'on les eût rassemblées avec beaucoup de soin et d'art, elles semblaient jetées au hasard par monceaux : casques sur boucliers, cuirasses sur bottines, pavois de Crète, targes de Thrace, carquois entassés pêle-mêle avec des mors et des brides, épées nues, longues piques sortant de tous les côtés, et présentant leurs pointes menaçantes. Toutes ces armes étaient retenues par des liens un peu lâchés ; et le mouvement des chariots les froissant les unes contre les autres, il en sortait un son aigu et effrayant : la vue des armes d'un peuple, même vaincu, n'était pas sans inspirer une sorte d'horreur. A la suite des chariots qui traînaient les armes marchaient trois mille hommes, portant l'argent monnayé dans sept cent cinquante vases, dont chacun contenait trois talents, et était soutenu par quatre hommes. D'autres étaient chargés de cratères d'argent, de coupes en forme de cornes, de flacons, de gobelets, disposés tous pour la montre, et distingués à la fois et par leur grandeur et par la beauté de leur ciselure. Le troisième jour, dès le matin, les trompettes s'avancèrent, sonnant non ces airs qu'on joue dans les processions et dans les pompes religieuses, mais ceux dont se servent les Romains pour exciter les troupes au combat. A leur suite venaient cent vingt taureaux engraissés, les cornes dorées, le corps orné de bandelettes et de guirlandes. Leurs conducteurs étaient de jeunes garçons

ceints, pour le sacrifice, de tabliers richement brodés ; et suivis d'autres jeunes gens qui portaient les vases d'argent et d'or. On voyait passer derrière eux ceux qui étaient chargés le l'or monnayé, distribué, comme la monnaie d'argent, dans des vases qui contenaient chacun trois talents : il y avait soixante et dix-sept vases. Puis c'étaient les hommes soutenant la coupe sacrée, d'or massif, du poids de dix talents, enrichie de pierres précieuses, ouvrage exécuté par l'ordre de Paul-Émile ; puis les vases qu'on appelait antigonides, séleucides, thériclées, et toute la vaisselle d'or de Persée ; puis enfin le char de Persée, et ses armes surmontées de son diadème.

A quelque distance marchaient ses enfants captifs, et avec eux leurs gouverneurs, leurs précepteurs et leurs officiers en foule, versant des larmes, tendant les mains aux spectateurs, et enseignant à ces jeunes enfants à intercéder auprès du peuple et à demander grâce. Il y avait deux garçons et une fille, incapables, à cause de leur âge tendre, de comprendre la grandeur de leurs maux, et d'autant plus dignes de pitié, qu'ils étaient moins sensibles au changement de leur fortune. Peu s'en fallut même que Persée passât sans être remarqué, tant la compassion fixait les yeux des Romains sur ces pauvres petits ! Plus d'un, à leur aspect, ne put retenir ses larmes. Il y avait, dans toutes les âmes, un sentiment mêlé de plaisir et de douleur, et qui ne cessa que lorsque les enfants furent passés. Persée lui-même venait après ses enfants et leur suite, vêtu d'une robe noire, et portant des pantoufles à la macédonienne : on voyait, à son air, que la grandeur de ses maux lui faisait de tout un objet de terreur, et lui avait troublé l'esprit. Il était suivi d'une troupe d'amis et de familiers, le visage accablé de douleur, tenant sans cesse arrêtés sur Persée leurs yeux baignés de larmes, et donnant à croire aux spectateurs qu'ils ne déploraient que l'infortune de Persée, et qu'ils faisaient peu de compte de leur propre malheur. Persée avait bien

envoyé prier Paul-Émile de ne pas le donner en spectacle, et de lui épargner les hontes du triomphe. Mais Paul-Émile, afin, sans doute, de se moquer de sa lâcheté et de son amour pour la vie : "Ce qu'il demande était déja en
5 son pouvoir, répondit-il, et l'est encore aujourd'hui s'il veut ;" faisant entendre que Persée devait préférer la mort à la honte. Mais le lâche n'en eut pas le courage : amolli par je ne sais quelles espérances, il devint une des dépouilles conquises sur lui par le vainqueur.

10 On transportait, à la suite de cette dernière troupe, quatre cents couronnes d'or, félicitations de victoire, que les villes avaient décernées à Paul-Émile par ambassadeurs.

Enfin paraissait le triomphateur lui-même, monté sur
15 un char magnifiquement paré ; personnage digne, par lui seul, même sans cette pompe splendide, d'attirer tous les regards, et revêtu d'une robe de pourpre bordée d'or. Il tenait dans sa main droite un rameau d'olivier, et, comme lui, toute l'armée, laquelle suivait le char du
20 général, rangée par compagnies, et chantant tantôt des chansons à la romaine, mêlées de traits satiriques, tantôt des hymnes de victoire en l'honneur des exploits de Paul-Émile. Admiré et applaudi de tous, il n'y avait pas un seul homme de bien qui portât envie à la gloire du triom-
25 phateur ; mais il est sans doute un Dieu chargé par les destins de rabattre toujours quelque chose des grandes prospérités qui dépassent la mesure, et de faire un tel mélange, dans la vie humaine, qu'elle ne soit pour personne entièrement pure et exempte de maux, et que ceux-
30 là soient réputés les plus heureux, comme dit Homère, auxquels le sort dispense en proportion égale l'une et l'autre fortune.

Paul-Émile avait quatre fils, dont deux, Fabius et Scipion, étaient passés, par adoption, dans des familles étran-
35 gères : les deux autres, nés d'une seconde femme, et qui n'étaient encore que des enfants, étaient restés dans sa

maison. L'aîné de ces derniers mourut cinq jours avant le triomphe de Paul-Émile, à l'âge de quatorze ans; et l'autre, à l'âge de douze ans, trois jours après le triomphe. Il n'y eut pas un Romain qui ne ressentît vivement l'affliction du père. Tous frissonnèrent en voyant la cruauté de la Fortune, qui n'avait pas honte d'introduire un tel deuil dans une maison pleine de bonheur et de joie et toute retentissante de sacrifices d'actions de grâces, et de mêler les gémissements et les larmes aux chants de victoire et aux triomphes. Paul-Émile, toutefois, prit les choses en sage; et il réfléchit que l'homme a besoin de courage et de force d'âme, non pas seulement contre des armes et des piques, mais bien encore contre les attaques de la Fortune: aussi fit-il, de ces événements contraires ainsi mêlés, une sorte de balance et de compensation, jugeant le mal effacé par le bien, et ses pertes personnelles par les prospérités publiques; et rien, dans ses actions, ne vint rabaisser sa grandeur ou ternir l'éclat de sa victoire.

Cato Censor.

Michelet.

La lâche victoire des nobles sur Nævius ne les préserva pas d'attaques plus sérieuses. Dans cette époque de la gloire et de la toute-puissance des Scipions, un patricien de la famille toujours populaire des Valerii, Valerius Flaccus, fit venir de Tusculum, et établit près de lui à Rome un jeune Italien d'un génie singulièrement énergique, d'un courage éprouvé et d'une éloquence mordante. C'était un homme roux, aux yeux bleus, d'un aspect barbare, et d'un regard qui défiait ami et ennemi. Son nom de famille était *Porcius* (le porcher). Mais il était si avisé dès son enfance, qu'on l'avait surnommé *Caton*. A dix-sept ans, il avait servi contre Hannibal. Depuis,

il cultivait un champ voisin de celui du vieux Manius Curius, le vainqueur des Samnites. Le matin, il allait répondre sur le droit et plaider dans les petites villes voisines de Tusculum. Puis, il revenait, se mettait tout nu, labourait avec ses esclaves, mangeant avec eux, buvait comme eux de l'eau, du vinaigre ou de la piquette. Toutefois ce n'était pas un maître tendre. *Le père de famille*, dit-il dans son livre d'agriculture, *doit vendre les vieilles charettes, les vieilles ferrailles, les vieux esclaves.*

Établi à Rome par Valérius, appuyé par Fabius, il devint successivement tribun d'une légion, questeur, préteur, enfin consul, et censeur avec son ancien patron.

Envoyé comme préteur en Espagne, il commença par renvoyer les fournisseurs de vivres, déclarant que la guerre nourrirait la guerre. En trois cents jours, il prit quatre cents villes ou villages, qu'il fit démanteler tous à la même heure. Il rapporta dans le trésor une somme immense; et au moment de se rembarquer, vendit son cheval de bataille, pour épargner à la république les frais du transport. Dans toute l'expédition, il avait toujours été à pied, avec un esclave qui portait les provisions, et qu'il aidait dans l'occasion à les préparer. Après avoir obtenu le triomphe, il n'en partit pas moins comme simple tribun, pour combattre Antiochus en Grèce. Aux Thermopyles, le général romain embrassa Caton devant toute l'armée, avoua qu'on lui devait la victoire, et le chargea d'en porter la nouvelle à Rome.

Tant de vigueur et de sévérité pour lui-même prêtait une autorité merveilleuse à l'âpreté cynique de ses attaques contre les mœurs des nobles. C'était surtout contre les Scipions que les Fabius et les Valérius semblaient l'avoir lâché, dès son arrivé à Rome. Dans sa questure en Sicile, il accusa les dépenses de l'Africain, et sa facilité à imiter les Grecs. Scipion le renvoya, en disant: "Je n'aime pas un questeur si exact."

Il ne fallait pas moins que l'énergie de Caton pour

réprimer l'insolence et la tyrannie des grandes familles, qui se tenaient étroitement unies pour l'oppression du peuple. Quintius Flaminius avait nommé Scipion *prince du sénat*. Deux fils de Paul Émile étaient entrés par adoption dans les familles des Scipions et des Fabius. Des deux filles du grand Scipion, l'une épousa Sempronius Gracchus, l'autre Scipion Nasica. Ainsi, malgré les haines de famille, toute l'aristocratie se tenait par des mariages ; c'est ce qui rendait les grands si forts contre la justice, et les mettait au-dessus des lois. Un gendre de Fabius ayant été accusé de trahison, son beau-père, pour le faire absoudre, n'eut qu'à dire qu'il était innocent, puisqu'il était resté le gendre de Fabius. Scaurus étant accusé plus tard, se justifia de la manière suivante : Varius de Sucrone accuse Æmilius Scaurus d'avoir reçu des présents pour trahir la république ; Æmilius Scaurus déclare qu'il est innocent : lequel des deux croirez-vous ? L'accusateur d'un Métellus ayant mis sous les yeux des juges les registres qui devaient les convaincre de concussion, tout le tribunal détourna les yeux. Ainsi rien n'arrêtait l'audace de ces *rois*, comme les appelait le peuple. L'Africain surtout, dont on avait mis la statue dans le sanctuaire de Jupiter, et qui avait dédaigné un consulat à vie, exerçait une véritable dictature. Un jour que les questeurs craignaient de violer une loi en ouvrant le trésor public, Scipion, alors simple particulier, se fit donner les clefs, et ouvrit.

Il n'y avait plus de république, si quelqu'un n'avait le courage de tenir tête aux Scipions, et d'exiger qu'ils rendissent compte comme citoyens. Caton en trouva l'occasion après la guerre d'Antiochus (187). Leur conduite dans cette guerre avait été plus que suspecte. Les deux frères avaient réglé les conditions de paix de leur autorité privée. Quelles sommes rapportaient-ils de cette riche Asie ? quelles dépouilles du successeur d'Alexandre, du maître d'Antioche et de Babylone ?

Au jour du jugement, Scipion ne daigna pas répondre aux accusateurs, mais il monta à la tribune, et dit: "Romains, c'est à pareil jour que j'ai vaincu en Afrique Hannibal et les Carthaginois. Suivez-moi au Capitole
5 pour rendre grâces aux dieux, et leur demander de vous donner toujours des chefs qui me ressemblent." Tous le suivirent au Capitole, peuple, juges, tribuns, accusateurs, jusqu'aux greffiers. Il triompha en ce jour, non plus d'Hannibal et de Syphax, mais de la majesté de la répub-
10 lique et de la sainteté des lois.

D'autres disent que les licteurs des tribuns du peuple ayant mis déjà la main sur son frère, l'Africain le leur arracha, déchira les registres, et dit: *Je ne rendrai pas compte des quatre millions de sesterces, lorsque j'en ai fait*
15 *entrer au trésor deux cents millions. Je n'ai rapporté pour moi qu'un surnom de l'Afrique.* Puis il se retira dans une terre, qu'il avait à Literne, en Campanie. Son ennemi Tib. Sempronius Gracchus, alors tribun du peuple, empêcha lui-même qu'on ne l'inquiétât dans son exil volon-
20 taire. Il y mourut, et fit écrire sur sa tombe ces mots amers et injustes: *Ingrate patrie, tu ne possèdes pas mêmes mes os.*

Ses ennemis le poursuivirent encore dans la personne de son frère. Les Pétilius, tribuns du peuple, d'autres
25 disent M. ou Q. Nævius (parent du poëte?), proposèrent de nouveau une enquête *sur l'argent reçu ou extorqué d'Antiochus.* Caton appuya la proposition, et elle fut convertie en loi par le suffrage unanime des trente-cinq tribus. Les accusés furent condamnés. Le jugement
30 portait que *L. Scipion, pour accorder au roi Antiochus une paix plus avantageuse, avait reçu de lui six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts livres d'argent de plus qu'il n'avait fait entrer dans le trésor; A. Hostilius, son lieutenant quatre-vingts livres d'or et quatre cent*
35 *trois d'argent; C. Furius, son questeur, cent trente d'or, et deux cents d'argent.* Lucius Scipion parut justifié par sa

pauvreté. On ne trouva pas chez lui la somme qu'il était condamné à payer. Mais l'aristocratie n'en reçut pas moins un coup terrible. Caton fut bientôt, malgré les efforts des nobles, élevé à la censure, et chargé de poursuivre ces recherches sévères que personne ne pouvait plus éluder depuis l'humiliation des Scipions.

IX.

THE GRACCHI.

THE period of the Gracchi marks the beginning of the contest between the Optimates—the wealthy oligarchy of officials—and the Populares. The Roman Empire was founded, and its vast provincial system was worked, shamefully and shamelessly, for the benefit of the wealthy families (patrician and plebeian alike, for it must be remembered that this old distinction of orders had passed away), while the city was filled with a needy crowd of disbanded soldiers, indebted farmers evicted from their lands, and an increasing number of freedmen of all nations—"the stepsons of Italy," as Scipio Africanus called them. There was also the question of the Italians calling for settlement, the Socii who fought the battles of Rome and came home to find their farms uncultivated and impoverished, and all the land rapidly being turned into great grazing estates, tended by slaves and owned by the great families. It is a time full of lessons for those who can study it. What actually came of it was Cæsarism—the rule of the military chief who could give order at home, and keep the Pax Romana abroad. What might have come of it if the Optimates had been endowed with sufficient foresight to grant just land laws, just taxes, the enfranchisement of the Italians, and a good system of colonisation, who can say? Would not their practical genius have anticipated, under such a system, the idea of Representative Government, and thus made the Republic immortal? But they preferred plunder abroad, and pauperisation, by means of the corn largesses, at home, and the Reformers were beaten. Three men, at least, could and would have saved the State—Tiberius and Caius Gracchus, and Livius Drusus. The nobles murdered the Gracchi; Drusus was assassinated. Thenceforward the great men in the Republic are the successful generals. The power of the sword, more or less disguised, is supreme.

TIBERIUS GRACCHUS.

SAINT-RÉAL.

Avec tous les avantages d'une belle taille, de la bonne mine, de beaucoup d'agréments dans le visage, et ceux d'un esprit fin et pénétrant, Tibérius Gracchus avait une éloquence douce et naturelle, des manières insinuantes, un air persuasif, et le génie du monde le plus fleuri et le plus cultivé. Il joignait à toutes ces qualités un cœur ferme et grand, une droiture et une intégrité inaltérables, un amour pour la justice qui soutenait l'innocent, et punissait le crime, sans perdre tout à fait et sans détruire le coupable : il ajoutait à cela une sobriété, une vertu pure, des mœurs sévères pour lui seul, sans vouloir faire participer les autres à cette austérité. Il soutenait toutes ces qualités par un mérite acquis à la guerre, où il avait prouvé, en diverses occasions d'éclat, qu'il n'était pas moins propre à commander qu'à obéir, et que, selon l'état où il se trouvait, et les besoins de la république, il obéissait avec le même plaisir que les autres commandaient. Libéral jusqu'à la profusion, et donnant tout sans réserve ; pitoyable pour les malheureux, qui étaient tous assurés de trouver chez lui une protection infaillible ; enfin, *tantis denique adornatus virtutibus, quantas naturâ et industriâ mortalis conditio accipit.* "On a dit de lui qu'il était doué de toutes les vertus que le naturel, l'éducation, le soin et l'expérience peuvent donner à un homme sur la terre."

Mais comme rien n'est parfait ici-bas, on ne doit pas dissimuler qu'il était d'ailleurs obstiné dans ses résolutions jusqu'à la dernière opiniâtreté, fier et hautain quand il trouvait de la résistance, conservant naturellement sa vengeance contre ceux qui lui avaient voulu nuire, et si fort porté pour le peuple contre le sénat, qu'il hasardait

tout pour le servir : moins peut-être par rapport à cette justice qu'il aimait tant en effet, que séduit par une ambition démesurée, dont tous ses ennemis l'ont accusé, et qui était sans contestation son véritable vice.

Deposition of the Tribune Octavius.

Appian.

5 Tibérius Gracchus ayant échauffé l'énergie des citoyens pauvres, et de tous ceux des autres citoyens qui étaient plus accessibles à la force de la raison qu'à l'amour de la propriété, ordonna au greffier de lire la loi.

Alors un des collègues de Gracchus, le tribun Marius 10 Octavius, qui s'était laissé gagner par les citoyens riches, ordonna, de son côté, au greffier de garder le silence. Or, chez les Romains, le tribun qui interposerait son *veto* contre la loi proposée en arrêtait absolument l'émission. Gracchus, après avoir éclaté en reproches contre son col- 15 lègue, ajourna l'assemblée au lendemain. Il s'entoura d'un appareil militaire imposant, dans la vue de forcer Octavius à se contraindre malgré lui. Il ordonna au greffier d'un ton menaçant de lire la loi à l'assemblée, et le greffier se mit à lire. Mais Octavius lui ordonna de 20 nouveau de se taire, et il obéit. Un combat de propos et d'invectives réciproques s'engagea soudain entre les tribuns. Le tumulte qui s'y mêla ne permettant point de mettre la loi en délibération, les grands insinuèrent aux tribuns de référer de leurs différends au sénat. 25 Gracchus adopta cette proposition. Il ne doutait pas que les plus sensés d'entre les sénateurs ne fussent disposés en faveur de la loi. Il se rendit donc au sénat ; mais dans cette assemblée, où l'on était moins nombreux que dans le Forum, les riches l'attaquèrent de manière 30 qu'il se retira du sénat, et revint à l'assemblée du peuple,

où il annonça que le lendemain on voterait sur la loi, ainsi que sur la question de savoir si un tribun qui, comme Octavius, se montrait l'ennemi des plébéiens, devait conserver ses fonctions. Les choses effectivement se passèrent de la sorte. 5

Octavius, que rien ne pouvait intimider, renouvela son opposition à la loi : et Gracchus fit alors, avant toute œuvre, délibérer sur son compte. Après qu'on eut recueilli les suffrages de la première tribu, qui vota la destitution d'Octavius, Gracchus se tourna de son côté et l'invita à 10 se départir de son opposition. Sur son refus, on continua de recueillir les suffrages. Les tribus étaient alors au nombre de trente-cinq. Les dix-sept premières, dans leur animosité contre Octavius, avaient été unanimes ; et les suffrages de la dix-huitième devaient former le décret. 15 Gracchus, encore une fois, se tournant du côté de son collègue, à la vue de l'assemblée, lui représenta l'extrême danger qui le menaçait ; il le pria avec instance de cesser de mettre obstacle à la loi la plus sacrée, et en même temps la plus importante pour tous les Romains répandus 20 en Italie ; de ne pas contrarier plus longtemps l'intérêt qu'y attachait le peuple, à la cause duquel sa qualité de tribun lui faisait d'ailleurs un devoir de céder, et de ne pas braver la condamnation qui allait le dépouiller de sa magistrature. En terminant ce discours, Gracchus prit 25 les dieux à témoin que c'était à contre-cœur qu'il provoquait le déshonneur d'un citoyen, son collègue ; mais Octavius demeura inébranlable, et l'on continua de prendre les voix. A l'instant même, le décret du peuple fit rentrer ce tribun dans la condition d'homme privé, et il s'échappa 30 clandestinement de l'assemblée.

TIBERIUS GRACCHUS was murdered in 133, but his brother took up the cause of Reform only to meet a similar fate in 121, and the cause of the Populares is left to the unworthy guidance of a Saturninus and a Marius.

DEATH OF CAIUS GRACCHUS.

PLUTARCH.

Le sénat rentra en séance, et fit un décret par lequel il chargeait Opimius d'user de tout son pouvoir pour maintenir la sûreté publique et exterminer les tyrans. D'après ce décret, le consul ordonna aux sénateurs de prendre les
5 armes, et aux chevaliers de venir le lendemain matin, amenant avec eux chacun deux serviteurs armés. Fulvius, de son côté, se prépara à la défense, et rassembla autour de lui une foule considérable. Caïus, en s'en retournant du Forum, s'arrêta devant la statue de son père ;
10 il la considéra longtemps sans proférer une seule parole ; puis il continua son chemin, versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple, témoin de sa douleur, en fut vivement touché. Ils se reprochèrent mutuellement leur lâcheté d'abandonner, de trahir un tel
15 homme : ils le suivirent donc, et ils passèrent la nuit devant sa maison, mais d'une tout autre manière que ceux qui veillaient à la garde de Fulvius. Ceux-ci ne firent que boire, pousser des cris de joie, et tenir des propos pleins d'une audace extrême. Fulvius lui-même le pre-
20 mier s'était plongé dans l'ivresse, et il se permettait des discours et des actions indignes de son âge et de son rang. Au contraire, ceux de Caïus gardaient un profond silence, comme dans une calamité publique : ils songeaient aux suites que pouvaient avoir ces premières démarches, et
25 ils se relevaient tour à tour pour prendre quelque repos.

Le lendemain, au point du jour, ce ne fut qu'à

grand'peine qu'on put réveiller Fulvius, tant l'ivresse l'avait plongé dans un sommeil profond. Tous ses gens s'armèrent des dépouilles qui étaient dans sa maison et qu'il avait conquises sur les Gaulois, vaincus par lui l'année de son consulat; puis ils se mirent en marche avec de grands cris et de grandes menaces, pour aller s'emparer du mont Aventin. Caïus ne voulut point s'armer: il sortit en simple toge, comme il avait coutume d'aller au Forum, et sans autre précaution sinon qu'il portait un petit poignard. Comme il sortait, sa femme l'arrêta sur le seuil de la porte, et se jeta à ses genoux; puis, le prenant d'une main, et tenant de l'autre son fils encore enfant: "Mon cher Caïus, lui dit-elle, ce n'est point pour aller à la tribune aux harangues proposer des décrets comme tribun et comme législateur, que tu me quittes aujourd'hui. Tu ne vas pas non plus à une guerre glorieuse, qui pourrait, il est vrai, me ravir mon époux, mais qui me laisserait du moins un deuil honorable. C'est aux meurtriers de Tibérius que tu vas te livrer; et tu y vas sans armes, disposé à tout souffrir plutôt que de te porter toi-même à aucun acte de violence. Tu périras, mais ta mort ne sera d'aucune utilité pour ta patrie. Déjà le parti des méchants triomphe; déjà la violence et le fer décident de tout dans les tribunaux. Si ton frère eût été tué devant Numance, nous eussions, par une trêve, obtenu son corps pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Et moi je serai peut-être réduite à aller sur les bords d'un fleuve ou d'une mer leur redemander ton cadavre enseveli depuis longtemps sous leurs eaux; car, après le meurtre de Tibérius, quelle confiance peut-on avoir encore ou dans les lois ou dans les dieux?"

Comme Licinia exprimait ainsi ses plaintes, Caïus se dégagea doucement de ses bras, et s'éloigna en silence avec ses amis. Sa femme voulut le retenir par sa toge, et elle tomba sur le seuil de la porte: elle demeura longtemps sans mouvement et sans voix. Ses esclaves vin-

rent enfin la relever; et la voyant privée de sentiment, ils la portèrent chez son frère Crassus.

Quand Fulvius eut rassemblé tous ceux de son parti, il envoya au Forum, à la persuasion de Caïus, le plus jeune
5 de ses fils, avec un caducée à la main. Le jeune homme était d'une grande beauté; mais sa contenance modeste, la rougeur qui couvrait son front, et les pleurs qui baignaient son visage, le rendaient plus intéressant encore. Il fit au sénat et au consul des propositions d'accommode-
10 ment. La plupart des sénateurs les écoutaient assez volontiers; mais Opimius prenant la parole: "Ce n'est point, dit-il, par des hérauts que des citoyens coupables doivent traiter avec le sénat. Il faut qu'ils descendent de leur montagne, et qu'ils viennent en personne subir
15 leur jugement; il faut qu'ils se livrent eux-mêmes à la discrétion du sénat, afin de désarmer sa juste colère." Puis il défendit au jeune homme de revenir, sinon pour accepter ses conditions. Caïus voulait, dit-on, aller au sénat pour amener les esprits à des sentiments pacifiques;
20 mais personne n'y voulut consentir, et Fulvius envoya derechef son fils faire aux sénateurs les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à combattre, fit sur-le-champ arrêter le jeune homme; et, l'ayant remis sous bonne garde, il marcha contre Fulvius avec une nom-
25 breuse infanterie et un corps d'archers crétois. Les archers tirèrent sur les partisans de Fulvius, et en blessèrent plusieurs; puis, mettant le désordre parmi les autres, ils les obligèrent à prendre la fuite. Fulvius se jeta dans un bain public, alors abandonné, où il fut découvert
30 bientôt après, et massacré avec l'aîné de ses deux fils.

Pour Caïus, personne ne le vit les armes à la main. Vivement affligé de tout ce désordre, il s'était réfugié dans le temple de Diane, résolu de se donner lui-même la mort. Mais Pomponius et Licinius, les plus fidèles de
35 ses amis, l'en empêchèrent: ils lui arrachèrent le poignard des mains, et ils lui conseillèrent de prendre la

fuite. Alors, dit-on, il se mit à genoux; et, tendant les mains vers la déesse, il la pria que le peuple romain, en punition de son ingratitude et de sa trahison, ne sortît jamais de servitude. Car la plupart des Romains avaient abandonné Caïus, dès l'instant que l'amnistie avait été publiée. Comme Caïus fuyait, quelques-uns de ses ennemis l'atteignirent près du pont de bois. Pomponius et Licinius le forcèrent à prendre les devants; et, faisant face à ceux qui les poursuivaient, ils tinrent ferme à la tête du pont, et ils combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer jusqu'à ce qu'ils eussent été tués sur la place. Caïus n'avait pour compagnon de sa fuite qu'un esclave, nommé Philocratès: tout le monde l'encourageait, comme s'il se fût agi de disputer le prix des jeux; mais personne ne le secourait, mais personne ne lui amenait un cheval, bien qu'il en demandât un avec instance; car les ennemis le suivaient de très près. Il les devança pourtant d'un moment, et il put se jeter dans un bois consacré aux Furies. C'est là qu'il fut tué par son esclave Philocratès, qui se tua ensuite lui-même. Toutefois, quelques-uns rapportent qu'ils furent arrêtés tous deux en vie, et que l'esclave serra si étroitement son maître dans ses bras, que nul ne put frapper Caïus qu'auparavant Philocratès n'eût succombé sous mille coups. On dit qu'un homme coupa la tête de Caïus, mais que, comme il la portait au consul, un des amis d'Opimius, nommé Septiméléius, la lui enleva, parce qu'avant le combat on avait fait publier à son de trompe, que quiconque apporterait les têtes de Caïus et de Fulvius recevrait autant pesant d'or. Septiméléius apporta donc au consul la tête au bout d'une pique: on prit des balances, et on trouva qu'elle pesait dix-sept livres deux tiers. Septiméléius avait ajouté la fraude au crime: il avait enlevé la cervelle, et coulé à la place du plomb fondu. Ceux qui apportèrent la tête de Fulvius ne reçurent aucune récompense, parce que c'étaient des gens de condition obscure.

Les corps de Caïus et de Fulvius, et ceux de leurs partisans qui avaient été tués, au nombre de trois mille, furent jetés dans le Tibre, et leurs biens confisqués au profit du trésor public. On défendit à leurs veuves de porter
5 le deuil : et celle de Caïus, Licinia, fut même privée de sa dot. Les ennemis de Caïus traitèrent avec la dernière inhumanité le plus jeune des fils de Fulvius, quoiqu'il n'eût point pris les armes, et qu'il ne se fût point mêlé parmi les combattants : il avait été arrêté avant le com-
10 bat, quand il était venu vers le consul pour proposer un accommodement, en on le fit périr après la bataille.

Toutefois une chose qui affligea le peuple bien plus que cela encore, bien plus que tous ces actes de cruauté, c'est le temple qu'Opimius bâtit à la Concorde. On eût dit,
15 en effet, qu'Opimius s'enorgueillissait de sa conduite, qu'il s'en faisait gloire, et qu'il regardait, en quelque sorte, comme un sujet de triomphe le massacre de tant de citoyens. Aussi écrivit-on la nuit ce vers, à côté de l'inscription du temple : "La Fureur élève ce temple à
20 la Concorde." Cet homme, le premier qui se fût arrogé, dans le consulat, une puissance dictatoriale ; cet homme qui avait fait mourir, sans aucune formalité de justice, trois mille citoyens, et, avec eux, Caïus Gracchus et Fulvius Flaccus, celui-ci personnage consulaire et qui
25 avait été honoré du triomphe, et l'autre qui l'emportait sur tous ceux de son âge par sa vertu et par sa gloire ; Opimius, dis-je, ne sut pas même garder ses mains pures de tout vol : envoyé en ambassade vers Jugurtha le Numide, il se laissa corrompre par l'argent du roi.
30 Frappé, comme concussionnaire, par une sentence flétrissante, il vieillit dans l'ignominie, objet de la haine et du mépris du peuple.

Le peuple, au moment même du massacre, ne montra que faiblesse et consternation ; mais il ne tarda pas à
35 faire connaître tout le regret que lui causait la mort des

Gracques. Il leur fit faire des statues qu'on dressa en public; il consacra les lieux où ils avaient péri: on y allait offrir les prémices des fruits de chaque saison; un grand nombre même y faisaient tous les jours des sacrifices, et s'y acquittaient de leurs devoirs religieux, comme dans les temples.

Cornélie supporta, dit-on, son malheur avec beaucoup de constance et de grandeur d'âme; et l'on rapporte qu'en parlant des édifices sacrés qu'on avait bâtis sur les lieux mêmes où ses fils avaient été tués, elle ne dit que ces mots: "Ils ont les tombeaux qu'ils méritent." Elle passa le reste de ses jours dans une maison de campagne, près de Misène, sans rien changer à sa manière de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis, et que sa table était ouverte aux étrangers, elle était entourée d'une foule de Grecs et de gens de lettres; et les rois mêmes lui envoyaient et recevaient d'elle des présents. Tous ceux qui étaient admis chez elle prenaient un singulier plaisir à lui entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain, son père; mais ils étaient ravis d'admiration lorsque, sans témoigner aucun regret, sans verser une seule larme, et comme si elle eût parlé de quelques personnages anciens, elle rappelait tout ce que ses fils avaient fait, tout ce qu'ils avaient souffert. Plusieurs de ceux qui l'entendaient croyaient ou que la vieillesse lui avait affaibli l'esprit, ou que l'excès de ses maux lui en avait ôté le sentiment; mais c'était plutôt eux-mêmes qui manquaient de sens, d'ignorer combien un heureux naturel et une bonne éducation donnent de ressource aux hommes pour surmonter la douleur, et que, si dans la prospérité la fortune triomphe souvent de la vertu, elle ne peut, dans l'adversité, lui ôter le courage de supporter les malheurs.

X.

MARIUS AND SULLA.

Marius.

Michelet.

Caïus Marius était originaire des environs d'Arpinum, ville récemment élevée au rang de municipe. Il ne vint pas de bonne heure à Rome, resta toujours étranger aux mœurs de la ville et ne voulut jamais apprendre le grec. Diodore nous apprend qu'il fut d'abord publicain; Velleius, qu'il était d'une famille équestre : ce qui semble confirmé par Cicéron, son compatriote, dont l'aïeul fut, selon lui, l'adversaire du père de Marius dans les fonctions d'Arpinum. Politique médiocre, Marius n'eut d'autre génie que celui de la guerre. Au siège de Numance, où il fit ses premières armes, Scipion Emilien devina son génie militaire : comme on lui demandait qui pourrait lui succéder un jour, il frappa sur l'épaule de Marius et dit : *Celui-ci peut-être.*

Lorsque, de retour à Rome, il demanda le tribunat, tout le monde le connaissait de nom, mais personne ne l'avait encore vu. La faveur des Métellus, qui protégeaient sa famille, décida son élection. L'aristocratie était alors toute-puissante. De toutes les réformes des Gracches, il n'en restait qu'une; le pouvoir judiciaire était toujours, malgré les efforts du sénat, entre les mains

des chevaliers, c'est-à-dire des usuriers, des riches, des détenteurs du domaine. Sénateurs et chevaliers s'étaient entendus pour annuler la loi agraire. Le sénat avait usurpé l'examen préalable de toute loi proposée au peuple. Ainsi les deux ordres s'étaient partagé la république. Les sénateurs avaient les charges et la puissance politique; les chevaliers l'argent, les terres, les jugements. Leur connivence mutuelle accélérait la ruine du peuple, qui se consommait en silence.

Marius, publicain, et sorti d'une famille équestre, ne pouvait rester fidèle au parti des nobles. Ce fut néanmoins un grand étonnement pour l'aristocratie, lorsque le client de Métellus osa, sans consulter le sénat, proposer une loi qui tendait à réprimer les brigues dans les comices et les tribunaux. Un des Métellus attaque la loi et le tribun; il appuie le consul qui propose de citer Marius pour rendre compte. Marius comparut, mais ce fut pour ordonner aux licteurs de conduire Métellus en prison. Le sénat fut obligé de retirer son décret. Le petit peuple de Rome ne fut pas plus content de Marius que les nobles, quand il le vit se déclarer contre une distribution de blé proposée par un de ses collègues.

Les Italiens étaient trop divisés d'intérêts, la populace de Rome était trop faible pour qu'on pût s'élever à la puissance par la faveur des uns ou des autres. Il fallait se désigner aux deux partis par la gloire militaire, et trouver dans les armées un point d'appui plus solide que celui auquel s'étaient confiés les Gracches. Marius se rapprocha probablement de Métellus, car il fut nommé questeur de Cécilius Métellus pour la guerre de Numidie.

Dès la ruine de Carthage, du vivant même du *fidèle* Masinissa, les Romains prenaient ombrage du royaume des Numides qui ne leur était plus utile. Ils n'avaient pas voulu de leur secours dans la dernière guerre punique. Tant que régna le lâche et faible Micipsa, son fils, ils ne craignirent rien de ce côté. Mais ce prince avait été

obligé en mourant de faire entrer en partage du royaume, avec ses deux fils, son neveu, l'ardent et intrépide Jugurtha, vrai Numide, désigné au trône par la voix des Numides, et chéri des Romains depuis le siège de Numance, où
5 Micipsa l'avait envoyé dans l'espoir qu'il y périrait. C'était, comme son aïeul Masinissa, le meilleur cavalier de l'Afrique, le plus ardent chasseur, toujours le premier à frapper le lion. On a regardé Jugurtha comme un usurpateur ; il aurait fallu s'informer d'abord s'il existait
10 une loi d'hérédité dans les déserts de la Numidie. Les Barbares choisissent ordinairement pour roi le plus digne dans une même famille. Les Numides pensèrent que la volonté d'un mort ne pouvait prévaloir sur le droit de la nation. Ils regardaient, non sans raison, le partage de la
15 Numidie comme son asservissement aux volontés de Rome, et soutinrent avec une héroïque obstination le chef qu'ils s'étaient donné. D'abord, Jugurtha fait assassiner Hiempsal, le plus jeune de ses rivaux, dont le peuple accusait la cruauté. Puis, soutenu par les amis qu'il
20 s'est faits parmi les Romains au siège de Numance, par les sénateurs qu'il achète à tout prix, il obtient un nouveau partage entre lui et Adherbal, le survivant des deux frères. Enfin, se voyant sûr de tout le peuple, il renverse ce dernier obstacle à l'unité de la Numidie. Adherbal
25 assiégé demande secours aux étrangers, aux Romains. Des commissaires sont envoyés, moins pour le protéger que pour empêcher la réunion d'un peuple si formidable par son génie belliqueux. Ils arrivent trop tard : Jugurtha, maître de son rival, l'a fait périr dans les tourments ; cette
30 cruauté eût été gratuite et inexplicable, s'il n'eût considéré le candidat antinational comme un usurpateur. Il massacra même tous les Italiens qui faisaient trafic à Cirtha, ce qui prouve qu'il confondait dans sa haine Rome et Adherbal.

35 Cependant le peuple éclate à Rome contre la vénalité des grands, qui ont donné à Jugurtha le temps d'unir sous

sa domination toute la Numidie. Le consul Calpurnius Pison passe en Afrique avec une armée. Il prend quelques villes, mais seulement pour se faire mieux payer sa retraite. Nouvelle clameur du peuple. Le tribun Memmius fait ordonner à Jugurtha de venir se justifier à Rome. Le roi de Numidie comptait si bien sur la corruption de ses juges, qu'il ne craignit pas d'obéir. Le peuple s'assemble pour entendre sa justification ; Memmius lui ordonne de parler ; un autre tribun, gagné par le Numide, lui ordonne de se taire. Ainsi l'on se jouait du peuple. Cependant un des descendants de Masinissa demandait au sénat le trône de Numidie. Le danger était pressant pour Jugurtha. Il n'hésite point à faire assassiner ce nouveau compétiteur. Cette fois le crime était flagrant ; Jugurtha sortit de Rome, et dit en se tournant encore une fois vers ces murs : *Ville à vendre ! Il ne lui manque plus qu'un acheteur.*

Albinus, qu'on envoya d'abord, ne fit rien contre Jugurtha ; Aulus, son frère et son lieutenant en son absence, se laissa prendre par le Numide, et ne se tira de ses mains qu'en passant sous le joug. Cette honte, que Rome ne connaissait plus depuis Numance, accusait si hautement l'incapacité ou la corruption de l'aristocratie, que le sénat fit désormais de sérieux efforts pour terminer la guerre. Il en confia la conduite à l'un de ses membres les plus influents Cécilius Métellus, et lui donna une nouvelle armée.

La première victoire et la plus difficile à remporter fut le rétablissement de la discipline. Dans un pays de déserts semés de quelques villes, en présence d'un ennemi mobile comme la pensée, et que l'on ne pouvait joindre que où et quand il lui plaisait, il fallait n'avancer qu'à coup sûr et tâcher de s'assurer des places fortes. L'habileté de Jugurtha rendait ce système difficile à suivre. Les Romains ayant pris Vacca, Jugurtha apparut tout à coup dans une position avantageuse, et fut au moment de

vaincre, avec ses troupes légères, la tactique romaine et la force des légions. Partout il suivit Métellus, troublant les sources, détruisant les pâturages, enlevant les fourrageurs. Il osa même attaquer deux fois le camp
5 romain devant Sicca, fit lever le siége, et força ainsi Métellus d'aller prendre ses quartiers d'hiver hors de la Numidie. Le Romain employait cependant contre lui les moyens les moins louables de vaincre. Il marchandait sous main les amis de Jugurtha, pour leur faire tuer ou
10 livrer leur maître.

Ces craintes diverses décidèrent le Numide à traiter. Il se soumet à tout. Il livre à Métellus deux cent mille livres pesant d'argent, tous ses éléphants, une infinité d'armes et de chevaux. Et alors il apprend qu'il faut
15 qu'il vienne se mettre lui-même entre les mains de Métellus. Que risquait-il de plus en continuant la guerre? Il la recommença. Il eût dû se souvenir plus tôt que les Romains avaient usé envers les Carthaginois de la même perfidie.

20 Métellus fit alors en Numidie une guerre d'extermination, égorgeant dans chaque ville tous les mâles en âge de puberté. C'est ainsi qu'il traita Vacca, qui s'était soustraite au joug des Romains, et Thala, dépôt des trésors de Jugurtha, qui l'avait crue protégée par les
25 solitudes qui l'environnaient. L'indomptable roi de Numidie était sorti de son royaume pour le mieux défendre. Retiré aux confins du grand désert, il disciplinait les Gétules, et entraînait contre Rome son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, qui fut vaincu avec lui près de
30 Cirtha.

Métellus vit avec douleur son lieutenant Marius lui enlever la gloire de terminer cette guerre. Le fier patricien, qui lui devait, il faut le dire, une grande partie de ses succès, avait voulu d'abord l'empêcher d'aller à Rome
35 briguer le consulat. Il sera temps pour vous, lui dit-il, quand mon fils le demandera. Il s'en fallait de vingt ans

que son fils eût l'âge. L'insolence de Métellus avait profondément ulcéré Marius. Il exigea la condamnation à mort d'un client de Métellus, soupçonné d'intelligence avec les Numides, et lorsque celui-ci essayait de réhabiliter la mémoire de cet homme, Marius dit qu'il s'applaudissait d'avoir attaché à l'âme du consul une furie éternelle.

Ce mot atroce indique assez avec quelle haine Marius attaqua Métellus à Rome. Cette fois il daigna parler devant le peuple et flatter sa passion. Il accusa son général d'éterniser la guerre ; il promit, s'il était consul, de prendre ou tuer Jugurtha de sa main. Il était soutenu par les chevaliers, par les publicains, par tous ceux dont cette longue guerre anéantissait le commerce en Afrique ; il le fut par les prolétaires, qu'il enrôla pour la première fois, et pour qui les camps furent un asile. On accusa Marius de prendre ainsi pour soldats des hommes qui ne laissaient à la patrie aucun gage de leur fidélité. Mais l'extinction des propriétaires obligeait de recourir à cette dernière ressource.

Marius voulait deux choses : s'attacher, s'approprier son armée, et vaincre Jugurtha. Il atteignit le dernier but par une discipline terrible, le premier par une prodigalité sans bornes. Il donnait tout le butin, toutes les dépouilles au soldat. Avec un tel accord du chef et de l'armée, la guerre fut poussée à outrance. Il prit Capsa, au milieu des plus arides solitudes. Il força le pic presque inaccessible où le roi des Numides avait déposé ce qu'il avait pu sauver de ses trésors. Il battit deux fois Jugurtha et Bocchus. Ce dernier ne voulut pas se perdre avec son gendre. Il promit de le livrer. Ce fut le jeune Sylla, questeur de Marius, qui, pour sa première campagne, eut la gloire de recevoir du roi de Mauritanie un captif si important. Ce succès fut dû en partie à son adresse et à son sang-froid.

Bocchus délibéra un instant s'il ne livrerait pas plutôt Sylla à Jugurtha. Marius ne pardonna jamais à son

questeur d'avoir fait représenter sur son anneau l'extradition du roi des Numides.

La Numidie fut partagée entre Bocchus et deux petit-fils naturels de Masinissa. Le héros qui avait défendu la Numidie si longtemps, et qui, malgré des crimes ordinaires aux rois barbares, méritait un meilleur sort, fut traîné derrière le char de Marius, au milieu des huées d'une lâche populace. On dit qu'il perdit le sens. Peut-être voulait-il échapper à l'ignominie en feignant l'insensibilité. C'est ainsi que le roi des Vandales diminua pour Bélisaire la gloire et l'ivresse du triomphe, en déclarant par un sourire dédaigneux qu'il n'acceptait pas la honte dont on croyait le couvrir. Jugurtha fut ensuite dépouillé, et les licteurs, pour avoir plus tôt fait, lui arrachèrent les bouts des oreilles avec les anneaux d'or qu'il y portait. De là, jeté nu dans un cachot humide, il plaisantait encore en y entrant : *Par Hercule*, dit-il, *les étuves sont froides à Rome.* Il lutta six jours entiers contre la faim.

Cimbri and Teutones.

The Cimbri and the Teutones were the vanguard of the Goths, and it was the Goths who, six centuries later, overthrew Rome. The following pages, if read with a good atlas, will give some idea of the northern frontiers of the Empire and of the magnitude of the task of keeping at bay the great Teutonic populations which pressed southwards, in ever-increasiug numbers, by way of the Danube and the Rhine.

		B.C.
Battle of	Arausio . . .	105
„	Aquæ Sextiæ . .	102
„	Vercellæ . .	101

Mommsen.

Mais les victoires eurent des suites que les vainqueurs avaient été loin de pressentir. Depuis longtemps déjà, un

"peuple errant" se mouvait sur la zone septentrionale des régions occupées par les Celtes aux deux côtés du Danube. Ce peuple s'appelait les *Cimbres* ou *Chempho* ("les preux," ou, pour emprunter la traduction de leurs ennemis, "les brigands"). Il est probable que cette appellation, antérieurement à l'*exode*, était devenue celle de toute la nation. Ils venaient du septentrion. Les premiers Gaulois contre lesquels ils se choquèrent, autant qu'on le peut savoir, furent les Boïes de Bohême. Des causes de leur départ, de la direction de leur mouvement, les contemporains ont négligé de nous rien dire de précis. Y suppléer par voie d'induction serait chose impossible, les événements contemporains au nord de la Bohême et du Main, et à l'est du Rhin inférieur, se dérobant totalement à nos regards. En revanche, les faits les plus clairs démontrent que le noyau des Cimbres, et aussi celui des hordes pareilles des Teutons qui se joignirent à eux un peu plus tard, loin d'appartenir à l'arbre celtique, comme les Romains l'ont cru d'abord, se rattachait au contraire à l'élément germanique. Les deux petites tribus portant le même nom, restes probables de la grande nation, et délaissées jadis dans la patrie primitive, les Cimbres dans le Danemarck actuel, les Teutons dans l'Allemagne du nord, sur la plage de la Baltique, où déjà un contemporain d'Alexandre le Grand, Pythéas, les a signalés à propos de la traite de l'ambre: les Cimbres et les Teutons inscrits au catalogue des peuples germaniques parmi les *Ingœvons*, à côté des *Chauques:* l'opinion de César, qui le premier parmi les Romains sut constater la différence entre Gaulois et Germains, et qui range formellement parmi ces derniers les Cimbres, dont il a encore dû voir bon nombre: enfin les noms mêmes de ces peuples, leurs caractères physiques et ethnologiques, leur genre de vie, tout, chez eux, les rattache à la grande famille du nord, et surtout à la famille germaine. D'autre part, on comprend aisément qu'après quelque vingt ou trente ans de vie voyageuse, peut-être,

l'essaim ramassant dans ses courses à travers les pays celtiques des frères d'armes et des volontaires toujours bien accueillis, se soit grossi d'une foule d'aventuriers gaulois. Rien d'étonnant dès lors, si l'on voit à la tête des
5 Cimbres des chefs portant un nom celte, ou si les Romains emploient comme éclaireurs des espions parlant la langue celtique. Prodigieuse fut leur marche: les Romains n'avaient encore rien vu de pareil. Ce n'était là ni une horde de brigands à cheval, ni la croisade d'un "printemps
10 sacré" ou de toute une jeunesse envoyée à l'étranger. C'était tout un peuple en cours d'émigration, marchant avec femmes et enfants, avec tout son bien et son avoir, à la recherche d'une nouvelle patrie. Chez les peuples du nord encore nomades, le char avait son importance, in-
15 connue des Hellènes et des Italiques : les Celtes, eux aussi, l'emmenaient avec eux dans leurs guerres. Avec son rideau de cuir tendu par-dessus, il servait de maison à la famille ; la femme, les enfants, le chien du maître même, tous y trouvaient place, pêle-mêle, à côté du mobilier. Les
20 hommes du sud virent avec étonnement ces grands corps sveltes, ces longues tresses d'un blond foncé, ces yeux azurés, ces femmes aux formes vigoureuses et puissantes, ne le cédant qu'à peine à leurs maris en taille et en vigueur ; les enfants surtout, à la tête blanche comme la
25 tête des vieillards (ainsi les Italiens émerveillés caractérisaient les cheveux couleur de lin de la jeune progéniture de ces peuples). Quant à leur manière de se battre, elle était à peu près celle des Celtes d'alors, qui n'en venaient plus aux mains tête nue, portant l'épée ou l'épieu, selon l'an-
30 cienne pratique des Gaulois d'Italie, mais avaient revêtu le heaume de bronze, richement orné souvent, et lançaient une arme de jet redoutable, la *materis*. Ils avaient aussi gardé la grande et large épée, et le petit pavois : enfin, ils revêtaient la cuirasse. Ils ne manquaient pas
35 de cavalerie, quoique sous ce rapport les Romains leur fussent supérieurs. Pour tout ordre de bataille, ils se

massaient comme autrefois, sans art, en une sorte de phalange profonde autant que large, et dont les premiers rangs, aux jours des combats plus périlleux, se tenaient enchaînés par des cordes passées dans les ceintures de métal. Les mœurs des Cimbres étaient rudes. Souvent ils dévoraient la viande crue. Le plus brave, et autant que possible le plus haut de taille, était roi de l'armée. Souvent aussi, de même que chez les Celtes et les autres Barbares, ils convenaient avec l'ennemi du jour et du lieu; et avant d'en venir aux mains, tel d'entre eux sorti des rangs provoquait un adversaire au combat singulier. Ils se préparaient à la lutte par des gestes grossiers de mépris et par un vacarme épouvantable, les hommes poussant leur cri de guerre, les femmes et les enfants frappant à coups redoublés les toits de cuir des chars. Ils se battaient bravement: la mort sur le champ d'honneur leur semblait la seule qui fût digne de l'homme libre: mais la lutte heureusement finie, ils s'indemnisaient dans les excès d'une bestialité révoltante, ayant parfois promis à leurs dieux guerriers l'offrande de tout ce que la victoire aurait donné au vainqueur. En pareil cas, tout le butin mobilier était brisé: les chevaux étaient tués, et les captifs pendus ou mis en réserve pour de sanglants sacrifices. Ils avaient pour prêtresses des femmes aux cheveux grisonnants, enveloppées de vêtements blancs, allant pieds nus. Comme l'Iphigénie de la fable dans le pays des Scythes, elles immolaient les victimes, et prophétisaient l'avenir qu'elles lisaient dans le sang des prisonniers de guerre ou des criminels. Je ne saurais dans toutes ces coutumes faire le départ de ce qui était de l'usage commun des Barbares du nord, de ce qui venait des Celtes, ou de ce qui venait des Germains: mais faire accompagner et guider l'armée par des prêtresses et non par des prêtres, constitue indubitablement un trait de mœurs germaniques. Ainsi s'avançaient les Cimbres au travers d'un pays inconnu, monstrueuse cohue de peuples divers, agglomérés

autour de ce noyau d'aventuriers germains, originaires des bords de la Baltique; assez semblables à ces armées d'émigrants qui, surchargés de bagages, et mêlés entre eux, s'en vont au delà des mers à la poursuite de leurs rêves de fortune; conduisant par monts et par vaux leur forteresse roulante [*wagenburg*] avec cette adresse qui caractérise la vie nomade; hostiles à la civilisation, et destructeurs comme l'ouragan ou la vague en furie: mais comme la vague aussi, capricieux, irréfléchis, courant aujourd'hui en avant, demain s'arrêtant tout d'un coup: puis, se précipitant de côté, ou revenant en arrière. Ils arrivaient et frappaient à l'instar de l'éclair: à l'instar de l'éclair, ils disparaissaient! Pourquoi ne s'est-il pas rencontré un homme qui, secouant la torpeur du siècle, se soit ingénié à observer diligemment et à décrire le prodigieux météore? Quand longtemps après, la science a cru retrouver la chaîne dont cette émigration armée forme un anneau, en même temps qu'elle était la première, parmi les expéditions venues du fond de la Germanie, qui se vînt heurter contre la civilisation antique, la science arrivait, hélas! trop tard: la tradition immédiate et vivante des faits s'était irrémissiblement perdue.

Quoi qu'il en soit, le peuple sans patrie des Cimbres, arrêté longtemps devant les portes du sud par les Celtes du Danube et les Boïes principalement, trouve jour enfin à briser la barrière. On était au lendemain des attaques dirigées par les Romains contre ces mêmes Gaulois danubiens. Ceux-ci les appelèrent-ils à leur secours contre les légions envahissantes? Ou n'est-ce pas plutôt l'invasion romaine qui les aurait empêchés de se garder suffisamment du côté du nord? Les Cimbres traversant le pays des Scordisques, entrèrent (113) dans celui des Taurisques, et s'approchèrent des passes des Alpes de Carniole, que couvrait le consul *Gnæus Papirius Carbon*, posté sur les hauteurs en avant d'Aquilée. Soixante-dix ans plus tôt, une tribu gauloise ayant voulu s'établir sur le versant

méridional, avait dû, sur l'ordre de Rome, évacuer le territoire déjà occupé sans résistance: à l'heure où nous sommes encore, la crainte du nom romain eut la puissance d'arrêter les Transalpins. Les Cimbres n'attaquèrent pas. Ils reculèrent même, Carbon leur en- 5 joignant d'avoir à quitter le pays des Taurisques, hôtes et amis de la République, injonction dont les traités avec ce peuple ne faisaient nullement un devoir au consul; et ils s'apprêtèrent à suivre les guides donnés par celui-ci pour les reconduire à la frontière. Mais ces guides avaient été 10 vendus pour les faire tomber dans une embuscade où les attendait Carbon. On en vint aux mains, non loin de *Noréia* (dans la Carinthie). Les Cimbres trahis vainquirent le traître, et lui tuèrent une partie de son monde: sans un orage qui sépara les armées, c'en était fait de celle de 15 la République. Ils auraient pu aussitôt descendre en Italie: ils aimèrent mieux tourner à l'ouest. S'ouvrant un chemin le long de la rive gauche du Rhin et au travers du Jura, bien moins par la force des armes, qu'en s'accommodant avec les Helvètes et les Séquanes, ils reparaissent, quelques 20 années après la défaite de Carbon, dans le voisinage du territoire romain. En 109, *Marcus Junius Silanus* entre dans la Gaule méridionale, et s'en va défendre le pays des Allobroges que met en danger l'invasion. Les Cimbres lui demandent une assignation de terres, où ils puissent 25 s'établir en paix, demande d'ailleurs inadmissible. Pour toute réponse, le consul attaque: mais il est complètement battu, et son camp tombe aux mains de l'ennemi. Pour réparer son désastre, il faut recourir à de nouvelles levées: or déjà les enrôlements rencontrent des difficultés telles, 30 que le Sénat provoque le rapport des lois votées, dit-on, sur l'initiative de Gaius Gracchus, et qui ont abrégé la loi du service militaire. Cette fois encore, au lieu de poursuivre leur victoire, les Cimbres envoient une ambassade en Italie, renouvelant leur demande de terres où ils 35 puissent s'établir: en même temps, ils s'occupent à

soumettre les cantons celtiques d'alentour. La province romaine et l'armée de nouvelle formation eurent ainsi un peu de répit : mais tout à coup voici qu'un autre ennemi se lève dans la Gaule même. Les Helvètes avaient
5 beaucoup souffert dans leurs combats incessants avec leurs voisins du nord. Entraînés par l'exemple des Germains, ils veulent à leur tour passer dans la Gaule occidentale, où ils trouveront de plus paisibles et plus fertiles demeures : peut-être qu'aussi, quand les bandes des Cimbres ont tra-
10 versé leur pays, ils ont noué alliance avec eux. Quoi qu'il en soit, tous les hommes valides des *Tougènes* (localité inconnue) et des *Tigorins* (sur le lac de *Morat*, au pied du Jura), conduits par *Divicon*, franchissent le Jura, et poussent jusque dans le pays des *Nitiobriges* (non loin
15 d'*Agen*, sur la Garonne). Là ils rencontrent devant eux l'armée du consul *Lucius Cassius Longinus*, qui se laisse attirer dans une embuscade. Il y périt, lui, son lieutenant, le consulaire *Gaius Pison*, et la plupart de ses soldats. Le commandant intérimaire, *Gaius Popillius*, qui s'était
20 réfugié dans le camp, à peu de temps de là capitule et passe sous le joug, livrant aux Helvètes la moitié de ses bagages et munitions, et aussi des otages (107). Les choses en viennent à ce point, que Tolosa, l'une des plus fortes villes de la province romaine, se soulève contre la
25 République et jette sa garnison dans les fers. Bientôt pourtant, comme les Cimbres s'attardent ailleurs, et comme les Helvètes, provisoirement, ne menacent plus la province, le nouveau général envoyé de Rome, *Quintus Servilius Cœpion*, a la temps de se porter sur Tolosa, et de la
30 reprendre grâce à une trahison. Il y pille tout à loisir les immenses richesses amoncelées dans l'antique et célèbre sanctuaire de l'*Apollon gaulois*. Quelle aubaine pour le trésor public obéré ! Malheureusement les vases d'or et d'argent, envoyés à Marseille sous trop faible escorte, sont
35 enlevés en route par une bande de brigands, et disparaissent sans laisser de traces : le consul et ses officiers passèrent

pour avoir monté le coup. Cependant on se remit sur la défensive, et garnissant la province de trois fortes armées, on attendit qu'il plût à l'ennemi principal, aux Cimbres, de renouveler leur attaque. Ils vinrent en 105, conduits par leur roi *Boiorix*, et songeant cette fois sérieusement à une descente en Italie. Cœpion, passé proconsul, commandait sur la rive droite du Rhône : sur la rive gauche était le consul *Gnœus Mallius Maximus*, et sous lui, à la tête d'un corps séparé, son lieutenant, le consulaire *Marcus Æmilius Scaurus*. Scaurus assailli le premier est écrasé : fait prisonnier, il est amené au quartier ennemi, où le roi, en entendant son captif l'avertir fièrement de se garder d'envahir l'Italie avec ses Cimbres, entre en fureur et le tue. Sur ces entrefaites, Maximus donne ordre au proconsul de repasser le Rhône. Cœpion obéit à contre-cœur et se montre enfin près d'*Arausio* (*Orange*), sur le bord droit du fleuve, où toutes les forces romaines se concentrent. Leur masse imposante donne à penser aux Cimbres, qui veulent négocier. Malheureusement les deux généraux vivaient dans la plus complète mésintelligence. Le consul Maximus, homme de mince extraction et incapable, avait le pas de par la loi sur son collègue proconsulaire, plus fier et mieux né, mais non meilleur capitaine. Cœpion se refusa à camper en commun, à se concerter pour des opérations d'ensemble : après comme avant, il prétendait à l'indépendance absolue dans son commandement. En vain les délégués du Sénat tentèrent un accommodement. Une entrevue des deux généraux, exigée par leurs officiers, ne fit qu'élargir la rupture. A peine Cœpion eut-il vu Maximus en pourparlers avec les Cimbres, que le croyant sur le point d'avoir seul l'honneur de leur soumission, il se jeta soudain sur eux avec tout son corps d'armée. Il fut anéanti, son camp capturé (6 octobre 105) ; et sa défaite ne fit que préparer la destruction complète du deuxième corps. Quatre-vingt mille soldats romains, dit-on, restèrent sur

le terrain, sans compter quarante mille personnes appartenant à la cohue innombrable et sans défense du train. Dix hommes seulement auraient échappé. Ce qu'il y a de sûr, c'est que dans les deux armées bien peu en revin-
5 rent, les Romains ayant combattu le fleuve à dos.

Par les pertes matérielles et par l'effet moral, la catastrophe d'Orange dépassait même la journée de Cannes. Les défaites successives de Carbon, de Silanus, de Longinus n'avaient pas fait sur les Italiens une impression
10 profonde. On s'était habitué désormais aux guerres débutant par les insuccès ; mais on avait une inébranlable foi dans la puissance invincible des armes romaines, et se préoccuper des exceptions pourtant assez nombreuses à la règle eût semblé un souci superflu. Toutefois le désastre
15 d'Orange, les Cimbres vainqueurs et déjà aux pieds des Alpes non défendues : la révolte éclatant de nouveau et avec plus de force que jamais parmi les populations d'en deçà de la chaîne et aussi en Lusitanie : l'Italie ouverte et sans armée : quel effrayant réveil venant chasser tous
20 les rêves ! Aussitôt on a devant les yeux les *tumultes gaulois* du IVe siècle, dont le retentissement dure encore, et la journée de l'Allia, et l'incendie de Rome ; et la détresse présente doublant la puissance des anciens souvenirs, la terreur de l'invasion se répand dans toute la péninsule :
25 tout l'Occident croit sentir l'ébranlement prochain de la domination romaine. Comme au lendemain de Cannes, un sénatus-consulte abrége le temps du deuil. Les enrôlements nouveaux attestent d'ailleurs la disette d'hommes la plus navrante. Tout Italien valide est astreint à jurer
30 qu'il ne quittera pas l'Italie : aux capitaines de navires des ports italiens, il est interdit d'embarquer aucun homme en état de porter les armes. Que serait-il arrivé (c'est à n'oser le dire), si les Cimbres, immédiatement après leur double victoire, avaient franchi les portes des Alpes ?
35 Mais le torrent se détourna encore et alla inonder le territoire des Arvernes, qui se défendirent à grand'peine :

puis, las bientôt de cette guerre de sièges, les Cimbres, tournant le dos à l'Italie, s'enfoncèrent à l'ouest, du côté des Pyrénées.

Le nouveau chef des troupes se montra donc de l'autre côté des Alpes, suivi d'un nombreux et solide état-major : on y voyait Lucius Sylla, l'audacieux officier qui avait ramené Jugurtha captif, et qui va se distinguer de nouveau. Marius amena en outre une troupe vaillante d'Italiques et de fédérés. Mais il ne trouva plus devant lui l'ennemi contre qui il marchait. Les étonnants vainqueurs d'Orange, après avoir pillé la rive gauche du Rhône, avaient, comme nous l'avons dit, passé les Pyrénées, et bataillaient à cette heure même avec les braves indigènes de la côte du nord et de l'intérieur de l'Espagne. Il semble en vérité que dès leur première apparition dans l'histoire, les Germains aient voulu manifester ce talent qui caractérise leur race, leur inhabileté d'entreprise ! Marius eut donc pleinement le temps de ramener à l'obéissance les Tectosages qui avaient fait défection, de fixer la fidélité hésitante des tribus sujettes ligures et gauloises, d'appeler à lui les secours et les contingents des peuples alliés, Massaliotes, Allobroges, Séquanes et autres, à qui les Cimbres faisaient courir les mêmes dangers qu'à Rome. D'un autre côté, usant d'une sévérité opportune, et d'une impartiale justice envers tous, petits et grands, dans l'armée à lui confiée, il y rétablit promptement la discipline : il rendit au soldat la vigueur nécessaire pour les rudes devoirs de la prochaine campagne, lui imposant tantôt de longues marches tantôt d'immenses travaux de fortification ; lui faisant creuser le canal du Rhône, concédé plus tard à Massalie et qui facilita les transports expédiés d'Italie à l'armée. Marius garda d'ailleurs la plus stricte défensive, sans franchir la frontière de la province. Enfin, en 103, à ce qu'il paraît, le torrent cimbrique, arrêté en Espagne par l'héroïque résistance des peuples indigènes, et surtout des Celtibères, reflua sur les

Pyrénées, et de là vers l'océan Atlantique, où tout le pays de la chaîne pyrénéenne à la Seine se soumit aux terribles conquérants. Ceux-ci ne rencontrèrent de résistance qu'aux confins de la valeureuse confédération des Belges : mais là pendant qu'ils occupaient le territoire des *Vellocasses* (*Rouen*), un contingent puissant leur arriva. Trois tribus helvétiques, les Tigorins, les Tougènes et une autre, qui déjà s'étaient mesurées avec les Romains sur les bords de la Garonne, vinrent grossir leurs rangs. De plus, la horde des *Teutons* se joignit à eux. Germains comme les Cimbres, les Teutons, chassés de leur patrie et des rivages de la Baltique, par des événements que la tradition ne nous fait pas connaître, arrivaient dans la région de la Seine, conduits par leur roi *Teutobod*.

Tout l'immense rassemblement ne put vaincre l'opiniâtre valeur des Belges. C'est alors que les chefs germains se résolurent à prendre définitivement le chemin de l'Italie avec leurs bandes récemment grossies. Mais pour ne point avoir à traîner l'embarrassant butin partout ramassé, ils le laissèrent sous la garde d'une division de six mille hommes, lesquels, après de nombreuses pérégrinations, devinrent la souche du peuple des *Aduatuques* (sur la *Sambre*). Quant au gros de l'armée, soit à cause du mauvais état des routes des Alpes, soit pour des motifs à nous inconnus, il se partagea en deux. Les Cimbres avec les Tigorins, refranchissant le Rhin, rebroussèrent à l'est et suivirent la route déjà pratiquée par eux en 113, tandis que les nouveaux venus, les Teutons, unis aux Tougènes et aux *Ambrons*, l'élite de l'armée cimbrique, éprouvés déjà dans la journée d'Orange, se dirigeaient vers les cols de l'ouest au travers de la Gaule romaine. Ce fut donc la seconde horde qui cette fois passa le Rhône sans obstacle, dans l'été de 102 : après trois ans presque de répit laissé aux Romains, elle allait recommencer la lutte. Marius l'attendait, bien approvisionné et fortement posté au confluent de l'Isère : gardant ainsi les deux uniques routes militaires

de l'Italie, celle du Petit-Saint-Bernard, et la voie longeant la mer. Les Teutons attaquent aussitôt le camp romain qui leur barre le passage : et trois jours durant, l'ouragan fait rage autour de l'enceinte ; mais la sauvage ardeur des Barbares se brise contre un ennemi plus savant dans la guerre de forteresses, et contre le sang-froid du général de la République. Fatigués de leurs pertes sanglantes, les hardis joûteurs se décident à abandonner le siège, et continuent leur marche sur l'Italie, en passant devant le camp. Pendant six jours consécutifs on les voit défiler, ce qui d'ailleurs prouve moins l'énormité de leur nombre, que l'encombrement de leur train et de leurs équipages. Marius entend immobile et impassible les provocations et les insultes ; et quand les Teutons demandent aux Romains "s'ils n'ont rien à faire dire à leurs femmes en Italie," il ne se laisse pas entraîner à prendre l'offensive. Sage et prudente conduite ! Mais, en ne se jetant pas avec ses légions en masse sur les longues colonnes du téméraire envahisseur, ne faisait-il pas bien voir quelle mince confiance il avait dans ses soldats mal aguerris ? Il ne lève ses tentes qu'après le défilé de toute la horde : alors, il la suit pas à pas, en bon ordre, et campant soigneusement toutes les nuits. Les Teutons voulaient gagner la route maritime : après avoir descendu le long du Rhône, ils arrivent dans les environs d'*Aquæ Sextiæ*, toujours suivis par l'armée romaine. Là, eut lieu un premier choc entre les troupes légères liguriennes de Marius, et les Celtes Ambrons, placés à l'arrière-garde des Barbares. Commencée en puisant de l'eau, la bataille devient générale : les Romains l'emportent après une chaude mêlée, et poursuivent les fuyards jusqu'au rempart de leurs chariots. Enhardis par ce premier succès, général et soldats se préparent à une lutte qui sera décisive. Le troisième jour, Marius range ses troupes sur la colline même où il plante son camp. Au même moment, les Teutons longtemps impatients de se mesurer avec leurs adversaires, montent

à l'assaut des hauteurs et en viennent aux mains. Longue et rude fut la journée : jusqu'à l'heure de midi, les Germains tinrent solides comme un mur : mais à ce moment, leurs muscles s'affaissant sous l'ardeur, nouvelle pour eux, du soleil provençal, ils prennent l'alarme et leurs rangs hésitants se débandent, quand sur leur dos, une troupe de valets du train romains débouchent à grands cris d'un abri boisé. Toute la horde est dispersée : tous les Barbares, cela va de soi en pays étranger, sont pris ou tués : le roi Teutobod est parmi les captifs ; et parmi les morts, on compte en foule les femmes. Sachant le traitement qui les attend dans l'esclavage, elles se sont fait hacher, sur les chars, après une lutte désespérée : ou bien déjà captives, après avoir en vain supplié le vainqueur de les consacrer au culte des Dieux et des vierges sacrées de Vesta, elles se sont tuées elles-mêmes (été de 102).

La Gaule respirait en paix et il était grand temps : car déjà, les frères d'armes des Teutons se montraient en deçà des Alpes italiennes. Faisant corps avec les Helvètes, les Cimbres s'étaient sans nulle difficulté transportés des bords de la Seine aux sources du Rhin, et franchissant les Alpes par le col du *Brenner*, ils étaient descendus dans la plaine italique par les vallées de l'*Eisack* et de l'*Adige*. Le consul *Quintus Lutatius Catulus* aurait dû couvrir les défilés : mais il connaissait mal le pays ; il avait craint d'être tourné, et n'osant pas s'enfoncer dans la montagne, il s'était posté sur la rive gauche de l'Adige, au-dessous du lieu où est *Trente :* un pont jeté sur le fleuve assurait sa retraite par la rive droite. A la vue des Cimbres, descendant en masses épaisses du haut pays, la panique s'empare de son armée : légionnaires et cavaliers prennent la fuite, ceux-ci courant tout droit jusque vers Rome ; ceux-là gagnant les hauteurs voisines où ils se croient en sûreté. Catulus, à l'aide d'une ruse de guerre, a bien de la peine à ramener le gros de ses hommes sur le fleuve. Et, avant que l'ennemi, déjà maître du cours supérieur, ait pu, en

jetant dans le torrent des arbres et des poutres, renverser le pont et couper ainsi les Romains de leur ligne de retraite, il passe sur l'autre bord. Mais il avait dû laisser une légion sur la rive gauche. Déjà le lâche tribun qui la commandait voulait capituler, quand un centurion, *Gnæus Petreius*, d'*Atina*, le tua, se fit jour au travers de l'ennemi, et regagna l'armée. Celle-ci était sauvée: l'honneur militaire était sauf aussi: mais on payait cher l'inoccupation des passes, et la retraite précipitée des légions. Catulus dut reculer jusqu'à la rive droite du Pô, laissant toute la plaine transpadane au pouvoir des Cimbres: Rome ne communiquait plus que par mer avec Aquilée.

Ces événements se passaient durant l'été de 102, au moment même où la bataille d'Aix décidait de la fortune des Teutons. Si les Cimbres avaient poussé leur pointe sur Rome, ils l'eussent mise en grand danger. Mais fidèles à leurs habitudes de repos durant l'hiver, ils s'attardent et se délectent d'abord dans ce riche pays, où ils trouvent des quartiers clos et couverts, des bains chauds, des boissons et des mets nouveaux et savoureux. Les Romains eurent ainsi le temps de réunir les forces de l'Italie, et d'aller à leur rencontre. L'heure était passée de reprendre l'œuvre qui aurait tant souri à un général démocrate, et de ressaisir le vaste plan de la conquête des Gaules, sur lequel Gaius Gracchus avait peut-être arrêté sa pensée. Du champ de bataille d'Aix, Marius ramène sur le Pô son armée triomphante: il va passer quelques jours à Rome, où il rejette le triomphe offert, jusqu'à ce qu'il ait complété la destruction des Barbares: puis, il rejoint les armées réunies. Au printemps de 101, celles-ci, fortes de cinquante mille hommes, franchissent de nouveau le Pô, et marchent droit aux Cimbres, qui de leur côté remontaient sans doute le fleuve, pour l'aller passer non loin de sa source. La rencontre se fit sous *Vercellæ* (*Verceil*), non loin du confluent de la Sésia, là même où Hannibal avait

livré sa première bataille sur le sol italien. Les Cimbres dénoncèrent la bataille, et suivant leur coutume envoyèrent demander aux Romains le lieu et l'heure. Marius les donna: il désigna la journée du lendemain (30 juillet 101), et le *champ Raudique*, vaste plaine où la cavalerie romaine, bien supérieure à celle de l'ennemi, pouvait se développer tout à l'aise. On en vint aux mains avec l'ennemi, surpris et devancé tout ensemble: sa cavalerie perdue dans les brouillards épais du matin se trouva tout à coup engagée avec les escadrons romains plus forts qu'elle. Rejetée en arrière, elle alla tomber sur les fantassins, qui se rangeaient en ordre de combat. Les Romains eurent complétement le dessus, sans qu'il leur en coutât beaucoup d'hommes: les Cimbres furent anéantis. Heureux purent être appelés tous ceux que la mort avait couchés sur le champ de bataille, et ce fut le sort du plus grand nombre, y compris le vaillant roi Boiorix: plus heureux du moins étaient-ils que leurs frères d'armes, qui se tuèrent de désespoir après la bataille, ou qui, traînés sur le marché aux esclaves de Rome et livrés à un maître cruel, payèrent l'un après l'autre pour l'injure commise par ces peuples du nord, assez osés pour avoir trop tôt tourné leurs convoitises vers les splendides régions du sud. A la nouvelle de la ruine des Cimbres, les Tigorins, demeurés sur les derniers contreforts des Alpes, avec l'intention de les suivre, s'en retournèrent dans leur patrie. Ainsi donc, de toute cette avalanche humaine, qui treize ans durant, avait roulé du Danube à l'Èbre, et de la Seine au Pô, jetant l'effroi parmi les nations, les uns gisaient à terre, les autres subissaient la corvée de l'esclave: les enfants perdus des émigrations germaines avaient soldé leur dette: le peuple sans patrie des Cimbres, avec tous ses compagnons de route, avait cessé d'être.

A Rome, les partis politiques vont recommencer leurs malheureuses querelles, pour ainsi dire, sur les cadavres des Germains, sans jeter les yeux plus longtemps sur ce

grand chapitre du livre de l'histoire universelle, dont la première page s'était ouverte sans place donnée au sentiment plus pur du devoir accompli par tous, aristocrates et democrates. Dès le lendemain du combat éclate la rivalité la plus haineuse entre les deux généraux, divisés dans la politique, divisés aussi comme militaires par les résultats si différents de leurs deux récentes campagnes. Catulus faisait valoir, non sans apparence de raison, que la victoire était due à l'effort des troupes rangées au centre et qu'il avait commandées ; que ses soldats avaient rapporté trente et un étendards, quand ceux de Marius n'en rapportaient que deux : ses légionnaires eux-mêmes avaient promené les envoyés de la ville de Parme au milieu des corps amoncelés sur le champ de bataille, leur disant que si Marius avait tué mille ennemis, Catulus en avait tué dix mille ! Et néanmoins Marius fut tenu pour la vrai vainqueur. C'était justice ! De par la supériorité du rang, il commandait en chef dans le grand jour : il avait sur son collègue l'incontestable supériorité du talent et de l'expérience militaires : de plus et surtout la seconde victoire, celle de Verceil, n'avait été possible que grâce à la première, celle d'Aquæ Sextiæ. Mais, en ce moment, ce furent bien moins ces raisons solides que les considérations de parti qui attachèrent au seul Marius le renom glorieux d'avoir sauvé Rome des Teutons et des Cimbres. Catulus était un personnage élégant et sage : de plus, orateur agréable, tellement que l'harmonie de son langage semblait l'eloquence même : auteur d'assez bons mémoires, poëte dans l'occasion, connaisseur et critique excellent dans les choses d'art, il n'était rien moins que l'homme selon le cœur du peuple : sa victoire n'en était point une pour l'aristocratie. Tout autres étaient les batailles menées par le rude fils de paysan, qui, parti des rangs du commun peuple, était monté aux sommets du pouvoir, et avait conduit le peuple au triomphe. Ses batailles, tombeau des Cimbres et des Teutons, étaient

aussi la défaite du pouvoir. Il s'y rattachait de bien autres espoirs que la simple pensée de pouvoir aller en toute sûreté, désormais, commercer au delà des Alpes, ou labourer la terre en deçà. Vingt ans s'étaient écoulés depuis le jour où le corps sanglant de Gaius Gracchus avait flotté sur le Tibre : pendant vingt ans Rome avait subi et maudit le gouvernement restauré de l'oligarchie : Gracchus restait sans vengeur : à l'édifice qu'il avait commencé, nul architecte n'avait remis la main. Chez beaucoup de citoyens vivaient la haine et l'espoir, chez beaucoup des plus mauvais, chez beaucoup des meilleurs. L'homme était-il enfin trouvé qui allait apporter et la vengeance et l'accomplissement des vœux ? Cet homme était-il le fils du journalier d'Arpinum ? Était-on bien sur le seuil de la nouvelle et seconde révolution, tant redoutée par les uns, tant appelée par les autres ?

ROME owed to Marius her salvation from the Cimbri and the Teutones at Aquæ Sextiæ and Vercellæ. She owed to the same man the re-organisation of her army, and the perfection of the legionary system which is the subject of the following extract. The concluding portion shows how directly the new army led to Cæsarism and the Empire.

MILITARY ORGANISATION.

MOMMSEN.

L'organisation nouvelle de l'armée plaçait dans ses mains un instrument d'une effrayante puissance. Avant lui, sans doute, il avait été dérogé maintes fois à la pensée fondamentale de l'institution de Servius, suivant laquelle, on le sait, la milice ne se levait que parmi les citoyens qui possédaient, et selon laquelle aussi, pour la formation des diverses armes, on suivait rigoureusement l'ordre des *classes*, étagées selon la fortune. Le cens d'entrée dans la légion

avait été abaissé de 11,000 as (= 1125 fr.) à 4000 as (= 431fr 25): les six anciennes classes réparties dans les différentes armes avaient été ramenées à trois. Conformément d'ailleurs à l'ordonnance servienne on continuait de prendre les cavaliers dans la classe la plus riche, et l'infanterie légère dans celle des plus pauvres: quant à l'arme moyenne ou l'infanterie de ligne à proprement parler, ce n'était plus à raison du cens, mais à raison du temps de service, qu'elle se rangeait dans les trois sections des *hastaires*, des *principes* et des *triariens*. En outre, et depuis longtemps, on appelait en grand nombre les fédérés italiques à l'armée, les classes aisées chez eux y fournissant aussi le contingent de préférence, comme à Rome. Quoi qu'il en soit, jusqu'à Marius, le système militaire avait eu toujours sa base dans l'ancienne organisation de la milice civique. Mais les circonstances ayant changé, de tels cadres ne convenaient plus. Les hautes classes de la société romaine s'efforçaient à qui mieux mieux de se soustraire au service, en même temps que les classes moyennes disparaissaient et dans Rome et en Italie. D'un autre côté les alliés et sujets extra-italiques offraient à la République des ressources militaires précieuses; enfin dans le prolétariat italien, si l'on savait en tirer parti, on avait toute une riche mine à exploiter. La *cavalerie citoyenne*, tirée tout entière de la classe des gens fortunés, s'était en réalité enfuie des camps, dès avant Marius. A titre de corps spécial on la trouve nommée, pour la dernière fois, dans la campagne d'Espagne de 140, où elle désespère le général en chef par ses hauteurs dédaigneuses et son insubordination: entre elle et ce dernier la guerre éclate, également déloyale de part et d'autre. Durant la lutte contre Jugurtha, elle ne joue plus que le rôle d'une sorte de *garde-noble* du commandant de l'armée et des princes étrangers: puis elle disparaît à toujours. Au même moment, il devenait difficile, dans les circonstances ordinaires, d'amener les légions au complet de l'effectif en

hommes qualifiés pour le service militaire : et j'estime qu'à rester dans les limites légales, on n'eût matériellement pas pu pourvoir aux nécessités qui se produisirent au lendemain du désastre d'Orange. Mais dès avant Marius
5 aussi, l'on avait eu recours, surtout pour remplir les cadres de la cavalerie et de l'infanterie légère, aux contingents des sujets non italiques, aux lourds cavaliers de la Thrace, aux *chevaux-légers* africains, à l'excellente infanterie légère des agiles Ligures, aux *frondeurs* baléares : leur nombre allait
10 croissant dans les armées romaines, même hors de leurs pays. Et puis, si le recrutement civique légal faisait défaut, il ne manquait point de Romains pauvres, se présentant sans appel. Dans cette immense multitude de gens sans travail ou ayant la haine du travail, combien
15 se faisaient soldats volontaires, pour jouir des avantages considérables que rapportait le service dans les armées de la République ? Par une conséquence nécessaire des changements survenus dans les sphères politiques et sociales, du système militaire de la levée civique on
20 passait au système des contingents et des enrôlements : la cavalerie, les troupes légères étaient presque en entier formées des envois fournis par les peuples sujets. Dans la guerre cimbrique, Rome avait demandé jusqu'au contingent de Bithynie ! Et quant à l'infanterie de ligne, si
25 l'ancien ordre du recrutement civique subsistait encore, rien n'empêchait tout homme libre de se faire également inscrire sur les rôles : Marius le premier avait usé de ce moyen, en 107.

Marius, en outre, passa le niveau sur cette même infan-
30 terie. Les classifications aristocratiques de l'ancienne Rome avaient jadis prédominé jusque dans la légion. Les quatre lignes des *vélites*, des *hastati*, des *principes* et des *triarii*, ou si l'on aime mieux, les tirailleurs et les soldats de première, seconde et troisième ligne, avaient chacun
35 leur organisation spéciale, à raison de la fortune, du temps de service, et aussi en grande partie, à raison de la diffé-

rence de l'armement. Chacun avait sa place déterminée dans l'ordre de bataille; chacun avait son rang dans l'armée, et ses enseignes. Aujourd'hui, toutes ces distinctions vont disparaître. Quiconque est admis à titre de légionnaire, peut désormais, sans autre condition, entrer dans l'une ou l'autre section: la collocation du soldat dépend du bon plaisir de l'officier. Toutes différences cessent entre les diverses armes: toutes les recrues passent par la même école. Nul doute qu'il ne faille aussi rattacher à ces changements les améliorations nombreuses dans l'armement lui-même, dans le port du bagage, et les autres mesures analogues qui eurent Marius pour auteur. Elles attestent glorieusement son intelligence des détails pratiques du métier, et son attentive sollicitude pour le soldat. Citons aussi comme une innovation hors ligne les *exercices* introduits à l'armée par l'un de ses compagnons des guerres d'Afrique, Publius Rutilius Rufus (consul en 105). Ils eurent pour effet de favoriser grandement l'éducation militaire du combattant: remarquables en cela, d'ailleurs, qu'ils étaient au fond la copie de l'*escrime* des écoles où se préparaient les futurs gladiateurs.

La légion subit aussi un remaniement complet dans ses sections diverses. A la place des trente *manipules* (*manipuli*) de l'infanterie pesante, qui formaient jusqu'ici l'unité tactique (chaque manipule se subdivisant en deux *centuries* (*centuriæ*) de soixante hommes pour la première et la seconde ligne [*hastaires* et *principes*] et de trente hommes pour la troisème [*triarii*]), on compte désormais dix *cohortes* (*cohortes*) ayant chacune son *guidon*, composées chacune de six, ou seulement de cinq centuries de cent hommes; en sorte que tout en perdant douze cents soldats par la suppression de l'infanterie légère, la légion voit son effectif porté de quatre mille deux cents à six mille hommes. Elle continue à se battre sur trois lignes: mais, tandis qu'autrefois chaque ligne formait une division séparée, le général est maître, désormais, de disposer et

de répartir à son gré toutes ses cohortes dans les diverses lignes. Le rang est réglé par le numéro d'ordre du soldat et de la section. Les quatre enseignes des anciennes divisions de la légion, le *loup*, le *minotaure*, le *cheval* et le *sanglier*, jadis portées, ce semble, devant la cavalerie et les trois lignes de la grosse infanterie, sont supprimées : on ne garde que les guidons des cohortes récemment créées, et la légion entière n'a plus qu'une enseigne, que lui a donnée Marius, l'*aigle d'argent*. Par tous ces détails, on pressent qu'on ne trouvera plus trace dans la légion des divisions anciennes fondées sur l'état civique et aristocratique des légionnaires : entre ces derniers, plus de distinction, si ce n'est celle du rang purement militaire. Enfin, depuis quelques dizaines d'années, et par le fait de circonstances tout accidentelles, un corps privilégié a été créé en dehors de la légion : je veux parler de la *garde du corps* du général en chef. Cette création remonte à la guerre de Numance, où Scipion Emilien n'ayant pu obtenir du gouvernement de la République les troupes nouvelles qu'il sollicitait, et forcé de pourvoir à sa sûreté personnelle au milieu d'une soldatesque tout à fait indisciplinée, crut devoir former un corps spécial comptant cinq cents hommes de bonne volonté. Peu à peu les meilleurs soldats y entrèrent à titre de récompense. Cette cohorte des *amis*, comme elle s'appelait, ou du *quartier général* (*prætoriani*), comme on disait le plus souvent, avait en effet pour service la garde du *prétoire* (*prætorium*) : elle était dispensée des travaux du camp et des retranchements ; elle touchait une plus forte solde, et jouissait d'une considération plus grande.

Ces innovations dans le système de l'armée romaine semblent nées sous l'action de causes purement militaires, bien plutôt que politiques : elles ne furent pas davantage l'œuvre d'un seul homme, encore moins la conception d'un ambitieux. L'institution ancienne étant devenue impossible, la pression des circonstances amena la refonte de

la légion. Pour moi, en introduisant les enrôlements à l'intérieur, Marius, militairement parlant, a sauvé l'État, de même que bien des siècles après, en recourant aux enrôlements à l'étranger, *Stilicon* et *Arbogaste* prolongeront encore pour quelque temps son existence. Mais cette réforme n'en contenait pas moins en germe toute une révolution politique. Où était la clef de voûte de la constitution républicaine? Dans le citoyen, à la fois soldat; et il fallait que le soldat restât avant tout citoyen. Dès que l'état militaire constitue une profession, une classe, la constitution tombe. Déjà les nouveaux réglements, les nouveaux exercices militaires conduisaient à ce résultat avec leurs pratiques empruntées à l'art du gladiateur: le service des milices se change en métier. Mais les choses marchèrent plus vite encore quand la légion s'ouvrit aux prolétaires, même en nombre restreint. Joignez-y l'effet des anciennes coutumes, conférant au général le droit de distribuer arbitrairement les récompenses parmi les soldats, droit bien dangereux même avec le contre-poids des plus solides institutions républicaines. Tout soldat heureux ou vaillant ne s'estimait-il pas fondé à réclamer auprès du chef un lot du butin mobilier, auprès de la République un lot des terres conquises? Jadis le citoyen de la ville ou de la campagne ne trouvait dans le service à l'armée qu'une lourde charge à supporter pour le commun bien de l'État; sa part de butin n'était pas même la compensation du dommage considérable causé par son entrée dans la légion. Mais le prolétaire qui s'enrôle aujourd'hui n'a pas seulement sa solde quotidienne: comme, son temps fini, il n'aura ni *invalides*, ni *maison des pauvres* pour asile, il lui faut bien songer à l'avenir: partant, il tient à rester indéfiniment sous les drapeaux: il ne veut du licenciement qu'autant qu'en échange il verra son existence de citoyen assurée. Il n'a plus que le camp pour patrie: il ne sait plus rien que la guerre: il n'a d'espoir qu'en son général! Où tout cela conduit-il? On le pressent trop clairement.

Marius, après la victoire du champ Raudique, avait sur le terrain même récompensé la valeur de deux cohortes d'alliés italiques par la collation en masse du droit de cité : appelé à se justifier ensuite d'un acte contraire à la constitution, il répondit que dans le tumulte du combat, il n'avait pu entendre la voix de la loi. Et de fait, dès qu'en une circonstance grave, il y aurait conflit entre l'intérêt de l'armée ou du général et la règle des institutions, qui pouvait garantir que le bruit des épées n'étoufferait pas aussi la parole des lois ? Armée permanente, caste des soldats, garde du corps, tous les étais de la monarchie étaient debout déjà dans l'ordre civil et dans l'ordre militaire : il n'y manquait plus que le monarque. Quand les douze aigles avaient fait cercle autour de la colline palatine, ils avaient appelé la royauté. Le nouvel aigle donné par Marius aux légions annonçait l'Empire et les Césars.

Marius, je n'en fais pas doute, marcha droit vers les perspectives que lui ouvrait sa haute position militaire et politique. Le ciel était trouble et les nuages s'abaissaient. On avait la paix, sans pouvoir se réjouir de la paix, à la différence de ces temps où, au lendemain de la première incursion des hommes du nord, Rome, la crise passée, s'était réveillée avec le sentiment vivace de la guérison complète, reprenant et au delà, dans un épanouissement rapide, merveilleux, tout le terrain perdu. L'univers romain sentait que les temps n'étaient plus où, en cas pareil, tout les citoyens réunis venaient en aide à la chose publique : tant que demeurait vide la place de Gaius Gracchus, il n'y avait pas à se promettre un sort meilleur. Si profond était le regret de la multitude ; elle ressentait si bien l'absence des deux jeunes héros qui avaient ouvert la porte à la révolution, qu'elle se rattachait en enfant à leur ombre. Témoin ce *pseudo-Gracchus*, se disant fils de Tiberius, qui, dénoncé faussaire en plein Forum par la propre sœur des deux Gracques n'en fut pas moins porté

au tribunat par le peuple (99), uniquement pour le nom qu'il avait usurpé. De même, il applaudissait à Gaius Marius : et comment en eût-il été autrement ? S'il y avait homme au monde appelé à un tel rôle, c'était bien Marius. Quel général passait avant lui ? Quel nom était plus populaire que le sien ? Sa bravoure et sa probité incontestée, son éloignement des partis le recommandaient à tous comme le régénérateur de l'État ? Comment le peuple n'aurait-il pas eu foi en lui ? Comment Marius n'y aurait-il pas eu foi lui-même ? L'opinion était à l'opposition la plus extrême, tellement qu'en 104 sur la motion de *Gnæus Domitius*, plusieurs places étant vacantes dans les hauts collèges sacerdotaux, il y fut pourvu par l'élection directe des citoyens, et non plus par celle de ces mêmes collèges, ainsi que le pouvoir l'avait encore fait décider en 145, en mettant en avant dans les comices les égards dus à la religion. Le Sénat ne put ni n'osa s'opposer à cet excès de pouvoir. Il n'avait manqué à l'opposition qu'un chef, pour qu'elle prît son point d'appui solide, et marchât à son but : ce chef, elle le trouvait dans Marius.

Celui-ci voyait s'ouvrir deux routes devant ses pas. Il pouvait, *imperator* acclamé, tenter à la tête de son armée le renversement de l'oligarchie. Il pouvait aussi suivre l'ornière constitutionnelle des réformes. Son passé lui indiquait le premier moyen ; l'exemple de Gracchus lui enseignait l'autre route. On s'explique aisément qu'il n'ait pas opté pour la révolution par l'armée, et qu'il n'ait pas songé, même, à la possibilité de l'essayer. A l'encontre d'un Sénat sans force et sans direction, haï et méprisé à l'excès, il semblait que Marius n'avait pas besoin d'un autre instrument que son immense popularité : et d'ailleurs son armée, quoique dissoute, lui promettait en cas de besoin l'appui de ses soldats, attendant leur récompense au lendemain de leur congé. Il est plus que probable qu'en se rappelant la victoire rapide et presque complète de Gaius

Gracchus, qu'en comparant les ressources placées dans sa main avec celles infiniment moindres dont Gracchus avait pu disposer, il crut bien plus aisé qu'il ne l'était en effet, de jeter à terre cette constitution vieille de quatre cents 5 ans, ayant ses racines dans des mœurs et des intérêts de tout ordre, au sein d'un corps politique ordonné suivant la hiérarchie la plus compliquée de ses organes. Mais pour quiconque, allant plus que Marius, peut-être, au fond des difficultés d'une telle entreprise, il était manifeste, que 10 l'armée, en voie de transformation et passant de l'état de milice civique à celle de troupe mercenaire, n'en était point encore à se faire l'aveugle instrument d'un coup d'État; et que toute tentative d'écarter l'obstacle par les moyens militaires ne ferait qu'accroître sans doute la 15 résistance de l'élément opposé. Au premier coup d'œil, il semblait superflu d'amener la force armée sur le terrain du combat; au second, la mesure apparaissait pleine de dangers. A peine au début de la crise, on était loin encore des éléments extrêmes et contraires de la lutte, dans 20 leur expression dernière, dans leur forme la plus rapide et la plus simple.

Roman Camp.

Josephus.

En quelque lieu que les Romains portent la guerre, ils ne sauraient être surpris par un soudain effort de leurs ennemis, parce qu'avant de pouvoir être attaqués, ils 25 fortifient leur camp, non pas confusément ni légèrement, mais d'une forme quadrangulaire; et si la terre y est inégale, ils l'aplanissent, car ils mènent toujours avec eux un grand nombre de forgerons et d'autres artisans pour ne manquer de rien de ce qui est nécessaire à la 30 fortification. Le dedans de leur camp est séparé par quartiers, où l'on fait les logements des officiers et des

soldats. On prendrait la face du dehors pour les murailles d'une ville, parce qu'ils y élèvent des tours également distantes, dans les intervalles desquelles ils posent des machines propres à lancer des pierres et des traits. Ce camp a quatre portes fort larges, afin que les hommes et 5 les chevaux puissent y entrer et en sortir facilement. Le dedans est devisé par rues, au milieu desquelles sont les logements des chefs, un prétoire fait en façon d'un petit temple, un marché, des boutiques d'artisans et des tribunaux, où les principaux officiers jugent les différends 10 qui arrivent. Ainsi l'on prendrait ce camp pour une ville faite en un moment, tant le grand nombre de ceux qui y travaillent et leur longue expérience le mettent en cet état plus tôt qu'on ne le saurait croire; et si l'on juge qu'il en soit besoin, on l'environne d'un retranchement de 15 quatre coudées de largeur et autant de profondeur. Les soldats, avec leurs armes toujours proches d'eux, vivent ensemble en fort bon ordre et en bonne intelligence. Ils vont par escouades au bois, à l'eau, au fourrage, et mangent tous ensemble sans qu'il leur soit permis de manger 20 séparément. Le son de la trompette leur fait connaître quand ils doivent dormir, s'éveiller, et entrer en garde, toutes choses étant si exactement réglées que rien ne se fait qu'avec ordre. Les soldats vont le matin saluer leurs capitaines; les capitaines vont saluer leurs tribuns; et les 25 tribuns et les capitaines vont tous ensemble saluer celui qui commande en chef. Alors il leur donne le mot et tous les ordres nécessaires pour les porter à leurs inférieurs, afin que personne n'ignore la manière dont il doit combattre, soit qu'il faille faire des sorties, ou se retirer dans 30 le camp.

Quand il faut décamper, le premier son de trompette le fait connaître, et aussitôt ils plient les tentes et se préparent à partir. Quand la trompette sonne une seconde fois, ils chargent tout leur bagage, attendent pour partir 35 un troisième signal comme l'on ferait dans une course

de chevaux, et mettent le feu dans leur camp, tant parce qu'il leur est facile d'en refaire un autre que pour empêcher les ennemis de s'en pouvoir servir. Quand la trompette sonne pour la troisième fois, tout marche; et
5 afin que chacun aille en son rang, on ne souffre que personne demeure derrière. Alors un héraut qui est au côté droit du général leur demande par trois fois s'ils sont prêts à combattre; à quoi ils répondent autant de fois à haute voix et d'un ton qui témoigne leur joie qu'ils sont tout
10 prêts. Ils préviennent même souvent le héraut en faisant connaître par leurs cris et en levant les mains en haut qu'ils ne respirent que la guerre.

Ils marchent ensuite dans le même ordre que s'ils avaient l'ennemi en tête sans jamais rompre leurs rangs.
15 Les gens de pied sont armés de casques et de cuirasses, et chacun porte deux épées, dont celle qu'ils ont au côté gauche est beaucoup plus longue que l'autre; car celle qu'ils ont au côté droit n'a qu'une paume de long, et c'est plutôt un poignard que non pas une épée. Des soldats
20 choisis qui accompagnent le chef portent des javelines et des targes, et tous les autres soldats ont des javelots avec de longs boucliers, et portent dans une espèce de hotte une scie, une serpe, une hache, un cercloir ou un pic, une faucille, une chaîne, des longes de cuir, et du pain pour
25 trois jours, en sorte qu'ils ne sont guère moins chargés que les chevaux. Les gens de cheval portent une longue épée au côté droit, une lance à la main, un bouclier en écharpe au côté du cheval, et une trousse garnie de trois dards au plus, dont la pointe est fort large, et qui ne sont
30 pas moins longs que des javelots. Leurs cuirasses et leurs casques sont semblables à ceux des gens de pied. Ceux qui sont choisis pour accompagner le chef sont armés comme les autres, et c'est le sort qui donne le rang aux troupes qui doivent marcher en tête.

35 Telles sont les marches, la manière de camper et la diversité des armes des Romains. Ils ne font rien dans

leurs combats sans l'avoir prémédité, mais leurs actions sont toujours des suites de leurs délibérations. Ainsi, s'ils commettent des fautes, ils y remédient facilement, et pourvu que les choses soient mûrement concertées, ils aiment mieux que les effets ne répondent pas à leurs espérances que de ne devoir leurs bons succès qu'à la fortune, parce que les avantages que l'on ne tient que d'elle seule portent à agir inconsidérément; au lieu que les malheurs qui viennent ensuite d'une résolution sagement prise servent à prévenir ce qui peut à l'avenir en faire éviter de semblables, joint que l'on ne peut s'attribuer l'honneur de ce qui n'advient que fortuitement; et qu'au contraire, dans les désavantages qui arrivent contre toute apparence, on a du moins la consolation de n'avoir manqué à rien de ce que la prudence désirait.

Ces continuels exercices militaires ne forment pas seulement les corps des soldats, ils affermissent aussi leur courage, et l'appréhension du châtiment les rend exacts dans tous leurs devoirs; car les lois ordonnent des peines capitales non-seulement pour la désertion, mais pour les moindres négligences; et quelque sévères que soient ces lois, les officiers qui les font observer le sont encore davantage; mais les honneurs dont ils récompensent le mérite sont si grands, que ceux qui souffrent de si rudes châtiments n'osent s'en plaindre, et cette merveilleuse obéissance fait que rien n'est si beau dans la paix, ni si redoutable dans la guerre qu'une armée romaine. Ce grand nombre d'hommes paraît ne faire qu'un seul corps qui se meut tout entier en même temps, tant les troupes qui le composent sont admirablement bien disposées. Leurs oreilles sont si attentives aux ordres, leurs yeux si ouverts aux signes, et leurs mains si préparées à l'exécution de ce qui leur est commandé, qu'étant d'ailleurs vaillants et infatigables au travail, la résolution de donner bataille n'est pas plus tôt prise, qu'il n'y a ni multitude d'ennemis, ni fleuves, ni forêts, ni montagnes qui puissent

les empêcher de s'ouvrir le chemin à la victoire ; le sort même se déclarerait contre eux, qu'ils ne se croiraient pas dignes de porter le nom de Romain s'ils ne triomphaient aussi de lui. Faut-il s'étonner que des armées qui exécu-
5 tent d'une manière héroïque des conseils si sagement pris, aient poussé si loin leurs conquêtes, que ce superbe empire n'ait pour bornes que l'Euphrate du côté de l'orient, l'Océan du côté de l'occident, l'Afrique du côté du midi, et le Rhin et le Danube du côté du septentrion, puisque
10 l'on peut dire sans flatterie que quelque grande que soit l'étendue de tant de royaumes et de provinces, le cœur de ce peuple, que sa prudence jointe à sa valeur a rendu le maître du monde, est encore plus grand.

Military Rewards.

Naudet.

Le lendemain d'une journée glorieuse, le général con-
15 voquait les soldats en assemblée solennelle ; il prononçait l'éloge des plus braves, et donnait à chacun la décoration qui lui appartenait, en présence des camarades, témoins et juges des hauts faits, prêts à réclamer contre la faveur ou contre des prétentions mensongères, comme à sanc-
20 tionner de leurs applaudissements une rémunération légitime.

Celui qui avait le premier forcé les remparts d'un camp, ou qui s'était élancé le premier dans une ville prise d'assaut, ou sur un vaisseau ennemi, recevait une cou-
25 ronne appelée *castrensis*, *vallaris*, ou *muralis*, ou *navalis*, portant la figure d'un front de palissade, ou de créneaux de murailles, ou de proues de navires. Aulu-Gelle dit qu'on faisait ces couronnes d'or ; il parle sans doute de ce qui se pratiquait de son temps, ou tout au moins dans
30 les derniers âges de la république. Je crois qu'au commencement on n'avait pas imaginé tant de dénominations et de formes différentes, et qu'on n'y mettait pas tant

d'art, ni surtout tant de luxe. Un simple feuillage suffisait au décoré. Il serait même peut-être permis de penser que les couronnes perdirent de leur prix à mesure qu'elles devinrent plus riches, jusqu'à ce qu'on en fût venu à peser l'*aurum coronarium* des triomphateurs. Ils n'avaient été couronnés d'abord que de simples feuilles de laurier.

Cependant les Romains ne méprisèrent jamais l'or dès qu'ils le connurent dans le butin ennemi. Siccius Dentatus, au temps des décemvirs, eut, dit-on, plusieurs couronnes de ce métal, pour des actions d'éclat sur les champs de bataille. Un illustre exemple montre qu'on était accoutumé, dans les premières années du septième siècle, à ne point confondre, en fait de couronne, la valeur matérielle et la valeur morale. Calpurnius Pison, vainqueur des esclaves révoltés en Sicile, eut à distribuer les prix du courage. Son fils s'étant signalé entre tous dans plusieurs rencontres, il lui décerna titulairement une couronne d'or de trois livres pesant, et il ajouta qu'un magistrat ne devant point disposer des deniers publics au profit de sa maison, il léguerait au jeune homme, par testament, l'équivalent de la somme; en sorte que celui-ci tiendrait de la république l'honneur conféré par le général, et de son père la partie lucrative, par une munificence privée.

Toutefois les plus belles couronnes demeurèrent toujours les plus simples. Une branche de chêne composa la couronne civique, celle qu'on recevait pour avoir sauvé la vie d'un compagnon d'armes dans une bataille. Il fallait, pour l'obtenir, en même temps qu'on avait conservé une citoyen à la patrie, avoir tué un ennemi et être resté maître de la place où s'était passée l'action; il fallait, en outre, que le citoyen sauvé du péril rendît lui-même témoignage; tout autre témoin n'était pas entendu. Il fallait que la personne sauvée fût un citoyen romain. Pour le salut d'un allié, eût-ce été un roi, Rome n'accordait

pas un tel honneur ; et il ne variait point pour le sauveur d'un général et pour celui d'un soldat. L'homme qui avait paré sa tête de la couronne civique pouvait la porter en tout temps : il était exempt de toutes les fonc-
5 tions onéreuses, et il en exemptait son père et son aïeul. Une place lui était assignée près du sénat dans les spectacles, et les sénateurs mêmes se levaient à son entrée.

Dans les fêtes triomphales, les décorés, officiers et soldats, suivaient le char de leur général, parés de tous les
10 dons qu'ils avaient gagnés par leur vaillance. Quelques-uns effacèrent le triomphateur lui-même, comme ce Siccius Dentatus, qui étalait huit couronnes d'or, et quatorze civiques, et trois murales, et une obsidionale et quatre-vingt-trois colliers, et cent soixante bracelets, dix-huit
15 dards, vingt-cinq *phaleræ*, espèce d'ornement qu'on suspendait sur la poitrine.

Cette multitude d'insignes militaires ne prouverait pas qu'on les prodiguât alors ; car Siccius comptait aussi cent vingt batailles rangées, trente dépouilles ennemies, dont
20 huit emportées en combat singulier, et quarante blessures.

Les soldats couronnés étaient gratifiés encore d'autres avantages : immunités de travaux, haute paie, rations doubles ou rations et demie de froment et autres vivres.

Il n'y eut jamais de loi ni même de règlement qui déter-
25 minât les conditions que les prétendants (au triomphe) devaient remplir ; mais la jurisprudence s'établit avec le temps, par le principe si puissant chez les Romains : *more majorum*. Tels furent les articles principaux de cette jurisprudence :

20 1° Nul ne pouvait triompher, quelques victoires qu'il eût remportées, s'il n'avait commandé en qualité de magistrat du peuple romain, dictateur, consul ou préteur. Le jeune Scipion, qui avait détruit quatre armées carthaginoises et reconquis toute la province d'Espagne, n'obtint
35 pas cet honneur ; il le demanda, mais sans espoir de l'ob-

tenir, et seulement pour constater qu'il y avait droit par ses actions, s'il n'eût pas rencontré un obstacle légal : il n'avait commandé les légions qu'en vertu d'une commission extraordinaire, *sine magistratu*, quoique avec le titre de proconsul. La faveur ou la puissance introduisirent d'autres exemples dans la suite.

2° Il fallait avoir combattu sous ses propres auspices et dans sa province, non dans celle d'un autre. Cette condition était une suite de la première, et en même temps une très-bonne précaution de politique. Avec cette soif d'honneurs dont les Romains étaient dévorés, il y aurait eu péril, et pour la discipline et pour les affaires de l'État, à ne pas ôter aux lieutenants l'envie de se signaler hors du commandement de leur général en chef, et aux généraux qui se trouvaient près les uns des autres, la tentation de passer dans la province de leurs collègues.

Il y eut un exemple bien remarquable de ce respect sévère de la tradition dans la seconde guerre punique. Le sénat s'accordait avec le peuple à reconnaître que Claudius Néron avait sauvé le patrie en courant d'un bout à l'autre de l'Italie pour se joindre à son collègue M. Livius et détruire avec lui l'armée de Magon, qui venait renforcer Hannibal. On accorda le triomphe à tous les deux à la fois ; mais, comme la bataille s'était livrée dans la province de M. Livius, et que les auspices avaient été les siens ce jour-là, il fut décidé qu'il aurait seul les honneurs du char triomphal, suivi des soldats, et que Claudius Néron, celui que la voix publique proclamait le vainqueur, suivrait à cheval sans cortège militaire.

3° Celui qui avait perdu trop de soldats et qui n'avait pas tué au moins cinq mille ennemis, encourait un refus péremptoire. L'armée était ordinairement présente, et pouvait rendre témoignage au moment où le consul faisait sa déclaration devant le Sénat, dans le temple de Bellone. On voulut aussi, pour assurer la sincérité des faits, que le triomphateur jurât, dans les actes des questeurs urbains,

au moment de son entrée à Rome, qu'il avait accusé vrai le nombre des soldats morts et le nombre des ennemis restés sur le champ de bataille. Malheureusement on ne s'avisa de cette précaution qu'en 63, lorsque le serment avait beaucoup perdu de sa force et de sa sainteté.

4° La victoire devait être décisive, terminer la guerre, et dompter l'ennemi, de manière que le consul vainqueur transmît au successeur la province pacifiée et soumise, en ramenant l'armée à Rome.

5° On exigeait encore, dit Valère Maxime, que le résultat de la guerre fût une conquête nouvelle, un accroissement de l'empire romain, et non pas la récupération de pays antérieurement possédés, comme si une victoire qui réparait une perte n'était pas un assez grand bienfait pour l'État.

Il serait superflu et même hors de propos de décrire ici l'appareil du triomphe; nous ne remarquerons que les décorations personnelles du triomphateur, la couronne, qui fut d'abord de laurier et ensuite d'or, la robe et la tunique brodées de palmes et de laticlaves, qu'il empruntait à Jupiter Capitolin pour ce jour-là, le char sur lequel il traversait la ville, les lauriers et les dépouilles qui restaient éternellement attachés à la porte de sa maison.

C'était là le grand triomphe. Le moindre s'appellait *ovatio;* le vainqueur entrait à pied, sans aucune suite de soldats, et couronné de simple myrte. On décernait l'ovation pour les succès obtenus, non dans une guerre importante, contre des ennemis dignes de Rome, mais sur des adversaires méprisables, esclaves ou pirates; pour des succès qui n'avaient coûté ni de grands efforts, ni beaucoup de sang. Le feuillage de Vénus, dit Aulu-Gelle, convenait à ce facile avantage. Il arriva souvent que des raisons d'ordre hiérarchique, plutôt qu'une estimation des circonstances et des effets de la victoire, décidèrent le Sénat à décréter cet amoindrissement d'honneur.

On l'acceptait aussi par transaction entre la loi et l'équité, entre le droit personnel et la coutume générale, comme lorsque Marcellus, par la prise de Syracuse et par sa brillante expédition de Sicile, mérita le triomphe de l'aveu même de ses juges, qui ne pouvaient cependant le lui décerner, parce qu'il n'avait pas eu le temps de finir la guerre et de pacifier la province.

A défaut et au-dessous du triomphe et de l'ovation, le Sénat pouvait conférer le titre d'*imperator*.

On sait que le général vainqueur envoyait au Sénat le récit officiel de sa victoire dans une lettre enveloppée de lauriers. L'assemblée alors, s'il n'y avait pas lieu d'ordonner une solennité triomphale, se bornait à décréter des actions de grâces aux dieux, *supplicationes*, dont l'honneur retournait à l'homme favorisé, et de plus cet homme devenait *imperator* par le même décret. Cicéron se plaignait de ce qu'on avait prodigué, dans les derniers temps, cette récompense.

Marius in Exile.

Marius soon proved his incapacity as a statesman. He fell into the hands of mere demagogues like Saturninus and Glaucia. After their murder—for they ended as their worthier predecessors the Gracchi had ended—Marius retired from public life during the Social War, in which the Italians tried in vain to establish their ideal of a united Italy and a new Rome or Corfinium, renamed Italica. He issued from his retreat to oppose the ascendency of Sulla—was defeated and exiled. The romantic story of his adventures is given below in full; the sequel may be briefly stated here. By a counter-wave of success for Cinna and the Populares, Marius was restored to a seventh consulship, and died during it, in 86, in the midst of the odious massacres for which Sulla's "proscription" was the still more odious revenge.

	B.C.
Jugurthine War (rise of Marius and Sulla) . .	111-106

	B.C.
Cimbri and Teutones	113-101
Second Servile War	103-101
Social War	90-89
First Civil War	88-86
Second Civil War—Dictatorship of Sulla . .	83-79
The Sullan Constitution—Restoration of the Senate and the Optimates to power	79

CRÉVIER.

Pour ce qui est de Marius, les aventures de sa fuite fourniraient la matière d'un roman des plus intéressants. Au sortir de Rome, tous ceux qui l'accompagnaient s'étant dispersés, il se retira avec son fils dans une maison de campagne qu'il avait près de Lanuvium. Son dessein était de gagner la mer, et de sortir de l'Italie. Mais comme il n'avait aucune provision, il envoya son fils à une terre de Scévola, qui était voisine, afin qu'il prît chez son beau-père tout ce qui serait nécessaire pour le voyage. Pendant que le jeune Marius faisait ses préparatifs, la nuit se passa : et le jour étant venu, on aperçut de loin des cavaliers qui, suspectant une maison si liée aux Marius, s'avançaient pour y faire la recherche. Mais le fermier ou intendant de Scévola, aussi fidèle que son maître avait été généreux, cacha le fugitif dans une charrette remplie de fèves ; et menant sa charrette vers Rome, il passa tout au travers de ceux qui cherchaient Marius, et qui le laissèrent continuer sa route sans en avoir le moindre soupçon. Le jeune Marius entra ainsi dans la ville, et jusque dans la maison de sa femme, où ayant pris toutes les choses dont il pouvait avoir besoin, il sortit heureusement de Rome ; et, ne songeant qu'à lui seul, il vint à la mer, s'embarqua, et passa en Afrique.

Son père ne fut pas si heureux. De sa première retraite, où il n'aurait pu rester longtemps sans être découvert, il s'était rendu à Ostie : et là, ayant trouvé un vaisseau qu'un de ses amis lui avait fait tenir prêt, il y

entra avec Granius, son beau-fils. Il paraît que ce bâtiment était fort petit, et peut-être une espèce de paquebot, avec lequel Marius côtoya le rivage, ayant d'abord un assez bon vent. Mais bientôt le vent fraîchit, la mer devint furieuse ; et les mariniers ayant beaucoup de peine à manœuvrer, et craignant que leur bâtiment ne pût pas résister aux vagues, voulaient aborder. Marius le leur défendait, parce qu'ils étaient près de Terracine, où il avait un ennemi puissant qui se nommait Géminius. Enfin le gros temps ne cessant point et même augmentant, et de plus Marius se trouvant violemment incommodé des nausées qui fatiguent ordinairement ceux qui se mettent en mer, il fallut céder à la nécessité : et Marius fut débarqué à terre avec toute sa compagnie.

Ils ne savaient quel parti prendre, ni de quel côté tourner leurs pas. Tout leur était contraire : la terre, où ils appréhendaient d'être surpris par les ennemis ; la mer, parce qu'elle était toujours orageuse. Rencontrer des hommes, était pour eux un sujet de crainte : n'en point rencontrer, c'était manquer d'un secours absolument nécessaire, car ils n'avaient plus de vivres, et commençaient à sentir la faim. Dans cette détresse, ils aperçurent des bergers dont ils s'approchèrent pour leur demander quelque soulagement. Mais ces pauvres gens n'avaient rien à leur donner. Seulement, ayant reconnu Marius, ils l'avertirent de se sauver promptement, parce qu'ils avaient vu peu auparavant des cavaliers qui le cherchaient. Il quitta donc le grand chemin, et s'enfonça dans un bois épais où il passa la nuit fort mal à son aise, d'autant plus que la faim tourmentait ceux qui étaient avec lui, et les mettait de fort mauvaise humeur. Pour lui, quoique faible et épuisé de besoin et de fatigue, il avait encore assez de courage pour en donner aux autres. Il exhortait les compagnons de sa fuite à ne point renoncer à une dernière espérance qui lui restait, et pour laquelle il se réservait lui-même ; c'était un septième consulat

qu'il prétendait lui être assuré par les destins. Et à cette occasion il leur raconta un fait, ou une fable, plus propre que les meilleures raisons à inspirer de la confiance à des esprits superstitieux.

5 Il leur dit que lorsqu'il était encore enfant il vit tomber un nid d'aigle, et le reçut dans un pan de sa robe ; qu'il y avait sept aiglons ; et que son père et sa mère ayant consulté des devins sur cet événement qui leur parut un prodige, il leur fut répondu que leur fils deviendrait le plus 10 illustre des hommes, et posséderait sept fois la souveraine magistrature. Quoi qu'il en soit de ce fait, duquel même les naturalistes contestent la possibilité, prétendant que les aigles n'ont jamais que deux aiglons ou trois au plus, nous savons à quoi nous en tenir sur ces prétendus pré- 15 sages, amorce des charlatans, et amusement des dupes.

Mais Marius y avait grande foi, et il est constant que dans sa fuite et dans les plus grandes extrémités où il se trouva, il parla souvent du septième consulat que les dieux lui destinaient.

20 Pendant qu'il errait avec sa troupe fugitive sur le bord de la mer, n'étant pas loin de Minturnes, ville située près de l'embouchure du Liris, ils aperçoivent une troupe de cavaliers qui venaient à eux. Dans le même moment, tournant les yeux vers la mer, ils voient deux vaisseaux 25 marchands, seule ressource pour eux dans un si extrême danger. C'est à qui courra le plus vite vers la mer. Ils se jettent à l'eau, et tâchent de gagner les deux vaisseaux à la nage. Granius avec quelques autres arrivent à l'un de ces vaisseaux, et passent dans l'île d'Énarie. Marius 30 était vieux et pesant : et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que deux esclaves le portant au-dessus de l'eau, atteignirent l'autre vaisseau, dans lequel il fut reçu. Cependant les cavaliers étaient arrivés sur le bord, et criaient aux matelots d'amener à terre, ou de jeter dehors 35 Marius, et de s'en aller où ils voudraient. Marius implore avec larmes la pitié des maîtres du vaisseau, qui, après

avoir délibéré quelque temps, fort embarrassés, fort incertains du parti qu'ils devaient prendre, enfin touchés des larmes d'un si illustre suppliant, répondirent aux cavaliers qu'ils ne leur livreraient point Marius. Ceux-ci se retirèrent fort en colère. 5

Marius se croyait hors de péril : il ne savait pas qu'il était destiné à se trouver dans de plus grandes perplexités que toutes celles qu'il avait éprouvées, et à voir la mort encore de plus près. En effet, la générosité de ceux qui lui avaient donné un asile dans leur vaisseau ne fut pas de 10 longue durée : la peur les saisit, et s'étant approchés de la terre ils jetèrent l'ancre à l'embouchure du Liris. Alors ils lui proposèrent de descendre, pour se reposer un moment après tant de fatigues. Marius, qui ne se défiait de rien, y consentit. On le porte sur le rivage, on le place en un 15 endroit où il y avait de l'herbe. Mais pendant qu'il y était tranquille, et ne songeant à rien moins qu'au malheur qui le menaçait, il voit tout d'un coup lever l'ancre et le vaisseau partir. Ces marchands, comme la plupart des hommes, n'étaient ni assez méchants pour faire le 20 mal, ni assez vertueux pour faire le bien en s'exposant au danger. Ils avaient eu honte de livrer Marius, mais ils ne croyaient pas qu'il fût sûr pour eux de le sauver.

Quelle fut la désolation de Marius, lorsqu'il se vit sur ce rivage, seul, sans secours, sans défense, abandonné de 25 tout le monde ! Il ne s'abandonna pas cependant lui-même ; il se leva : et comme le Liris, qui serpente en cet endroit dans les terres, y forme des marais, il traversa avec une fatigue incroyable des fosses pleines d'eau, des terres bourbeuses, et enfin arriva à la cabane d'un pauvre 30 bûcheron. Il se jette à ses pieds, et le conjure de sauver un homme, qui, s'il s'échappe au danger, peut le récompenser au delà de ses espérances. Le bûcheron, soit qu'il le connût, soit qu'il fût frappé de l'air de fierté et de majesté que ses malheurs ne lui avaient point fait perdre, 35 lui répondit que s'il n'avait besoin que de repos, il en

trouverait dans sa cabane, mais que s'il fuyait des ennemis, il lui montrerait une plus sûre retraite. Marius ayant accepté cette dernière offre, le bûcheron le mène près d'un marais dans un endroit creux, où il le couvre de feuilles, de roseaux et de joncs.

Me sera-t-il permis ici d'inviter le lecteur à considérer attentivement Marius dans le déplorable état où nous le voyons en ce moment? Quelles pouvaient être alors ses pensées? Combien devait-il détester une ambition funeste, qui, du faîte de la grandeur et de la gloire, l'avait précipité dans un abîme de misère au-dessous de la condition du dernier des hommes! Quelle leçon pour ceux qui ne savent jamais être contents de leur sort, et qui s'imaginent manquer de tout dès qu'un seul objet manque à leur insatiable cupidité!

Marius n'eut pas le loisir de s'entretenir longtemps de ces tristes réflexions. Car bientôt il entendit un grand bruit qui venait du côté de la cabane. C'étaient des cavaliers envoyés par Géminius de Terracine, son ennemi, et qui, ayant rencontré le bûcheron, l'interrogeaient, le pressaient et lui faisaient des menaces sur ce qu'il recélait un ennemi public, condamné à mort par le sénat romain. Il ne restait plus de ressource à Marius. Il sort de sa retraite, se déshabille, et s'enfonce dans l'eau noire et bourbeuse de la mare. Ce sale asile ne put le cacher. Ceux qui le poursuivaient accourent, et l'ayant tiré de l'eau nu et tout couvert de boue, ils lui mettent une corde au cou, et le traînent sur-le-champ à Minturnes, où ils le livrent aux magistrats. Car l'ordre était arrivé dans toutes les villes de l'arrêter et de le tuer, en quelque lieu qu'on le trouvât.

Cependant les magistrats de Minturnes voulurent délibérer préalablement, et déposèrent leur prisonnier dans la maison d'une femme qui se nommait Fannia, et qui avait de longue main des raisons de ne pas l'aimer. Fannia montra méanmoins de la générosité dans le besoin que Marius avait de son secours. Elle le soulagea avec

tout le zèle imaginable, et même tâcha de le consoler et de l'encourager. Il lui répondit qu'il avait bonne espérance : et cela en vertu d'un présage si puéril et si ridicule, qu'il n'est pas possible en le lisant de n'avoir pas honte et pitié de la sottise humaine. Il lui dit que lorsqu'on l'amenait dans sa maison, un âne en était sorti en courant, et, s'étant arrêté devant lui, l'avait regardé d'une manière qui marquait de la gaieté ; puis s'était mis à braire d'un ton d'allégresse ; et enfin, sautant et gambadant, avait passé à côté de lui pour aller boire à une fontaine voisine. Ainsi les mouvements de gaieté d'un âne rassuraient ce personnage six fois consulaire : et de plus il inférait de ce que l'animal en le quittant avait été chercher l'eau, que c'était par eau que les dieux voulaient qu'il se sauvât, et qu'il devait passer la mer pour se mettre à l'abri des dangers qui menaçaient sa vie. Plein de confiance en ce beau raisonnement, il voulut reposer, et s'étant mis sur un lit, il fit fermer la porte de la chambre où il était.

La délibération des magistrats et du sénat de Minturnes n'avait pas été longue, et ils avaient résolu d'obéir. Mais il ne se trouva pas un seul citoyen qui voulût se charger de cette odieuse exécution. Un étranger, Gaulois ou Cimbre de naissance, fut envoyé pour tuer Marius, et entra dans la chambre, l'épée à la main. Le lit sur lequel reposait Marius était placé dans un enfoncement fort sombre. Du milieu de cette obscurité il lança sur le Barbare un regard étincelant, ayant les yeux tout en feu et en même temps il lui cria d'une voix terrible : "Malheureux, tu oses tuer Marius !" Ce fut un coup de foudre pour le soldat, qui s'enfuit sur-le-champ, jetant son épée à terre, et criant : "Je ne puis point tuer Marius."

Cet exemple non-seulement étonna, mais toucha et attendrit les Minturnois. Il se reprochèrent à eux-mêmes d'avoir été plus barbares que ce Barbare, et de s'être rendus coupables de cruauté et d'ingratitude envers le libérateur

de l'Italie, qu'il leur était même honteux de ne pas défendre : "Qu'il se sauve, s'écrièrent-ils, qu'il se sauve, et qu'il aille accomplir ailleurs ses tristes destinées. Hélas ! nous n'avons que trop lieu de prier les dieux de nous par-
5 donner la faute involontaire que nous commettons, en renvoyant Marius hors de notre ville sans défense et sans secours." Ils entrent en foule dans la maison où il était, ils l'environnent, et le conduisent à la mer. Chacun s'empresse de lui témoigner son zèle, en portant au vaisseau
10 qu'on lui destinait les provisions dont il avait besoin. Mais un obstacle retardait leur marche et leur faisait perdre du temps. Sur le chemin entre la ville et la mer était un bois consacré à la nymphe Marica, par rapport auquel ils observaient cette pratique superstitieuse, de ne
15 rien emporter de ce qui y était entré une fois. Ainsi il leur fallait faire un long circuit, que leur impatience supportait avec peine. Enfin un vieillard, s'étant écrié que toute voie était bonne et autorisée des dieux pour sauver Marius, ose le premier traverser le bois, et est suivi de
20 tous les autres. Bientôt tout est prêt, et Marius s'embarque sur un très-petit bâtiment, au milieu des vœux de tous les Minturnois, qui levaient les mains au ciel, et priaient les dieux de prendre ce grand homme sous leur protection. Il fit dans la suite, lorsqu'il fut de retour en
25 Italie, peindre toute cette aventure, et en plaça le tableau dans le temple de Marica.

De Minturnes Marius passa dans l'île d'Énarie, où il rejoignit Granius. Ensuite ils firent route ensemble vers l'Afrique : mais comme ils manquaient d'eau, ils furent
30 obligés de relâcher en Sicile, du côté du mont Éryx. Le malheur poursuivait partout notre fugitif. Le questeur de la province, se trouvant dans ces quartiers, tomba sur les gens de Marius qui étaient descendus pour faire eau, en tua dix-huit, et pensa le prendre lui-même. Ce fut force
35 à Marius de se rembarquer au plus vite, et il passa dans l'île Méninge, où il apprit pour la première fois des nou-

velles de son fils. Il sut que s'étant sauvé avec Céthégus, l'un des douze compris dans le décret du sénat, il s'était retiré auprès d'Hiempsal, qui régnait dans une partie de la Numidie. Ce prince était vraisemblablement de la postérité de Masinissa, et avait obligation des États qu'il possédait à Marius, qui l'y avait établi après la défaite et la prise de Jugurtha. C'était cette raison qui avait fait espérer au jeune Marius de trouver un asile sûr auprès de ce Numide : et le vieux Marius, aussi un peu ranimé par cette même espérance, osa passer de l'île Méninge dans la province de Carthage.

Le magistrat romain qui commandait dans cette province n'avait jamais eu de relation particulière avec Marius, et n'en avait reçu ni bien ni mal. Et dès là qu'un homme était indifférent, il semblait que l'humanité seule et la compassion naturelle dût l'attendrir sur le sort déplorable où était réduit un si grand et si illustre personnage. Mais il n'est que trop ordinaire de mépriser les malheureux. A peine Marius était-il débarqué, qu'il vit venir à lui un officier du préteur, qui lui dit d'un ton menaçant. "Le préteur Sextilius vous défend de mettre le pied dans sa province. Si vous contrevenez à ses ordres, il vous déclare qu'il est résolu d'exécuter le décret du sénat, et de vous traiter en ennemi public." La surprise, l'indignation, la douleur saisirent tellement Marius, qu'il demeura fort longtemps sans rien dire, regardant fixement celui qui était venu lui faire ce message. Enfin, comme l'officier le pressait et lui demandait quelle réponse il rendrait au préteur : "Va, lui dit-il, rapporter à celui qui t'envoie que tu as vu Marius fugitif assis au milieu des ruines de Carthage." Cette réponse était une excellente leçon de l'instabilité des choses humaines, réunissant sous un même point de vue la destruction d'une des plus puissantes villes du monde, et le renversement de la fortune du premier des Romains. Marius ne se pressa pas d'exécuter l'ordre du préteur : et il était encore autour de Carthage, lors-

qu'il recueillit son fils, qui avait été obligé de s'enfuir des États d'Hiempsal.

Ce fut sans doute une grande joie pour le père et pour le fils de se trouver ensemble après une séparation mêlée de tant dangers. Pendant qu'ils marchaient le long de la mer, Marius aperçut des scorpions qui se battaient. Il se piquait d'habileté dans l'art prétendu de la divination. Il jugea ce présage mauvais, et il en conclut qu'ils étaient menacés de quelque péril : comme si le bon sens tout seul, sans que les scorpions s'en mêlassent, n'eût pas suffi pour l'avertir qu'ils avaient à craindre et la politique timide de Sextilius, et le ressentiment d'Hiempsal. Ils se jettent donc dans une barque de pêcheur, qui les mène dans l'île de Cercine. Il était temps de partir. Car à peine étaient-ils embarqués, qu'ils virent des cavaliers numides envoyés par Hiempsal à la poursuite du jeune Marius. Ce danger ne fut pas le moindre de ceux qu'ils coururent : mais il fut le dernier. Ils passèrent le reste de l'hiver assez tranquillement dans les îles de la mer d'Afrique, attendant quelque coup de bonne fortune, qui leur donnât moyen de retourner en Italie.

SULLA began his proscription by an odious massacre of six thousand prisoners. Meanwhile he himself was addressing the Senate in the Temple of Bellona.

SULLA.

PLUTARCH.

Il commençait à parler aux sénateurs, lorsque des soldats qui avaient reçu ses ordres, tombant sur ces six mille prisonniers, les massacrèrent. Les cris de tant de malheureux qu'on égorgeait à la fois dans un si petit espace devaient s'entendre au loin ; les sénateurs en furent

effrayés ; et Sylla, continuant à leur parler avec le même sang-froid et le même air de visage, leur dit de n'être attentifs qu'à son discours et de ne pas s'occuper de ce qui se passait au dehors ; que c'étaient quelques mauvais sujets qu'il faisait châtier. Ces paroles firent comprendre aux plus stupides des Romains qu'ils n'étaient pas affranchis de la tyrannie, et qu'ils n'avaient fait que changer de tyran. Marius lui-même, qui dès le commencement s'était montré dur et cruel, n'avait fait que roidir son naturel ; le pouvoir n'en avait pas changé le fond. Au contraire Sylla, qui d'abord, usant de sa fortune en citoyen modéré, avait fait croire qu'on aurait en lui un chef favorable à la noblesse et protecteur du peuple ; qui même, dès sa jeunesse, avait aimé la plaisanterie, et s'était montré sensible à la pitié jusqu'à verser facilement des larmes, donna lieu, par ses cruautés, de reprocher aux grandes fortunes qu'elles changent les mœurs des hommes, qu'elles les rendent fiers, insolents et cruels. Mais est-ce un changement réel que la fortune produit dans le caractère, ou plutôt n'est-ce que le developpement qu'une grande autorité donne à la méchanceté cachée au fond du cœur ? C'est une question à traiter dans une autre sorte d'ouvrage.

Dès que Sylla eut commencé à faire couler le sang, il ne mit plus de bornes à sa cruauté, et remplit la ville de meurtres dont on n'envisageait plus le terme. Une foule de citoyens furent les victimes de haines particulières ; Sylla, qui n'avait pas personnellement à s'en plaindre, les sacrifiait au ressentiment de ses amis, qu'il voulait obliger. Un jeune Romain, nommé Caius Métellus, osa lui demander en plein sénat quel serait enfin le terme de tant de maux, et jusqu'où il se proposait de les pousser, afin qu'on sût au moins quand on n'aurait plus à en craindre de nouveaux : "Nous ne vous demandons pas, ajouta-t-il, de sauver ceux que vous avez destinés à la mort, mais de tirer de l'incertitude ceux que vous avez résolu

de sauver." Sylla lui ayant répondu qu'il ne savait pas encore ceux qu'il laisserait vivre: "Eh bien, reprit Métellus, déclarez-nous donc quels sont ceux que vous voulez sacrifier.—C'est aussi ce que je ferai," repartit Sylla. Quel-
5 ques historiens disent que la dernière réplique ne fut pas de Métellus, mais d'un certain Bufidius, un des flatteurs de Sylla. Il commença donc par proscrire quatre-vingts citoyens sans en avoir parlé à aucun des magistrats. Comme il vit que l'indignation était générale, il laissa
10 passer un jour, et publia une seconde proscription de deux cent vingt personnes, et une troisième de pareil nombre. Ayant ensuite harangué le peuple, il dit qu'il avait proscrit tous ceux dont il s'était souvenu; et que ceux qu'il avait oubliés il les proscrirait à mesure qu'ils se présenteraient
15 à sa mémoire. Il comprit dans ces listes fatales ceux qui avaient reçu et sauvé un proscrit, punissant de mort cet acte d'humanité, sans en excepter un frère, un fils ou un père. Il alla même jusqu'à payer un homicide deux talents, fût-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un
20 fils qui eût été l'assassin de son père. Mais ce qui parut le comble de l'injustice, c'est qu'il nota d'infamie les fils et les petits-fils des proscrits, et qu'il confisqua leurs biens. Les proscriptions ne furent pas bornées à Rome; elles s'étendirent dans toutes les villes d'Italie. Il n'y eut ni
25 temple des dieux, ni autel domestique et hospitalier, ni maison paternelle, qui ne fût souillée de meurtres. Les maris étaient égorgés entre les bras de leurs femmes, les enfants dans le sein de leurs mères; et le nombre des victimes sacrifiées à la colère ou à la haine n'égalait pas,
30 à beaucoup près, le nombre de ceux que leurs richesses faisaient égorger. Aussi les assassins pouvaient-ils dire: "Celui-ci, c'est sa belle maison qui l'a fait périr; celui-là, ses magnifiques jardins; cet autre, ses bains superbes." Un Romain, nommé Quintus Aurélius, qui ne se mêlait
35 de rien, et qui ne craignait pas d'avoir d'autre part aux malheurs publics que la compassion qu'il portait à ceux

qui en étaient les victimes, étant allé sur la place, se mit à lire les noms des proscrits, et y trouva le sien. "Malheureux que je suis, s'écria-t-il, c'est ma maison d'Albe qui me poursuit!" Il eut à peine fait quelques pas, qu'un homme qui le suivait le massacra. 5

Cependant Marius, ayant été pris, se donna lui-même la mort; et Sylla, étant allé à Préneste, fit d'abord juger et exécuter chacun des habitants en particulier; mais trouvant ensuite que ces formalités lui prenaient trop de temps, il les fit tous rassembler dans 10 un même lieu, au nombre de douze mille, et ils furent égorgés en sa présence. Il ne voulut faire grâce de la vie qu'à son hôte; mais cet homme lui dit, avec une grandeur d'âme admirable, qu'il ne devrait jamais son salut au bourreau de sa patrie; et s'étant jeté au milieu de ses com- 15 patriotes, il se fit tuer avec eux. Lucius Catilina donna dans ces proscriptions un exemple inouï de cruauté. Avant que la guerre fût terminée, il avait tué son frère de sa propre main; et quand Sylla eut commencé ses proscriptions, il le pria de mettre son frère au nombre des pro- 20 scrits, comme s'il eût été vivant: ce que Sylla lui accorda volontiers. Catilina, pour reconnaître ce service, alla tuer un homme de la faction contraire, nommé Marcus Marius, et porta sa tête à Sylla, qui était dans la place publique sur son tribunal; après quoi il alla froidement laver ses 25 mains dégouttantes de sang dans le vase d'eau lustrale qui était près de là, placé à la porte du temple d'Apollon.

XI.

THE TRIUMVIRATE.

CÆSARISM was really established under Sulla, but he preferred to restore the Optimates and the Senate to power, and to retire into private life. His constitution was ably devised, and some at least of his arrangements, such as the permanent courts of law, each with its proper cases, remained undisturbed. But the Optimates were unequal to their task. Pompey restored the power of the Tribunate before Sulla had been dead ten years, and with the Tribunate returned the strife of parties, and in time the power of the sword once more. The first Triumvirate, like the second, was a mere coalition, and short-lived, as all coalitions are. It was a truce, and not a peace. The first ended in the Dictatorship of Cæsar, the second in the supremacy of Augustus.

	B.C.
The Great Mithridatic War—ascendency of Pompey	74-63
Conspiracy of Catiline	63
First Triumvirate	60

POMPEY AND CRASSUS.

MOMMSEN.

Parmi les personnages qui n'étaient ni les partisans absolus, ni les ennemis avoués de la constitution de Sylla, nul n'attirait plus les regards de la foule que le jeune Gnæus Pompée, âgé de 28 ans, à l'heure où l'ex-régent
5 mourut (né le 29 septembre 106). Cette admiration de tous fut un mal et pour lui et pour ceux qui la ressentaient : elle était d'ailleurs naturelle. Sain de corps et d'esprit, gymnaste habile, disputant au simple soldat, alors que

déjà il était officier supérieur, le prix du saut, de la course et du disque, habile et fort cavalier, non moins habile à l'escrime, plein d'audace à la tête de ses volontaires ; à cet âge où il n'avait encore ni l'entrée des grandes charges, ni celle du Sénat, il avait été salué *Imperator*, il avait eu le triomphe : l'opinion, derrière Sylla, lui avait assigné la première place ; et le régent lui-même, moitié aveu, moitié ironie, lui avait laissé prendre le surnom de "*Grand !*" Par malheur, son génie n'allait point à la hauteur de son prodigieux succès. Il n'était certes ni méchant, ni incapable, il n'était qu'un homme ordinaire. La nature l'avait créé pour être un bon subalterne : les circonstances en avaient fait un général et un homme politique. En lui vous trouviez le militaire, le soldat intelligent, brave, expérimenté, excellent enfin, sans l'étincelle d'une vocation plus haute : général d'armée, sur le champ de bataille et partout ailleurs, du reste, il n'en venait à l'action qu'avec une prudence extrême, et touchant presque à la pusillanimité. Il ne voulait frapper le coup décisif que quand il avait la conscience de la plus écrasante supériorité. Son éducation avait été celle de tous les Romains de son siècle. Foncièrement homme d'épée, il ne marchanda aux rhéteurs quand il vint à Rhodes, ni son tribut d'admiration, ni ses dons. Il avait la probité du riche, sachant bien mener son train de maison à l'aide de sa grande fortune, héritée ou acquise : il ne dédaignait point de faire de l'argent selon les méthodes en usage parmi les sénateurs : mais froid par tempéramment, et aussi trop opulent, il n'allait pas s'embarquer dans les spéculations dangereuses, et assumer la responsabilité des gros scandales. Son renom de probité et de désintéressement, renom mérité d'ailleurs à en juger relativement, il le dut aux vices en vogue chez ses contemporains plus encore qu'à sa vertu personnelle. C'était chose presque proverbiale que "l'honnête visage de Pompée ;" et même après sa mort, on vantait la sagesse et la dignité de ses mœurs. En réalité, il fut bon voisin ;

il ne s'adonna point à ces pratiques révoltantes des grands de Rome, qui agrandissaient leurs domaines à coups de ventes extorquées par la violence, ou à l'aide de pires crimes commis envers les petits possesseurs limitrophes: dans son intérieur, il se montra bon mari et bon père: disons enfin à son honneur que quand il traîna dans ses triomphes des rois et des généraux captifs, il ne les fit point ensuite mettre à mort, suivant la barbare coutume de ses prédécesseurs. Mais dès que Sylla avait parlé, Sylla, son seigneur et son maître, aussitôt il se séparait d'une épouse aimée, dont le crime était d'appartenir à une famille tombée en disgrâce: que Sylla clignât de l'œil, et le héros faisait de grand sang-froid massacrer sous ses yeux les hommes qui dans les temps difficiles avaient marché à ses côtés. Non qu'il fût cruel, comme on le lui reprocha, mais, ce qui est pis, il était froid, insensible, sans passion pour le bien ni pour le mal. Si dans le mêlée il regardait intrépidement l'ennemi en face, on le vit, dans la vie civile, pusillanime et rougissant pour un rien, ne parlant en public qu'avec embarras, anguleux surtout, empesé et gauche dans les relations du monde. Avec toutes ses hauteurs jalouses, ainsi qu'il en va souvent de ceux qui font parade de leur indépendance, il ne fut qu'un instrument docile dans la main de quiconque savait le prendre; il fut mené par ses affranchis et ses clients, alors qu'il ne craignait point d'avoir à leur obéir. Bref, il n'était point fait pour un rôle d'homme d'État. Incertitude du but, indécision dans le choix de ses moyens, étroitesse des vues dans les petites ou les grandes circonstances, que de causes de faiblesse! Il restait là, perplexe, déguisant son irrésolution et son trouble sous le manteau solennel du silence, et quand il voulait jouer au fin, il se dupait lui-même en croyant tromper les autres. Sa situation militaire, ses relations dans la province, presque sans qu'il y travaillât, lui valurent un parti considérable, dévoué à sa personne,

et propre à l'accomplissement des plus grandes choses. Mais sous aucun rapport il ne sut jamais ni réunir ni conduire un parti ; et si la réunion se fit un jour, il n'y fut pour rien, les circonstances seules y pesant de leur poids. En ceci, comme ailleurs, il me rappelle Marius, Marius, le rude paysan, passionné et sensuel, insupportable au même degré que cette roide et ennuyeuse contrefaçon du grand homme. Dans la politique, la situation de Pompée était fausse à l'excès. Officier de l'armée de Sylla, son devoir voulait qu'il luttât pour la constitution restaurée : il n'en arriva pas moins à faire à Sylla une opposition personnelle, à Sylla et à tout le régime sénatorial. Aux yeux de l'aristocratie, la famille des Pompéiens, inscrite il y a quelque soixante ans, pour la première fois, dans les fastes consulaires, n'est point encore pleinement acceptée : le père de Gnæus, en face du Sénat, avait joué un rôle odieux, équivoque ; et Pompée, lui-même, ne l'avons-nous pas vu un jour dans les rangs des Cinnaniens ? On se taisait sur de tels souvenirs, mais ils ne s'effaçaient pas. La haute fortune conquise par Pompée sous Sylla, en même temps qu'elle le rattachait au-dehors à la faction aristocratique, lui suscitait au-dedans avec elle des antipathies non moins réelles. Il avait la tête faible ; et porté vite et sans peine aux sommets de la gloire, il fut aussitôt pris de vertige. Comme s'il eût voulu bafouer sa propre et prosaïque figure, il osa la mettre en parallèle avec celle du plus noble et du plus poétique des héros : on le vit se comparer avec Alexandre le Grand : à Pompée seul, à l'entendre, il eût été messéant de ne faire que compter parmi les cinq cents sénateurs de Rome. Et pourtant nul plus que lui n'eût mieux convenu au rôle de simple membre de l'assemblée dirigeante sous un pur régime d'aristocratie. Que s'il eût vécu deux cents ans plutôt, la dignité de son extérieur, son formalisme solennel, sa bravoure individuelle, la probité de sa vie privée, tout chez lui, tout, jusqu'au défaut d'initiative, lui aurait assuré peut-être une honorable place

à côté des Quintus Maximus, et des Publius Decius; et sa médiocrité même, la vraie vertu de l'*optimate* romain, n'a pas peu contribué à l'affinité élective qui s'établit un jour entre lui et la masse du peuple et du Sénat. Dans son siècle enfin, un rôle net et important lui était destiné encore, s'il avait su se contenter de n'être que le général du Sénat: là était sa vraie destinée! Mais son ambition allait plus loin; et il tomba de chute en chute, pour avoir voulu au-delà de ce qu'il pouvait. Ne rêvant qu'à monter sur un piédestal, il l'eut un jour devant lui, sans oser le gravir; et sa rancune fut amère et profonde, quand les hommes et les lois ne se courbèrent point à merci devant lui. On ne l'en vit pas moins partout affichant une modestie qui n'était point simplement d'emprunt, simple citoyen parmi des milliers d'égaux, et tremblant à la seule pensée d'une démarche contraire à la constitution. Ainsi toujours en froid avec l'oligarchie, et toujours son humble serviteur, torturé sans cesse par une ambition qui s'épouvantait de ses propres visées, Pompée était condamné par avance aux contradictions continuelles et intérieures d'une vie sans joie, laborieusement et inutilement agitée.

Pas plus que Pompée, on ne saurait classer Crassus parmi les adhérents purs de l'oligarchie. Il est aussi l'une des plus caractéristiques figures du siècle. Comme Pompée, dont il était l'aîné de quelques années, il appartenait au monde de la haute aristocratie romaine: il avait reçu l'éducation habituelle à sa caste; et comme Pompée enfin, il avait, sous Sylla, combattu, non sans distinction, dans la guerre d'Italie. Du côté des dons de l'esprit, de la culture littéraire et des talents militaires, il restait loin en arrière de beaucoup de ses pareils: il les dépassait par son activité infatigable, par son ardeur opiniâtre à vouloir tout posséder, et marquer en tout. Il se jeta à corps perdu dans les spéculations. Des achats de terre pendant la révolution furent la base de son énorme fortune, sans qu'il négligeât d'ailleurs les autres moyens de s'enrichir,

élevant dans la capitale des constructions grandioses autant que prévoyantes ; s'intéressant avec ses affranchis dans les sociétés et les compagnies commerciales ; tenant banque dans Rome et hors de Rome, avec ou sans le concours de ses gens ; prêtant son or à ses collègues du Sénat, et entreprenant pour leur compte et selon l'occasion, tantôt des travaux, tantôt l'achat des collèges de justice. Pourvu qu'il y eût gain, il ne faisait point le renchéri. Au temps des proscriptions de Sylla, il demeura un jour convaincu d'avoir falsifié les terribles listes ; et le dictateur, à dater de ce moment, ne voulut plus l'employer dans les affaires d'État. Tel testament où il était nommé était-il de même entaché de faux notoire, il ne s'en portait pas moins héritier ; et il fermait les yeux quand son régisseur avait expulsé ses riverains de leur terre par voie de fait ou d'usurpation tacite. Attentif d'ailleurs à ne point entrer en lutte ouverte avec le juge criminel, il savait vivre simplement, bourgeoisement, en vrai homme d'argent qu'il était. C'est ainsi qu'en peu d'années on le vit, naguère possesseur d'un patrimoine sénatorial ordinaire, amasser de monstrueux trésors : peu de temps avant sa mort, malgré des dépenses imprévues, inouies, on estimait encore son avoir à 170,000,000 sesterces (48,750,000 fr.). Il était devenu le particulier le plus opulent de Rome, et comptait comme une puissance politique. S'il était vrai, selon son dire, que celui-là seul pût se dire riche, qui pouvait, sur ses revenus, entretenir une armée sur le pied de guerre, il faut convenir qu'à l'heure même cet homme cessait d'être un simple citoyen. Et de fait, Crassus visa plus haut qu'à être le maître du coffre-fort le mieux rempli de Rome. Il n'était point de peine qu'il ne se donnât pour étendre ses relations. Il savait appeler et saluer par leur nom tous les citoyens de la grande ville. Jamais il ne refusa le plaideur invoquant son assistance devant la justice. Qu'importe que la nature eût fait de lui un mince orateur, que sa parole fût maigre, son débit monotone, et son

oreille dure! Tenace dans ses opinions, ne s'effrayant d'aucun ennui, oublieux des plaisirs, il surmontait tous les obstacles. Ne se laissant jamais surprendre et n'improvisant jamais, il était consulté à toute heure; à toute
5 heure il était prêt: bien peu de causes lui semblaient mauvaises, mettant en jeu, pour enlever le succès, et les ressources de la plaidoirie, et l'influence de ses relations, et au besoin l'influence de son or sur les juges. La moitié des sénateurs étaient ses débiteurs: il tenait une foule
10 d'hommes considérables dans sa dépendance, ayant pour habitude d'avancer sans intérêt des capitaux "à ses amis," capitaux remboursables à volonté. Homme d'affaires avant tout, il prêtait sans distinction de partis, mettait la main dans tous les camps, et donnait volontiers crédit
15 à quiconque était solvable, ou pouvait devenir utile. Quant aux meneurs, même les plus hardis, quant à ceux dont les attaques n'épargnaient personne, ils se seraient gardés d'en venir aux mains avec Crassus: on le comparait au taureau du troupeau, qu'il y a toujours péril à irriter.
20 Il va de soi qu'un tel homme, ainsi posé, n'aspirait point à un but modeste: bien plus clairvoyant que Pompée, il savait exactement, comme le sait tout bon banquier, et quel était le but de ses spéculations politiques, et quels étaient ses partenaires. Depuis que Rome était Rome,
25 les capitaux y avaient joué le rôle d'une puissance dans l'État: au temps actuel, on arrivait à tout par l'or aussi bien que par le fer. Pendant la révolution, l'aristocratie financière avait bien pu songer à renverser l'oligarchie des antiques familles: Crassus, lui aussi, pouvait viser à mieux
30 qu'aux faisceaux du licteur, ou qu'au manteau brodé du triomphateur syllanien. Pour le moment, il avait marché avec le Sénat: mais il était trop bon financier pour se donner à un seul parti, et pour suivre une autre route que celle de son intérêt personnel. Or, pourquoi cet homme,
35 le plus riche, le plus intrigant des Romains, nullement avare d'ailleurs, et sachant aventurer les gros enjeux,

pourquoi n'eût-il pas de même spéculé en vue d'une couronne? Peut-être que réduit à lui seul, il ne lui était pas donné d'y atteindre: mais il avait souvent pratiqué les grandes affaires, les vastes associations: ne pouvait-il pas pour cette entreprise mettre la main sur un utile partenaire? Ce fut donc alors (signe trop caractérisque des temps!) que l'on vit un Crassus, orateur et capitaine médiocre, un politique ayant l'activité et non l'énergie, les convoitises et non l'ambition, ne se recommandant par rien, si ce n'est sa colossale fortune et son habileté commerciale, étendre partout ses intelligences, accaparer la toute puissante influence des coteries et de l'intrigue, s'estimer l'égal des plus grands généraux, des plus grands hommes d'État de son siècle, et lutter avec eux pour la palme la plus haute qui puisse attirer les convoitises de l'ambitieux!

CÆSAR.

VERTOT.

Caïus Julius César était né de l'illustre famille des Jules (*gens Julia*), qui, comme toutes les grandes maisons, avait sa chimère, en se vantant de tirer son origine d'Anchise et de Vénus. C'était l'homme de son temps le mieux fait, adroit à toutes sortes d'exercices, infatigable au travail, plein de valeur, le courage élevé, vaste dans ses desseins, magnifique dans sa dépense, et libéral jusqu'à la profusion. La nature, qui semblait l'avoir fait naître pour commander au reste des hommes, lui avait donné un air d'empire et de la dignité dans ses manières. Mais cet air de grandeur était tempéré par la douceur et la facilité de ses mœurs. Son éloquence insinuante et invincible était encore plus attachée aux charmes de sa personne qu'à la force de ses raisons. Ceux qui étaient

assez durs pour résister à l'impression que faisaient tant d'aimables qualités n'échappaient point à ses bienfaits; et il commença par assujétir les cœurs, comme le fondement le plus solide de la domination à laquelle il aspirait.

Né simple citoyen d'une république, il forma, dans une condition privée, le projet d'assujétir sa patrie. La grandeur et les périls d'une pareille entreprise ne l'épouvantèrent point. Il ne trouva rien au-dessus de son ambition, que l'étendue immense de ses vues. Les exemples récents de Marius et de Sylla lui firent comprendre qu'il n'était pas impossible de s'élever à la souveraine puissance. Mais sage jusque dans ses désirs immodérés, il distribua en différents temps l'exécution de ses desseins. Son esprit toujours juste, malgré son étendue, n'alla que par degrés au projet de la domination; et quelque éclatantes qu'aient été depuis ses victoires, elles ne doivent passer pour de grandes actions que parce qu'elles furent toujours la suite et l'effet de grands desseins.

A peine Sylla fut-il mort qu'il se jeta dans les affaires: il y porta toute son ambition. Sa naissance, une des plus illustres de la république, devait l'attacher au parti du sénat et de la noblesse. Mais neveu de Marius et gendre de Cinna, il se déclara pour leur faction, quoiqu'elle eût été comme dissipée depuis la dictature de Sylla. Il entreprit de relever ce parti, qui était celui du peuple, et il se flatta d'en devenir bientôt le chef; au lieu qu'il lui aurait fallu plier sous l'autorité de Pompée, qui était à la tête du sénat. Sylla avait fait abattre pendant sa dictature les trophées de Marius. César n'était encore qu'édile, qu'il fit faire secrètement, par d'excellents ouvriers, la statue de Marius, couronné par les mains de la Victoire. Il y ajouta des inscriptions à son honneur, qui faisaient mention de la défaite des Cimbres, et il fit placer de nuit ces nouveaux trophées dans le Capitole. Tout le peuple accourut en foule le matin, pour voir ce spectacle. Les

partisans de Sylla se récrièrent contre une entreprise si hardie ; on ne douta point que César n'en fût l'auteur. Ses ennemis publiaient qu'il aspirait à la tyrannie et qu'on devait punir un homme qui osait, de son autorité privée, relever des trophées qu'un souverain magistrat avait fait abattre. Mais le peuple, dont Marius s'était déclaré le protecteur, donnait de grandes louanges à César. Le sénat s'assembla là-dessus. César y fut accusé publiquement : Catulus Luctatius, un des principaux de l'assemblée, s'écria que ce n'était plus par des desseins cachés qu'on allait à la tyrannie, mais que César attaquait à force ouverte la liberté. César, de son côté, entreprit de justifier sa conduite, et il se défendit avec tant de force et d'éloquence, que, malgré la brigue de ses ennemis, il fut renvoyé absous ; et ce fut par une action si hardie, qu'il fit apercevoir le peuple de sa puissance et de la faiblesse du sénat. Les exilés, à l'ombre de son autorité, revinrent depuis à Rome, et ils obtinrent leur rappel, sous prétexte qu'ils avaient été condamnés par un citoyen qui s'était emparé, les armes à la main, de la dictature et de la souveraine puissance.

Le peuple, charmé de la chaleur qu'il faisait paraître pour son parti, le comblait de louanges. On disait tout haut, dans Rome, qu'il était le seul qui, par son courage et par son intrépidité, méritât de succéder aux dignités de Marius. Les principaux de chaque tribu et les chefs des factions l'assurèrent qu'il n'y avait rien de si élevé dans la république où il ne pût prétendre, et qu'il pouvait compter sur tous les suffrages du peuple : ils ne furent pas longtemps sans lui donner des preuves de leur zèle et de leur entier dévouement à ses intérêts.

Le grand pontife Métellus étant mort, Catulus Luctatius, personnage consulaire, et révéré de tous les Romains pour sa vertu, demanda cette dignité. César, quoique d'un rang inférieur, et sans avoir encore été honoré du consulat, ne laissa pas de se présenter au nombre des

candidats. Luctatius, qui le regardait comme un compétiteur redoutable, à cause de son crédit parmi le peuple, lui envoya offrir une somme considérable, s'il voulait se désister de sa poursuite. Mais César avait le courage trop haut pour se laisser éblouir par un vil intérêt. Il fit dire à Luctatius que, bien loin de se désister pour de l'argent, il en emprunterait plutôt de tous ses amis pour soutenir ses prétentions. Mais il n'en eut pas besoin : le peuple lui était trop attaché, et les suffrages ayant été recueillis, il emporta cette dignité sur Luctatius et sur tous ses compétiteurs.

Il passa ensuite, avec la même facilité, à la préture ; et en sortant de cette charge, le peuple lui déféra le gouvernement de l'Espagne. On dit qu'en traversant les Alpes pour s'y rendre, il passa par une petite ville, presque déserte, et dont les habitants paraissaient fort misérables ; et que ceux qui l'accompagnaient, se demandant l'un à l'autre, en raillant, s'il n'y aurait point dans cette bourgade des brigues et des cabales pour les magistratures, César, prenant la parole et se mêlant à la conversation, leur dit "qu'il aimerait mieux être le premier dans cette bicoque que le second dans Rome."

César employa tout le temps qu'il fut dans son gouvernement à en étendre les frontières. Il porta la guerre dans la Galice et dans la Lusitanie, qu'il soumit à l'empire romain ; mais dans une conquête aussi utile à l'État, il ne négligea pas ses intérêts particuliers. Il s'empara, par des contributions violentes, de tout l'or et l'argent de ces provinces, et il revint à Rome, où il fut reçu du peuple avec de nouveaux applaudissements.

Les richesses qu'il avait apportées de son gouvernement étaient considérables ; il les employa à se faire de nouvelles créatures, qu'il attachait à sa fortune par des libéralités continuelles. Il leur abandonna ses biens comme en proie ; sa maison leur était ouverte en toute temps. Rien ne leur était caché que son cœur, toujours

impénétrable, même à ses plus chers amis. Capable de tout entreprendre et de tout cacher, toujours attentif, toujours présent aux cabales, dont il pouvait tirer de l'avantage, mais sans se laisser jamais pénétrer. On ne se doutait point qu'il ne se fût mis à la tête de la conjuration de Catilina, si elle eût réussi; et ce fameux rebelle, qui croyait ne travailler que pour sa propre grandeur, se fût vu enlever le fruit de son crime par un homme plus autorisé que lui dans son propre parti, et qui avait eu l'adresse de ne lui laisser que le péril de l'exécution. Cependant, le mauvais succès de cette entreprise et le souvenir de la mort des Gracques, assassinés aux yeux de la multitude qui les adorait, lui firent comprendre que la faveur seule du peuple ne suffisait pas pour le succès de ses affaires; et il jugea bien qu'il ne s'élèverait jamais jusqu'à la souveraine puissance sans le commandement des armées, et sans avoir un grand nombre d'amis et un parti même dans le Sénat.

Ce corps si auguste était alors partagé entre Pompée et Crassus, ennemis et rivaux dans le gouvernement, l'un le plus puissant et l'autre le plus riche de Rome. La république tirait au moins cet avantage de leur division, qu'en partageant le sénat elle tenait leur puissance en équilibre et maintenait la liberté. César résolut de s'unir tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, et d'emprunter, pour ainsi dire, leur crédit de temps en temps, dans la vue de s'en servir pour parvenir plus aisément au consulat et au commandement des armées. Mais comme il ne pouvait ménager en même temps l'amitié de deux ennemis déclarés, il ne songea d'abord qu'à les réconcilier. Il y réussit, et lui seul tira toute l'utilité d'une réconciliation si pernicieuse à la liberté publique. Il sut persuader à Pompée et à Crassus de lui confier, comme en dépôt, le consulat, qu'ils n'auraient pas vu, sans jalousie, passer entre les mains de leurs partisans. Il fut élu consul, avec Calpurnius Bibulus, par le concours de deux factions réunies. Il en gagna

secrètement les principaux, dont il forma un troisième parti qui opprima dans la suite ceux mêmes qui avaient le plus contribué à son élévation.

Rome se vit alors en proie à l'ambition de trois hommes, qui, par le crédit de leurs factions réunies, disposèrent souverainement des dignités et des emplois de la république. Crassus, toujours avare et trop riche pour un particulier, songeait moins à grossir son parti qu'à amasser de nouvelles richesses. Pompée, content des marques extérieures de respect et de vénération que lui attirait l'éclat de ses victoires, jouissait, dans une oisiveté dangereuse, de son crédit et de sa réputation. Mais César, plus habile et plus caché que tous les deux, jetait sourdement les fondements de sa propre grandeur sur le trop de sécurité de l'un et de l'autre. Il n'oubliait rien pour entretenir leur confiance, pendant qu'à force de présents il tâchait de gagner les sénateurs qui leur étaient le plus dévoués. Les amis de Pompée et de Crassus devinrent, sans s'en apercevoir, les créatures de César; et pour être averti de tout ce qui se passait dans leurs maisons, il séduisit jusques à leurs affranchis, qui ne purent résister à ses libéralités.

Mais comme, par ces nouvelles liaisons avec Pompée et Crassus, les chefs du sénat pouvaient le rendre suspect au peuple, il ne fut pas plus tôt parvenu au consulat qu'il se déclara de nouveau pour un parti qu'il regardait toujours comme le plus solide fondement de son élévation. La manière adroite dont il brouilla en même temps Pompée avec le sénat, et le sénat avec le peuple, fut le chef-d'œuvre de sa politique et de son habileté. Il entreprit de faire revivre la loi *Agraria*. Il prévit que le consentement de Pompée et de Crassus, dont il s'était assuré auparavant, et l'opposition de Caton, de Cicéron et de tous les républicains zélés, exciteraient entre eux des inimitiés réciproques, et que le peuple, toujours aveugle dans ses véritables intérêts, se déclarerait contre ces

sénateurs, sans faire attention qu'ils ne s'opposaient au parti de César que par le motif de conserver la liberté publique.

Ce fut en qualité de consul qu'il proposa, d'abord dans le sénat, une loi par laquelle on devait distribuer les terres de la Campanie entre vingt mille citoyens de ceux qui avaient au moins trois enfants. C'étaient des terres, dont le revenu, à cause de leur fertilité, avait été réservé de tout temps pour les plus pressants besoins de la république. Les plus gens de bien du sénat s'opposèrent hautement à la publication de cette loi : César, qui avait bien prévu cette opposition, s'écria aussitôt et prit les dieux à témoin qu'on le contraignait d'avoir recours à l'autorité du peuple. Il en convoqua l'assemblée, et il y parut, accompagné de Pompée et de Crassus. Il adressa la parole à Pompée, et il lui demanda s'il n'approuvait pas une loi si équitable dans une république dont tous les membres devaient participer aux biens de l'État. En vain les sénateurs, qui se trouvèrent auprès de Pompée, tâchèrent de lui rendre suspectes ces entreprises de César ; Pompée, sans les vouloir écouter, se déclara de son avis : soit qu'il crût qu'il y allait de son honneur de soutenir ses premiers engagements, ou que, présumant trop de son pouvoir, en comparaison de celui de César, il méprisât les soupçons de ces sénateurs. Il répondit même à César, avec plus de chaleur que de prudence : "Que si quelqu'un se présentait l'épée à la main, pour s'opposer à la publication de la loi, il prendrait l'épée et le bouclier pour la faire recevoir." C'était déclarer lui-même la guerre à son propre parti.

Pompée, par cette réponse, si peu convenable à ses véritables intérêts, se rendit odieux au sénat et suspect à ses propres amis, sans qu'une démarche aussi imprudente lui acquît plus de considération dans le parti du peuple, qui ne tenait compte qu'à César de la proposition de la loi. Ce consul, soutenu de ses partisans, de ceux de

Pompée et de ceux de Crassus, la fit recevoir, pour ainsi dire, la force à la main, et malgré les remontrances et l'opposition des républicains les plus zélés. On nomma vingt commissaires qui partagèrent les terres de la Campanie entre vingt mille familles romaines. Ce furent, dans la suite, autant de clients, que leur intérêt engagea à maintenir tout ce qui s'était fait pendant son consulat. Pour prévenir ce que ses successeurs, dans cette dignité, pourraient entreprendre contre la disposition de cette loi, il en fit passer une seconde qui obligeait le sénat entier et tous ceux qui parviendraient à quelque magistrature de faire serment de ne jamais rien proposer au préjudice de ce qui avait été arrêté dans les assemblées du peuple pendant son consulat. Ce fut par une précaution si habile qu'il sut rendre les fondements de sa fortune si sûrs et si durables, que dix années d'absence, et tous les mauvais offices de ses envieux et de ses ennemis, ne la purent jamais ébranler.

Mais comme il craignait toujours que Pompée ne lui échappât, et qu'il ne fût regagné par le parti des républicains zélés, il lui donna sa fille Julie en mariage, comme un nouveau gage de leur union. Pompée donna la sienne à Servilius, et César épousa Calpurnie, fille de Pison, qu'il fit désigner consul pour l'année suivante. Il prit en même temps le gouvernement des Gaules avec celui de l'Illyrie pour cinq ans. On décerna depuis celui de la Syrie à Crassus, qui le demandait dans l'espérance d'y acquérir de nouvelles richesses ; et Pompée obtint l'une et l'autre Espagne, qu'il gouverna toujours par ses lieutenants, pour ne pas quitter les délices de Rome. Ils firent comprendre ces différentes dispositions dans le même décret, qui autorisait le partage des terres, afin d'en intéresser les propriétaires à la conservation de leur propre autorité. Ces trois hommes partagèrent ainsi le monde entier entre eux, comme ils auraient fait de leur patrimoine.

"Il avait,—dit Suétone,—une haute stature, le teint blanc, les membres bien faits, le visage plein, les yeux noirs et vifs, le tempérament robuste, si ce n'est que, dans les derniers temps de sa vie, il était sujet à des défaillances subites et à des terreurs nocturnes qui troublaient son sommeil. Deux fois aussi il fut atteint d'épilepsie dans l'exercice de ses devoirs publics. Il attachait trop d'importance au soin de son corps; et, non content de se faire tondre et raser souvent, il se faisait encore épiler, comme on le lui reprocha. Il souffrait impatiemment le désagrément d'être chauve, qui l'exposa maintes fois aux railleries de ses ennemis. Aussi ramenait-il habituellement sur son front ses rares cheveux de derrière; et de tous les honneurs que lui décernèrent le peuple et le sénat, aucun ne lui fut plus agréable que le droit de porter toujours une couronne de laurier. On dit aussi que sa mise était recherchée, et son laticlave garni de franges qui lui descendaient sur les mains. C'était toujours par-dessus ce vêtement qu'il mettait sa ceinture, et il la portait fort lâche; habitude qui fit dire souvent à Sylla, en s'adressant aux grands: 'Méfiez-vous de ce jeune homme, qui met si mal sa ceinture.'

"Il habita d'abord une assez modeste maison dans Subure; mais quand il fut nommé grand pontife, il eut pour demeure un bâtiment de l'État, sur la voie Sacrée. Il passe pour avoir aimé passionnément le luxe et la magnificence. Il avait fait bâtir auprès d'Aricie une maison de campagne, dont la construction et les ornements lui avaient coûté des sommes énormes; il la fit, dit-on, jeter à bas, parce qu'elle ne répondait pas entièrement à son attente: et il n'avait encore qu'une fortune médiocre et des dettes. Dans ses expéditions, il portait avec lui, pour en paver son logement, du bois de marqueterie et des pièces de mosaïque."

CATILINE.

THE incident of the conspiracy of Catiline has perhaps been overestimated because of the part which Cicero played in it. But it affords a view of the danger to property, order, and liberty which the poverty of the poor and the corruption of the rich perpetually engendered, and which made even liberty at last seem a price not too small to pay in return for social order and security.

		B.C.
Cicero's Consulship		63
Catiline quits the City . . .	9th Nov.	63
Execution of Lentulus and Cethegus	5th Dec.	63
Battle of Pistoria		62

From SALLUST, CICERO, and FLORUS.

"Lucius Catilina, issu d'une illustre famille, avait une grande force d'âme et de corps; mais son esprit était mauvais et pervers. Dès son adolescence, il se complut dans les guerres intestines, le meurtre, les rapines, les dis-
5 cordes civiles, qui furent encore l'exercice de sa jeunesse. Son corps supportait les privations, les veilles, la rigueur du froid avec une incroyable facilité. Esprit audacieux, rusé, plein de souplesse, il savait tout dissimuler et tout feindre; avide du bien d'autrui, prodigue du sien, il était
10 de feu dans ses passions; assez de faconde, de jugement peu. Son âme exaltée ne nourrissait que des désirs extraordinaires, démesurés, chimériques. Depuis la toute-puissance de Sylla, il brûlait du désir de s'emparer du pouvoir; et, pourvu qu'il parvînt à régner, il ne reculait
15 devant aucun moyen pour atteindre ce but. Chaque jour le délabrement de sa fortune et le remords de ses crimes redoublaient la violence de son caractère farouche; et ce double tourment s'aggravait sans cesse par la conduite dont je viens de parler. Il trouvait encore un
20 aiguillon dans la corruption des mœurs publiques, que

travaillaient deux vices déplorables et opposés entre eux, le luxe et la cupidité. . . .

"Dans une ville si grande et si dépravée, Catilina n'avait pas eu de peine à réunir autour de lui tous les hommes perdus de vices et de crimes, dont il se fit comme un cortège. Tout ce qu'il y avait de débauchés, d'adultères, de libertins, quiconque avait par le jeu, la table, ou la lubricité, dévoré son patrimoine, quiconque s'était criblé de dettes pour payer la rançon d'un crime ou d'une infamie; en outre, tout ce qu'il y avait au monde de parricides, de sacrilèges frappés par la loi ou craignant la punition de leurs forfaits, tous ceux qui n'avaient pour vivre qu'une langue souillée par le parjure, ou un bras teint du sang de leurs concitoyens; en un mot, tous ceux que poursuivaient la honte, le dénûment, le remords: tels étaient les amis et les affidés de Catilina. Si même quelque cœur encore pur se laissait prendre aux pièges de son amitié, le commerce et les séductions de chaque jour ne tardaient pas à le rendre digne du reste de la bande. Mais il recherchait surtout l'intimité des jeunes gens; la faiblesse de leur cœur et l'inexpérience de leur âge succombaient promptement à ses artifices. Car, selon les désirs que l'âge allumait en chacun d'eux, il procurait aux uns des plaisirs, il achetait pour les autres des chiens et des chevaux; en un mot, aucune dépense, aucune bassesse ne lui coûtait pour s'assurer de leur dépendance et de leur dévouement."

"Vous n'avez pas oublié qu'il eut, sinon la réalité, au moins l'apparence des plus grandes vertus. Il s'entourait de méchants, mais il affectait d'être dévoué aux personnes les plus estimables. Avide de plaisirs crapuleux, il se livrait avec non moins d'ardeur au travail et aux affaires. Le feu des passions brûlait son cœur; mais il aimait également les fatigues de la guerre. Non, je ne crois pas qu'il ait jamais existé sur terre un mélange de passions

et de goûts si différents et si contraires. Qui mieux que lui sut plaire aux personnages les plus illustres? Quel citoyen joua parfois un rôle plus honorable? Rome eut-elle jamais un ennemi plus cruel? Qui se montra plus
5 dissolu dans les plaisirs, plus dur à la fatigue, plus avide dans le pillage, plus généreux dans ses libéralités? Mais ce qu'il y avait en lui de plus admirable, c'était le talent qu'il déployait pour attirer une foule d'amis qu'il s'attachait par toutes sortes de complaisances, en partageant
10 avec eux tout ce qu'il possédait, en les obligeant de son argent, de la fatigue de son corps, d'un crime même et de son audace. Il savait dominer son naturel, l'approprier à toutes les circonstances, le plier, le tourner et le retourner, dans tous les sens; être sérieux avec les gens
15 austères, joyeux avec les amis de la gaieté, grave avec les vieillards, aimable avec les jeunes gens, audacieux avec les scélérats, dissolu avec les libertins. Grâce à ce caractère flexible et accommodant, il avait groupé autour de lui des hommes pervers et hardis, comme aussi des
20 citoyens vertueux et fermes, avec les dehors d'une vertu affectée. . . . Avoir été son ami est une faute commune à un grand nombre et même aux plus honnêtes. Le croyant bon citoyen, partisan des hommes honorables, ami dévoué et fidèle, j'ai failli moi-même être trompé
25 par lui."

"La débauche et l'indigence qui la suit, l'éloignement des armées romaines, qui poussaient alors leur voyages guerriers jusqu'aux extrémités du monde, inspirèrent à Catilina l'horrible projet d'opprimer sa patrie. Il voulait
30 poignarder les sénateurs, massacrer les consuls, semer l'incendie dans Rome, piller le trésor, renverser la république, oser enfin des forfaits qui eussent surpassé les vœux même d'Hannibal. Et quels furent, grands dieux! les complices de son attentat! Lui-même était patricien;
35 mais c'est peu: les plus illustres familles, la gloire du

sénat, les Curius, les Porcius, les Sylla, les Céthégus, les Autronius, les Vargunteius, les Longinus, Lentulus même, alors préteur, s'étaient associés à lui pour l'exécution de sa monstrueuse entreprise.

"Le gage de leur union fut du sang humain, qu'ils burent tour à tour dans la même coupe: crime affreux, mais moins affreux encore que l'attentat auquel ils s'engageaient. C'en était fait du plus bel empire de l'univers, si cette conjuration ne se fût tramée sous le consulat de Cicéron et d'Antoine, dont l'un la découvrit par son activité, l'autre l'étouffa par les armes.

"Le premier indice du complot fut donné par Fulvie, infâme prostituée, mais qui n'avait point trempé dans cette conspiration parricide. Aussitôt Cicéron assemble le sénat. Le coupable s'y présente, et le consul l'accuse en face. Mais le seul fruit de son éloquente harangue, c'est d'éloigner de Rome l'ennemi de la patrie, qui même, en se retirant, menace hautement d'éteindre sous des ruines l'incendie allumé contre lui. Il part; il va joindre Manlius, qui tenait en Étrurie une armée prête à marcher sur Rome. Lentulus, déjà roi en espérance (car il était abusé par les oracles sibyllins qui promettaient l'empire à sa famille), dispose dans toute la ville, au jour marqué par Catilina, des soldats, des torches et des armes. Non content d'une conspiration domestique, il sollicite le secours des Allobroges, dont les députés se trouvaient en ce moment à Rome; et la fureur des conjurés se fût répandue au delà des Alpes, si, par une seconde trahison, Vulturcius n'eût livré les lettres du préteur. Cicéron fait arrêter sur-le-champ les Barbares. Le préteur est convaincu en plein sénat. On délibère sur le supplice des conjurés. César considère leur dignité; Caton, leur attentat. L'un conseille la clémence, et l'autre la rigueur. Les sénateurs s'étant rangés à ce dernier avis, les parricides sont étranglés dans leur prison.

"La conjuration est étouffée en partie; cependant

Catilina persiste dans son entreprise. Il déploie l'étendard de la rébellion, et, du fond de l'Étrurie, il marche contre Rome. Il rencontre Antoine; il est vaincu. Pas un des rebelles n'échappe au carnage, tant la lutte est acharnée et cruelle!

Battle of Pistoria.

Sallust.

"Toutes ces dispositions prises, Pétréius fait sonner la charge, et ordonne à ses cohortes de s'avancer lentement. L'armée ennemie fait de même. Quand on se fut assez rapproché pour que les hommes de trait pussent engager l'action, les deux armées, enseignes déployées, se heurtent avec de grands cris. On laisse de côté les javelots; c'est l'épée à la main qu'on attaque. Nos vétérans, pleins du souvenir de leur ancienne valeur, luttent corps à corps avec acharnement; les autres soutiennent vaillamment le choc. On voyait Catilina, avec ses troupes légères, combattre au premier rang, soutenir ceux qui pliaient, faire avancer des troupes fraîches pour remplacer les blessés, pourvoir à tout, payer lui-même de sa personne, frapper l'ennemi à coups redoublés, et remplir à la fois les devoirs de brave soldat et de bon général. Pétréius, voyant Catilina résister avec une vigueur à laquelle il ne s'était pas attendu, lance la cohorte prétorienne sur le centre des ennemis, les met en désordre, les disperse et les taille en pièces; puis il attaque sur les deux flancs le reste de leur armée. Manlius et le Fésulan tombent des premiers. Voyant que son armée est en déroute, et qu'il reste seul avec un petit nombre de combattants, Catilina, fidèle au souvenir de sa naissance et de son ancienne dignité, se précipite au plus épais des rangs ennemis, et trouve la mort les armes à la main.

"L'action terminée, c'est alors qu'on reconnut quelle audace, quelle résolution avait animé l'armée de Catilina. Presque tous, après leur mort, couvraient de leur corps le terrain sur lequel ils avaient combattu. Un petit nombre, ceux que la cohorte prétorienne avait rompus, gisaient un peu plus épars, mais tous frappés par devant. Pour Catilina, il fut trouvé loin des siens parmi les cadavres de ses ennemis; il respirait encore, et l'air farouche qu'il avait eu pendant sa vie demeurait empreint sur son visage. En un mot, de toute cette multitude, aucun citoyen né libre ne fut fait prisonnier, ni dans la bataille ni dans la déroute; aucun d'eux n'avait ménagé sa vie plus que celle des ennemis. Cependant l'armée du peuple romain ne remporta pas une victoire pure de sang et de larmes. Tous les plus braves avaient succombé dans la mêlée, ou étaient revenus grièvement blessés. Plusieurs, qui étaient accourus du camp par curiosité, ou pour profiter des dépouilles, retrouvaient, en retournant les cadavres des ennemis, qui un ami, qui un hôte ou un parent. Il y en eut même qui reconnurent des ennemis personnels. Aussi dans toute l'armée la joie était mêlée de regrets; l'allégresse et le deuil se confondaient."

XII.

GAUL AND THE END OF THE REPUBLIC.

THIS scene, the only one for which room could be found, is almost the last in the wonderful drama of Cæsar's eight years in Gaul. It is the seventh year, and all Gaul, except the Remi, is in revolt under the heroic Vercingetorix. Cæsar is besieging Vercingetorix in Alesia, and a huge host of Gauls is in turn besieging him. Date, 52 B.C.

SIEGE OF ALESIA.

From CÆSAR'S *Commentaries.*

Cette place était située au sommet d'une montagne, dans une position si élevée qu'elle semblait ne pouvoir être prise que par un siège en règle. Au pied de cette montagne coulaient deux rivières de deux côtés différents. Devant la ville s'étendait une plaine d'environ trois mille pas de longueur; sur tous les autres points, des collines l'entouraient, peu distantes entre elles et d'une égale hauteur. Sous les murailles, le côté qui regardait le soleil levant était garni, dans toute son étendue, de troupes gauloises ayant devant elles un fossé et une muraille sèche de six pieds de haut. La ligne de circonvallation formée par les Romains occupait un circuit de onze mille pas. Notre camp était assis dans une position avantageuse, et l'on y éleva vingt-trois forts, dans lesquels des postes étaient placés pendant le jour pour prévenir toute attaque subite; on y tenait aussi toute la nuit des sentinelles et de fortes garnisons.

Vercingétorix, avant que les Romains eussent achevé leur circonvallation, prit la résolution de renvoyer de nuit toute sa cavalerie. Avant le départ de ses cavaliers, il leur recommande "d'aller chacun dans leur pays, et d'enrôler tous ceux qui sont en état de porter les armes: il leur rappelle ce qu'il a fait pour eux, les conjure de veiller à sa sûreté et de ne pas l'abandonner, lui qui a bien mérité de la liberté commune, à la merci d'ennemis cruels; leur négligence entraînerait, avec sa perte, celle de quatre-vingt mille hommes d'élite; il n'a, de compte fait, de vivres que pour trente jours au plus; mais il pourra, en les ménageant, tenir un peu plus longtemps." Après ces recommandations, il fait partir en silence sa cavalerie, à la seconde veille, par l'intervalle que nos lignes laissaient encore. Il se fait apporter tout le blé de la ville, et établit la peine de mort contre ceux qui n'obéiront pas: quant au bétail dont les Mandubes avaient rassemblé une grande provision, il le distribue par tête; le grain est mesuré avec épargne et donné en petite quantité: il fait rentrer dans la ville toutes les troupes qui campaient sous ses murs. C'est par ces moyens qu'il se prépare à attendre les secours de la Gaule et à soutenir la guerre.

Instruit de ces dispositions par les transfuges et les prisonniers, César arrêta son plan de fortification comme il suit. Il fit creuser un fossé large de vingt pieds, dont les côtés étaient à pic et la profondeur égale à la largeur. Tout le reste des retranchements fut établi à quatre cents pieds en arrière de ce fossé; il voulait par là (car on avait été obligé d'embrasser un si grand espace, que nos soldats n'auraient pu aisément en garnir tous les points) prévenir les attaques subites ou les irruptions nocturnes et garantir durant le jour nos travailleurs des traits de l'ennemi. Dans cet espace, César tira deux fossés de quinze pieds de large et d'autant de profondeur; celui qui était intérieur et creusé dans un terrain bas et

inculte fut rempli d'eau tirée de la rivière. Derrière ces fossés, il éleva une terrasse et un rempart de douze pieds; il y ajouta un parapet et des créneaux, et fit élever de grosses pièces de bois fourchues à la jonction du parapet
5 et du rempart, pour en rendre l'abord plus difficile aux ennemis. Tout l'ouvrage fut flanqué de tours, placées à quatre-vingts pieds l'une de l'autre.

Il fallait dans le même temps aller chercher du bois et des vivres, et employer aux grands travaux des retranche-
10 ments les troupes, diminuées de celles qu'on employait au loin. Souvent encore les Gaulois essayaient de troubler nos travailleurs, et faisaient par plusieurs portes les sorties les plus vigoureuses. César jugea donc nécessaire d'ajouter quelque chose à ces retranchements, afin qu'un moindre
15 nombre de soldats pût les défendre. A cet effet, on coupa des troncs d'arbres et de fortes branches, on les dépouilla de leur écorce et on les aiguisa par le sommet; puis on ouvrit une tranchée de cinq pieds de profondeur, où l'on enfonça ces pieux qui, liés par le pied de manière
20 à ne pouvoir être arrachés, ne montraient que leur partie supérieure. Il y en avait cinq rangs, joints entre eux et entrelacés; quiconque s'y était engagé s'embarrassait dans les pointes aiguës; nos soldats les appelaient des ceps. Au-devant étaient disposés obliquement en quin-
25 conce des puits de trois pieds de profondeur, lesquels se rétrécissaient peu à peu jusqu'au bas. On fit entrer des pieux ronds de la grosseur de la cuisse, durcis au feu et aiguisés à l'extrémité, qui ne sortaient de terre que de quatre doigts; et pour affermir et consolider l'ouvrage,
30 on foula fortement la terre avec les pieds: le reste était recouvert de ronces et de broussailles, afin de cacher le piège. On avait formé huit rangs de cette espèce, à trois pieds de distance l'un de l'autre: on les nommait des lis à cause de leur ressemblance avec cette fleur. En avant
35 du tout étaient des chausse-trapes d'un pied de long et armées de pointes de fer qu'on avait fichées en terre; on

en avait mis partout, à de faibles distances les unes des autres : on les appelait des aiguillons.

Ce travail fini, César fit tirer dans le terrain le plus uni que pût offrir la nature des lieux, et dans un circuit de quatorze mille pas, une contrevallation du même genre, mais du côté opposé, contre l'ennemi du dehors. Il voulait qu'en cas d'attaque, pendant son absence, les retranchements ne pussent être investis par une multitude nombreuse. Enfin, pour prévenir les dangers auxquels les troupes pourraient être exposées en sortant du camp, il ordonna que chacun se pourvût de fourrages et de vivres pour trente jours.

Pendant que ces choses se passaient devant Alésia, les principaux de la Gaule, réunis en assemblée, avaient résolu, non d'appeler aux armes tous ceux qui étaient en état de les porter, comme le voulait Vercingétorix, mais d'exiger de chaque peuple un certain nombre d'hommes ; ils craignaient, dans la confusion d'une si grande multitude, de ne pouvoir ni la discipliner, ni se reconnaître, ni se nourrir.

. . . . .

Cependant les Gaulois assiégés dans Alésia, voyant que le jour où ils attendaient du secours était expiré, et que tout leur blé était consommé, ignorant d'ailleurs ce qui se passait chez les Édues, s'étaient assemblés en conseil, et délibéraient sur le parti qu'ils avaient à prendre. Parmi les diverses opinions, dont les unes voulaient qu'on se rendît et les autres qu'on tentât une sortie vigoureuse tandis qu'il leur restait encore assez de forces, l'on ne peut, ce me semble, passer sous silence le discours de Critognat, à cause de sa singulière et horrible cruauté. "Quel est donc mon avis (dit-il) ? De faire ce que firent nos ancêtres dans leurs guerres, bien moins funestes, contre les Cimbres et les Teutons. Forcés, comme nous, de se renfermer dans leurs villes, en proie à la disette, ils soutinrent leur vie en se nourrissant de la chair de ceux

que leur âge rendait inutiles à la guerre; et ils ne se rendirent point. Si nous n'avions pas reçu cet exemple, je dirais que, pour la cause de la liberté, il serait glorieux de le donner à nos descendants. Quelle guerre, en effet, 5 peut-on comparer à celle-ci? Les Cimbres, après avoir ravagé la Gaule, et lui avoir fait de grands maux, sortirent enfin de notre territoire, et gagnèrent d'autres contrées; ils nous laissèrent nos droits, nos lois, nos champs, notre liberté? Mais que demandent les Romains? que 10 veulent-ils? L'envie les amène contre tous ceux dont la renommée leur a fait connaître la gloire et la puissance dans la guerre; ils veulent s'établir sur leur territoire, dans leurs villes, et leur imposer le joug d'une éternelle servitude: car ils n'ont jamais fait la guerre dans d'autres 15 vues. Que si vous ignorez comment ils se conduisent chez les nations éloignées, voyez cette partie de la Gaule qui vous touche; réduite en province, privée de ses droits et de ses lois, soumise aux haches romaines, elle gémit sous le poids d'un esclavage qui ne doit pas finir."

20 Les avis ayant été recueillis, il fut arrêté que ceux qui, à raison de leur santé ou de leur âge, ne pouvaient rendre de service à la guerre, sortiraient de la place, et qu'on tenterait tout avant d'en venir au parti proposé par Critognat. On décida toutefois qui si l'on y était contraint et si les 25 secours se faisaient trop attendre, on le suivrait plutôt que de se rendre ou de subir la loi des Romains. Les Mandubes, qui les avaient reçus dans leur ville, sont forcés de sortir avec leurs enfants et leurs femmes. Ils s'approchent des retranchements des Romains, et, fondant en larmes, 30 ils demandent, ils implorent l'esclavage et du pain. Mais César plaça des gardes sur le rempart, et défendit qu'on les reçût.

Cependant Comm et les autres chefs, investis du commandement suprême, arrivent avec toutes leurs troupes 35 devant Alésia, et prennent position sur l'une des collines qui entourent la plaine, à la distance de mille pas au plus

de nos retranchements. Ayant, le lendemain, fait sortir la cavalerie de leur camp, ils couvrent toute cette plaine que nous avons dit avoir trois mille pas d'étendue, et tiennent, non loin de là, leurs troupes de pied cachées sur des hauteurs. On voyait d'Alésia tout ce qui se 5 passait dans la campagne. A la vue de ce secours, on s'empresse, on se félicite mutuellement, et tous les esprits sont dans la joie. On fait sortir toutes les troupes, qui se rangent en avant de la place ; on comble le premier fossé ; on le couvre de claies et de terre, et on se prépare 10 à la sortie et à tous les événements.

César, ayant rangé l'armée tout entière sur l'une et l'autre de ses lignes, afin qu'au besoin chacun connût le poste qu'il devait occuper, fit sortir de son camp la cavalerie, à laquelle il ordonna d'engager l'affaire. Du 15 sommet des hauteurs que les camps occupaient, on avait vue sur le champ de bataille, et tous les soldats, attentifs au combat, en attendaient l'issue. Les Gaulois avaient mêlé à leur cavalerie un petit nombre d'archers et de fantassins armés à la légère, tant pour la soutenir si elle 20 pliait, que pour arrêter le choc de la nôtre. Plusieurs de nos cavaliers, surpris par ces fantassins, furent blessés et forcés de quitter la mêlée. Les Gaulois, croyant que les leurs avaient le dessus et que les nôtres étaient accablés par le nombre, se mirent, assiégés et auxiliaires, 25 à pousser de toutes parts des cris et de hurlements pour encourager ceux de leur nation. Comme l'action se passait sous les yeux des deux partis, nul trait de courage ou de lâcheté ne pouvait échapper aux regards, et l'on était de part et d'autre excité à se bien conduire, par le 30 désir de la gloire et la crainte de la honte. On avait combattu depuis midi jusqu'au coucher du soleil, et la victoire était encore incertaine, lorsque les Germains, réunis sur un seul point en escadrons serrés, se précipitèrent sur l'ennemi et le repoussèrent. Les archers, 35 abandonnés dans cette déroute, furent enveloppés et

taillés en pièces, et les fuyards poursuivis de tous côtés jusqu'à leur camp, sans qu'on leur donnât le temps de se rallier. Alors ceux qui étaient sortis d'Alésia, consternés et désespérant presque de la victoire, rentrèrent dans la
5 place.

Après un jour employé par les Gaulois à faire une grande quantité de claies, d'échelles et de harpons, ils sortent silencieusement de leur camp au milieu de la nuit, et s'approchent de ceux de nos retranchements qui
10 regardaient la plaine. Tout à coup, poussant des cris, signal qui devait avertir de leur approche ceux que nous tenions assiégés, ils jettent leurs claies, attaquent les gardes de nos remparts à coups de frondes, de flèches et de pierres, et font toutes les dispositions pour un assaut.
15 Dans le même temps, Vercingétorix, entendant les cris du dehors, donne le signal avec la trompette et fait sortir les siens de la place. Nos soldats prennent sur le rempart les postes qui avaient été, les jours précédents, assignés à chacun d'eux, et épouvantent les ennemis par la quan-
20 tité de frondes, de dards, de boulets de plomb, de pierres, qu'ils avaient amassés dans les retranchements, et dont ils les accablent. Comme la nuit empêchait de se voir, il y eut de part et d'autre beaucoup de blessés; les machines faisaient pleuvoir les traits. Cependant les
25 lieutenants M. Antoine et C. Trébonius, à qui était échue la défense des quartiers attaqués, tirèrent des forts plus éloignés quelques troupes pour secourir les légionnaires sur les points où ils les savaient pressés par l'ennemi.

Tant que les Gaulois combattirent éloignés des re-
30 tranchements, ils nous incommodèrent beaucoup par la grande quantité de leurs traits; mais lorsqu'ils se furent avancés davantage, il arriva ou qu'ils se jetèrent sur les aiguillons, qu'ils ne voyaient pas, ou qu'ils se percèrent eux-mêmes en tombant dans les fossés garnis de pieux,
35 ou enfin qu'ils périrent sous les traits lancés du rempart et des tours. Après avoir perdu beaucoup de monde,

sans être parvenus à entamer les retranchements, voyant le jour approcher, et craignant d'être pris en flanc et enveloppés par les sorties qui se faisaient des camps situés sur les hauteurs, ils se replièrent sur les leurs. Les assiégés, qui mettaient en usage les moyens préparés par Vercingétorix pour combler le premier fossé, après beaucoup de temps employé à ce travail, s'aperçurent de la retraite de leurs compatriotes avant d'avoir pu approcher de nos retranchements. Abandonnant leur entreprise, ils rentrèrent dans la ville.

Repoussés deux fois avec de grandes pertes, les Gaulois tiennent conseil sur ce qui leur reste à faire. Ils ont recours à des gens qui connaissent le pays et se font instruire par eux du site de nos forts supérieurs et de la manière dont ils sont fortifiés. Il y avait au nord une colline qu'on n'avait pu comprendre dans l'enceinte de nos retranchements, à cause de son trop grand circuit; ce qui nous avait obligés d'établir notre camp sur un terrain à mi-côte et dans une position nécessairement peu favorable. Là commandaient les lieutenants C. Antistius Réginus et C. Caninius Rébilus avec deux légions. Ayant fait reconnaître les lieux par leurs éclaireurs, les chefs ennemis forment un corps de soixante mille hommes, choisis dans toute l'armée gauloise et surtout parmi les nations qui avaient la plus haute réputation de courage. Ils arrêtent secrètement entre eux quand et comment ils doivent agir; ils fixent l'attaque à l'heure de midi, et mettent à la tête de ces troupes l'Arverne Vergasillaunn, parent de Vercingétorix, et l'un des quatre généraux gaulois. Il sort de son camp à la première veille; et ayant achevé sa route un peu avant le point du jour, il se cache derrière la montagne, et fait reposer ses soldats des fatigues de la nuit. Vers midi, il marche vers cette partie du camp romain dont nous avons parlé plus haut. Dans le même temps la cavalerie ennemie s'approche des retranche-

ments de la plaine et le reste des troupes gauloises commence à se déployer en bataille à la tête du camp.

Du haut de la citadelle d'Alésia, Vercingétorix les aperçoit et sort de la place, emportant du camp ses longues perches, ses galeries couvertes, ses faux, et tout ce qu'il avait préparé pour la sortie. Le combat s'engage à la fois de toutes parts avec acharnement ; partout on fait les plus grands efforts. Un endroit paraît-il faible, on s'empresse d'y courir. La trop grande étendue de leurs fortifications empêche les Romains d'en garder tous les points et de les défendre partout. Les cris qui s'élevaient derrière nos soldats leur imprimaient d'autant plus de terreur, qu'ils songeaient que leur sûreté dépendait du courage d'autrui ; car souvent le danger le plus éloigné est celui qui fait le plus d'impression sur les esprits.

César, qui avait choisi un poste d'où il pouvait observer toute l'action, fait porter du secours partout où il en est besoin. De part et d'autre on sent que ce jour est celui où il faut faire les derniers efforts. Les Gaulois désespèrent entièrement de leur salut, s'ils ne forcent nos retranchements ; les Romains ne voient la fin de leurs fatigues que dans la victoire. La plus vive action a lieu surtout aux forts supérieurs où nous avons vu que Vergasillaunn avait été envoyé. L'étroite sommité qui dominait la pente était d'une grande importance. Les uns nous lancent des traits ; les autres, ayant formé la tortue, arrivent au pied du rempart : des troupes fraîches prennent la place de celles qui sont fatiguées. La terre que les Gaulois jettent dans les retranchements les aide à les franchir, et comble les pièges que les Romains avaient cachés ; déjà les armes et les forces commencent à nous manquer.

Dès qu'il en a connaissance, César envoie sur ce point Labiénus avec six cohortes ; il lui ordonne, s'il ne peut tenir, de retirer les cohortes et de faire une sortie, mais seulement à la dernière extrémité. Il va lui-même exhorter les autres à ne pas céder à la fatigue ; il leur

expose que le fruit de tous les combats précédents dépend de ce jour, de cette heure. Les assiégés, désespérant de forcer les retranchements de la plaine, à cause de leur étendue, tentent d'escalader les hauteurs, et y dirigent tous les moyens d'attaque ; ils chassent par une grêle de 5 traits ceux qui combattaient du haut des tours ; ils comblent les fossés de terre et de fascines, et se fraient un chemin ; ils coupent avec des faux le rempart et le parapet.

César y envoie d'abord le jeune Brutus avec six co- 10 hortes, ensuite le lieutenant C. Fabius avec sept autres ; enfin, l'action devenant plus vive, il s'y porte lui-même avec un renfort de troupes fraîches. Le combat rétabli et les ennemis repoussés, il se dirige vers le point où il avait amené Labiénus, tire quatre cohortes du fort le plus 15 voisin, ordonne à une partie de la cavalerie de le suivre, et à l'autre de faire le tour des lignes à l'extérieur et de prendre les ennemis à dos. Labiénus, voyant qui ni les remparts ni les fossés ne peuvent arrêter leur impétuosité, rassemble trente-neuf cohortes sorties des forts voi- 20 sins et que le hasard lui présente, et dépêche à César des courriers qui l'informent de son dessein.

César hâte sa marche pour assister à l'action. A son arrivée, on le reconnaît à la couleur du vêtement qu'il avait coutume de porter dans les batailles ; les ennemis, 25 qui, de la hauteur, le voient sur la pente avec les escadrons et les cohortes dont il s'était fait suivre, engagent le combat. Un cri s'élève de part et d'autre, et est répété sur le rempart et dans tous les retranchements. Nos soldats, laissant de côté le javelot, tirent le glaive. Tout à coup, 30 sur les derrières de l'ennemi, paraît notre cavalerie ; d'autres cohortes approchent ; les Gaulois prennent la fuite : notre cavalerie barre le passage aux fuyards et en fait un grand carnage. Sédule, chef et prince des Lémovikes, est tué, et l'Arverne Vergasillaunn pris vivant dans la dé- 35 route. Soixante et quatorze enseignes militaires sont

rapportées à César ; d'un si grand nombre d'hommes, bien peu rentrent au camp sans blessure. Les assiégés, apercevant du haut des murs la fuite des leurs et le carnage qu'on en fait, désespèrent de leur salut, et retirent leurs
5 troupes de l'attaque de nos retranchements. La nouvelle en arrive au camp des Gaulois, qui l'évacuent à l'instant. Si les soldats n'eussent été harassés par d'aussi nombreux engagements et par les travaux de tout le jour, l'armée ennemie eût pu être détruite tout entière. Au milieu de
10 la nuit, la cavalerie, envoyée à la poursuite, atteint l'arrière-garde ; une grande partie est prise ou tuée ; le reste, échappé par la fuite, se réfugia dans les cités.

Le lendemain Vercingétorix convoque l'assemblée, et dit : "Qu'il n'a pas entrepris cette guerre pour ses intérêts
15 personnels, mais pour la défense de la liberté commune ; que, puisqu'il fallait céder à la fortune, il s'offrait à ses compatriotes, leur laissant le choix d'apaiser les Romains par sa mort ou de le livrer vivant." On envoie à ce sujet des députés à César. Il ordonne qu'on lui ap-
20 porte les armes, qu'on lui amène les chefs. Assis sur son tribunal, à la tête de son camp, il fait paraître devant lui les généraux ennemis. Vercingétorix est mis en son pouvoir ; les armes sont jetées à ses pieds. A l'exception des Édues et des Arvernes, dont il voulait se servir pour
25 tâcher de regagner ces peuples, le reste des prisonniers fut distribué par tête à chaque soldat, à titre de butin.

In the year 52 Pompey and the Senate required of Cæsar that he should disarm. In reply he crossed the Rubicon, drove Pompey from Italy, crossed to Spain and defeated his legions there, was Dictator for eleven days, and then crossed the Adriatic and engaged in a desperate struggle with Pompey before Dyrrachium. In 48 he drew his rival into the plains of Thessaly, and defeated him at Pharsalia.

	B.C.
Battle of Pharsalia	48
War in Egypt	47
Battle of Thapsus—Suicide of Cato	46
Cæsar elected Dictator for ten years	46
Battle of Munda	45
Cæsar Perpetual Dictator	45
Death of Cæsar	44
Second Triumvirate, Octavian, Antony, Lepidus	43
Battle of Philippi	42
Battle of Actium	31

PHARSALIA.

From PLUTARCH.

"César ébranlait déjà ses bataillons pour aller à la charge, lorsqu'il vit un de ses premiers capitaines, homme d'une grande expérience dans la guerre, et d'une fidélité à toute épreuve, qui animait ses soldats à combattre en gens de cœur. César, lui adressant la parole : 'Eh bien ! Crassinius, lui dit-il, que devons-nous espérer aujourd'hui ? avons-nous bon courage ?' Crassinius lui tendant la main : 'Nous vaincrons avec gloire, César, lui dit-il d'une voix forte, et aujourd'hui vous me louerez mort ou vif.' En disant ces mots, il s'élance avec impétuosité sur l'ennemi, et entraîne après lui sa compagnie, au nombre de cent vingt hommes. Il taille en pièces les premiers qu'il trouve sur son passage, pénètre au milieu des plus épais bataillons, et s'entoure de morts, jusqu'à ce qu'enfin il reçoit dans la bouche un coup d'épée si violent, que la pointe sortit par le chignon du cou. Quand l'infanterie des deux armées fut ainsi engagée dans une mêlée très-vive, la cavalerie de l'aile gauche de Pompée s'avança avec fierté, et étendit ses escadrons pour envelopper l'aile droite de César ; mais elle n'avait pas encore eu le temps de la charger, lorsque les six cohortes que César avait placées derrière son aile courent sur ces cavaliers ; et, au lieu de lancer de loin leurs javelots, suivant leur coutume, et de frapper à coups d'épée les jambes et les cuisses des enne-

mis, elles portent leurs coups dans les yeux, et cherchent à les blesser au visage ; c'était l'ordre qu'elles avaient reçu de César, qui s'était bien douté que ces cavaliers, si novices dans les combats et peu accoutumés aux blessures, qui d'ailleurs, à la fleur de l'âge, étalaient avec complaisance leur jeunesse et leur beauté, éviteraient avec soin ces sortes de blessures, et ne soutiendraient pas longtemps un genre de combat où ils auraient à craindre et le danger actuel et la difformité pour l'avenir. Il ne fut pas trompé dans son espérance : ces jeunes gens délicats ne purent supporter les coups de javeline qu'on leur portait au visage, et, n'osant fixer ce fer qui brillait de si près à leurs yeux, ils détournaient la vue, et se couvraient la tête pour préserver leur figure. Ils rompirent enfin eux-mêmes leurs rangs, et, prenant honteusement la fuite, ils causèrent la perte du reste de l'armée ; car les soldats de César, après les avoir vaincus, enveloppèrent l'infanterie, et, la prenant par derrière, ils la taillèrent en pièces.

"Pompée n'eut pas plutôt vu de son aile droite la déroute de sa cavalerie qu'il ne fut plus le même : oubliant qu'il était le grand Pompée, et semblable à un homme dont un dieu aurait troublé la raison, ou peut-être accablé d'une défaite qu'il regardait comme l'ouvrage de quelque divinité, il se retira dans sa tente sans dire un seul mot, et s'y assit pour attendre l'issue du combat. Son armée ayant été entièrement rompue et mise en fuite, les ennemis vinrent attaquer les retranchements, et combattre contre ceux qui les défendaient ; alors, revenu à lui-même, il s'écria : 'Eh quoi ! jusque dans mon camp !' Il quitta sa cotte d'armes avec toutes les autres marques de sa dignité ; et, prenant un habillement plus propre à la fuite, il se déroba du camp. La suite de ses aventures et son assassinat par les Égyptiens auxquels il s'était livré, ont été rapportés en détail dans sa vie. César, en entrant dans le camp de Pompée, vit ce grand nombre d'ennemis dont la terre était couverte,

et ceux qu'on massacrait encore ; ce spectacle lui arracha un profond soupir : 'Hélas ! dit-il, ils l'ont voulu, ils m'ont réduit à cette cruelle nécessité : oui, si César eût licencié son armée, malgré tant de guerres terminées avec gloire, il aurait été condamné.' Asinius Pollion dit que César prononça ces paroles en latin, et que lui, il les traduisit en grec dans son histoire. Il ajoute que le plus grand nombre de ceux qui furent tués à la prise du camp étaient des valets de l'armée, et que dans la bataille il ne périt pas plus de six mille hommes. César incorpora dans ses légions la plupart des prisonniers, et fit grâce à plusieurs des plus distingués : de ce nombre fut Brutus, celui qui le tua depuis. César, ne le voyant point paraître après la bataille, en témoigna beaucoup d'inquiétude, et, quand il le vit venir à lui sans avoir éprouvé aucun accident, il montra la plus grande joie."

Death of Pompey.

From Plutarch.

"Achillas, ayant été chargé de l'exécution, prit avec lui deux Romains, nommés Septimius et Salvius, qui avaient été autrefois, l'un chef de bande, et l'autre centurion sous Pompée. Il y joignit trois ou quatre esclaves, et ils se rendirent avec cette suite à la galère de Pompée, où les principaux d'entre ceux qui l'avaient accompagné s'étaient rassemblés, pour voir quel serait le succès de son message. Lorsqu'au lieu d'une réception magnifique et digne d'un roi, tel que Théophane en avait donné l'espérance, ils ne virent que ce petit nombre d'hommes qui venaient dans un bateau de pêcheur, ce mépris affecté leur parut suspect, et ils conseillèrent à Pompée de gagner le large, pendant qu'ils étaient encore hors de la portée du trait. Cependant le bateau s'étant approché, Septimius se leva le premier,

et, saluant Pompée en sa langue, il lui donna le titre d'*imperator*. Achillas, l'ayant salué en langue grecque, l'invita à passer dans sa barque, parce que la côte était trop vaseuse, et que la mer, hérissée de bancs de sable, 5 n'avait pas de profondeur pour sa galère. On voyait en même temps armer des vaisseaux du roi, et des soldats se répandre sur le rivage : ainsi la fuite devenait impossible à Pompée, quand même il aurait changé d'avis ; d'ailleurs, montrer de la défiance, c'était fournir aux 10 assassins l'excuse de leur crime. Après avoir embrassé Cornélie, qui pleurait déjà sa mort, il ordonna à deux centurions de sa suite, à Philippe, un de ses affranchis, et à un de ses esclaves, nommé Scyné, de monter les premiers dans la barque ; et, voyant Achillas lui tendre la 15 main de dessus le bateau, il se retourna vers sa femme et son fils, et leur dit ces vers de Sophocle :

> " Dans la cour d'un tyran quiconque s'est jeté,
> Quelque libre qu'il soit, y perd sa liberté.

Ce furent les dernières paroles qu'il dit aux siens, et il 20 passa dans la barque.

"Il y avait loin de sa galère au rivage ; et comme, dans le trajet, aucun de ceux qui étaient avec lui dans la barque ne lui disait un mot d'honnêteté, il jeta les yeux sur Septimius : 'Mon ami, lui dit-il, me trompé-je, 25 ou n'as-tu pas fait autrefois la guerre avec moi ?' Septimius lui répondit affirmativement par un signe de tête, sans lui dire une parole, sans lui montrer aucun intérêt. Il se fit de nouveau un profond silence ; et Pompée, prenant des tablettes où il avait écrit un dis- 30 cours grec qu'il devait adresser à Ptolémée, se mit à le lire. Lorsqu'ils furent près du rivage, Cornélie, en proie aux plus vives inquiétudes, regardait avec ses amis de dessus la galère ce qui allait arriver ; elle commençait à se rassurer, en voyant plusieurs officiers du roi venir au débarque- 35 ment de Pompée, comme pour lui faire honneur. Mais dans le moment où il prenait la main de Philippe, son

affranchi, pour se lever plus facilement, Septimius lui passa le premier, par derrière, son épée au travers du corps, et aussitôt Salvius et Achillas tirèrent leurs épées. Pompée, prenant sa robe avec ses deux mains, s'en couvrit le visage, et sans rien dire ni rien faire d'indigne de lui, 5 jetant un simple soupir, il reçut avec courage tous les coups dont on le frappa. Il était âgé ne cinquante-neuf ans, et fut tué le lendemain du jour de sa naissance. A la vue de cet assassinat, ceux qui étaient dans la galère de Cornélie et dans les deux autres navires, poussèrent des 10 cris affreux qui retentirent jusqu'au rivage ; et, levant les ancres, ils prirent précipitamment la fuite, poussés par un vent fort qui les prit en poupe ; les Égyptiens, qui se disposaient à les poursuivre, renoncèrent à leur dessein. Les assassins coupèrent la tête à Pompée, et jetèrent hors de 15 la barque le corps tout nu, qu'ils laissèrent exposé aux regards de ceux qui voulurent se repaître de ce spectacle.

"Après qu'ils s'en furent rassasiés, Philippe, que ne l'avait point quitté, lava le corps dans l'eau de la mer, l'enveloppa, faute d'autre vêtement, de sa propre tunique, et ramassa sur 20 le rivage quelques débris d'un bateau de pêcheur, presque pourris de vétusté, mais qui suffirent pour composer un bûcher à un corps nu qui n'était pas même entier. Pendant qu'il rassemblait ces restes pour les porter sur le bûcher, un Romain déjà vieux, qui dans sa jeunesse avait 25 fait ses premières campagnes sous Pompée, s'approcha de lui : 'Qui es-tu, mon ami, lui dit-il, toi qui te disposes à faire les obsèques du grand Pompée ?' Philippe lui ayant répondu qu'il était son affranchi : 'Tu n'auras pas seul cet honneur, reprit le vieillard ; conduit ici par un 30 hasard favorable, je m'associerai à cette pieuse cérémonie. Je n'aurai pas à me plaindre en tout de mon séjour dans une terre étrangère, puisque, après tant de malheurs, j'éprouve la consolation de toucher et d'enterrer le corps du plus grand capitaine que les Romains aient eu.' 35 Voilà les funérailles qu'on fit à Pompée. Le lendemain,

Lucius Lentulus, qui ignorait ce qui s'était passé, et qui, venant de Chypre, rangeait la côte d'Égypte, vit le feu du bûcher, et tout auprès Philippe qu'il ne reconnut pas: 'Quel est celui, dit-il en lui-même, qui est venu terminer ici sa destinée, et s'y reposer de ses travaux?' Un moment après, jetant un profond soupir: 'Hélas! dit-il, c'est peut-être toi, grand Pompée!' Lentulus, ayant débarqué bientôt après, fut pris et tué. Ainsi finit le grand Pompée."

Death of Cæsar.

From Plutarch.

Il est bien plus facile, ce semble, de prévoir sa destinée que de l'éviter; car celle de César fut annoncée, dit-on, par des présages extraordinaires et par des apparitions. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime; et c'était un prodige effrayant. Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin avertit César de se mettre en garde contre un grand danger dont il était menacé pour le jour que les Romains appellent les ides de Mars; et que ce jour-là, César, allant au sénat, rencontra le devin, le salua, et lui dit, en plaisantant de la prédiction: "Eh bien! voilà les ides de Mars venues.—Oui, lui répondit tout bas le devin, elles sont venues, mais elles ne sont pas passées." La veille du même jour, il soupait chez Lépidus, et, suivant sa coutume, il signait des lettres à table. On proposa, dans la conversation, la question: "Quelle mort est la meilleure?" César, prévenant toutes les réponses, dit tout haut: "C'est la moins attendue." Après le souper, comme il était couché avec sa femme à son ordinaire, toutes les portes et les fenêtres de la chambre s'ouvrirent tout à coup d'elles-mêmes. Réveillé en sursaut par le bruit et par la clarté de la lune, il entendit sa femme

Calpurnia, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus, et prononcer des mots inarticulés. Calpurnia rêvait qu'elle pleurait son époux, et qu'elle le tenait égorgé dans ses bras. Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, ce jour-là, et de remettre l'assemblée du sénat. "Si tu fais peu d'attention à mes songes, ajouta-t-elle, aie du moins recours à d'autres divinations, et consulte les entrailles des victimes pour connaître l'avenir." Les alarmes de Calpurnia donnèrent des soupçons et des craintes à César. Il n'avait jamais remarqué jusque-là dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe, ni aucun sentiment superstitieux; et il la voyait alors en proie aux plus vives inquiétudes. Les devins, après plusieurs sacrifices, lui déclarèrent que les signes lui étaient défavorables; et il se décida à envoyer Antoine au sénat pour congédier l'assemblée.

Sur ces entrefaites arrive Décimus Brutus, surnommé Albinus, en qui César avait une telle confiance qu'il l'avait institué son second héritier. Il était un des complices de la conjuration de l'autre Brutus et de Cassius; et, craignant que, si César ne tenait pas l'assemblée ce jour-là, la trame ne fût découverte, il fit des plaisanteries sur les devins, et il remontra vivement à César quels sujets de plaintes et de reproches il fournirait au sénat, qui verrait, dans cette remise, une atteinte à sa dignité. "C'est sur ta convocation, dit-il, que les sénateurs se sont assemblés: tous sont disposés à te déclarer roi de toutes les provinces situées hors de l'Italie, et à te permettre de porter le diadème partout ailleurs qu'à Rome, sur terre et sur mer. Si, maintenant qu'ils sont assis à leurs places, quelqu'un vient leur dire de se retirer et de revenir un autre jour où Calpurnia aura eu de plus favorables songes, quels propos ne vont pas tenir tes envieux? Et qui voudra écouter tes amis, lorsqu'ils diront que ce n'est pas là servitude et tyrannie? Si toutefois, ajouta-t-il, tu crois ce jour néfaste,

le meilleur parti, c'est encore de te rendre toi-même au sénat, pour déclarer que tu remets l'assemblée à un autre jour." En disant ces mots, il prend César par la main et le fait sortir.

5 César avait à peine passé le seuil de sa porte, qu'un esclave étranger, qui voulait absolument lui parler, n'ayant pu percer la foule et arriver jusqu'à lui, alla se jeter dans sa maison et se remit aux mains de Calpurnia, la priant de le garder jusqu'au retour de César, à qui il avait des 10 choses importantes à communiquer. Artémidore de Cnide, qui enseignait à Rome les lettres grecques, et qui se trouvait par là dans des rapports fréquents avec quelques-uns des complices de Brutus, savait une partie de la conjuration : il vint pour remettre à César un 15 papier où était détaillé ce qu'il lui voulait révéler. Mais voyant que César, à mesure qu'il recevait chaque écrit, le remettait aux licteurs qui l'entouraient, il s'approcha le plus près qu'il lui fut possible ; et, en présentant le sien : "César, dit-il, lis ce papier, seul et promptement, car il 20 s'y agit de choses importantes et qui t'intéressent personnellement." César le prit de sa main et essaya plusieurs fois de le lire ; mais il en fut toujours empêché par la foule de ceux qui venaient lui parler. Il entra dans le sénat, tenant toujours à la main ce papier, le seul qu'il 25 eût gardé. Quelques-uns disent qu'Artémidore, sans cesse repoussé dans le chemin par la foule, n'avait pu arriver lui-même jusqu'à César, et qu'il lui avait fait remettre ce papier par un autre.

Mais ces circonstances peuvent avoir été l'effet du 30 hasard. On ne saurait en dire autant du lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là, et où se passa cette scène sanglante. Il y avait dans la salle une statue de Pompée, et la salle elle-même était un des édifices que Pompée avait dédiés, et qui servaient d'ornement à son théâtre : preuve évi- 35 dente qu'un dieu conduisait l'entreprise, et avait marqué cet édifice pour le lieu de l'exécution. On dit que Cassius,

avant de mettre la main à l'œuvre, porta ses yeux sur la statue de Pompée, et qu'il l'invoqua en silence, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentiments d'Épicure ; mais la vue du danger présent pénétra son âme d'un vif sentiment d'enthousiasme, et lui fit démentir ses anciennes opinions. 5 Antoine, qui était tout dévoué à César, et dont on craignait la vigueur extraordinaire fut retenu par Brutus Albinus, qui engagea à dessein avec lui une longue conversation.

Lorsque César entra, les sénateurs se levèrent, pour lui 10 faire honneur. Quant aux complices de Brutus, les uns se rangèrent derrière le siège de César, et les autres allèrent au-devant de lui, afin de joindre leurs prières à celles de Tullius Cimber, qui demandait le rappel de son frère exilé ; et ils l'accompagnèrent jusqu'à son siège en lui 15 faisant de vives instances. César s'assit, en rejetant leurs prières ; puis, comme ils le pressaient plus vivement encore, il leur témoigna à chacun en particulier son mécontentement. Alors Tullius lui prit la toge de ses deux mains et lui découvrit le haut des épaules, ce qui était le 20 signal de l'attaque. Casca le premier le frappa de son épée près du cou ; mais la blessure ne fut pas mortelle, le fer n'ayant pas pénétré bien avant. Il y a apparence que, chargé de commencer une si hardie entreprise, Casca se sentit troublé. César se tourne vers lui, saisit l'épée, et 25 en suspend les coups. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César en latin : "Scélérat de Casca, que fais-tu ?" et Casca, en grec, s'adressant à son frère : "Mon frère, au secours !"

Au premier moment, tous ceux qui n'étaient pas dans 30 le secret du complot furent saisis d'horreur ; et, frissonnant de tout leur corps, ils n'osèrent ni prendre la fuite, ni défendre César, ni même proférer une parole. Cependant les conjurés, tirant chacun leur épée, environnèrent César de tous côtés. De quelque part qu'il se tourne, il 35 ne trouve que des épées, qui le frappent aux yeux et au

visage : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait entre toutes ces mains armées contre lui ; car chacun voulait avoir sa part au meurtre et goûter à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-
5 même lui porta un coup dans l'aine. César qui se défendait contre les autres, et qui traînait son corps çà et là en poussant de grands cris, n'eut pas plus tôt vu, dit-on, Brutus l'épée nue à la main, qu'il se couvrit la tête de sa toge, et qu'il s'abandonna au fer des conjurés. Soit
10 hasard, soit dessein formé de la part des meurtriers, César fut repoussé jusqu'au piédestal de la statue de Pompée, qui fut couverte de son sang. Il semblait que Pompée présidât à la vengeance qu'on tirait de son ennemi, étendu à ses pieds, et expirant sous les nombreuses
15 blessures qu'il avait reçues.

Character of Cæsar.

Mommsen.

Le nouveau régent de Rome, le premier des souverains auxquels ait obéi le monde entier de la civilisation romaine et hellénique, Gaius Julius César, touchait à peine à sa cinquante-sixième année (né le 12 juillet 102 ?), quand la
20 victoire de Thapsus, suprême anneau d'une longue chaîne de grandes victoires, vint placer l'avenir du monde dans ses mains. Peu d'hommes ont vu leur énergie mise à une telle épreuve ! Mais César aussi n'était-il point l'unique génie créateur qu'ait produit Rome, le dernier de ceux
25 qu'ait produit l'antiquité ? Jusqu'à la ruine finale, l'ancien monde devait se mouvoir dans la voie par lui tracée. Issu d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du Latium, dont l'arbre généalogique plongeait par ses racines jusque parmi les héros de l'Iliade et les
30 rois romains, et touchait à la Vénus Aphroditè, la déesse commune aux deux nations, durant son enfance et son

adolescence, il avait mené la vie de la jeunesse noble de son siècle. Il avait vidé et l'écume et la lie de la coupe de l'homme à la mode, récitant et déclamant lui aussi, littérateur et faiseur de vers sur son lit de repos, expert aux affaires d'amour dans tous les genres, initié à tous les mystères de la toilette élégante, coiffure, barbe et costume ; habile par dessus tout dans l'art plein d'arcanes d'emprunter tous les jours et de ne payer jamais. Mais sa nature de souple acier résista à toutes les dissipations, à toutes les folies : il garda intactes et l'alerte vigueur du corps et la chaleur expansive du cœur et de l'esprit. A l'écrime, sur son cheval, il n'avait point d'égal parmi ses soldats : devant Alexandrie, un jour, il sauva sa vie en nageant dans les flots. En expédition, il marchait de nuit le plus souvent, pour gagner du temps, et son incroyable rapidité fit honte à la lenteur solennelle de Pompée se mouvant d'un lieu à un autre, et stupéfia ses contemporains : elle ne fut pas la moindre cause de ses succès. Comme était son corps, ainsi était son esprit. Sa puissance admirable de vue se réflétait dans ses ordres, toujours sûrs et clairs à l'exécution, même quand il ordonnait sans avoir les lieux sous les yeux. Sa mémoire était incomparable : il lui arrivait fréquemment de vaquer, sans broncher, à plusieurs affaires à la fois. Homme du grand monde, homme de génie, régent d'empire, il sentait battre son cœur. Durant toute sa vie, il eut un culte pour sa digne mère, *Aurelia* (il avait tout jeune perdu son père). A ses femmes, à sa fille *Julia* surtout, il voua une condescendance vraie et qui ne fut pas sans réagir sur les choses de la politique. Avec les hommes les plus capables et les plus solides de son temps, qu'ils fussent de haute ou humble condition, il avait noué les meilleurs rapports d'une mutuelle confiance, avec chacun selon son caractère. Jamais il ne laissa tomber ses partisans, se gardant en cela de l'indifférence pusillanime de Pompée. Et comme il avait soutenu ses amis dans la

bonne ou la mauvaise fortune et sans calcul égoïste, bon nombre d'entre eux, Aulus Hirtius, Gaius Matius, même après sa mort, attestèrent noblement leur dévouement envers lui. Dans cette merveille d'organisation équilibrée, 5 l'unique vive saillie prédominante et caractéristique, c'est l'éloignement pour tout ce qui est idéologie et fantaisie. César, il va de soi, était passionné : sans passion, point de génie, mais chez lui la passion ne fut jamais toute puissante. Il avait eu sa jeunesse : le chant, le vin, 10 l'amour, avaient eu leurs jours de grande influence sur ses facultés ; il ne leur livra jamais les entrailles de son être. La littérature lui fut une occupation durable et sérieuse ; mais alors que l'Achille d'Homère avait empêché Alexandre de dormir, César, lui, avait consacré de longues veilles à 15 l'étude des flexions des substantifs et des verbes latins. Il écrivit des vers, comme tout le monde alors : ses vers étaient faibles. En revanche, il s'intéressa aux sciences astronomiques et naturelles. Alexandre se mit à boire et but jusqu'au bout pour chasser les soucis : aussitôt 20 passées les ardeurs de sa jeunesse, le sobre Romain laissa là la coupe. Chez tous ceux que dans leur adolescence l'amour des femmes a couronnés d'une éclatante auréole, il en demeure comme un impérissable reflet : ainsi en fut-il pour César, les aventures et les succès galants le pour- 25 suivirent jusque dans l'âge mûr : il en garda une certaine fatuité dans la démarche, ou mieux la conscience satisfaite des avantages extérieurs de sa beauté virile. Il couvrait avec soin de la couronne de laurier, sans laquelle il ne se montrait plus en public son chef à son grand chagrin 30 dénudé par la calvitie ; et, pour racheter les tresses flottantes de sa jeunesse, il eût volontiers donné quelqu'une de ses plus grandes victoires. Mais, pour se complaire au commerce des femmes, même étant devenu le monarque de Rome, il ne les prenait que comme un 35 jeu, sans leur laisser l'ombre de l'influence. On a beaucoup parlé de ses amours avec Cléopâtre : il ne s'y abandonna

d'abord que pour masquer le point faible de la situation du moment. Homme positif et de haute raison, on sent dans ses conceptions et dans ses actes la forte et pénétrante influence d'une sobre pensée : ne se griser jamais est chez lui le trait essentiel. De là, son énergie toute déployée à l'heure utile, sans s'égarer dans les souvenirs ou dans l'attente : de là, sa force d'action amassée et dépensée au moment du vrai besoin : de là, son génie entrant en jeu dans les moindres occasions, pour le plus fugitif des intérêts : de là, cette faculté multiple embrassant et dominant tout ce que conçoit l'intelligence et tout ce que la volonté commande, cette sûreté facile de main, égale dans l'arrangement des périodes ou d'un plan de bataille, cette sérénité merveilleuse qui ne l'abandonna jamais dans les bons ou les mauvais jours : de là, enfin, cette complète indépendance, qui ne se laissa entamer ni par un favori, ni par une maîtresse, ni même par un ami ! Mais cette même clairvoyance de l'esprit ne lui laissait pas d'illusions sur la force du destin ou le pouvoir de l'homme : devant lui s'était levé le voile bienfaisant qui nous cache l'insuffisance de notre effort ici-bas. Si sages que fussent ses plans, alors qu'il avait prévu toutes les éventualités, il sentait au fond de lui qu'en toutes choses le bonheur, ou si l'on veut le hasard a sa part principale : aussi le vit-on souvent lui passer parole en quelque sorte et mettre sa propre personne en enjeu avec la plus téméraire indifférence. Il n'est que trop vrai : les hommes supérieurs par la raison se réfugient volontiers dans les chances d'un coup de dés : de même, par un point, le rationalisme chez César confinait à un certain mysticisme.

D'une semblable organisation il ne pouvait sortir qu'un homme d'État. César le fut dans le sens le plus profond du mot, même à dater de sa jeunesse. Son but fut le plus élevé qu'il soit donné de se poser à un homme : la résurrection dans l'ordre politique, militaire, intellectuel et moral de sa propre nation déchue et de la nation

hellénique, cette sœur étroitement liée à sa patrie et tombée encore plus bas qu'elle. Après trente ans d'expériences et leur dure école, il modifia ses idées sur les voies et moyens, le but demeurant le même aux heures de l'abattement sans espoir et de la toute puissance absolue, aux heures où, démagogue et conspirateur, il se faufilait dans un sombre labyrinthe ; à celles où, maître à deux du pouvoir, où, devenu seul et unique souverain, il travaillait à son œuvre à la pleine lumière du soleil, sous les yeux d'un monde ! Toutes les mesures durables par lui prises en des temps les plus divers s'ordonnent à leur place dans les vastes plans de son édifice. Il semble en vérité qu'on ne puisse rien citer de lui en fait d'actes isolés : il n'a rien créé isolément. A bon droit en lui on louera l'orateur à la virile parole, dédaigneux des artifices de l'avocat, illuminant, échauffant l'auditeur de sa vive et claire flamme ! A bon droit en lui on admire l'écrivain, la simplicité inimitable de sa composition, la pureté unique et la beauté du langage. A bon droit, les maîtres de la guerre dans tous les siècles ont vanté César général : nul mieux que lui, laissant là les erreurs de la routine ou de la tradition, n'a su inventer la stratégie, qui, dans le cas donné, conduit à la victoire sur l'ennemi, à celle, dès lors, qui est la vraie victoire. Doué d'une sûreté quasi divinatoire du coup d'œil, n'a-t-il pas pour chaque but inventé le bon moyen ? Après une défaite, n'était-il pas debout, prêt encore à combattre, et, comme *Guillaume d'Orange*, achevant toujours la campagne par la défaite de l'adversaire ? Le secret principal de la science de la guerre, celui par où se distingue le génie du grand capitaine du talent vulgaire de l'officier, la vive impulsion communiquée aux masses, César l'a possédé jusqu'à la perfection : nul ne l'y a surpassé ; et il a su trouver le gage de la victoire, non dans l'immensité de ses forces, mais dans la promptitude des mouvements, non dans les lents préparatifs, mais dans l'action

rapide, téméraire même, vu souvent l'insuffisance de ses ressources.

Mais tout cela n'était que l'accessoire : grand orateur et écrivain, grand général d'armée, il est devenu tout cela parce qu'il était homme d'État accompli. Le soldat, chez lui, ne joue qu'un rôle secondaire ; et l'un des traits principaux par où il se sépare d'Alexandre, d'Hannibal et de Napoléon, c'est qu'au début de sa carrière politique il est sorti de la démagogie, non de l'armée. Dans ses projets premiers, il avait espéré parvenir, comme Périclès, comme Gaius Gracchus, sans passer par la guerre : dix-huit ans durant, à la tête du parti populaire, il n'avait pas quitté les sentiers tortueux des cabales politiques : à l'âge de quarante ans, se convainquant, non sans peine, de la nécessité d'un point d'appui militaire, il prit enfin le commandement d'une armée. Aussi bien, même après, demeura-t-il homme d'État, plus encore que général : ainsi *Cromwell*, simple chef d'opposition d'abord, se fit successivement capitaine et roi des démocrates, Cromwell, de tous les grands hommes d'État, le plus voisin de César et par le mouvement de sa carrière et par le but atteint, si tant est que la comparaison soit permise entre le rude héros puritain et le Romain fait d'un métal moins compact.

Jusque dans sa manière de conduire la guerre, on reconnaît en César le général improvisé. Quand Napoléon prépare ses descentes en Égypte et en Angleterre, il manifeste le grand capitaine façonné à l'école du lieutenant d'artillerie ; chez César, de même, perce le démagogue transformé en chef d'armée. Quel tacticien de profession, pour des raisons simplement politiques et non toujours absolument impérieuses, aurait pu jamais se résoudre à négliger, comme César l'a fait souvent, et surtout lors de son débarquement en Épire, les enseignements prudents de la science militaire ? A ce point de vue, il est plus d'une de ses opérations que l'on pourrait critiquer, mais

ce que perd le chef d'armée, l'homme d'État aussitôt le regagne. La mission de celui-ci est universelle de sa nature, et tel était le génie de César : si multiples, si distantes l'une de l'autre que fussent ses entreprises, elles
5 tendaient toutes vers un seul grand but, auquel il demeura inébranlablement fidèle, et qu'il poursuivit sans dévier : dans l'immense mouvement d'une activité tournée vers toutes les directions, jamais il ne sacrifia un détail à un autre. Quoique passé maître dans la stratégie, il fit
10 tout au monde, obéissant à des considérations purement politiques, pour détourner l'explosion de la guerre civile ; et quand il la fallut commencer, il fit tout aussi pour que ses lauriers ne fussent point ensanglantés. Quoique fondateur d'une monarchie militaire, il ne laissa s'élever, s'y
15 appliquant avec une énergie sans exemple dans l'histoire, ni une hiérarchie de *maréchaux*, ni un régime de prétoriens. Enfin, dernier et principal service envers la société civile, il préféra toujours les sciences et les arts de la paix à la science militaire. Dans son rôle politique, le carac-
20 tère qui domine, c'est une puissante et parfaite harmonie. L'harmonie, sans doute, est la plus difficile de toutes les manifestations humaines : en la personne de César, toutes les conditions se réunissaient pour la produire. Positif et ami du réel, il ne se laissa jamais prendre aux images
25 du passé, à la superstition de la tradition : dans les choses de la politique, rien ne lui était que le présent vivant, que la loi motivée en raison : de même, dans ses études de grammairien, il repoussait bien loin l'érudition historique de l'antiquaire, et ne reconnaissait d'autre langue que la
30 langue actuelle et usuelle, d'autre règle que l'uniformité. Il était né souverain, et commandait aux cœurs comme le vent commande aux nuages, gagnant à soi, bon gré mal gré, les plus dissemblables natures, le simple citoyen et le rude sous-officier, les nobles dames de Rome et les belles
35 princesses de l'Égypte et de la Mauritanie, le brillant chef de cavalerie et le banquier calculateur. Son talent

d'organisateur était merveilleux. Jamais homme d'État pour l'arrangement de ses alliances, jamais capitaine, pour son armée, n'eut affaire à des éléments plus insociables et plus disparates: César les sut tous amalgamer quand il noua la coalition ou forma ses légions. Jamais souverain ne jugea ses instruments d'un coup d'œil plus pénétrant. Nul, mieux que lui, ne sut mettre chacun à sa place. Il était le vrai monarque: il n'a jamais joué au roi. Devenu le maître absolu dans Rome, il garde tous les dehors du chef de parti: parfaitement souple et facile, commode d'accès et affable, allant au-devant de tous, il sembla ne rien vouloir être que le premier entre ses égaux. Il évitait la faute où tombent si souvent ses pareils, quand ils apportent dans la politique le ton sec du commandement militaire; et quelque motif ou provocation qui lui vînt de la mauvaise humeur du sénat, il ne voulut point user de la force brutale, ou faire un *dix-huit brumaire*. Il était le vrai monarque, sans ressentir le vertige de la tyrannie. Parmi les "puissants devant le Seigneur" il fut le seul, peut-être, qui n'agît jamais par inclination ou caprice, dans les grandes comme dans les petites choses obéissant toujours à son devoir de gouvernant. En se retournant vers le passé de sa vie, il y put regretter quelques faux calculs, il n'y trouva point d'erreurs où la passion l'aurait fait tomber, et dont il eût à se repentir. Rien dans sa carrière qui, même en petit, rappelle les excès de la passion sensuelle, le meurtre d'un *Clitus*, l'incendie de Persépolis et ces poétiques tragédies que l'histoire rattache au nom de son grand prédécesseur en Orient. Enfin, parmi tous ceux qui ont eu la puissance, il est le seul peut-être qui, jusqu'à la fin de sa carrière, ait gardé le sens politique du possible ou de l'impossible, et ne soit pas venu échouer à cette dernière épreuve, la plus difficile de toutes pour les natures supérieures, la reconnaissance de la juste et naturelle limite, au point culminant du succès. Le possible, il l'a fait, sans jamais

déserter le bien pour conquérir le mieux hors de sa portée : jamais non plus, le mal étant accompli et irréparable, il ne négligea le palliatif qui l'atténue. Mais le destin avait-il prononcé, toujours il obéissait à l'arrêt. Arrivé à l'Hyphasis, Alexandre battit en retraite : autant en fit Napoléon à Moscou, tous deux contraints et se dépitant contre la fortune qui mettait une borne à l'ambition de ses favoris. César, sur le Rhin, sur la Tamise, recule de son plein gré ; et quand ses desseins le portent jusqu'au Danube ou l'Euphrate, il ne vise point à la conquête du monde, il ne veut qu'une frontière sûre et rationnelle pour l'empire.

Tel fut cet homme, qui paraît tout simple à peindre, et dont il est prodigieusement difficile de donner même une esquisse. Toute sa nature n'est que clarté et transparence, et la tradition nous a gardé de lui des souvenirs plus complets et plus vivaces que d'aucun de ses pairs des anciennes annales. Qu'on le juge à fond ou superficiellement, le jugement ne peut varier : devant tout homme qui l'étudie, sa grande figure se montre avec ses traits essentiels et les mêmes ; et pourtant nul encore n'a su la reproduire au vrai. Le secret ici gît dans la perfection du modèle. Humainement, historiquement parlant, César se pose au confluent où viennent se fondre tous les grands contraires. Immense puissance créatrice et intelligence infiniment pénétrante, il n'est plus jeune et il n'est point vieux : tout volonté et tout action, il est plein de l'idéal républicain, en même temps qu'il est né pour être roi. Romain jusqu'au fond des entrailles, et appelé en même temps à faire au dedans comme au dehors la conciliation des civilisations romaine et grecque, César est le grand homme, l'homme complet. Aussi, plus qu'à toute autre figure ayant rang dans l'histoire, il lui manque ces traits soi-disant caractéristiques, qui ne sont à vrai dire que les déviations du développement naturel de l'être humain. Tel détail en lui nous semble individuel, au premier coup

d'œil, qui s'efface à le voir de plus près et se perd dans le type plus vaste du siècle et de la nation. Par ses aventures de jeunesse, il marque le pas avec tous ses contemporains ou ses égaux bien doués : son naturel réfractaire à la poésie, mais énergiquement logique, est et demeure le naturel du Romain. Homme, sa vraie manière d'être homme, c'est de savoir régler et mesurer admirablement ses actes selon le temps et selon le lieu. L'homme, en effet, n'est point chose absolue : il vit et se meut en conformité avec sa nation, avec la loi d'une civilisation donnée. Oui, César n'est complet que parce qu'il sut, mieux que tous, se placer en plein courant de son siècle : parce que, mieux que tous, il porta en lui l'activité réelle et pratique du citoyen romain, cette vertu solide qui fut le propre de Rome. L'hellénisme, chez lui, n'est autre que l'idée grecque, fondue et transformée à la longue au sein de la nationalité italique. Mais c'est là aussi que gît la difficulté, je pourrais dire l'impossibilité du portrait.

L'artiste peut s'essayer à tout peindre, mais son effort s'arrête devant la beauté parfaite : de même pour l'historien, il est plus sage de se taire quand, une fois en mille ans, il se trouve en face d'un type achevé. La règle est chose qu'on peut exprimer, sans doute, mais elle ne nous donne jamais qu'une pure notion négative, celle de l'absence du défaut : nul ne sait rendre ce grand secret de la nature, l'alliance intime de la loi générale et de l'individualité dans ses créations les plus accomplies ! Heureux furent-ils ceux à qui il a été donné de voir la perfection face à face, et ceux qui l'ont reconnue sous le rayon éclatant, vêtement immortel des œuvres des grands hommes ! Et pourtant, les signes du temps y ont aussi laissé leur empreinte ! Le Romain s'était porté au même échelon que son jeune et héroïque prédécesseur chez les Grecs : que dis-je, il le dépasse ! Mais le monde s'était fait vieux dans l'intervalle, et son ciel avait pâli. Les travaux de

César ne sont plus, comme ceux d'Alexandre, une joyeuse conquête en avant dans un champ sans bornes : il lui faut bâtir sur les ruines et avec des ruines : si vaste que soit la carrière, encore est-elle limitée, et il lui faut l'accepter
5 telle, s'y comportant et s'y assurant du mieux qu'il se peut. La muse populaire ne s'y est point trompée, et, délaissant le Romain trop positif, elle a orné le fils de Philippe de Macédoine de toutes les couleurs dorées de la poésie et de tout l'arc-en-ciel des légendes ! C'est à égal
10 bon droit aussi que, depuis mille et mille ans, les nations dans leur vie politique se voient ramenées sans cesse à la ligne que la main de César a tracée ! Si les peuples à qui le monde appartient donnent son nom à leurs plus hauts monarques, ne faut-il pas voir là une profonde et
15 aussi une humiliante leçon ?

PHILIPPI.

DE SÉGUR, *Histoire universelle.*

Ces deux derniers soutiens de la république se rencontrèrent encore à Sardes : Brutus adressa de vifs reproches à Cassius sur des concussions et sur d'autres excès qui pouvaient tacher la noble cause que défendaient leurs
20 armes. La querelle s'échauffant était au moment de dégénérer en rupture ; Favonius, un de leurs amis, calma leur animosité.

Après cette conférence, Brutus, retiré le soir dans sa tente, se livrait, suivant sa coutume, à l'étude que n'in-
25 terrompirent jamais ses occupations publiques : il lisait à la clarté d'une lampe près de s'éteindre : tout à coup, entendant quelque bruit, il lève la tête et voit sa porte ouverte. Un spectre d'une taille gigantesque, d'un aspect effrayant, se présente à ses regards et fixe sur lui un œil
30 menaçant : "Es-tu, lui dit intrépidement le Romain, un

mortel ou un démon ? quel est le motif qui t'amène à mes yeux ?"—"Brutus, répond le fantôme, je suis ton mauvais génie ; tu me reverras à Philippes."—"Eh bien ! répliqua Brutus sans s'émouvoir, nous nous reverrons." Le spectre disparut. 5

Brutus appela ses esclaves, qui assurèrent n'avoir rien vu : il continua sa lecture. Le lendemain, encore frappé de cette apparition, il en fit le récit à Cassius, qui attribua cette illusion à la chaleur de son imagination fatiguée par un trop long travail. Brutus le crut comme lui. 10

Sur ces entrefaites, apprenant qu'Antoine et Octave s'avançaient dans la Macédoine, ils passèrent en Thrace et campèrent près de Philippes, où les triumvirs arrivèrent peu de jours après.

Le monde entier attendait avec effroi l'issue de cette 15 scène sanglante qui devait décider de son sort, et faire triompher le despotisme ou la liberté.

L'espérance et la crainte agitaient alternativement les deux armées. Brutus seul, satisfait d'avoir rempli son devoir, paraissait tranquille sur l'événement. Il disait à 20 ses amis : "Quel que soit l'arrêt du sort, je ne cours aucun danger ; si je suis vainqueur, je rends à Rome sa liberté ; si mes ennemis l'emportent, la mort me délivrera de l'esclavage."

La force des deux partis était à peu près égale ; ils 25 comptaient chacun plus de cent mille combattants. Les triumvirs campaient dans la plaine ; les conjurés occupaient les deux collines près de la ville : leur forte position les rendait maîtres de refuser ou de livrer bataille, comme ils le jugeraient convenable. Ils recevaient de 30 l'Orient tous les vivres nécessaires à leur subsistance. L'île de Thasos était leur magasin. L'armée des triumvirs, au contraire, privée de provisions, se trouvait dans un péril d'autant plus imminent, que Pompée, maître de la mer, empêchait l'arrivée de tout secours et de tout 35 renfort : aussi elle souhaitait vivement une action décisive.

Cassius, plus expérimenté que son collègue dans l'art de la guerre, voulait différer le combat et remporter une victoire plus certaine par la disette que par les armes. Brutus, soit qu'il se méfiât de la constance de ses troupes, soit qu'il ne pût contenir leur ardeur, pressa son collègue de combattre. "Je suis impatient, dit-il, de terminer les malheurs du genre humain." Son avis l'emporta.

Lorsqu'ils eurent réglé toutes leurs dispositions, Cassius dit à Brutus : "Que ferez-vous si nous sommes vaincus ?" —"J'ai blâmé autrefois dans mes écrits, répondit celui-ci, la mort de Caton, et je croyais qu'en tranchant soi-même ses jours on commettait un crime contre les dieux ; mais j'ai changé d'opinion : décidé à mourir pour ma patrie, je pense avoir le droit de choisir le genre de mort qui me semblera préférable ; et si la fortune m'est contraire, je quitterai une vie pénible sur cette terre pour un monde meilleur."—"Mon ami, s'écria Cassius en se jetant dans ses bras, que rien ne nous arrête à présent, puisque, d'après cette résolution, nous n'avons plus à craindre de vainqueurs." A ces mots, ils donnèrent le signal du combat.

Octave, qu'on accusa toujours de manquer de bravoure, était alors retenu loin de son camp par une maladie réelle ou supposée. Antoine, qui commandait seul, attaqua les troupes de Cassius et les fit plier jusqu'à leurs retranchements. Tandis qu'il remportait cet avantage, Brutus se précipita si impétueusement sur l'armée d'Octave, qu'il rompit ses rangs, la mit en déroute, et pénétra jusque dans son camp qu'il livra au pillage.

De son côté Antoine, poursuivant ses succès, mit en fuite la cavalerie de Cassius et força ses lignes. Cassius, montrant une valeur digne de son nom et de sa renommée, fit de vains efforts pour rallier les fuyards : arrachant une enseigne à celui qui la portait, il se précipita au milieu des ennemis et rétablit un moment le combat. Mais que peut le courage d'un seul ? Son armée, saisie

de terreur, resta sourde à sa voix, et il se vit obligé de céder au torrent et de fuir avec elle. Malheureusement un épais nuage de poussière lui dérobait la vue de la défaite d'Octave ; croyant Brutus battu comme lui et leur cause perdue, il entra dans sa tente et se tua. 5

Brutus revenu à la tête de ses troupes victorieuses, rallia celles de Cassius, leur rendit l'espérance et le courage, et reprit avec elles son ancienne position.

Instruit par l'expérience, il voulait éviter une nouvelle action et affamer l'ennemi ; mais ses soldats, présomptueux 10 depuis leur premier succès, demandaient à grands cris le combat. Il résista vingt jours à leur impatience : enfin, ignorant que la flotte des triumvirs venait d'être dispersée par celle de Pompée, et que l'ennemi se trouvait totalement privé de subsistances, il céda aux instances de son 15 armée et donna le signal qu'elle désirait. On raconte que la veille de cette fatale journée il crut encore revoir le spectre qui lui était apparu sur la côte d'Asie.

Ses légions rompirent d'abord l'infanterie d'Octave, et sa cavalerie en fit un grand carnage ; mais Antoine, ayant 20 pris en flanc les troupes que commandait précédemment Cassius, les enfonça. Leur terreur se communiqua au centre de l'armée ; tout plia, tout se mêla ; on ne conserva pas même assez d'ordre pour se retirer en combattant ; la déroute fut complète. Brutus, entouré de ses 25 plus braves officiers, opposa longtemps au vainqueur une résistance opiniâtre et une vaillance inutile. Le fils de Caton et le frère de Cassius périrent à côté de lui. Enfin, ne pouvant combattre seul une armée, il prit aussi la fuite.

Les triumvirs avaient ordonné qu'on ne le laissât pas 30 échapper ; leur cavalerie le poursuivait avec ardeur. Lucilius, son ami, voyant un corps de Thraces prêt à le prendre, se décide de le sauver aux dépens de sa propre vie : il marche au-devant des ennemis, leur crie qu'il est Brutus et se livre à eux. A ses mots, on l'arrête, et 35 Brutus s'échappe.

Antoine, instruit par quelques cavaliers thraces de leur succès, accourt dans l'intention cruelle d'insulter au malheur de Brutus et de lui donner la mort. Mais Lucilius, s'avançant avec courage lui dit: "Brutus n'est pas dans vos fers, sa vertu est à l'abri d'un tel outrage; pour conserver son honneur j'ai sacrifié ma vie; je vous ai trompé, frappez-moi." Vaincu par un dévouement si rare, Antoine embrassa Lucilius, et s'efforça de conquérir par ses bienfaits un ami si fidèle.

Brutus, suivi d'un petit nombre de compagnons, se réfugia la nuit dans une grotte: on l'entendit répéter ces paroles d'Euripide: "Malheureuse vertu! j'ai cru longtemps à ton existence; mais tu n'es qu'une ombre vaine et l'esclave de la fortune!" Étrange aveuglement du malheur! il oubliait que cette vertu brille plus dans les revers que dans la prospérité, qu'elle est immortelle comme notre âme, et qu'éternellement on préférera la mémoire de Brutus vaincu à celle d'Antoine vainqueur.

Brutus aurait mieux pensé s'il n'avait pas eu de reproches à se faire; mais le sang de César pesait sans doute sur son cœur. Aussi on l'entendit encore, levant les yeux vers le ciel, prononcer cet autre vers du même poëte, qui dit "que le coupable doit recevoir dans cette vie la punition de ses crimes."

Brutus avait chargé Statilius de s'informer du sort de plusieurs de ses amis; ne le voyant pas revenir et apprenant que les ennemis s'approchaient, il pria les officiers qui l'entouraient de trancher ses jours; et, comme ils refusaient de lui rendre ce fatal service, il ordonna à l'un de ses esclaves de le frapper. Alors Stration, qui se trouvait près de lui, s'écria: "Il ne sera pas dit que Brutus, cherchant un ami, n'a pu trouver qu'un esclave!" Détournant sa tête avec horreur, il lui présente la pointe de son épée; Brutus se précipite sur le glaive et expire. Ainsi mourut cet homme célèbre qu'on appela le dernier des Romains.

ACTIUM.

From PLUTARCH.

Il était déjà la sixième heure, lorsqu'un vent propre à mettre en mer se leva. Antoine, impatienté de tant de retards, et plein de confiance dans la hauteur et le poids de ses vaisseaux, comme si ces deux circonstances eussent dû les rendre inexpugnables, fit faire un mouvement en avant à son aile gauche. Octave, joyeux à cet aspect, fit reculer son aile droite, dans la vue d'attirer l'ennemi un peu plus au large, de l'éloigner davantage des deux pointes du détroit du golfe, et de ménager par cette manœuvre à ses vaisseaux légers sous la rame la facilité de tourner ceux de l'ennemi, qui, à cause de leur masse et de leur peu de monde, ne pouvaient agir et se mouvoir que lentement. Lorsque l'action fut engagée, on ne chercha point à se choquer et à se fracasser réciproquement. Les vaisseaux d'Antoine, à cause de leur pesanteur, ne pouvaient point prendre l'élan qui seul peut faire produire au choc quelque effet. Les vaisseaux d'Octave s'abstenaient de choquer, proue contre proue, les vaisseaux de l'ennemi qui avaient leurs proues pointues et solidement doublées en airain. Ils n'osaient pas non plus tenter de les choquer dans leurs flancs, de peur d'écraser eux-mêmes leurs proues, ce qui serait facilement arrivé contre des bordages armés de grosses pièces carrées, et fortement assujéties ensemble avec du fer. L'action ressemblait donc à un combat sur terre. Pour parler plus vrai, c'étaient comme des assauts de redoutes. Trois ou quatre des vaisseaux d'Octave étaient aux prises avec un seul vaisseau d'Antoine. On y mettait en jeu les moyens d'attaque et de défense ordinaires à ce genre d'action. C'étaient des gerres, des piques, des hallebardes, des pots à feu. Du côté d'Antoine,

on faisait jouer des catapultes du haut des tours de bois qui défendaient ses vaisseaux.

Agrippa ayant fait faire à l'aile qu'il commandait un mouvement au large pour cerner l'ennemi, Publicola fut
5 forcé d'en faire autant de son côté pour se mettre en mesure. Il en résulta que le centre de la flotte d'Antoine fut dégarni. Pendant que cet événement répandait le trouble parmi les vaisseaux qui tenaient le milieu de la ligne, et que l'action s'engageait chaudement entre ces
10 vaisseaux et ceux qu'Arruntius commandait, au moment où la bataille était encore indécise, et où les résultats étaient encore partagés, on vit tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre hisser leurs voiles pour prendre la fuite, et traverser, en fuyant, le champ de bataille ; car on
15 les avait postés derrière les grands vaisseaux de la flotte, et en passant au travers, ils y jetèrent du désordre et de la confusion. La flotte d'Octave, tout ébahie de cet événement, attacha ses yeux sur ces vaisseaux, qui, poussés par un bon vent, prenaient la route du Péloponèse. Ce
20 fut alors qu'Antoine montra clairement qu'il ne savait plus se conduire ni comme un des chefs du peuple romain, ni comme un homme ordinaire, ni même d'après ses propres idées ; mais qu'il était entraîné par une femme, comme s'il s'était identifié avec elle, et qu'une impulsion
25 commune le forcât d'obéir à tous ses mouvements. Il n'eut pas plus tôt vu Cléopâtre prendre la fuite à pleines voiles, qu'oubliant tout, trahissant, abandonnant ceux qui combattaient et se faisaient tuer pour sa querelle, et se jetant dans un vaisseau à cinq rangs de rames, uni-
30 quement accompagné d'Alexas le Syrien et de Skellius, il suivit les traces de celle qui avait déjà commencé, et qui consommait actuellement son malheur et sa catastrophe.

Sa flotte disputa longtemps devant Actium le champ de bataille à celle d'Octave ; et quoiqu'elle eût beaucoup à
35 souffrir de la tourmente qui lui venait en proue, ce ne fut que vers la dixième heure qu'elle céda. Il n'y eut pas

plus de cinq mille hommes de tués. Octave prit trois cents vaisseaux ; c'est ainsi du moins qu'il l'a écrit lui-même. La plupart des vaisseaux de la flotte d'Antoine ignoraient qu'il avait pris la fuite, et ceux qui en avaient d'abord reçu la nouvelle n'y avaient ajouté aucune foi. Ils ne pensaient pas qu'il eût disparu, ayant encore dix-neuf légions qui n'avaient point été battues, et douze mille hommes de cavalerie ; et qu'il se fût conduit comme un homme à qui la fortune n'avait pas souvent fait éprouver des revers, et qui n'était point familiarisé par l'expérience avec les vicissitudes de la guerre et les chances des combats. Son armée lui conservait encore de l'attachement. Elle se flattait de le voir bientôt reparaître de quelque côté. Elle porta la preuve de sa fidélité et de son dévouement à son égard, jusqu'à attendre, à compter du moment où sa fuite fut constatée, sept jours entiers sans se séparer, refusant de prêter l'oreille aux députés qu'Octave ne cessait de lui envoyer. Enfin Canidius, qui avait le commandement en chef, ayant pris nuitamment la fuite et abandonné le camp, l'armée, qui se vit délaissée et trahie par tous les chefs, passa dans le parti du vainqueur.

AUGUSTUS.

CRÉVIER, *Histoire des Empereurs romains.*

Auguste ne s'attribua aucun titre qui le caractérisât monarque. Il témoigna toujours une extrême horreur, non-seulement pour le nom de roi, qui depuis l'expulsion des Tarquins était détesté des Romains, mais même pour celui de dictateur, qu'une loi d'Antoine avait aboli aussitôt après la mort de César. Il usa d'adresse ; et son art consista à accumuler sur sa tête différents titres, tous déjà usités, tous républicains par eux-mêmes, et à déguiser

ainsi sous des noms anciens une forme nouvelle de gouvernement.

Le premier de ces titres est celui d'*imperator*, dont nous avons fait le nom d'*empereur*. Ce titre avait été employé du temps de la république en deux sens: premièrement pour signifier simplement un général d'armée, et en second lieu comme un nom d'honneur et de gloire accordé à un chef de guerre qui avait vaincu les ennemis dans une action importante. Auguste, en prenant ce même titre, lui donna une bien autre étendue, à l'exemple du dictateur César, à qui on l'avait aussi déféré. L'empereur, en cette qualité, était le généralissime de toutes les forces de l'empire, et tous ceux qui les commandaient n'étaient que ses lieutenants: privilège assurément royal dans cette universalité de commandement.

L'empereur était absolu dans tout le ressort militaire. Il n'appartenait qu'à lui seul d'ordonner de la guerre et de la paix, de faire des levées d'hommes et de deniers. Le glaive était entre ses mains, et il en exerçait le redoutable pouvoir, non-seulement sur les soldats, mais sur les citoyens, sur les chevaliers romains et sur les sénateurs. Ce titre, auquel étaient attachés de si grands droits, fut regardé comme désignant d'une manière propre et spéciale la souveraine puissance dans Auguste et dans ses successeurs. Mais comme il était tout militaire, il décelait l'origine de ce nouveau gouvernement, fondé par la force des armes. Les gens de guerre le sentirent trop bien, et en abusèrent dans la suite à l'excès. Ainsi, selon la remarque de Bossuet, "comme la république avait son faible inévitable, c'est-à-dire la jalousie entre le peuple et le sénat, la monarchie des Césars avait aussi le sien; et ce faible était la licence des soldats, qui les avaient faits." Auguste tâcha de parer à cet inconvénient en affectant de subordonner le pouvoir des armes à celui des lois. Car c'était bien reconnaître la supériorité du civil sur le militaire, que de recevoir du sénat le droit de commander les

armées. Mais la réalité perça sous ces minces enveloppes, et les gens de guerre ne s'y trompèrent point.

Il tempéra aussi la terreur du titre militaire d'empereur par d'autres titres, ou mixtes, ou purement civils.

Il géra plusieurs fois le consulat, et, ne voulant pas le posséder à perpétuité, comme par modestie, et pour laisser cette grande place pleinement libre aux citoyens qui avaient droit d'y aspirer, après son onzième consulat, il se fit donner la puissance proconsulaire, mais seulement hors de Rome, et par intervalles, parce que, sous le gouvernement républicain, le nom et le commandement de proconsul ne se prenaient qu'au sortir de la ville, et se perdaient en y rentrant. Au moyen de cette puissance proconsulaire, il fut dit qu'en quelque province qu'il allât, il jouirait d'un commandement supérieur à ceux qui en avaient le gouvernement actuel. Le même privilège avait été autrefois accordé dans tout l'Orient à Pompée, puis à Brutus et à Cassius. Auguste, pour acquérir dans la ville la même autorité qu'on lui donnait sur les provinces, se fit revêtir quelque temps après du droit et du pouvoir du consulat, lors même qu'il n'exercerait pas cette charge, et il s'en attribua toutes les marques d'honneur, les douze faisceaux, et une chaise curule au milieu de celles des consuls.

Il reçut aussi dans les mêmes circonstances la puissance du tribunat, qui lui avait été plusieurs fois inutilement offerte dans les temps précédents. Il n'était point tribun, car ce titre, réservé aux seuls plébéiens, eût été au-dessous de sa dignité. Mais, par une précision commode, et qui avait déjà été imaginée par César, laissant le nom de la charge, il en possédait toute l'autorité. Cette puissance tribunitienne lui était d'une extrême importance. Premièrement, elle le mettait en droit d'empêcher qu'il ne se passât rien contre sa volonté, ni dans le sénat ni dans les assemblées du peuple. On voit dans l'histoire de la république jusqu'où les tribuns étendirent ce pouvoir, et

on peut juger qu'il ne dépérit pas entre les mains des empereurs. De plus, en vertu de ce titre, leur personne devenait sacrée et inviolable. Non-seulement les attentats contre leur vie, mais les plus légères offenses, et de simples manques de respect passaient pour crimes d'impiété. Les successeurs d'Auguste firent étrangement valoir ce privilége, et en prirent occasion de répandre bien du sang innocent.

Au reste, quoique la puissance du tribunat fût réservée aux empereurs à perpétuité, ils ne laissaient pas de la renouveler en quelque façon tous les ans; et les années de leur empire sont comptées par les années de leur puissance tribunitienne.

Auguste et ses successeurs s'approprièrent encore la puissance de la censure, soit sous son véritable et ancien nom, ce qui n'arriva que rarement, soit sous celui de surintendance des lois et des mœurs. En vertu de ce pouvoir, ils faisaient le dénombrement du peuple, ils enregistraient sur le catalogue des chevaliers et des sénateurs ou en excluaient qui bon leur semblait.

Tant de titres réunis en leur personne les mettaient en possession de toute la puissance civile et militaire. Ils y joignirent celle de la religion, qui a tant de crédit sur l'esprit des peuples. Auguste laissa jouir Lépidus, tant qu'il vécut, de la dignité de grand pontife, parce qu'il n'y avait point d'exemple que personne jamais en eût été privé autrement que par la mort. Mais dès qu'elle devint vacante, il s'en saisit, et tous ses successeurs à l'empire la possédèrent après lui. Ce grand titre leur donna la surintendance de tout ce qui concernait la religion. Il ne leur suffit pas néanmoins. Ils voulurent avoir l'inspection directe et immédiate sur chaque partie du droit divin; et pour cela ils se mirent à la tête de tous les collèges de prêtres, de celui des augures, de celui des gardes des livres sibyllins, et des autres: en sorte qu'ils devinrent seuls arbitres du sacré comme du profane.

Quoiqu'il semblât ne rien manquer à un pouvoir si

étendu, les lois pouvaient quelquefois en gêner l'exercice. Auguste trouva un remède à cet inconvénient. Du temps de la république, il était d'usage de demander et d'obtenir des dispenses de l'observation des lois dans certains cas particuliers. C'est ainsi que le second Scipion l'Africain, Pompée et Octavien lui-même, avaient été, moyennant une dispense du sénat et du peuple, nommés consuls avant l'âge prescrit par les lois. Auguste généralisa ce qui n'avait eu lieu jusqu'alors que pour des besoins limités, et il se fit donner une dispense universelle de l'observation de toutes les lois : en sorte que dans un État qui au fond demeurait républicain, il se procura une autorité plus libre dans ses fonctions et plus indépendante que ne l'a jamais été celle des monarques les plus absolus.

Quant au titre de *père de la patrie*, qui avait été autrefois déféré à Cicéron dans son consulat, et depuis au dictateur César, si Auguste le prit, aussi bien que tous ses successeurs, ce fut moins pour s'attribuer les droits de la puissance paternelle sur les citoyens, que comme un nom de douceur et de tendresse, qui avertissait le prince de la protection et de l'amour qu'il doit à ses peuples, et les peuples de l'obéissance filiale par laquelle il leur convient de reconnaître les soins et la protection du prince.

Chargé de tant de titres, Auguste exerça donc le souverain pouvoir dans la république. Empereur, proconsul, et jouissant de tous les droits du consulat, revêtu de la puissance tribunitienne et de celle de la censure, affranchi des liens des lois, enfin grand pontife, il rassemblait en lui seul tous les genres de puissance, militaire, civile et sacrée.

XIII.

CHARACTERS AND PARALLELS.

DUBOIS-GUCHAN, *Rome et Cicéron.*

CÆSAR.

On élève contre César une accusation étrange : on lui impute tout le sang qu'il versa comme capitaine, et c'est sur le politique ambitieux qu'on rejette ce sang ; rien n'est moins fondé. Si César versa le sang des Gaulois, ce ne fut pas pour son compte ; ce fut comme général romain commis par Rome pour le salut ou pour l'ambition de Rome. César versa le sang des Gaulois, comme Marius celui des Cimbres ; comme Scipion celui des Carthaginois. On ne peut pas plus reprocher à César le sang versé dans les Gaules, qu'on ne reprocherait correctement à Sylla le sang d'Orchomène ou de Chéronée ; Rome seule est coupable de tout ce sang.

Les partis politiques pourraient reprocher à César le sang de Pharsale et de Munda,—car la première guerre d'Espagne fut peu sanglante ;—mais à qui imputer le sang versé à Munda et en Macédoine ? Cela fait question. Si les pompéiens l'avaient emporté dans ces deux conflits, n'est-ce pas eux qu'on accuserait du sang versé ? Ce n'était donc pas la cause, c'était la victoire qui versait le sang. Quant à la cause, mon livre la juge suffisamment ; mais s'il y eut du sang romain largement, stérilement et

tristement versé, ce fut celui qui suivit la mort de César. L'histoire indépendante, celle qu'on n'écrit pas pour un parti, fera retomber sur les meurtriers de César le sang des proscriptions, le sang de Modène, celui de Pérouse, celui de Philippes et celui d'Actium. 5

Comme politique, César versa moins de sang que Sylla et Marius; et le sang qu'il versa, comme général romain, remonte à Rome.

Assurément la division des Gaulois seconda les armes romaines; mais Napoléon ne dit-il pas trop lorsqu'il prétend "que la gloire de César serait problématique si elle ne reposait que sur la guerre des Gaules?" quelle que soit l'autorité d'un tel jugement, trois faits généraux le réfutent:—les Gaulois furent de tout temps la terreur de Rome;—il fallut à César huit campagnes, tout son génie militaire et d'odieux moyens répressifs, pour conquérir la Gaule; et encore ne le put-il qu'après huit ans de combats:—enfin, ce fut par son armée des Gaules qu'il surmontait à Pharsale, en Égypte, en Afrique, en Cilicie, en Illyrie, à Marseille, et deux fois en Espagne, des forces sérieuses, parfois formidables.

Le passage du Rubicon était facile; mais c'étaient les suites qui étaient redoutables; car là s'accumulaient tant d'obstacles qu'il était plus aisé de les prévoir que de les calculer. César le sentait; il lui fallait en effet autant de bonheur que de génie militaire pour réussir dans son entreprise; sans compter toutes les complications qui embarrasseraient sa victoire; car en politique, c'est surtout la victoire qui est épineuse.—Mais, disaient ses lieutenants, toute sa personne respirait la grandeur; ses soldats mettaient en lui toute leur confiance; et conduits, comme ils le sentaient, par son génie et son expérience, ils se croyaient maîtres de la fortune. Nous dirons de plus qu'il fit tant de choses et qu'il jeta au dedans comme au dehors tant d'éclat, que ses ennemis n'osaient se plaindre que de sa gloire.

L'historien Salluste l'interpelle admirablement en ces termes : "Si tes aïeux pouvaient parler, ô César, ils te diraient : nous t'avons donné notre vaillance, nous t'avons fait naître dans la plus noble des villes pour que tu sois notre gloire, pour que tu sois notre tuteur et la terreur de nos ennemis. Nous t'avons donné la plus belle patrie qui soit sur la terre, la famille la plus brillante, d'heureux talents. Mais si tu relèves sur le penchant de sa ruine le plus vaste Empire du monde, qui t'égalera dans l'univers ?" Il est vrai que Salluste fait souhaiter à ceux qu'il fait parler le rétablissement de la liberté, souhait utopique que les faits déclaraient impraticable et que l'épreuve tentée par Sylla rendait plus vain ; car un homme ne peut pas plus restaurer la liberté d'un peuple, qu'il n'en peut décréter les vertus, qu'il ne peut lui restituer la sagesse et le civisme. Comment ignorer qu'un peuple qui ne sait pas être libre par lui-même, n'est jamais, ou ne reste pas libre ? La liberté d'un peuple ne dépend-elle pas toujours, et même exclusivement, de ce peuple ? Peut-on nier que, la forme des institutions n'est rien, et n'opère rien, sans le peuple même ? On ne donne pas la liberté au peuple, comme on lui donne un feu d'artifice ou un banquet ; cela est élémentaire : l'assertion contraire n'est qu'une fraude démagogique ; mais elle est, de plus, un péril.

Si César avait été le contemporain de Paul-Émile, et s'il avait détruit les institutions de ce temps à son profit, je m'expliquerais les récriminations formées contre sa mémoire ; mais qu'après Marius, Sylla, Catilina, Crassus, Pompée et tant d'autres ambitieux qui tentaient son rôle, on l'accuse seul de ce rôle dont il était le plus digne, je m'en étonne. La déclamation ne saurait-elle avoir quelque bon sens ?

"Chacun est l'artisan de sa fortune, écrit Appius dans ses vers, et tu en es, César, l'illustre preuve ; car tu as tellement surpassé les autres hommes que nous cesserons

plutôt de te louer que toi de le mériter." C'est Salluste qui s'exprime ainsi.

On a dit: Alexandre le Grand, Pompée le Grand, Louis le Grand, Frédéric le Grand; on n'a jamais dit, il serait presque plaisant de dire César le Grand, tant le nom de César suffit seul pour exprimer la grandeur, tant il est vrai que dire d'un homme, "c'est un César" c'est le dire grand en quelque sens! Ne puis-je penser qu'après César, Napoléon est le seul pour qui le nom de grand soit superflu; le seul que ce surnom de grand rapetisse? Sénèque prétend que César s'était tellement incorporé la république que, le blesser c'était la blesser, et que, le tuer c'était la détruire. Cela fut vrai de Caton, mais non de César. Ce qui fut vrai de César, c'est que l'univers romain vivait en lui, ou par lui, ou par le génie des siens; et c'est peut-être ce que Sénèque entendait.

Je voudrais recommander ceci: si la politique n'est que la morale, César eut de grands torts; mais si la politique est la politique, il commit peu de fautes, et on lui trouvera peu de torts. Complétons cela: si vous excusez Pompée, Cicéron et les leurs par la politique, excusez César. Si vous accusez César au nom de la morale, n'épargnez ni Pompée, ni Cicéron, ni nul pompéïen, en tant que pompéïen;—n'est-ce pas logique et juste? n'est-ce pas la clé de bien des redressements?

Cato Uticensis.

Caton d'Utique était l'arrière-petit-fils de Caton le Censeur. Il se montra digne d'un tel aïeul par son esprit tout romain; il mérita et acquit plus de gloire parce que son âme était plus grande. Cicéron disait de lui, "qu'il gâtait souvent les affaires, parce qu'il opinait devant la plèbe de Rome,—cette lie de Romulus—comme dans la

republique de Platon:" c'est que la plus rare fermeté fut son mérite. On a déjà vu qu'il détermina le sénat à punir de mort les complices de Catilina; ce fut le seul qui osa acquitter Milon poursuivi comme meurtrier de Clodius; parce qu'il jugeait le meurtre de Clodius patriotique. J'ai peine à croire qu'il eût trempé dans le meurtre de César: Caton était trop grand pour être perfide.

Salluste comparait le faux stoïcien Favonius à ces poids dont on peut lester un navire et qui n'ont nul prix par eux-mêmes; mais il disait de Caton: "C'est un esprit pénétrant et éloquent, qu'il ne faut pas mépriser."—Comme orateur consulaire, il excellait par la brièveté; mais si le débat était épineux, et s'il fallait, pour en ajourner le résultat, remplir la séance, Caton était un maître homme; il parlait indéfiniment, il savait aussi bien se développer, que se restreindre.

On ne peut mieux caractériser son ascendant moral que par ce fait: que, deux prétendants au Tribunat soumirent leurs procédés respectifs à son jugement, et déposèrent en ses mains cinq cent mille sesterces que perdrait celui des deux compétiteurs qui manquerait à l'honneur.

Napoléon reprochait à Caton non seulement son suicide prématuré, mais son suicide. "Sa cause n'était pas perdue, dit-il, puisqu'elle renaissait si fièrement sous les deux fils de Pompée. Et de quel poids n'eût pas été le grand nom de Caton dans cette seconde guerre d'Espagne dont César se tira si difficilement!"—Appréciation supérieure, et qui serait sans réplique si Caton n'eût été qu'un grand homme d'État; mais Caton était plus et mieux: c'était un homme unique entre tous ses contemporains, et parmi tous ceux que l'histoire admire. Caton était l'incarnation vivante, et presque exagérée, de l'antique Rome; et, s'il se tua, ce fut moins pour échapper à César que pour se soustraire au tableau de la décomposition républicaine et des dernières convulsions de cette Rome avilie où la

liberté, son idole, n'était plus possible : c'est que, là où la liberté n'était plus, Caton ne pouvait plus être. "Il a tout prévu, écrivait Cicéron, il a tout fait pour le prévenir, et il est mort pour ne pas assister à ce que nous voyons." On lit encore dans son traité *Des Devoirs :* "la fin de Caton répondit à l'inflexibilité de toute sa vie ; il devait plutôt mourir que soutenir l'aspect du tyran." Rare hommage et bien digne d'une telle mémoire ; mais que Cicéron trouva moins aisé de mériter que de le rendre !

Caton est le seul personnage républicain qui soit resté grand à côté de César ; mais, si grand, que Lucain a pu dire de lui ce qu'il n'eût pu dire d'aucun autre :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni ;

Vers sublime, à force d'être vrai, sur un caractère sublime.

Mark Antony.

Pour bien apprécier le triumvir Antoine, il faut absolument abjurer le convenu d'école. Cicéron a beau le qualifier de gladiateur, de dépravé, d'histrion, de prédateur, d'assassin, de faussaire, d'ivrogne ; il a beau lui reprocher ses dissolutions, et les mille énormités de son existence privée ; cet homme qui fit tout ce qu'il voulut dans le mal, dans l'excès du mal, non pas occulte, non pas dissimulé, mais patent, mais crûment affiché, et qui n'en fut pas moins dans l'État romain tout ce qu'il voulut être : Tribun, Consul, omnipotent à Rome en l'absence de César ;—cet homme si excessif qui sut tant de fois dérouter et ramener la fortune ; ce brillant lieutenant du plus grand capitaine du monde ; ce rival de son plus grand politique ; ce soldat qui disputa l'univers à l'homme d'État le plus supérieur ; un tel personnage, pour ceux

qui se connaissent en hommes; un esprit si exubérant et si fin, ne sera jamais un homme ordinaire; cela saute aux yeux.

L'aïeul d'Antoine était le fameux orateur romain dont Cicéron célèbre tant l'éloquence. Son père surnommé le *Crétique* avait été chargé de vaincre la Crète qui lui résista et que soumit son successeur Métellus. Julie, parente des Césars, était sa mère. Antoine était donc doublement noble par son origine, et Cicéron ne lui conteste pas l'illustration du sang. Physiquement, Antoine fut beau et d'une beauté remarquée. Par son profil aquilin, sa barbe touffue, l'éclat de son teint, et je ne sais quelle saveur de jeunesse qui animait ses traits, il rappelait le type sculptural du jeune Bacchus auquel on le comparait, et qu'il se plut à imiter. Sa force corporelle était prodigieuse; mais elle n'étonnait pas chez un descendant d'Hercule; car Antoine s'en disait le rejeton: tel était l'homme extérieur.

Mais voici comment le caractérise Plutarque: "Il avait une simplicité naturelle qui lui imposait une confiance presque aveugle en son entourage. Quand il apprenait les malversations des siens, il s'en irritait franchement avec leurs victimes. Il était excessif dans ses répressions; il l'était encore plus dans ses récompenses. Il plaisantait sans façon, et se laissait plaisanter de même. Il espérait que cette liberté dans l'intimité, provoquerait la franchise dans les cas importants; c'est ce qui le trompa.—Platon compare la dualité de notre nature à l'attelage de deux coursiers dont l'un marche droit, tandis que l'autre tire de côté, se cabre et fait verser le chariot. Le premier coursier, représente le pouvoir moral, le second est l'image du pouvoir sensuel. Les deux coursiers furent toujours en lutte chez Antoine; son esprit fut supérieur en beaucoup de points; son âme fut souvent grande et généreuse; mais un sang trop violent, un tempérament trop impérieux, troublèrent sa vie et firent crouler sa grandeur.

Il était né capitaine, et ses premiers combats en Égypte, sous Gabinius, furent des coups de maître: tout lui réussit, il éclipsa même son chef. On sait que César à Pharsale, lui avait confié l'aile gauche de son armée, et qu'à Philippes, ce fut lui, et même lui seul, qui vainquit d'abord Cassius, puis Brutus. Comment fut-il battu à Actium? On le comprend mal. On prétend qu'un philtre de Cléopâtre avait troublé sa raison; et j'y souscris, à condition que ce philtre soit sa passion même qui fit de lui ce que la fable veut qu'Omphale ait fait d'Hercule. Son armée de terre était formidable; il excellait lui-même dans les combats d'infanterie, et, malgré les vœux de ses troupes et de ses lieutenants, il s'obstina, dit-on, à vouloir comme Cléopâtre, un combat naval avec un ennemi que ses luttes sur mer contre Sextus Pompée avaient exercé; tandis quil n'avait, contre une flotte agile, que des vaisseaux lourds, mal équipés et plus mal conduits par un chaos de rameurs sans expérience. Ce fut sa perte; elle était inévitable; on ne s'explique pas qu'il l'ait voulue.

Antoine se familiarisait avec ses soldats; il s'asseyait souvent près d'eux pour manger et plaisanter avec eux: il en était très populaire. César ne l'imitait pas en ce point; César ne courtisait pas ses troupes; il leur imposait. Les soldats avaient pour Antoine du dévouement, ils avaient pour César un culte. Antoine était pour eux un père; ils considéraient César comme un dieu.—C'est surtout dans les revers que l'affection des troupes éclate: dans la longue et cruelle retraite que les Parthes infligèrent à Antoine, les dures souffrances de l'armée ne l'aigrirent jamais contre son général. Il y eut des moments où ce furent les soldats qui le consolèrent; il y en eut même où ils le prièrent de les décimer. Cela est merveilleux; et comment ne pas louer chez Antoine un tel ascendant!

C'est que cet homme qui était né si capitaine, était en même temps un orateur. Antoine était né orateur, comme capitaine. C'était l'orateur des foules, c'était l'orateur

militaire, c'était l'orateur tribun. Avec cette éloquence innée qu'il semblait tenir de son aïeul, il soulevait Rome contre les meurtriers de César; il enlevait une grande armée à Lépide. Mais ce voluptueux savait devenir 5 austère en certains cas. On a remarqué que les revers le grandissaient, et que, dans sa déroute après Modène, il lui en coûtait peu de ne boire que de l'eau bourbeuse, de supporter la faim comme un légionnaire, et de se nourrir d'écorces d'arbres comme ses troupes. Il semblait que sa 10 trempe se dilatait ou se condensait, selon sa fortune.

J'ai déjà dit à l'occasion du meurtre de César, avec quelle adresse et quel à-propos, il fit face aux incidents si graves et si imprévus d'un événement si considérable. Sa dextérité politique ne se démentit jamais. Lorsqu'après 15 Pharsale Cicéron revint en Italie, il y fut inquiet. Un ordre de César prescrivait d'en éloigner les hommes dangereux, c'est-à-dire, les hommes éminents. L'ordre était absolu; Antoine était chargé de l'exécuter: Cicéron qui pouvait compter sur une sorte de laisser-passer de 20 César que lui affirmait Dolabella, en instruisit Antoine qui, dans un édit, excepta publiquement l'Orateur de l'exclusion. C'était le compromettre; c'était le séparer de son parti; et Cicéron qui aimait à fuir entre deux eaux, le déplora; mais Antoine qui le connaissait, sut 25 concilier la clémence avec la politique. C'est que cet ivrogne que Cicéron prétendait jeter dans les filets d'Octave, était plus fin que son adversaire; il était surtout plus franc et plus résolu.

Quand Cicéron, toujours indécis entre Pompée et César, 30 veut quitter l'Italie sans déplaire aux césariens, Antoine lui écrit nettement: "Comme votre conduite est franche! quand on veut rester neutre, on reste chez soi; qui émigre se prononce."

Mais écoutons Antoine dans sa cause, ou plutôt dans 35 celle de César, et comme chef césarien. Il s'adresse à Hirtius, ancien lieutenant de César, et à Octave son

neveu; il leur écrit à l'occasion du supplice de Trébonius meurtrier de César, torturé et mis à mort par Dolabella: "En apprenant le meurtre de Trébonius, dit-il, je ne me suis pas moins réjoui qu'affligé: que le sang d'un scélérat soit offert aux mânes du plus glorieux citoyen; que la justice divine éclate ainsi dans l'année même du crime, et qu'elle se manifeste par une expiation sur l'un, comme par une menace pour d'autres, voilà de quoi se réjouir; mais que Dolabella soit déclaré ennemi public parce qu'il a tué un sicaire, et que le peuple romain semble préférer au père de la patrie, à César, le fils d'un bouffon, voilà de quoi gémir. Cependant je souffre avant tout de vous voir, vous Hirtius, un favori de César à qui vous devez tout votre éclat; et vous jeune homme qui tenez tout de son nom, vous employer à faire légitimer la répression de Dolabella, et à m'enlever l'empoisonneuse que j'assiège, pour mieux grandir Cassius et Brutus. Comment donc! Cicéron, un vaincu de Pharsale, est votre chef! Mes soldats, ces vétérans appelés pour venger César, sont excités contre moi! mais que ferait de plus soit Pompée ressucité, soit Sextus son fils, s'il rentrait dans Rome? Qu'on épargne la garnison de Modène, soit. J'y souscris sans peine; mais frappons du moins celui qu'il faut châtier! Si nos vaincus, les pompéïens, se montrent déjà si insolents, que feraient-ils s'ils étaient vainqueurs? Pour mon compte je n'entends pardonner leurs injures qu'à ceux qui m'aideront à venger César. C'est mon dernier mot. . . ."—Ce langage que j'abrège à regret, est d'un maître. On y sent le lieutenant de César, l'homme d'action, l'homme viril qui croit à sa cause; en un mot, un chef de parti qui sait remuer son parti. Cicéron n'a jamais ce ton; il n'eut jamais non plus cet ascendant: celui-ci ne sait que plaider, mais l'autre commande; c'est que l'un est Cicéron et l'autre Antoine, et que cela, comme vigueur, est fort différent.

Ne jugeons pas les hommes publics d'après leurs mœurs

privées ; car que deviendraient, sur ce pied, tant de grands hommes, tant de princes, tant de capitaines, tant de personnages brillants en tout genre ! Jugeons les capitaines par leurs victoires ; les hommes d'État par leurs succès politiques ; les écrivains par la distinction, par la beauté morale de leurs œuvres. Cela est plus sûr que de les juger sur des rumeurs, sur des caquets, ou sur quelques écarts de tempérament que les petites natures reprochent toujours aux grandes pour rapetisser leur grandeur.

Antoine ne fut ni un Verrès ni un Catilina. Ce fut pourtant un grand dissolu ; mais ce fut autre chose aussi qu'un dissolu. S'il n'eût été que le garnement que décriait Cicéron, qu'on me dise pourquoi d'aussi grands esprits que Pollion et Plancus ; pourquoi un homme aussi important que Lépide ; pourquoi des généraux comme Cornificius et Ventidius ; pourquoi Octave enfin vinrent à lui, tandis que Cicéron n'eut de son côté que trois meurtriers de César qui défendaient bien plus leur vie que la république ?

Antoine victorieux à Philippes fit à Brutus de nobles funérailles et prescrivit qu'on jetât sur son bûcher une riche armure. Quand Domitius le trahit pour passer dans le camp d'Octave, Antoine lui renvoya ses gens et ses équipages.—On lui reproche la désertion de ses amis dans son désastre, comme s'il était rare de perdre ses amis avec sa fortune ! mais que dire du dévouement de ses soldats qui voulaient vaincre malgré lui, ou du moins sans lui ?

On lui reproche non moins injustement l'abandon de sa Cléopâtre qui le suivit dans la mort avec une fermeté qui est restée célèbre.

Une seule mémoire l'accuse, et à bon droit : c'est celle d'Octavie. Cette sœur d'Auguste qui n'eut pas moins de beauté que de vertus, et dont le dévouement à son mari fut sans bornes, méritait d'être sans rivale auprès d'Antoine, mais il ne s'appartenait plus ; une femme supérieure

aussi, la Circé d'Égypte le possédait sans partage. Ce fut la honte comme le malheur de cet amant: mais Octavie recueillit tous ses enfants; elle n'en excepta pas ceux de Cléopâtre; elle les honora de ses soins et de ses faveurs; et j'y vois une leçon pour l'histoire. Cette admirable Romaine si tendre pour son mari, le protège encore; elle sollicite pour ce grand vaincu les égards de la postérité.

AUGUSTUS.

Je lis ce qui suit dans le *Dialogue des orateurs* de Tacite, et cela répond à bien des insinuations malignes que l'esprit de parti a répandues sur Auguste: "Retraçons d'abord dit l'un des interlocuteurs, la mâle éducation de nos aïeux. Une chaste épouse donnait le jour à l'enfant. On ne le reléguait pas sous le toit d'une nourrice vénale; il croissait sur le sein et dans les bras de sa mère, fière de régir sa maison et de se vouer à ses enfants. On prenait parmi les parentes d'un âge mûr, celle dont on citait les mœurs éprouvées; on lui confiait la jeune famille. En sa présence, on n'eût rien dit qui put blesser la décence; on n'eût rien fait de contraire à l'honnêteté. Elle surveillait non seulement les études, les travaux, mais les récréations des enfants, leurs jeux; elle leur imposait une sorte de pudeur et de retenue. Cornélie éleva ainsi les Gracques; Aurélie, César; Attia, Auguste. Grâce à cette forte discipline, ces natures franches, naïves, dont rien ne faussait la droiture, saisissaient ardemment les arts honnêtes; et, quelle que fût leur vocation, guerre, jurisprudence, éloquence, elles s'y vouaient à fond; elles en atteignaient le terme." Montaigne caractérise avec son bon sens ordinaire les procédés de certains historiens: "Ils choisissent, dit-il, un air universel, et suivant cette image, vont rangeant et interprétant toutes les actions

d'un personnage; et, s'il ne les peuvent assez tordre, les renvoient à la dissimulation. Auguste leur est échappé: car il se trouve en cet homme une variété d'actions si apparente, soudaine et continuelle, tout le cours de sa vie, 5 qu'il s'est fait lâcher entier et indécis aux plus hardis juges."—Ne dirait-on pas que Montaigne a écrit cela d'après notre temps?

César-Octave, car c'est ainsi qu'on le nomma d'abord, appartenait à l'ordre équestre. Sa famille était ancienne 10 et riche; son père fut le premier sénateur de sa race. Celui-ci qui se nommait Octavius avait épousé Attia, fille de Balbus et de Julie, sœur de César. C'était ainsi qu'Octave était le petit neveu de César qui, par son testament, lui légua son nom et sa fortune. Il avait à peine 15 dix-huit ans, quand son grand oncle l'appela près de lui dans cette seconde terrible guerre d'Espagne qui ne prit fin qu'à Munda. Octave était délicat; sa santé était capricieuse. Il dut traverser des chemins infestés d'ennemis, il éprouva même un naufrage. Assez peu 20 après, il était à Apollonie, où César devait le prendre pour le mener avec lui contre les Parthes, lorsqu'on y apprit sa mort.—On sait qu'il dut subir cinq guerres civiles, et que son but constant fut celui de venger son grand oncle, et de faire respecter ses actes.

25 Les guerres qu'il entreprit furent heureuses puisqu'elles tournèrent toutes à son profit; mais il vainquit toujours par ses lieutenants ou ses auxiliaires. Ce furent Hirtius et Pansa qui le firent vaincre à Modène; ce fut, par Antoine, qu'il défit Cassius et Brutus; ce fut par 30 Agrippa qu'il vainquit Sextus Pompée, puis Antoine. Qu'il n'eût pas éminemment le génie guerrier, c'est probable; mais qu'il manquât de cœur pour les combats, je n'en crois rien, car il était magnanime et sa vie est remplie de traits hardis.

35 Son début politique est incomparable: quand César est tué, quand ses meurtriers se nomment Brutus et Cassius;

quand le sénat qui a vu le meurtre, y applaudit; quand les armées du dictateur ou ne sont plus, ou sont dispersées, ou se divisent; quand la famille du mort est d'avis de se taire et de s'effacer; je ne sais rien de plus grand, rien de plus haut, rien de plus virilement hardi même dans la vie de César, que la résolution que prit, malgré tous les siens, son jeune neveu, celui qui était et qu'on nommait dédaigneusement un enfant, d'accepter la périlleuse succession de son grand oncle non seulement pour en recueillir les biens, mais pour en continuer la gloire et la puissance. J'ajouterai, s'il le faut, que le génie politique, la fermeté, la souplesse quotidienne que déploya, pour y parvenir, cet enfant précoce, eussent étonné, en même temps que ravi, César lui-même.

Lorsqu'il parut devant le peuple, il fit l'éloge de César en qualifiant ses actes; puis, levant la main vers sa statue comme pour un serment: "Puissé-je ainsi, s'écria-t-il, mériter les honneurs paternels!"—Quel discours, écrit Cicéron! je ne veux pas d'un tel libérateur.—Mais ce serment était sublime, et Cicéron ne rougissait pas de vouloir que ce généreux parent de son bienfaiteur assassiné, fût l'ami de ses meurtriers.

Je lis dans Patercule le trait suivant: Lépide qui commandait à vingt légions osa braver Octave. Il le somma même de quitter la Sicile. "Mais on ne connaît rien de plus hardi chez les Scipions, dit l'historien, que ce que fit César. Il était sans armes; un léger manteau le couvrait à peine, il n'avait pour lui que son nom; il n'en pénétra pas moins dans le camp de Lépide. Là, malgré les traits qui l'assaillent—le manteau même troué d'un coup de lance—il saisit l'aigle d'une légion et s'empare de l'armée de son rival, lequel ne doit sa vie qu'à sa bassesse."

Quand Germanicus réprime une sédition militaire en Germanie, il dit à ses troupes: "Jules César arrêta d'un mot l'hostilité de ses soldats qui lui refusaient le serment: il les appela *Quirites*. La présence et les traits sévères

d'Auguste suffirent pour consterner les légions d'Actium." —C'en est assez, ce me semble, pour constater l'ascendant d'Octave : une magnanimité suprême et vraiment romaine fut seule capable de l'obtenir ; on comprend dès lors comment un grand pouvoir vint à ce grand homme. La nature le lui donnait, pour ainsi dire, avant les événements. Les déclamateurs pompéïens peuvent criailler ; l'histoire leur répond.

Je ne méconnais pas ce qu'il fit comme triumvir quand il disputait sa vie aux pompéïens. Il est certain qu'il versa leur sang, comme les pompéïens eussent versé le sien, et celui de ses adhérents, s'ils eussent vaincu. On a déjà vu ce dont les pompéïens étaient capables. Il se fit envoyer, dit-on, la tête de Brutus et la fit jeter aux pieds d'une image de César : c'étaient les mœurs du temps, et l'ingratitude de Brutus était horrible.

Ce fut peut-être un bonheur pour Octave qu'il n'excellât pas comme capitaine. Plus soldat il eût été moins prudent, et sa témérité eût fait échouer ce que sa circonspection fit réussir. Au fond, cet homme de guerre médiocre, qui eut de brillants lieutenants, se les subordonna si bien qu'il en fit ses instruments, et que celui qui ne semblait pas leur égal, devint leur maître. C'est qu'il eut le premier des talents chez un souverain : le talent de gouverner ; ce grand art de régir les hommes qu'étudièrent et sur lequel se modelèrent tous les Césars.

A la force qui prévalait dans Rome lorsqu'il parut, il substitua bientôt l'autorité ; mais ce fut cette autorité tempérée que sanctionnent l'esprit de sagesse et la justice. Le peuple romain qui connut sous lui, la subordination, ne connut pas la servitude. En effet, il ne substitua son pouvoir qu'aux dissensions politiques ; il rendit au peuple le droit de suffrage, moins ses corruptions ; il restaura la dignité du sénat en épurant soit les hommes, soit les procédés. Les extorsions des proconsuls disparurent ; il jouit enfin de l'univers, comme l'univers jouit d'Auguste.

On a dit de lui: "qu'il n'eût jamais dû naître, ou ne jamais mourir;" mais pourquoi ne jamais naître? et qu'eût gagné Rome mourante à ce qu'il ne fût pas né? Un moribond se plaint-il jamais que le médecin qui le ressuscite ait pu naître? 5

Sulla and Cæsar compared.

Il y avait chez Sylla quelque chose de plus que du Romain; on eût dit qu'il y avait du Scythe. A quelques égards, César semblait tenir d'Alcibiade; il portait en lui je ne sais quelle empreinte du génie grec. Ce descendant de Vénus—comme on le pensait—était plus lettré que 10 son prédécesseur, en même temps que plus partisan des lettrés. Ce n'était pas Sylla qui se fût contenté de répondre au *Caton* de Cicéron, par l'*Anti-Caton*. Lorsque, absent depuis dix ans, César reparut au Sénat: "Je viens vous rendre compte de moi, dit-il; qu'il est doux après 15 une si longue séparation, de retrouver ses amis!" Mais un jour qu'on délibérait au Sénat, tandis qu'on égorgeait aux environs six mille prisonniers dont les cris troublaient les sénateurs: "Ce n'est rien, dit froidement Sylla; ce sont quelques garnements qu'on châtie." 20

Sylla pécha donc par excès de barbarie, comme César par excès de clémence: mais le patriotisme de Sylla qu'aigrissait un ressentiment patricien fut vrai, et devint une sorte de fanatisme. Sylla n'était atroce que par intérêt pour Rome; César fut surtout clément par intérêt 25 pour lui-même; ne lui refusons pas toutefois une douceur magnanime: ce n'est pas lui qui eût fait disperser les restes de Pompée, comme Sylla fit disperser ceux de Marius; et qui, de peur que sa dépouille n'éprouvât l'outrage dont il avait flétri celle de son ennemi, prescrivit 30 qu'on la brûlât.

Tous les deux ont confié leur destinée à la déesse Venus,

c'est-à-dire, à la déesse du charme et des élégances, ce qui convenait moins à Sylla qu'à César. Avant Pharsale, César promet un temple à sa protectrice; Sylla lui en érige un après ses victoires. Sylla soignait sa personne
5 et n'était pas, sur ce point, sans prétentions; on sait que César ne lui cédait en rien là-dessus, et qu'ils ont prouvé l'un et l'autre qu'on pouvait être bon soldat et parfumé.

Que fût-il arrivé si César avait eu Sylla pour adversaire? On n'en peut rien dire: il semble pourtant qu'on
10 ne trouverait dans tout ce siècle que le génie fatal à Marius qui pût étonner celui de César. Sylla fut en quelque sorte plus romain; César, plus humain. Celui-ci fut parmi les ambitieux, le plus grand; Sylla fut supérieur à l'ambition. L'esprit politique de Sylla était rectiligne
15 et absolu; celui de César fut plus souple sans être moins prépondérant; Sylla se montrait impérieux pour mieux dominer, César savait dominer sans être impérieux.

Tous les deux avaient le génie guerrier et le génie civil; celui des armes et celui du gouvernement. Tous les deux
20 eurent des revers militaires qu'ils réparèrent par leur ascendant personnel; tous deux surent, quand le combat semblait perdu, ramener le succès par leur audace; tous les deux surent manier leurs troupes, capter des armées et les enlever à leurs adversaires; ni l'un ni l'autre ne
25 dédaignait d'associer la fortune à son génie, sachant que dans les succès menant au pouvoir, la fortune est toujours de moitié, et que les favoris de la fortune le sont aussi de la gloire.

Pour retrouver quelque chose de Sylla dans Rome, il
30 faut descendre, vers les temps postérieurs, jusqu'à Tibère; car c'est là seulement que vous rencontrez ce je ne sais quoi de farouche, de froid, d'inflexible auquel on reconnaît le vieux patricien romain;—pour retrouver quelques traits de César parmi les empereurs, il faut aller jusqu'à
35 Trajan.

Mais la grandeur de l'abdication de Sylla est telle que,

sous ce rapport, celui qui l'osa et l'accomplit, est sans rival; car descendre si pleinement d'un tel pouvoir si durement acquis, cela est unique.

CATILINE AND CÆSAR.

Fénelon commence ainsi son dialogue supposé entre trois morts célèbres: Sylla, Catilina, César.—SYLLA. "Je viens à la hâte vous donner un avis, César, et je mène avec moi un bon second pour vous persuader; c'est Catilina; vous le connaissez, et vous n'avez été que trop de sa cabale. CÉSAR.—Je me passerais bien de votre visite; vos figures sont tristes."—Je trouve, en effet, qu'il est triste pour César d'être rapproché d'un Catilina; mais puisqu'on lui a fait cet affront, j'en puis parler.

Catilina n'avait ni prestige oratoire, ni renommée militaire, ni précédents illustres; César avait tout cela;—Catilina n'avait pas l'argent qu'exigeait son entreprise; il n'avait ni armée sérieuse, ni organisation quelconque pour un résultat définitif; César réunissait tout cela.—Tout, chez le premier, était tumultueux, tout relevait du hasard; tout, chez le second, était déterminé, prévu, arrêté, autant que le comporte un grand dessein; enfin Catilina qui laissait éclater sa fureur, irritait Rome; tandis que César feignait tant de modération qu'on oubliait son audace.

Catilina était méchant par nature, tandis que, par tempérament, César était bon. Celui-ci voulait élever Rome jusqu'à lui; Catilina l'aurait fait descendre au niveau de ses appétits bassement infâmes. L'un convoitait Rome pour la piller, pour la dépouiller, comme le fait un goujat de la courtisane qu'il a possédée et qu'il renvoie; l'autre acquérait Rome pour la régénérer; pour lui communiquer l'éclat de sa propre gloire. Ce n'est pas tout: Catilina voulait que Rome fût sa proie, dussent les barbares la lui disputer; il suffisait à César qu'elle fût

sa sujette, mais sujette souveraine et, plus que jamais, maîtresse de l'univers tremblant et ébloui. Quand on lit dans Plutarque les vastes desseins qu'il formait, au moment de sa mort, sur l'extrême Orient et contre le Parthe, l'éternel effroi du Romain, on sent combien César était digne de les accomplir, et combien la grandeur de Rome, qu'elle quelle fût, se fût encore accrue de celle de son héros.

Cato and Cæsar.

Je reviens à Fénelon qui connaissait les anciens plus que personne. Dans le dialogue des morts, où il fait intervenir César et Caton, il fait dire au premier: "Rome ne pouvait plus soutenir sa liberté; il lui fallait un maître: Pompée commençait à l'être; je ne pus souffrir qu'il le fût à mon préjudice."—Caton lui répond: "Il fallait abattre le tyran, sans aspirer à la tyrannie . . que ne la quittais-tu?—Quel moyen de la quitter? reprend César; il n'y a pas de chemins pour en descendre; on n'en sort que pour tomber dans le précipice.—Va, repart Caton, le demander à Sylla!"—En ce peu de mots, Fénelon peint, à fond, ces deux grands hommes. Il complète en écrivain politique, l'immortel portrait que Salluste à fait d'eux, en artiste.

Ce qui est sûr, c'est que ces deux personnages sont toujours restés l'admiration de Rome. Patercule parle de Caton, sous Tibère, avec un enthousiasme tout républicain. On ne s'étonnera pas qu'il n'ait pas moins vanté César sous les Césars ses descendants: mais comment ne pas craindre de blesser les empereurs, en louant, que dis-je, en divinisant Caton? Si ce fut l'honneur de Sylla de sacrifier un pouvoir sans précédents, à sa gloire; ce fut celui de Caton de sacrifier toute sa destinée, sa vie même, à la liberté. Je reviens à César: il est mon

héros, je l'avoue, dans tout ce qui tient aux arts de la guerre et du gouvernement; mais mon héros, ou plutôt mon dieu, dans tout ce qui relève du patriotisme et de la vertu, c'est Caton. J'admire beaucoup le premier, je révère surtout le second. Caton fut l'idéal du civisme 5 républicain, comme César fut le favori de la gloire: si César fut le premier des hommes extraordinaires, Caton fut plus qu'un homme; c'est ce qui fait que les grands hommes, leurs successeurs, se contentant d'honorer Caton, se sont réservé, dans la mesure de leur pouvoir, de n'imiter 10 que César.

Pompey and Cicero.

Nous avons constaté chez Cicéron, comme chez Pompée, une infatuation personnelle qui les aveuglait respectivement sur leur importance. C'était, chez le premier, l'infatuation de sa fortune oratoire; chez le second, 15 l'infatuation de sa fortune militaire. L'un s'exagérait l'influence de son beau talent, comme l'autre, l'efficacité de son bonheur. Ni l'un, ni l'autre, ne supportait qu'il pût, en son genre, avoir un égal. L'orgueil de Pompée descendait jusqu'aux puérilités de la vanité; il fallait 20 qu'on le crût grand; il ne s'appelait lui-même que le Grand: on sait que Cicéron se prétendait, sans partage, le père et le sauveur de Rome; il le répétait jusqu'à la fatigue pour les tiers, jusqu'à l'excès du ridicule pour lui-même. Pompée tenait à ne pas quitter sa robe 25 peinte, ses ornements triomphaux; nous n'ignorons pas avec quelle ardeur et quelle persistance de vanité, Cicéron s'acharna dans sa postulation du triomphe, pour avoir pris, en Cilicie, Pindenesse qui ne lui avait pas coûté même un homme. 30

Le courage politique de Pompée était médiocre; celui de Cicéron ne fut grand que dans sa bouche. Lorsqu'une crise éclatait dans Rome, on était sûr de voir Pompée

s'enfermer chez lui : dans le même cas, Cicéron ne manquait jamais de disparaître et de s'abriter dans quelque villa. Pour se faire seconder dans ses desseins, Cicéron allait, dit Plutarque, de l'un à l'autre ; et Pompée se
5 faisait courtiser par l'un et par l'autre. Si Pompée était fourbe, d'après Cicéron ; celui-ci n'était pas plus franc que le premier. Officiellement, Pompée est pour l'orateur un homme divin : confidentiellement, c'est un homme qui n'entend pas plus la guerre que la politique ;
10 c'est un chef sans vigueur, dont on se dégoûte comme d'une femme malpropre.

Pompée et Cicéron s'entendaient, d'instinct, pour une politique d'atermoiements et de tâtonnements ; pour cette politique des caractères faibles qui se subordonnent aux
15 événements parce qu'ils ne savent ni les provoquer, ni les conduire ; politique de demi-mesures que des mesures plus tranchées dominent toujours. Issus tous les deux de l'ordre équestre, ils le patronnaient pour s'en faire patronner ; ils le considéraient comme un rempart contre
20 le sénat ; tout au moins, comme un contre-poids.—Pompée n'aimait pas à s'engager ; il n'était ni pour les partisans de Marius, ni pour ceux de Sylla ; il se portait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour constituer certain parti mixte où les chevaliers—les financiers du temps—auraient
25 tenu la balance. Pompée cherchait un parti spécialement personnel, celui de Pompée ; ce que nous appellerions chez nous le centre gauche ; parti d'expédients plus que de doctrines, et ne convenant pas moins, par nature, à l'incertain Pompée qu'au timoré Cicéron.

30 Je ne doute pas que dans cette combinaison, si conforme à leurs caractères, Cicéron n'ait rêvé de se subordonner Pompée, par le sénat ; et que le plan secret de Pompée contre Cicéron, n'ait été le même, en sens inverse ; se flattant que son prestige guerrier secondant sa
35 parole autorisée, la suprématie lui resterait.

Ils se trompèrent tous deux dans leurs calculs, parce

qu'ils n'étaient, ni l'un ni l'autre, assez politiques. La fin même de chacun d'eux s'en ressentit; car la mort de Cicéron fut indigne d'un si grand esprit; et celle de Pompée ne le fut pas moins d'un tel capitaine.

CICERO AND VOLTAIRE.

Quand Voltaire écrit sur Cicéron, ce n'est pas le consulaire qui l'occupe, c'est le grand lettré; c'est surtout le philosophe. Son esprit l'y invitait, mais surtout un siècle où les philosophes gouvernaient l'opinion et formaient une franc-maçonnerie qui s'est moins dissoute que transformée. "Les philosophes sont les meilleurs citoyens, dit Voltaire; ils doivent tous s'aimer; ils ne forment qu'une république." Ce qu'il y a de vrai, c'est que les philosophes, ou leurs disciples les utopistes, ne sont pas absolument démodés; notre siècle y croit, et les circonstances les accréditent. Ils ne se contentent plus de vanter leur république, ils l'imposent.—Le meilleur écrit de l'antiquité, selon Voltaire, c'est le traité de Cicéron *Sur la nature des dieux;* on comprend pourquoi.

Cicéron était sceptique et railleur comme Voltaire; il avait, comme lui, deux visages: un visage officiel assez correct, et le visage intime, le visage du tête-à-tête, fort différent. Cicéron vénère tout haut la religion établie; il se moque tout bas de Jupiter et de ses collègues. Même procédé chez Voltaire, avec moins d'égards cependant pour le culte officiel. Au fond, ils sont tous deux déistes; ils le sont avec conviction comme tous les grands dissidents; ils sont tous deux tolérants; ils sont tous deux bienveillants pour les écrivains. Cicéron l'emporte d'ailleurs par son respect pour ses rivaux, surtout pour les orateurs; il n'en parle jamais qu'avec admiration, admirable lui-même par tant de justice. Voltaire est, sur ce point, très inégal: il vante plus que de raison les

travaux médiocres de ses amis; il n'admet rien de grand, rien de beau dans ceux de ses adversaires; il est connaisseur, mais il est jaloux. Il a trop de goût néanmoins, il aime trop l'art, il est trop partisan de l'esprit humain pour n'être pas impartial, à ses moments. Mais ce qui est l'exception pour Voltaire est la règle pour Cicéron, dans l'ordre intellectuel du moins; car en politique, Cicéron est presque toujours dénigrant.

Ni l'un, ni l'autre, n'est absolument poète dans la grande acception du mot; mais ils sont tous deux très brillants. Ni l'un, ni l'autre n'est franchement inventeur; mais quels vulgarisateurs incomparables! Cicéron s'est imposé par là au monde antique, et Voltaire au monde moderne: si l'un est plus orateur, l'autre est plus philosophe; mais tous deux étincellent comme écrivains, tous deux sont improvisateurs. On ne connaît pas de meilleurs critiques; mais Voltaire est purement négatif, il ne signale que ce qu'il faut éviter. Chez Cicéron la critique est plus large, elle est plus inspirée et plus éloquente: lorsqu'il enseigne l'art oratoire, Cicéron est orateur; au besoin, poète.

Cicéron admire tous ses écrits et ce n'est pas sans raison; Voltaire est plus modeste pour les siens et ce n'est pas sans raison non plus, car ils sont moins parfaits. Cependant Voltaire était, par nature, moins vain que Cicéron; sa vanité avait plus de tact et plus d'esprit. S'il avait sauvé Paris par exemple, il ne se serait pas donné le ridicule de le ressasser; il n'aurait pas pris au sérieux le titre de père de la patrie; il l'aurait porté ingénieusement. De son côté, Cicéron n'eût jamais écrit ni la *Pucelle*, ni rien de semblable. C'est qu'il était plus romain que Voltaire n'était français; c'est que Cicéron était patriote, et Voltaire cosmopolite; cela ne se ressemble pas. Tous deux ont flatté les grands, mais c'est Voltaire qui leur résiste le mieux. C'est aussi qu'il a plus de trempe et que le malheur l'abat moins. En affaires,

Voltaire était assez contentieux; Cicéron était plus désintéressé, plus coulant: tous deux savaient donner.

Cicéron était éminemment traditionnel; Voltaire émminement révolutionnaire; l'un voulait tout conserver; l'autre, tout détruire. Cicéron qui était sceptique n'eût pas prêché la haine du prêtre; il s'honorait d'être Augure. Voltaire eût plaint César; il n'aurait ni conseillé, ni approuvé son meurtre; il lui aurait plus tenu compte d'un pardon; Voltaire plus viril que Cicéron se serait montré moins ingrat.—Tous deux ont précédé une révolution politique qu'ils pressentaient sans y croire, ou qu'ils ne croyaient pas si prochaine.

Cicéron s'est imposé au monde antique au point de vue de l'art; Voltaire a dominé le monde moderne par la pensée; l'influence de Cicéron est plus pure; celle de Voltaire est plus puissante. C'est que, dans son scepticisme, Voltaire est moins flottant; qu'il sait mieux ce qu'il veut et qu'il le veut fortement.—L'un a pour disciples les cicéroniens, les dégustateurs de formes et de phrases; l'autre a produit les voltairiens, c'est-à-dire, tous ceux qui ont fait, de la plume, une épée pour ou contre ce qui est institué; mais surtout contre la religion, contre les gouvernements, contre les coutumes, contre tout ce qui n'est pas œuvre ou moyen révolutionnaire.

Voltaire est toujours lui; Cicéron presque toujours un autre que lui. Le premier imite souvent; le second reflète ou reproduit sans cesse. Ce sont, en somme, deux natures nerveuses, deux natures éminemment impressionnables; deux esprits universels. L'un est resté l'instituteur classique de la jeunesse moderne; l'autre est l'inspirateur des hommes faits, des beaux esprits, des esprits indisciplinés, des esprits déclassés, des destructeurs; génie du bien quelquefois, mais surtout du mal.

Cicéron séduit sans corrompre; Voltaire séduit et corrompt. C'est là son signe et celui de son école. Elle est un péril, et on le voit bien.—Ce qui est certain, c'est

qu'on peut juger de l'esprit de Voltaire, par l'esprit des sociétés qui l'adorent et qui lui dressent des statues.

Cicero and Demosthenes.

Ce qui frappe d'abord en réfléchissant sur ces deux grands orateurs, c'est que Démosthène est presque toujours
5 grave chez un peuple léger ; tandis que Cicéron est souvent léger et presque badin, chez un peuple grave. Cela tient sans doute à ce que nous naissons avec une trempe individuelle que le milieu dans lequel nous vivons modifie peu ; et que ce milieu, qui peut influer sur nos pensées,
10 ne peut rien sur notre caractère. Il semble, au premier aspect, que Démosthène devrait être romain ; et que la souplesse et le charme de Cicéron le rangeraient plutôt parmi les grecs ; mais ce serait méconnaître l'histoire. Les grands hommes de la Grèce paraissent une exception
15 chez leur peuple par la virilité de leur esprit ; tandis que les grands esprits romains se départent de la sévérité de leur race. Pourquoi ? on l'ignore, mais l'histoire en témoigne.

Avec le peuple athénien, Démosthène le prend toujours
20 de haut ; avec le peuple romain, Cicéron le prend souvent de biais. Le ton de Démosthène est objurgateur, celui de Cicéron est insinuant, cajoleur, parfois timide ; l'un supplie et obtient ; l'autre commande et se fait obéir. Écoutons-les tour à tour, nous les comprendrons mieux.
25 Pour Démosthène je prends, au hasard, l'exorde de son *Discours sur l'ambassade ;* pour Cicéron, je citerai quelques mots de son exorde *pour Milon.* On sait que ces deux causes furent l'objet d'intrigues extérieures ; elles se ressemblent, quoique d'un peu loin, par ce côté.

30 Voici Démosthène : "Je ne doute pas, Athéniens, que vous n'ayez suffisamment constaté combien sont flagrantes les obsessions factieuses dont on entoure ce débat, en

remarquant ceux qui tout à l'heure—pendant que le sort proclamait vos noms—vous assiégeaient de leurs instances. Je ne demande, pour mon compte, que ce que l'équité nous octroie, même sans prières : c'est que vous ne préfériez à la justice ni rang, ni faveur, et que vous vous rappeliez le serment que chacun de vous vient de prêter. Que ces deux considérations soient votre sauvegarde, comme elles le sont de la république ! Dites-vous que les ferventes sollicitations en faveur des accusés n'ont en vue que des ambitions personnelles, et que les lois d'après lesquelles vous êtes convoqués sont si loin de permettre qu'on cède à leur pression pour des coupables, qu'elles vous prescrivent même de les punir."

Écoutons Cicéron : "Juges, il est honteux peut-être de trembler au moment où j'ouvre la bouche pour défendre le plus courageux des hommes. Peut-être lorsque Milon, oubliant son propre danger, ne s'occupe que du salut de la patrie, je devrais rougir de ne pouvoir apporter à sa cause une fermeté d'âme égale à la sienne ; mais je l'avoue, cet appareil nouveau d'un tribunal extraordinaire effraye mes regards : de quelque côté qu'ils se portent, ils ne retrouvent ni l'ancien usage du Forum, ni la forme accoutumée de nos jugements. Cette enceinte où vous siégez n'est plus aujourd'hui environnée par la foule, et nous n'avons pas, à nos côtés, cette multitude qui se pressait pour nous entendre. Les troupes que vous voyez remplir les portiques de tous ces temples, quoique destinées à repousser la violence, ne sont pas faites cependant pour rassurer l'orateur." Ce ton continue.—En citant ce fragment de Cicéron, c'est bien sa forme méditée que je fais connaître, puisque la *Milonienne* que nous lisons ne fut pas prononcée, mais écrite pour le public romain. Mon rapprochement n'a pas d'ailleurs pour objet de comparer les facultés respectives ; je veux seulement faire ressortir l'empreinte que le caractère de chacun des deux orateurs donne à son talent. Dans celui de Démosthène, on sent

la virilité de l'âme; dans celui de Cicéron, la dextérité de l'intelligence plus que sa vigueur.

Démosthène condense sa pensée; Cicéron dilate la sienne; l'un procède par traits saillants; l'autre, par amplifications. Démosthène est très sobre de sentiments, surtout de sentiments tendres; Cicéron affecte le sentiment; il en exagère souvent la forme; et même, à force d'en nuancer et d'en étendre l'expression, il l'affadit. Je n'en voudrais d'autre preuve que sa péroraison de la *Milonienne*.

Démosthène n'eût fait, je pense, ni le *Traité des Devoirs*, ni l'admirable *Songe de Scipion*. Ajoutons d'ailleurs que Cicéron, qui reproduit avec ampleur Isocrate, ressuscite en même temps Platon, Ménandre même, plus pourtant par son goût d'imitation que par un don de nature: et, d'autre part, si Démosthène a pu faire éclore Cicéron, on ne comprend pas que Cicéron eût suscité Démosthène.

Démosthène est bilieux, Cicéron est surtout nerveux; l'un a de la malignité; l'autre, de la malice. Démosthène a pour lui sa dialectique supérieure, sa sobriété, sa gravité s'élevant parfois à la majesté. Il y a chez Cicéron plus d'imagination, plus de poésie, plus de verve, plus de variété: mais chez Démosthène la passion est plus haute et plus vibrante; l'un est plus brillant; l'autre, plus imposant et plus véhément. La voix de Cicéron était sonore; mais l'accent de Démosthène était d'airain. Le talent de l'un, c'est l'éclair; celui de l'autre, c'est le tonnerre; et si l'un est lumineux, l'autre est brûlant;—toutefois, par l'excellence et la variété de ses écrits, Cicéron occupe bien plus la postérité que son rival.

Démosthène parlait toujours devant le peuple d'Athènes, peuple exceptionnel pour le goût, mais peuple pourtant; tandis que Cicéron s'adressait presque toujours au sénat romain: ce qui expliquerait la différence de leur manière. —Cicéron est plus universel, Démosthène est plus puissant. "Dans Démosthène, écrit Plutarque, il n'y a rien

qui ne presse et qui ne poigne à bon escient, là où Cicéron bien souvent usait du moqueur, jusqu'à approcher bien fort du plaisant et du gaudisseur."—L'éloquence judiciaire se concilie volontiers avec un pareil caractère; aussi, en ce genre, Cicéron est sans rival; tandis que l'éloquence parlementaire est surtout démosthénique. Insistons sur ce qui les distingue: Démosthène dans ses discours politiques vise toujours à un résultat impersonnel; il n'envisage que l'intérêt public; tandis que Cicéron ne songe guère à l'effet que pour lui-même. L'un veut triompher de l'adversaire, l'autre veut triompher de ses auditeurs. Or, "appeter la gloire de son beau parler, et qui pis est la mendier, dit Plutarque, c'est acte de cœur trop bas." C'est à Cicéron qu'il applique ce jugement. Il loue, d'ailleurs, Démosthène de n'appeler la rhétorique qu'une routine.

Saint Jérôme apostrophe Cicéron en ces termes: "Démosthène t'a ravi l'honneur d'être le plus grand des orateurs; mais tu lui as ravi celui d'être le seul."—On ne peut mieux dire.

Démosthène ne sut pas mépriser les présents des rois; on croit que Cicéron ne les méprisa pas toujours; et c'est par ces présents qu'on expliquerait sa fortune: mais les soupçons de vénalité qui pèsent sur la mémoire de Démosthène n'atteignent pas celle de Cicéron; car les mains de Cicéron furent pures, du moins pour son temps.

Démosthène éprouvait l'ambition fort patriotique d'exercer une très grande influence sur la destinée d'Athènes; et je ne vois pas qu'elle ait dépassé ce but; l'ambition de Cicéron était plus particulière, elle tenait plus du goût du pouvoir. Dans son exil, Démosthène émeut encore la Grèce contre le Macédonien; tandis que Cicéron banni ne songe qu'à ses villas et courbe le front. Les outrages auxquels sa fin donna lieu s'expliquent par le genre de son ambition, en même temps que par l'intempérance de ses injures: que n'avait il pas écrit sur Antoine et même sur Curion son propre ami, le second

mari de Fulvie, et mort si bravement en Afrique! Il provoqua donc de cruels ressentiments. Démosthène périt, au contraire, exclusivement victime d'un roi qui menaçait sa patrie; et sa mort ne manque pas de gran-
5 deur: il embrasse l'autel de Neptune qu'il implore en faveur d'Athènes, et il y meurt d'un poison qu'il portait sur soi pour cet usage. Je trouve de la dignité dans cette fin; une pareille mort, qui tient de la trempe de son éloquence, me paraît, si ce mot m'est permis, démos-
10 thénique.

NOTES.

The references are to the *Synthetic French Grammar*, by Eugène Fasnacht.

I.

THE GENIUS OF ROME.

Montesquieu. Charles de Sécondat, Baron de Montesquieu (1689-1755), a member of the *noblesse de robe*, or hereditary magistracy; a great writer and considerable thinker. His best-known works are the *Lettres Persanes*—a satire on European manners and institutions, put into the mouth of an Eastern traveller; the *Esprit des Lois;* and the *Grandeur et Décadence des Romains*, from which the following extract is taken. He is remarkable rather for width of view and excellence of style than for deep research, but his influence was, and remains, deservedly great.

PAGE LINE

1. 3. **celles de la Crimée.** The Crimea in Montesquieu's time was a khanate of the Crim Tartars, and a dependency of the Sultan; see below, p. 4, l. 32.

   14. *E.g.* the Capitol and the walls of Servius Tullius.

2. 4. For a description of a Roman triumph see pp. 189-193, 246.

   7. There is no foundation for the legend that the Sabines were of Greek origin, any more than for that which connected the Etruscans with Lydia.

   9. **argien,** 'argive.' This may be true, for the primitive Italian stocks probably took their first lessons in civilised warfare from the Greeks of Magna Græcia. Montesquieu's authority is Plutarch. See, however, a

PAGE LINE

learned note in Mommsen, book ii. chap. viii., where the whole question of the manipular legion is admirably discussed; see also p. 116, ll. 23-29.

2. 34. **devenait . . . rendit.** Note the difference of tense—'The monarchy was becoming hereditary; he made it absolute.'

3. 3. **à qui**; why the dative? F., § 131.

4. 20. Cp. Livy, book v. chap. 13, where the complaint of the tribune is that the Æqui and Volsci are 'toties hostes, quoties patribus expediret.'

28. **les particuliers**, 'private individuals.'

5. 1. **le serment.** A Roman army always took the oath of allegiance (*sacramentum*) to its generals. Note that *nerf* has its proper meaning of 'sinew.' In *cerf*, *nerf*, *bœuf*, *œuf* the *f* is pronounced in the singular but not in the plural.

7. **sous la charge d'une rente**, 'subject to a rent-charge.' **Charge** will also be found frequently in the sense of 'office' (*magistratus*).

14. **par principe de gouvernement**, 'upon principle,' 'as a principle of its constitution.'

16. **venir à bout de** means 'to succeed in' or 'to triumph over'—here, of course, the latter; cp.—

> 'Il croit que son remède viendra à bout de tout.'
> 'Par là de nos mutins le feu roi vint à bout.'
>
> CORNEILLE.

tantôt . . . tantôt; cp. the German *bald* . . . *bald*, 'now . . . now.'

22. Montesquieu might have added 'et ses généraux.'

6. 30. **en fait d'opiniâtreté. En fait de** is a preposition, meaning simply 'in' or 'as regards.' 'L'autre était passé maître en fait de tromperies.'—LA FONTAINE.

32. Latinus Sylvius, great-grandson of Ascanius, according to the legend, and father of Alba. Ovid, *Fasti*, iv. 43 *sqq.*

7. 1. The Battle of the Lake Regillus, B.C. 508, the third and last attempt to restore the Tarquins; the subject of one of Macaulay's *Lays of Ancient Rome.*

4. For the decemvirs (B.C. 451-449) see pp. 60-67.

14. Siege of Veii, B.C. 405-396, see p. 73.

PAGE LINE

7. 32. **une solde**, 'pay,' from *solidus* (*nummus*) = the *aureus* —originally a gold coin worth 25 *denarii*. It is a curious instance of the gradual debasement of the coinage that its direct derivative, *sou*, should have denoted the smallest of coins. From *solidus* is also derived the name for soldier in all the languages of Western Europe.

8. 1. A considerable rhetorical exaggeration; see the account extracted from Livy, pp. 76-88.

6. **Végèce**, Flavius Vegetius Renatus (fourth century A.D.). He dedicated his *De Re Militari* to the emperor Valentinian II. The book consists of a collection of extracts from older military authorities.

9. For **quelque** and **quel que** see F., § 163.

15. **hommes de trait**, 'archers and spearmen.' Rollin generally writes **gens de traits**; cp. **gens d'armes**, 'men-at-arms.'

19. **place de guerre**, 'place of arms.'

31. See p. 9, ll. 32 *sqq*.

36. **milles**. The Roman mile, of 1000 double paces (*mille passus*), was 144 yards shorter than the English.

9. 2. **livres**. The Roman *libra* or *as* was a little less than a pound troy, or $\frac{3}{4}$ of a pound avoirdupois.

27. **aussi bien qu'homme de son temps**, 'as well as any man of his day.' One can also say **que tout homme**. Montesquieu is translating freely a fragment of Sallust, quoted by Vegetius, 'Cum alacribus saltu cum velocibus cursu, cum validis vecte certabat.'

34. On the night before the battle of Mount Vesuvius, during the Latin Rebellion, the consuls being T. Manlius Torquatus and P. Decius Mus, B.C. 340. The story is given on p. 92.

35. In the Numantine War in Spain, B.C. 134. This is Scipio Africanus the Younger—a Scipio by adoption, being really the son of L. Æmilius Paullus, the hero of the last Macedonian War, whose triumph is described on p. 189.

10. 2. In B.C. 109, in the Jugurthine War, in which Marius so distinguished himself. Note the **leur** after **faire reprendre**; F., § 131.

4. In B.C. 102, before the battle of Aquæ Sextiæ. The

PAGE LINE

canal, traces of which still remain, was known as the Fossa Mariana.

10. 6. In B.C. 85, during the first Mithridatic War.

10. Aulus Gellius, the grammarian (circ. 150 A.D.), in his *Noctes Atticæ*, a miscellaneous work, of which only part is preserved. The passage referred to is in book x. chap. viii.

20. **fondent**, 'melt away,' from **fondre**.

11. 18. **ils y mettaient ordre**, 'they remedied the defect.'

27. The famous *corvus* or boarding-bridge; see the description of the battle of Mylæ, p. 141, l. 31.

28. Polybius was the great historian of the Punic Wars, of which he was a contemporary, a Greek, and a leader of the Achæan League. He was sent as a hostage to Rome in 168, and became the friend of Scipio Africanus. His History, which is invaluable, extends from B.C. 220-146.

Josephus, the famous Jewish historian (A.D. 37-100). After fighting for his country against the Romans, and being taken prisoner, he became the friend of Vespasian, and resided at Rome, where he composed his numerous works, of which the chief are *The History of the Jewish War*, written in Hebrew, and translated by himself into Greek, and *The Jewish Antiquities*. See an extract from him, p. 238.

33. **baléares**, from the Balearic Islands, of which Majorca is the chief.

GREECE AND ROME COMPARED.

Dr. Theodore Mommsen, from the French translation of whose *History of Rome* the following and numerous other extracts are taken, is the greatest living authority on Roman Antiquities. His History, which is intended for the general reader, is marked by breadth of view, based upon profound learning, a complete grasp of the unity of history, and of the development of the character of the people and the institutions, combined with brilliant powers of describing character and illustrating ancient times by modern instances. He is now Professor at Berlin, and

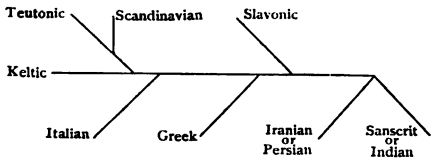
is still continuing the History into the times of the Empire. He was born in the province of Schleswig in 1817.

PAGE LINE

12. 1. **harmonieuse entente**, 'in harmony'; cp. **l'entente cordiale**; the original is 'in bewusster Harmonie.'

6. **dans l'ordre moral**, 'in the moral world' or 'in the spiritual domain,' as opposed to 'the material world' —'das geistige Gebiet.'

7. **la période gréco-italique**, *i.e.* while the Greek-Italian nations still formed one branch of the Indo-Germanic stock. We give here for general reference a table showing the relationships of the various branches of this great family of speech.



les oppositions, 'the points of divergence.'

9. **à peine**; for the inversion of verb and subject see F., pp. 136-138. The case which is most likely to mislead is that of inversion after a relative; F., § 107 (4); for instance, see p. 36, l. 12.

11. **famille et état**, etc.; why no article? F., p. 157, § 120, *b*.

18. **à la commune**, *die Gemeinde*. 'Locality,' or perhaps 'community,' will render it best. We have the thing more completely developed than either French or German, and we have the word 'local-government,' but we have no fixed word for the self-governed unit, and must choose between 'locality,' 'municipality,' 'parish,' 'district,' 'union,' 'community.'

21. 'In deepening ever more and more, in the interests of the canton and the tribe, the dividing gulf of primitive decentralisation.'

13. 7. **que de vouloir**; F., § 168 *a*. Cp. 'C'est un beau pays que le vôtre.'

18. **abonder dans = se livrer sans mesure**; cp. 'Jacques II. abonda dans les mesures propres à le perdre.'

PAGE LINE

14. 9. **à l'égal de**, 'as.'

23. The **famille** is the Greek *φρατρία*, the Roman *gens*.
les lettrés romains, 'Roman scholars,' *e.g.* Varro.

29. Virgil, Horace, Ovid, are all the names of the gens or clan. We say Cæsar and Cicero, but Shakespere says, 'the mightiest Julius,' and down to the eighteenth century our ancestors said Tully.

15. 6. **lois du roi Italus**, mentioned by Aristotle in the *Politics*, which were written about B.C. 330.

17. **s'en prend au corps**, 'has a claim on the person.' **s'en prendre à quelqu'un** is 'to blame,' 'to hold responsible for.' Cp. 'Mais puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.'

20. **Héraclée**, Heraclea in Lucania on the Siris, a colony of Tarentum; Tarentum was itself a colony of Lacedæmon and the most powerful city of Magna Græcia.

26. **autant que nulle part**, 'as scarcely anywhere else.' Cp. the use of **quelque part**, p. 11, l. 11.

25 *sqq. e.g.* The Amphictyonic League, Confederacy of Delos, Achæan and Ætolian Leagues in Greece, the League of the thirty Latin cities in Italy.

34. **la commune germanique**, 'the village community with its *mark*.' See Maine, *Ancient Law*, chap. viii.

35. **pour reposer**, 'for all that they rested.' With this idiomatic use of **pour** cp. the English 'for' in Milton's 'Hymn on the Nativity'—

> 'And will not take their flight
> For all the morning light,'

and Burns's—

> 'A man's a man for a' that';

but it is confined in French to the infinitive construction, and must be in a negative or restrictive phrase. Cp. 'Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères.' —CORNEILLE. There is a somewhat similar use with the adjective followed by **que**, *e.g.* 'Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.'—CORNEILLE.

16. 4. **tranché**, 'clearly defined.'

9. **l'ordre physique**; see above, p. 12, l. 6, note.

11. **Panthéons**; we should say 'Mythologies.' The Pan-

PAGE LINE

theon was properly an enclosure consecrated to all the gods.

16. 22. **méconnaissable**, 'unrecognisable.'

compris à rebours, 'misunderstood.' **À rebours** is properly used of hair, or cloths with thick pile, meaning, 'the wrong way'; it is from the same root as **brosse**, 'brush,' and the prefix *re* has the sense of the German *ver*, and the English *mis*; cp. *verkennen*, 'to mistake,' and *re* in Latin as in *recludo* the opposite of *claudo* and in *recino*.

26. **vont se séparant**; **aller** with participle expresses action which increases in intensity.

29. **se dégagent**, 'stand out.'

30 *sqq*. Cp. the well-known lines in Wordsworth's *Excursion*—

'The traveller slaked
His thirst from rill or gushing fount, and thanked
The Naiad. Sunbeams upon distant hills
Gliding apace, with shadows in their train,
Might, with small help from fancy, be transformed
Into fleet Oreads sporting visibly. . . .'

17. 21. **se répercute**, 'is reflected' (**repercutere**).

23. **Terme . . . Sylvain**, '*Terminus* . . . *Silvanus*.'

27. **jachère**, 'fallowing,' of unknown origin; German, *Brache*; Latin, *proscissio*; the preliminary breaking of the soil, which was then left to crumble before being ploughed for sowing.

labour, 'ploughing.'

18. 7. **leur plastique est trop nue**, a metaphor from statuary, the *plastic* art, 'their form is too bare.'

28. **l'Iran**, 'Persia'; see the table in the note to p. 12, l. 9.

30. **épopée religieuse**, the Mahabharata, which means 'The great battle of the Bharatas,' and contains the whole cycle of Indian legends.

31. **Zend-Avestâ**, the religious books of the Persians and the modern Parsees.

19. 15. **des accents**, dependent on **accompagnant ou réglant** in the preceding line.

17. **Nulle part**, 'nowhere'; see note, p. 15, l. 26.

21. **huis**, from *ostium*, whence also comes **huissier**, 'usher.'

PAGE LINE

19. 30. **la plastique sacrée,** 'sacred representations.'

20. 7. **parité de naissance, et divergence** ; for the absence of the article see F., p. 157, § 120, *b*.

10. 'The deep feeling in each individual that he was only a part of the community.'—Eng. Trans. of Mommsen.

16. **à reprocher,** 'in reproaching.'

de n'avoir pas su comprendre ; in this idiom **savoir** = **pouvoir.** F., § 140.

17. **les Fabius** ; proper names in French have no plural. F., p. 11, § 15.

28. **mobiles,** 'cause.'

30. **homérides,** 'followers of Homer,' 'the Cyclic poets.'

31. **la tragédie,** 'the tragedies'; so in French one says, **le théâtre de Corneille** for 'the plays of Corneille.'

33. **son libre arbitre,** 'his own personal will.'

35. **celui-ci,** a curious mis-translation, which mars the sense; **celui-ci** should be **il,** referring to **l'Italien,** l. 32. 'Learnt betimes to obey his father, that he might know how to obey the State.'

21. 5. **conquérir,** 'to achieve.'

II.

LEGENDS.

Founding of Rome.

Rollin (1661-1741), a Professor at the Collège de France, of whom Montesquieu wrote: 'Un honnête homme a, par des ouvrages d'histoire, enchanté le public. C'est le cœur qui parle au cœur. On sent une secrète satisfaction d'entendre parler la vertu: c'est l'abeille de la France.' The *Histoire romaine* was unfinished at his death. His other works are the *Traité d'Études* and the *Histoire ancienne.*

PAGE LINE

22. 1. **régna,** *i.e.* as King of Alba Longa.

7. **Denys d'Halicarnasse.** Dionysius, a native of the Carian town Halicarnassus (circ. 20 B.C.), was a Professor of Rhetoric at Rome, and wrote in Greek

PAGE LINE

the *Antiquities of Rome*, of which eleven books, about one-half of the whole, are extant. Bossuet calls him the most learned of historians.

22. 8. **Rhéa Sylvia**, also called Ilia.

23. 3. **fil de l'eau**, 'current of the river.'

5. **dormante**, 'stagnant'; cp. the proverb, 'Pas pire eau que l'eau qui dort,' 'Still waters run deep.'

13. **la becquée**, 'the contents of her bill.' Birds convey food to their young in a kind of pouch at the base of the bill; for the termination **ée**, cp. **fourrée**, 'a batch of loaves'; **cuillerée**, 'a spoonful.'

14. **vit . . . caresser**; the construction with the participle **caressant** would also have been possible here. The infinitive dwells more on the act, the participle on the subject.

18. **un figuier**. The ancient fig-tree which legend venerated as the actual tree beneath which the twins were suckled, was known as the *Ficus Ruminalis*, and stood on the western slope of the Palatine, close to the Lupercal and the Casa Romuli, mentioned below, p. 24, l. 2.

20. Tacitus (60-120), friend and contemporary of Pliny the Younger, flourished in the reign of the Emperor Trajan; wrote the *Annals*, a History of Rome, from A.D. 14-68, and the *Histories*, a continuation to the year 96.

23. **Laurentia**, also known as Acca.

26. **louve**; the Latin *lupa* means both 'she-wolf' and 'courtesan.'

32. **Plutarque**; see p. 365.

33. **Gabies**, Gabii, a Latin town a few miles east of Rome.

ce que doivent savoir; for the inversion see F., § 107 (3).

24. 2. See above note on **figuier**, p. 23, l. 18.

18. **Évandre**. Evander, with his mother Carmenta, came, according to legend, from Arcadia and settled on the Palatine, where he entertained Hercules returning from Spain with the cattle of Geryon (legend of Cacus, the robber of the Aventine), and later Æneas. Evander's son was the gallant Pallas, slain by Turnus in the battle between the Rutuli and the Trojans.

PAGE LINE

24. 20. **vinrent à bout de**, 'succeeded in.' See p. 5, l. 16, note.

25. 6. **assez de monde**, 'sufficient followers.'

8. **différents chemins**; **différents** and **divers** need no article.

26. 4. **contrée**, 'district.' Note **pays**, 'country,' as **les pays de l'Europe**; **campagne**, 'country' as opposed to 'town'; **patrie**, 'native country'; **contrée**, 'country-side,' 'district.'

Horatii and Curiatii.

Tite-Live, as the French call Livy, his real name being Titus Livius, was a native of Patavium (Padua), and died A.D. 17, aged 76. His great work, *The History of Rome*, or *Annales*, as he called it, consisted of 142 books, and ended with the death of Drusus, A.D. 9. We have only 35 of these extant. The history is uncritical, but its narrative style is unsurpassed.

PAGE LINE

27. 6. **il s'agissait de l'empire**, 'their country was at stake.'

12. **glaives**, a poetical word for sword, always used in the phrase—**glaive d'état**, 'sword of state.'

19. **de part et d'autre**; cp. **de jour à autre**.

33. **que leur permettront**; note the inversion, and again p. 28, l. 4.

28. 17. **mânes**, 'spirit'; Latin, *manes*.

31. **Mettus**, King of the Albans.

29. 2. **la porte Capène**. The Porta Capena, south-east of the city, opened upon the famous Appian Way, the great south road from Rome.

4. **tissue**; another poetical word like **glaive**, a past participle of the obsolete verb **tistre**.

18. **supplice**, 'execution.'

20. **duumvirs**, the *Duumviri perduellionis*; see *Classical Dictionary*.

25. **l'arbre fatal**, *arbor infelix*, 'the gibbet.'

26. **l'enceinte des murailles**. The Pomœrium.

30. 3. **la veille**, 'the day before.'

33. **pierre de taille**, Latin, *caementum*, 'quarried stone'; hence **tailleur de pierres**, 'stone-mason.'

LUCRETIA.

PAGE LINE

31. **Denys d'Halicarnasse**; see note p. 22, l. 7.

22. **quel en est l'auteur.** Note **quel** where one would expect **qui.** 'Quel est, dis moi, ce vieillard.' **Quel** should, strictly speaking, be adjectival; here it is a substantive.

32. 4. **injure,** 'insult,' 'outrage,' never 'injury.'

14. **les génies**; see p. 16, ll. 6-33.

32. **Tatius,** Titus Tatius, King of the Sabines when the Sabines and Romans agreed to become one nation in the time of Romulus.

33. **expédition,** 'of prompt action.'

33. 2. **Collatin,** the husband of Lucretia, cousin of the Tarquins, as was also Lucius Brutus.

12. **il gémit,** 'has groaned.' Note the *present tense* with **depuis.**

26. **Trêve . . .,** 'a truce to your tears.'

34. **leur**; note the *dative* after **faire voir.** F., § 131.

34. 13. **quelque prix que ce puisse être**; F., § 163, *c.* **Quelque** is illogically, but now invariably, used for **quel**; it takes **s** in the plural, but has no separate feminine form.

15. **que quiconque le voudra faire.** When consul next year he fulfilled his vow, it will be remembered, against his own sons.

LARS PORSENA AND HORATIUS COCLES.

29. **Janicule.** The Janiculum was a hill on the left bank of the Tiber, connected with the city by the Pons Sublicius.

35. 2. **et qu'il vit**; note **que** in place of repeating the **quand** of line above. If **que** in this idiom stands for **si,** the verb is in the subjunctive, *e.g.* 'Si vous le rencontrez et qu'il vous retienne,' F., § 176.

5. **en venir aux mains,** 'to join battle.'

6. **furent longtemps à se disputer,** 'the victory was long disputed.' Cp. 'il est longtemps à faire son ouvrage.'

PAGE LINE

35. 16. **qui fût**; why subjunctive? F., § 162, *b*. Cp. **employât** in l. 19 below.

22. **quelque mal accompagné qu'il pût être**; **quelque** is an adverb here. F., § 163.

24. **qui voulussent**. F., § 162, *a*.

36. 1. **il essuya**, 'withstood,' 'bore the brunt of'; **essuyer** figuratively = **subir, supporter, souffrir**.

10. **le domaine de la république**, the Ager Publicus.

12. **que tirerait . . .**; note the inversion, F., § 107 (4).

19. **manqué**; **manquer**, with acc., 'to miss,' 'fail in,' **j'ai manqué le spectacle**; *of persons*, 'to desert,' **manquer aux misérables**; *of things*, 'to fall short of,' **manquer à sa parole**; **manquer de**, 'to run the risk of,' 'to come near'; **j'ai manqué de tomber**; and also 'to fail,' **Ne manquez pas de venir.**

Mucius Scaevola.

37. 2. **se trouvât**. This subjunctive is an exact parallel to the German use to express indirect thought (only in German the tense would be the present). The indicative could stand, only then the fact alone would be stated; the subjunctive expresses the fact as existing in his mind.

12. **lequel**, used here as exact equivalent for **qui**; the **lequel** below, l. 14, is the regular interrogative use, 'which of the two?' F., § 35.

21. **dans une contenance intrépide**, 'with an intrepid mien.'

22. **laisser ébranler**. F., § 140, *f*. The German idiom also uses the active voice; cp. **fit donner** below, p. 38, l. 19, and p. 39, l. 11.

25. **la**, *i.e.* **la mort**.

27. **le seul qui aie**; note the subjunctive, F., § 162, *b*.

32. **c'est là la guerre**; note that this is the French idiom, not **cela est la guerre**; it is a case of tmesis.

Clelia.

39. 24. **fit présent**; why no article? F., § 119 (3).

40. 4. **à la réserve de**, 'except.'

PAGE LINE

40. 23. **la rue Sacrée**, the Via Sacra which passed by the Palatine on the north side through the Forum to the Capitol.

24. **place des Comices**, *i.e.* the Forum, where the Comitia or Assemblies were held.

First Secession to the Mons Sacer.

The Tribunes.

Plutarch was a native of Chæronea in Bœotia, and was born about A.D. 50. He went to Rome as a teacher of philosophy, and drew the most distinguished men—even, it is said, the Emperor Trajan—to listen to him. He soon retired to his native town and devoted the rest of his life to his great work, *The Parallel Lives*—Βιοὶ Παράλληλοι. There are forty-six lives in all, arranged in pairs of one Greek and one Roman each. The parallel to Coriolanus is Alcibiades—less forced than many. A list of the whole will be found in Smith's *Classical Dictionary.* Probably no book except the Bible has been so much read, or suggested so much in literature. Shakespere wrote plays from an English translation of a French version, see p. 43. Plutarch is not a very discriminating historian, but his tone is noble and his narrative most interesting.

PAGE LINE

41. 4. **à l'encan**, 'by auction'; the French also say **à l'enchère, aux enchères. Encan** is from the Lat. *in quantum;* It. *incanto;* Sp. *encanto.*

5. **payaient de leur personne**, 'paid with their person'; **payer de** is more common in a metaphorical sense, as **ne sachant que faire, il paya d'audace**, 'he tried a bold course.'

42. 2. **de quelque chose**, 'to some extent.'

18. **instances**, 'entreaties'; in this sense almost always in the plural.

20. **apologue**, 'fable,' 'allegory.'

23. **qu'il demeurât**; why subjunctive? See p. 37, l. 2 note.

33. **vous distribuent à tous**; p. 35. l. 33.

34. **fit impression**; p. 39, l. 24.

PAGE LINE

44. 3. **Antium**, on the coast of Latium, on a rocky promontory. From here, twenty years later, came the rostra of the Roman Forum. The Emperor Nero was born there. In the ruins of his palace was discovered the famous Apollo Belvidere. Horace composed one of his finest odes in honour of its temple of Fortune —'Oh Diva gratum quæ regis Antium.'

6. **Tullus Amphidius**, or **Aufidius**, as Shakespere has it.

22 *sqq.* Shakespere renders the scene exactly as Plutarch tells it.

45. 12. **que de te rendre**; see note, p. 13, l. 7.

14. **tire parti**, 'profits by'; **prendre un parti**, which occurs below, l. 33, means, 'to adopt a course'; **parti pris**, 'a settled thing.'

46. 6. **Circéum, colonie romaine.** The town was called Circeii, and was on the promontory of Circeium on the coast of Latium south of Antium—famous for its oysters. For the meaning of **colonie romaine** see pp. 104-107.

47. 5. The senate *practically* had the power here attributed to them of sanctioning or not every project before it was submitted to the Comitia Centuriata as a *Rogatio*, which, when passed, became a *Lex*, but it was only by an unwritten law of the constitution; see p. 69, ll. 7-23. It retained it even after the passing of the famous Valerian law—'ut plebiscita omnes Quirites tenerent'—in 339, which put the Comitia Tributa on a level with the Assembly of the Centuries.

8. **fossés des Cluliens**, *fossae Cluiliae;* cp. Liv. ii. 23; so named from a King of Alba.

28. **il n'en fut rien**, 'it was not so'; cp. **il en est différent.**

48. 3. **le droit de cité**, *civitas cum suffragio*, or 'full franchise.'

21. **rabattre, ra-** = **re-ad**; cp. **raccommoder, rappeler**, etc.

29. **jeta . . . l'ancre sacrée.** The sacred anchor, dedicated to some special deity and reserved for extreme danger, was a fact in ancient times; and, like so many heathen superstitions, it only took a new form under Christianity, and became **l'ancre bénite**, or **l'ancre de miséricorde**, or **l'ancre de salut. Jeter**

PAGE LINE

l'ancre sacrée is used in modern French without being led up to as in this passage, meaning 'to try the last resource.'

48. 30. les préposés aux mystères, 'the guardians of the mysteries'; as, for instance, those of the Bona Dea which Clodius violated.

49. 17. Publicola, 'The People's Friend'; so called because he pulled down the house he had built overlooking the Forum when he found it regarded as a sign that he aimed at royal power. He also gave to the people the right of hearing on appeal any man condemned to death by a magistrate—the *Provocatio ad populum*—from which came the 'Appeal to Cæsar,' in the times when the Emperor could say, *L'État c'est moi.*

20. Véturie, in Shakespere Volumnia is Coriolanus's mother and Virgilia is his wife.

33. et qu'elles les réconcilièrent; que for repeated lorsque, see p. 35, l. 2 note.

50. 5. dût-elle, 'even if she be destined'; past subjunctive in place of conditional perfect. F., § 112, *a.*

51. 4. rassasié, from Low Latin, *re-ad-satiare*; see above, p. 48, l. 21.

et qu'il s'aperçut; see above, p. 49, l. 33.

19. Cp. Shakespere, *Coriolanus*, Act v. Scene 3—

'Alas! how can we for our country pray,
Whereto we are bound, together with thy victory,
Whereto we are bound?'

52. 3. bienfait; why no article? F., § 119, *c.*

19. Pourquoi te taire? Rhetorical infinitive. 'Que faire? Dire que cela est vrai!'

35. ménagerais-je, 'why should I stint?'

The whole scene should be followed in Shakespere's play.

III.

THE TRIBUNATE AND THE DECEMVIRS.

54. 5. en dernier lieu, 'lastly.'

11. à l'instar, 'on the model of.'

PAGE LINE

54. 12. **c'est là**; see note, p. 37, l. 32.

13. **attributions**, 'powers.'

55. 9. **annale**, a legal term, 'lasting for a year,' 'yearly.'

13. **revêt**, 'is invested with.'

23. **dans**, 'from'; so the French say, **puiser de l'eau dans un puits**, 'to draw water from a well.'

27. **des curies**; it was not until later that the Tribunes were elected at the Assembly of the Tribes (Comitia Tributa).

30. **il est son justiciable**, 'he is under his jurisdiction.'

56. 10. **tranchée**, 'clearly defined'; cp. p. 16, l. 4.

22. **Je veux bien**, 'Granted that.'

28. **Institution**; why no article? F., § 119, *c*.

32. **gestion**, 'administration.'

35. **sévices**, another legal term (note that it is masculine), 'grievances,' for which, however, the usual word is **doléances**.

36. **gisait** (s pronounced ss), from **gésir**, defective verb.

57. 4. **Ils l'auraient su faire qu'ils n'eussent**, 'They might have done so, and yet they would have applied but an ineffectual remedy for the evil; see F., § 176 (2).

7. **occupations domaniales**, the occupation of the Ager Publicus, by which gradually the land of Italy came into the hands of a small number of wealthy landholders, who paid no rent to the State for what had been originally public property.

13. **demeurant en deçà des**, 'and yet falling short of,' 'failing to meet'; **en deça de** is the opposite of **au delà de**. Cp. the Lat. *citra*.

15. **Loin qu'elle soit**, 'far from being.'

22. **la monarchie**; he means, of course, the 'Empire' not the 'Kings.'

28. **la tyrannie**, etc., a somewhat crude generalisation. In Greece, at any rate, the sequence was oligarchy, tyranny, democracy, and in England and France absolute monarchy succeeded to the feudal system and preceded popular government. Mommsen himself states the process fairly enough in his remarks on Spurius Cassius, below, p. 60.

PAGE LINE

57. 31. **assis sur le sol**, 'freeholders,' called below, p. 62, l. 33, **domiciliés**.

58. 6. **à outrance**; a common English mistake is to write this phrase, **à l'outrance**.

7. **gonds**, 'hinges.'

9. **voulu extirper**; why does not **voulu** agree with **misères**? F., § 150.

17. **actions**, 'impeachments.'

18. **à l'amende**, 'to a fine.'

22. **intelligences**, 'intrigues.'

23. An allusion to the murder of the tribune Genucius in 473.

59. 1. **il aurait, dit-on**, 'he is said to have.' The indirect conditional is often, as below, ll. 6, 9, 11, used without an explanatory **dit-on**, to introduce what is *said* to be the case. F., § 112 (2), obs. 1. Cp. the use of *sollen* in German. 'Er soll . . . beantragt haben' is in the original.

15. **gloriole**, 'vanity.' Cp. **Ma gloriole d'auteur est satisfaite.**

22. **Tusculum**, in Latium, ten miles south-east of Rome, the birthplace of Cato Censor.

23. **Catilina**; see pp. 276 *sqq.*

33. **arpentage**, 'survey'; **arpent**, an old measure of land of Celtic origin, equal to 100 square perches.

34. **location par bail**, 'letting on lease'; note **locataires**, 'tenant'; **bail** (l *mouillé*, plural **baux**), 'a contract of sale or lease.' **C'est comme si je renouvelais un bail de vie**, 'I feel as if I had a new lease of life.'—Mme. DE SEVIGNY.

60. 13-15. See above, note on p. 57, l. 28.

26. **corps du droit**, *corpus juris*, 'code of law.'

29. **ne**; note the redundant **ne** in comparative sentence. F., § 153, *b*.

33. **projet de loi**, 'Bill,' *Rogatio*.

61. 2. **le plébiscite Icilien.** A *Plebiscitum* was a resolution passed by the Comitia Tributa, not yet a binding law for the whole State (see note, p. 47, l. 5), but in this case permitted to carry the force of a law. The right to pass *Plebiscita* was one of the privileges

PAGE LINE

granted when the Tribunate was established after the first secession to the Mons Sacer. This explains the words, **sous la foi du serment**, in l. 3 below. The tribune who carried this resolution was named L. Icilius, and the resolution was accordingly known as the *Plebiscitum Icilianum.* Icilius was betrothed to Virginia, p. 64, l. 14.

61. 4. **consacré au culte, et inhabité**, 'a sacred precinct, and uninhabited.'

5. **parcelles à bâtir**, 'building-plots.'

à titre héréditaire, 'in heritable occupancy.' Eng. trans. of Mommsen—'on an hereditary tenure,' answering to our 'fixity of tenure.'

8. **il dut être procédé à la rédaction du code**, 'the drawing up of the code was to be begun'; note **rédacteur**, 'editor,' **éditeur**, 'publisher.'

15. **le recours par appel**, 'right of appeal,' *Provocatio ad populum.*

25. **immixtions**, 'interference.'

30. **passionnée**, 'impassioned.'

31. **tribunal de cassation**, 'court of appeal,' *i.e.* supreme court, where the judgment of a lower court could be **cassé**, 'quashed.'

34. **n'aient**; note redundant **ne** after **Nul doute que**; F., § 153, *a.*

35. **rouage inutile**, 'a useless piece of machinery.'

62. 14. **tribune aux harangues**, 'the rostrum.'

curie, *curia*, 'senate-house,' on the north slope of the Palatine.

20. **transaction**, 'compromise.'

22. **en tant que règlements de police**, 'by way of regulations of police.'

25. **taux**, 'rate'; an old form of **taxe**.

26. **capitaux**, 'loans.'

32. **l'état**, 'status.'

33. **domiciliés . . . ceux qui ne sont point établis**, 'freeholders and non-freeholders;' *Ansässige und Nichtansässige.*

63. 2. **le cède**; the article is part of the verb, as in our 'foots it,' 'queens it,' etc.

PAGE LINE

63. 3. **qu'il ne sera . . .**, 'no plebiscite shall in future be passed.'

6. **l'assemblée centuriate.** It must be remembered that in the Comitia Centuriata the preponderance of voting power lay with the wealthy. See 'the Servian Constitution' in any Roman History.

14. **en plein forum**; not to be confused with the Greek πληθούσης ἀγορᾶς; the **plein** is used as in **en plein jour, en pleine mer.**

24. **à temps**, 'for a term.'

25. **tant qu'**, 'unless.'

29. **mobile**, 'motive.'

34. **lois Valeriæ**; passed by Valerius Publicola, 'The People's Friend,' in 498. They established the *Provocatio ad populum.*

36. **mise hors de charge**, 'deposition.'

64. 2. **la faction des ultra**, 'the extreme aristocratic party

15. **aposté**, 'suborned for the purpose.'

23. **la mesure était comble**; **comble** is an adjective used only in this phrase—*e.g.* **un boisseau comble, une salle comble.**

25. **appariteurs** (*apparitores*), here = *lictors;* all servants of magistrates were so called.

33. **derechef**, 'once more.'

65. 26. **zélateurs**, 'devotees.'

35. **la connaissance**, 'cognisance.'

36. **par voie de**, 'by way of.'

66. 6. **s'en prendre à**, 'to attack'; also without **en.**

21. **au vol des oiseaux**; *servare de cœlo.* A convenient means for postponing an assembly if the vote were likely to prove adverse.

23. **aurait cru . . . porter**, etc., 'is said to have regarded it as an indignity.' Indirect conditional; see note, p. 59, l. 1.

35. **temple de Saturne . . . temple de Cérès.** The former is in the Forum, of which its ruined columns are now the principal feature, the latter near the Circus Maximus; ten of its columns are still standing. Tac. *Ann.* ii. 49.

PAGE LINE

67. 6. **partie lésée**, a legal term, 'the injured party'; **lèse majesté** means 'treason.'

THE SENATE.

19. **la magistrature souveraine à vie**, 'sovereign power for life.'

27. **la période actuelle**, 'the present period.' About B.C. 400.

28. **les lois Liciniennes**; see p. 73. The Licinian Rogations are the Roman Reform Bill, and both are spoken of in history commonly by the name which applies properly to legislation before it becomes law. The Rogations were first proposed in 376, but not passed for ten years. They laid down that one Consul must be a plebeian, regulated land-tenure, and alleviated debt.

68. 5. **tenu**, 'bound.'

9. **tant s'en faut**, 'far from it.'

12. **jurés**, 'jurors,' *judices*. The Senators alone could be jurymen until the reform of Caius Gracchus, who transferred the privilege to the Equites. Sulla restored it to the Senate. Soon after, by a compromise, it was ordained that Senators, Equites, and the Upper Middle Class (Tribuni Ærarii) should alike contribute.

24. **relevait . . . du peuple**, 'was derived from the people.'

25. **dignités curules**, the *tergemini honores* of Horace; the pretorship, consulship, curule ædileship, which gave the right to sit in the ivory chair, the *sella curulis*.

69. 11. **Que s'il l'avait fait**, 'For, if he did so.' **Que** represents both *quod* and *quam* of the Latin, so that **que si** is precisely *quod si*. F., § 176.

12. **la cassation sacerdotale**, 'the annulling powers of the priests,' who would discover some religious scruple or disability.

13. **moyens de nullité**, legal terms, 'expedients for declaring the law null and void.'

15. **à la longue**, 'in the end.'

21. **dégénéra en clause de style**, 'fell away into a mere form,' like our **la reine le veult**, when Acts of Parliament receive the royal assent.

PAGE LINE

69. 32. **empêcher que l'élection ne pût**; redundant **ne** after verb of hindering, etc. F., § 153.

33. **collation**, 'conferment.'

70. 7. **l'échéance de sa sortie de charge**, literally, 'the falling due of his quitting office'; translate, 'the legal term of his tenure of office.'

27. **des départements**, 'the respective provinces of the consuls,' as we say, keeping the Latin word *provincia*.

34. **prévisions**, 'estimates.'

71. 14. **est seul à posséder**, 'is the sole possessor.'

20. **que n'avait pas . . .**; note the inversion. F., § 120, *c*.

23. **tribunal des mœurs**, *i.e.* the Censors.

25. **libres de tout mandat à courte échéance**, 'unfettered by a short tenure of office.'

36. **Logique . . . sûr de soi**; a good instance of the omission of the article in rapid rhetorical speech. F., § 120, *b*.

72. 4. **assemblée de rois**; said by King Pyrrhus's secretary.

8. **les aristocraties financière et foncière**, 'the moneyed and landed aristocracy.'

28. **constructions**, 'undertakings.'

This passage is perhaps the best specimen that could be given of Mommsen's power of political exposition, as the character of Cæsar is his masterpiece of character-drawing, and Hannibal's Passage of the Alps of pure description.

IV.

THE GAULS.

PAGE LINE

74. 1. See table of the Aryan nations, p. 357.

3. **tout autre**. The rule for adverbial **tout** is that it is attracted into declension before a feminine adjective beginning with a mute or **h** aspirated, *e.g.* **toute puissante, toutes puissantes.**

22. **cités**, 'communities,' *civitates*, from which **cité** is directly derived.

29. **Am. Thierry**; see note on the next extract.

PAGE LINE

75. 7. **Le vieux Caton,** Cato Major or Censor.

9. **la guerre et le beau langage,** 'rem militarem et argute loqui.'—CATO, *Origines,* l. ii. fr. 2.

16. **Salluste**; see note, p. 276.

18. **lansquenets, Landsknechte** or **Lanzknechte,** the mercenary companies of German infantry who play so important a part in the fifteenth century.

24. **bariolés,** 'striped'; from **ba,** an old prefix, and **riole,** 'a stripe.'

chamarrés de, 'covered with'; from an old word now spelt **simarre,** a long robe worn by certain magistrates.

26. **collier d'or,** the *torques.*

THE GAULS AT ROME.

Amédée Thierry, the well-known historian of the Gauls (1797-1873), was brother to the still more famous Augustin Thierry, the friend of Châteaubriand, who called him 'l'Homère de l'Histoire.' The chief works of Amédée Thierry are *Histoire de la Gaule sous l'administration romaine, Histoire des Gaulois depuis les temps res plus reculés*—from which the present extract is taken, and *Histoire d'Attila.*

PAGE LINE

77. 11. **à l'étranger,** 'in a foreign land.'

20. **le soir du jour . . .** The day, 16th July 490, was a *dies ater* in the Roman calendar—the *dies Allicasis.* Ovid, *Fasti,* i. 59, says that the days next to the *ides* in each month were unlucky in consequence. Livy, however, vi. 1, gives the 18th as the day of the actual combat.

31. **la porte Colline,** on the north of the city, from which issued the Via Nomentana.

34. **carrefours** (*quadrifurcus*), 'cross-roads.'

78. 4. **le gros,** 'the main body.' This use of the article with adjective, to form substantive, is more common in French than English; cp. **le vide, le vrai, le beau.**

PAGE LINE

79. 6. **tant soit peu nombreuse,** 'however few.'

9. **Le brenn.** *Brennus* was a title, not a name, and means chief.

de vive force, 'by main force.'

10. **à la pointe du jour.** Both **point du jour,** Milton's 'point of dawn'—from Lat. *punctum,* and **pointe du jour,** from participle of the verb **poindre** (Lat. *pungere*), are used in French for 'daybreak'; below, p. 84, l. 33 is another expression, **au lever du jour**: 'nightfall' is **la chute du jour.**

16. **tortue,** *testudo;* see *Dict. of Ant.*

24. **vêtu,** etc. . . . *i.e. cinctu Gabino.* The toga was thrown over the left shoulder, Livy, viii. 9; Virg. *Æn.* vii. 612.

80. 18. **Camillus.** It was he who had captured Veii after ten years of siege in 395.

23. **comme prévenu de concussion,** 'on a charge of malversation of public money'; he was said to have appropriated part of the spoils of Veii.

81. 7. **vous vous abuseriez,** 'you would be deceiving yourselves.' We use 'disabuse' in the same sense, and Shakespere has 'abuse' in *Hamlet*—'It may be the devil, as he is very potent in such spirits abuses me to damn me.'

8. **qu'il n'ait,** 'until it has'; F., § 176, *b* (2). This use of **que** represents Lat. *quam.*

13. **des bêtes fauves,** 'like wild beasts' (*feræ* is Livy's word); properly **bête fauve** is used of the deer, and **bête noire** of the wild boar—**fauve** being our 'fallow.'

34. **pêle-mêle,** 'pell-mell'; **pêle** is for **pelle,** 'a shovel'—our baker's *peel.* The phrase comes from **pêle-mêler** = **mêler avec une pelle**; there is also a verb, **pelleverser,** with the same meaning.

82. 9. **Antium**; see note, p. 44, l. 3.

12. **à l'instar,** 'following the example of'; see p. 54, l. 11.

13. **sans coup férir,** 'without striking a blow'; the use of **férir** is confined to this phrase.

21. **ménagements,** 'considerations.'

24. **Cæré.** It had been the first town to receive Roman citizenship, though without the right of voting.

PAGE LINE

83. 15. **à son insu**, 'unawares.'

84. 6. **liége** (pronounce **liège**), 'the cork-tree'—a species of oak.

12. **se fait connaître et conduire**; F., § 140 *f*.

33. **une patrouille**; note that **sentinelle, gardes, patrouille**, are all feminine. They denoted first the duty, then the men who fulfilled it.

85. 3. **recommanda le secret à ses soldats**, 'enjoined secrecy upon his men'; the article is *general*, as in **garder le silence, céder le pas**; F., § 115 (1).

22. **hors d'insulte**, 'inviolable.'

28. **rôdaient**, 'ranged,' from Lat. *rotare*. **Rôdeurs de nuit, rôder les rues.**

32. **Souffrants**, adjectival, not participial; F., § 146 (1).

diète, 'fasting'; to 'diet' in English, in a medical sense, means to forbid a man food.

86. 2. **battre des ailes**; note the **de**.

8. **revers d'épée**; the sword is in his right hand, the shield in the left: two foes confront him: with a stroke from left to right (the proper meaning of **un coup de revers**, or **un revers**) he strikes off the uplifted arm of the right-hand enemy, then thrusts the shield full in the face of the other. 'Umbone ictum deturbat,' says Livy, whom Thierry is following. The right-hand adversary is an embellishment.

34. **bûchers**, 'funeral-piles.'

87. 2. **qui soutinssent**; why subjunctive? F., § 162 (2).

25. **tribuns militaires**, *tribuni militares*. It must be remembered that this is the year 390, and that from 444-336 there were no consuls (see p. 73), and that a body of six or eight military tribunes performed their duties, the consulship being, as we should say, put in commission. The military tribunes, of whom, at least in Polybius's time, there were six to each legion, were the highest officers below the general or *dux belli*, his *quæstor*, and the *legati* or staff-officers; and were, in fact, the commanding officers of the legion.

28. **prétendent**, 'assert'; so below, **prétentions**, 'claims.'

30. **influèrent**; note that **influer** must be followed by **sur**.

PAGE LINE

87. 31. **Vénètes**, the ancestors of the Venetians, who were driven to the islands of their coast by Attila, A.D. 450. They were the hereditary foes of the Cisalpine Gauls, and were perhaps of Illyrian origin. Polybius says distinctly their language was not Celtic, otherwise the fact that there was a tribe of Veneti in Gaul on the Loire would incline us to believe that they were only an older Celtic settlement. Their chief towns were Patavium and Aquileia.

32. **des Boïes et des Lingons**, 'Boii and Lingones,' Gallic tribes on the Po, in the eastern portion of Cisalpine Gaul. A portion of the Boian nation dwelt in Bohemia, so called from them, and were expelled thence by the Marcomanni in the second century A.D. The Boii in Italy were finally subdued by the Romans only in B.C. 191. The Lingones were dependants of the Boii. There was a powerful tribe of them dwelling in Gaul, on the slopes of the Vosges, whose name survives in Langres.

36. 1°, abbreviation for *primo*, as 2° for *secundo*, etc.

88. 4. **cédaient . . . s'engageaient**; note the imperfect used for conditional—a not uncommon idiom. So the present may take thé place of the future. For other instances see p. 153, l. 36, and p. 156, ll. 26-28.

11. **le fisc**, 'the treasury,' *fiscus*.

19. **supercherie**, 'fraud'; It. *soperchieria*, from *soperchio*, which comes from the Low Latin *superculus*, 'excessive' (cp. 'outrageous,' from *ultra*).

23. **malheur aux vaincus**, *væ victis*. 'Tribuno recusante additus ab insolente Gallo ponderi gladius, auditaque intoleranda Romanis vox, væ victis esse.'—LIVY, v. 48.

31. **différents chemins**; see note, p. 25, l. 8.

35. **porte Gabinienne**, generally called the Porta Esquilina.

90. 9. **dieux mânes**, *Di manes*, *i.e.* the shades of the dead.

13. **rapporté**; why not **rapportés**? F., § 149, *b*.

30. **qui portait défense**, 'which forbade.'

32. **quelque . . . que ce fût**; see note, p. 34, l. 13.

91. 27. **autant qu'il a été en vous**, 'so far as in you lay.'

92. 11. **arrêt**, 'sentence.'

PAGE LINE

92. 17. **le respect**; why the article? and why not with **soumission**? F., § 116, *a*; 120 (4).

19. **morne**, a word of Gothic origin connected with our 'mourn.'

22. **engourdissement**, from a Latin word *gurdus*, which Quinctilian notes as Spanish, meaning 'heavy,' 'crass'; hence **engourdir** and its opposite **dégourdir**.

93. 6. **Véseris**, probably not a town but a stream, placed by conjecture between Herculaneum and Naples, and no doubt obliterated by the eruption, A.D. 70.

avant que de mener; one may say **avant de**, and **avant que de** with the infinitive.

17. **hastaires**. The three lines of the Roman manipular legion, from B.C. 500 until Marius introduced the cohort, were the *Hastati*, *Principes*, and *Triarii* or reserve. Hence the phrase *res ad triarios rediit* for a hard-fought battle. See Mommsen, book ii., chap. viii.

27-30. See pp. 17, 18.

29. **Quirinus**, the name under which Romulus was deified.

Bellone, 'Bellona,' goddess of War. A temple was vowed to her during the last Samnite War, and built in the Campus Martius.

lares, 'Lares and Penates,' the household gods, whose little images were placed in the atrium of every Roman house.

novensiles . . . indigètes, 'gods immigrant and gods indigenous.'

31. **dieux mânes**, 'shades of the dead.' The whole is translated from Livy, viii. 9.

94. 10. **ceint à la manière des Gabiens**; see note, p. 79, l. 24.

13. **prestance**, Lat. *præstantia*, which means 'superiority'; translate 'presence.'

20. **tombé . . . par**; note the preposition. Cp. **par la pointe**, p. 95, l. 3.

26. **qui eussent eu**; why subjunctive? F., § 162, *b*.

95. 3. **émoussées**. The **lances** are the *pila*, for the Latin legions, it must be remembered, were equipped precisely as the Romans; and the *pilum* had a point of

PAGE LINE

rather soft iron, to prevent its being returned by the enemy after lodging in the ground. Each soldier carried two *pila*. See Mommsen, book ii. chap. viii.

95. 10. **en eurent bon marché**, 'gained an easy victory.'

12. **les Samnites.** The Samnites were for the moment at peace with Rome.

15. **à juste titre**, 'justly'; cp. **à titre d'office**, 'by virtue of his office'; **il possède à titre d'héritier.**

19. **fait dire à tous les écrivains**, 'has forced all writers to admit.' Why the dative? F., § 131.

25. **Minturnes**, 'Minturnæ,' famous in the exile of Marius; see p. 250, l. 21.

The Liris divides Latium from Campania.

26. **Vescia**, 'Vescinus Ager,' north of Minturnæ, on the left bank of the Liris.

32. **une vertu domestique.** Legend said that the son and grandson imitated the example, the one at Sentinum, the final battle of the Samnite War, the other in the war with Pyrrhus.

36. **dans Cicéron**, *apud Ciceronem.*

The Caudine Forks.

96. 10. **à Lucérie**, *i.e.* from Capua.

28. **A peine . . . qu'**, 'No sooner . . . than. **Que** in this sense is from Latin *quam;* F., § 176; see for another instance, p. 99, l. 36.

97. 6. **dans autrui**, Lat. *alterius*, genitive of *alter;* so that in Old Fr. we find **autrui cheval** for **le cheval d'autrui.**

8. **les tentes des consuls**, 'the prætorium,' or general's quarters in the centre of the camp.

13. **pour ne point ajouter les torts au malheur**, 'that they might not be culpable as well as unfortunate.'

98. 10. **parti tirer**; see note, p. 45, l. 14.

15. **affaissé par l'âge**; cp. 'il s'affaissa doucement sur lui même,' 'he sank gently to the ground' (from **faix**, Latin *fascis*, 'a bundle or burden').

32. **changer . . . d'avis**; note the preposition.

PAGE LINE

99. 9. **donc**, 'if you will.'

13. **leur aura fait tomber**; why **leur**?

15. **qu'il ne soient.** F., § 176.

33. **dans le cas où**, 'in case they were not.'

35. **se représenter**, 'to appear again.'

100. 7. **lieutenants**, *legati;* see note, p. 87, l. 25.

9. **dire à mon père**; see note, p. 95, l. 19.

31. **que de sacrifier**; see note, p. 13, l. 7; p. 101, l. 3.

101. 15. **féciaux**, *fetiales*, equivalent to the 'heralds' of the Greeks and of mediæval warfare. They were properly priests of the Italian Jupiter.

17. **Claudius**, a writer quoted by Livy who translated into Latin the Greek History of Acilius, a contemporary of Cato Major.

21. **arrêtées**, 'decreed.'

23. **cautions**, 'bail'; **sous caution**, 'upon bail.'

31. **toute**, 'any.' Remember conversely to translate 'any' by **tout** in a positive sentence; so again, p. 103, l. 13.

102. 2. **qu'ils n'y étaient tombés.** Note how the loose construction which **que** permits, avoids the awkward form of such sentences in English, 'to get them out of the difficulty with disgrace deeper than they had incurred it *with*.'

5. **bêtes fauves**; see note, p. 81, l. 13.

27. **paludamentum**, the cloak worn by a general (*dux belli*), apparently of scarlet hue.

35. **le joug.** It consisted of two spears planted upright and one laid across them.

103. 18. **l'emporta**; the **le** is part of the verb; see note, p. 63, l. 2.

24. **simples particuliers et magistrats**; why no article? F., § 120, *b*.

31. **confusion**, 'an undefinable sense of shame.'

Treaty or contract, the pact was never fulfilled. All know the paltry evasion which their own historian attributes to the Romans. In the end the bloody battle of Sentinum brought victory to Rome.

COLONIES.

De Beaufort died in 1735, and was a professor in the University of Utrecht. Besides his *République romaine*, he published an essay on the Early History of Rome, which is remarkable as anticipating the sceptical views of Niebuhr.

PAGE LINE

104. 13. **ait suggéré . . . l'a mise.** Note the difference of mood— 'Il n'est pas sûr qu'il ait,'
'Il est certain qu'il a.' F., § 160.

105. 3. **le labourage,** 'agriculture.'

12. **Sylla**; see p. 256.

34. **huissiers,** 'bailiffs,' *præcones.*

hérauts, *fetiales.*

greffiers, 'clerks,' *scribae.*

portiers, *calones.*

106. 9. **génisse,** 'heifer,' from Low Latin *junix.*

13. **mottes,** 'sods'; of unknown origin.

17. **dieux Médioxumes,** *Di Medioxumi,* supposed to exist as intermediate between the *Di Superi* of the upper world and the *Di Inferi* or *Di Manes* of the lower; see pp. 90-93. Cf. 'Ita me dii deaeque superi atque inferi, et medioxumi'—PLAUTUS.

34. **contrée,** 'region'; see note, p. 26, l. 4.

VI.

PYRRHUS.

De Ségur (1753-1830) was son of a Marshal of France, fought in America with Lafayette for the Colonists, was sent as ambassador to Rumi and enjoyed the favour of Napoleon. His *Universal History* was written for the young, and was at one time very much in favour. Its scientific merit is small.

PAGE LINE

108. 2. **Cinéas,** secretary to King Pyrrhus.

109. 23. **Héraclée,** in Lucania.

110. 6. **l'odeur qu'ils exhalent**; the fact is certainly true of the camel.

PAGE LINE

110. 20. **lieue** = 4444½ mètres, or about five miles; the nautical **lieue** = 5555½ mètres.

24. **respectable**, 'venerable'; it had the same meaning in the English of Queen Anne's time.

111. 11. Appius Claudius Cæcus, builder of the Appian Aqueduct and of the famous Appian Way, and one of the earliest writers of Roman literature. He was a famous jurist too, and a reformer. It was he who first gave the full franchise to non-freeholders (see above, p. 62, l. 33), admitting all free men on their money-rating whether they held land or no. The saying, 'Every man is the architect of his own fortune,' originated with him. See Mommsen, vol. i., Appendix.

23. **Molosses.** The Molossi claimed descent from Neoptolemus. They gradually gained the dominion over all Epirus; the first king who was called king of the whole country being Alexander, cousin of Æacides, who was father of King Pyrrhus.

25. **l'un des satellites.** Demetrius, son of Antigonus. Pyrrhus fought for him in the battle of Ipsus, 301, when Antigonus fell.

26. **cette contrée**, 'these regions.'

112. 4. **ne parler de paix**, etc., 'parcere subjectis et debellare superbos.'—VIRG. *Æn.* vi. 'Non esse consuetudinem populi Romani accipere ab armato hoste condicionem.—CÆS. *De Bell. Gall.* v. 41.

9. **une hydre.** 'Non Hydra secto corpore firmior
Vinci dolentem crevit in Herculem.'
HOR. *Od.* iv. 4, 61.

113. 11. **Décius Mus**; see note, p. 95, l. 32.

16. **le point du jour**; see note, p. 79, l. 10.

114. 23. **préalable**, 'as a preliminary' (from **præ aller**).

31. Agathocles had made himself tyrant of Syracuse, and was for some time supreme in Sicily. He even made a successful expedition into Africa against Carthage.

115. 7. **le clou sacré.** The highest magistrate in early days used to drive a nail (*clavum figere*) into the wall of the Temple of Jupiter on the Ides of September to mark the year. This custom dropped, but there was a legend that once when a dictator happened to drive the nail a pestilence then raging was suddenly

PAGE LINE

abated, and hence the superstition arose of naming a dictator to drive a nail whenever a plague arose. See Livy, vii. 3, and for this occasion, ix. 28.

115. 17. **enrôlement**, *delectus*, 'levy,' 'conscription.'

22. **à l'encan**; see note, p. 41, l. 4.

116. 14. **portaient tous**, 'all told'; **porter**, of projectiles, is to 'hit the mark' = **atteindre**. Cp. **à portée**, 'within range.'

17. **poix** (*picem*), 'pitch.'

117. 3. Or rather the measures taken by the consuls prove that the corruption was already beginning.

10. **qu'on ne finît**; note the **ne** after verbs of fearing, which is the Latin *ne*. F., § 153.

16. **trouva la mort**. Struck, like Abimelech, by a tile thrown by a woman as he was trying to retreat from the town which he had entered by treachery in a night attack.

23. Spoletium, in Umbria, on the Via Flaminia, the great North Road.

Otrante is Hydruntum in Calabria. The town was sacked in 1480 by Mahomet II., conqueror of Constantinople.

23. **Brinduse** (*Brundusium Brindisi*) was henceforward as important to the Romans as a seaport as it is in modern times. The Appian Way was continued to it from Capua, and the route eastwards then lay across the gulf to Dyrrachium (Durazzo), then by the Via Egnatia to Philippi, and so by sea again to the province of Asia. So that Brindisium was the Dover of Rome, just as Baiæ was its Brighton and Puteoli its Liverpool, where the cornships delivered their freight.

ROMAN MILITARY ORGANISATION.

MOMMSEN.

28. **suprématie**; note that **tie** is soft in French, except in **amitié, inimitié, rôtie**. F., § 93.

118. 1. **du combat corps à corps et du combat à dis-**

PAGE LINE

tance; *cominus* and *eminus* was the compendious Latin way of expressing it.

118. 7. **donne**, 'strikes a blow.' Cp. **il vous donnera de son épée dans le ventre.** Cp. p. 347, l. 2—**tous deux savaient donner.**

13. **pilum**, the distinctive Roman weapon. Each legionary carried two. It consisted of a shaft of wood one and a half inches in diameter, and four and a half feet long, shod with iron. This iron was also four and a half feet long, but covered some portion of the shaft, so that the whole weapon was less than seven feet.

18. **l'arme blanche**, 'the cold steel.'

119. 6. **se soient trouvés**; why subjunctive?

15. **M. Furius Camillus**; see pp. 80 *sqq.*

VII.

ROME AND CARTHAGE.

121. 21. **Dès les temps fabuleusement reculés**, 'At an incredibly early period'; **reculés**, 'remote.'

35. **leur faire besoin**; **faire besoin = manquer, être nécessaire.**

122. 1. **si resserrées**, 'however narrow'; **quelque resserrées** is more usual; the construction is the same. See p. 35, l. 22, and F., § 163.

4. **plus que chez nul autre**; **tout autre** would be more common, as on p. 120, l. 11, and more logical; but the tendency in French to a redundant negative is marked. Cp. **plus qu'il ne pensait**, 'more than he thought'; and below, l. 21, **nulle part nous ne rencontrons.**

8-10. He means, of course, Judaism, Christianity, and Mahometanism, and the science of the Chaldees. Aramæan denotes the Syrian and Chaldæan races. Aram is the name given in the Book of Genesis to Syria; he was the fifth son of Shem, from whose name Semitic is derived.

13. **les peuples indo-germaniques**; see table on p. 357.

PAGE LINE

122. 17. **informes**, 'formless.'

18. **son culte**, the worship of Baal and Astarté or Ashtaroth.

20. **ne les refrène**; see note above, l. 4.

26. **métropoles illustres de l'art**, Ger. *die Mutterländer der Kunst*, 'the native home of the arts,' *i.e.* Greece.

123. 14-16. A luminous sentence, as indeed the whole chapter is, and well translated in the English version, 'were scattered by them more after the fashion of a bird dropping grains than of the husbandman sowing his seed.'

17. **tant s'en faut**, 'far from it.'

21. **l'Ibère**; the Iberian peninsula was the ancient name for Spain.

22. **Berbères**, 'Berbers,' whence Barbary.

24. **des Hannon.** The Hannos were the rivals of the family of Barca, to which Hannibal belonged. It was a Hanno who lost the great battle off the Ægates in 242, which cost Carthage her supremacy at sea. The most famous of the name is the Navigator, the hero of the Periplus, whose date is quite uncertain.

124. 5. **à juste échéance**, 'punctually,' 'precisely as they fell due.' One says of a clock, **elle est juste**, or of a reckoning, **c'est juste**, 'it is correct'; **chanter juste**, 'to sing in tune.' For **échéance**, see note, p. 70, l. 7.

6. **par Ninive ou Memphis**, *i.e.* by the kings of Assyria and Egypt.

8. **des rois leurs suzerains**, *e.g.* the kings of Persia; see below, l. 30.

22. **Alalie.** Alalia on the south-east of Corsica. The Phocæans colonised it.

Cymé. Cumæ, just north of the Bay of Naples, close to Baiæ.

25. **concurrence**, 'rivalry.'

28. **Massalie.** Massalia, 'Marseilles,' colonised by the Phocæans in B.C. 600.

Cæré, called by the Greeks *Argylla*.

35. **invasion médique**, 'the Persian Invasion,' always called by the Greeks the Medic War.

PAGE LINE

125. 3. **à plate couture,** 'utterly.' **Couture** is a seam, and seams are beaten flat; hence this metaphor.

28. From Judges xviii. 7.

126. 10. **les officiers en sous-ordre,** 'subaltern officers'; for the **en** cp. **général commandant en chef.**

12. **On doute,** 'It is thought.' Cp. **Je m'en doutais,** 'I thought as much,' naturally followed by the subjunctive.

18. **pratiquaient souvent le cumul,** 'adopted the plan of bestowing a plurality of offices on one man.'

26. The Ephors were five in number, and had considerable power to check the kings of Sparta.

27. **à titre de,** 'by way of.' See note, p. 95, l. 15.

29. **La vénalité des charges,** 'sale of offices to the highest bidder.'

33. **la famille de Magon.** One of the family bequeathed his name to Port Mahon (Portus Magonis) in Minorca.

127. 21. **le cas échéant = à l'occasion.**

36. **assister passivement,** 'to play the part of a passive spectator.'

128. 1. **pour cela,** 'for all that.'

12. **phidities lacédémoniennes,** *τὰ φειδίτια.* The Spartan system of dining in messes in public with a prescribed bill of fare of extreme simplicity.

23. **au jour le jour,** 'from hand to mouth.'

28. **corvée,** 'forced labour on public works,' one of the chief grievances of the French peasants before the Revolution of 1789.

35. **besogneux,** 'needy'; also spelt **besoigneux**; **besogne** and **besoin** are two forms of the same word, though their meanings are different.

129. 28. **le plus grand historien des Grecs,** Thucydides.

30. **l'emportait . . . sur**; note the construction. For the **le** see note, p. 63, l. 2.

32. **Polybe**; see p. 11, l. 28.

130. 5. **fonciers,** 'landed,' from **fonds,** which is the Lat. *fundus.*

7. **la loi du capital,** 'the science of the management of capital,' *Capitalwirthschaft.*

PAGE LINE

130. 7. **tient à maxime**, 'holds it a maxim.' Cp. **tenu à profession**, below, l. 21.

10. **culture intensive**, 'high farming.'

14. **en remontrent**, 'give the Romans a lesson.'

16. **exploitation**, 'the art of making the most of,' 'of working to good account'; in the original *Ausbeutung* is used both for this and the preceding **utilisation du sol.**

20. **Byzacène et de la petite Syrte**, 'Byzantium and the Lesser Syrtes'; roughly speaking, the southern portion of the modern Tunis.

22. **armements**, 'shipping.'

131. 26. **parfaire** (*par facio*), 'to balance.'

29. **à servir aux Romains**, 'to be supplied to the Romans'. F., § 142, *b*.

31. **verser**, 'to pay'; **termes**, 'instalments. See note on **atermoiments**, p. 344, l. 13.

34. **constatons**, 'we recognise.'

132. 4. **en lingots**, 'in specie'; literally 'ingots.'

5. **les monnaies**, 'coins.'

6. **un signe de convention, sans valeur matérielle**, 'token money.' Such, at least, is the meaning of the German *Zeichengeld*, and the sense of the passage in the original, *i.e.* money of no intrinsic value, which the issuer was legally bound to exchange for current coin if required, a system which served the same purpose as our modern cheque.

7. **dont l'usage est encore inconnu.** Historic present. Mommsen only means that no other ancient nation used 'token coins.'

18. **l'argent l'emportait sur le sol**, 'the moneyed interest preponderated over the landed interest.'

24. **il appartenait**, *i.e.* the people.

133. 1. **J'insiste sur ce trait plaisant**, 'This amusing story is significant.' The same fact is related by Thucydides of the Greek cities in Sicily when they wished to impress the Athenian ambassadors with a belief in their opulence.

12. **truchement**, also spelt **trucheman**, our 'dragoman,' Ger. *Dolmetscher*, and all derived from the

PAGE LINE

Arabic *tardjemân*, 'an interpreter,' who is still an important officer of all Levantine courts of law.

133. 15. **note de censure**, 'the stigma of the censor,' who was bound *subscribere*, *i.e.* to give his reason in writing beneath the name of any citizen struck off the roll and degraded.

135. 5. **du signe représentatif monétaire**, 'the token money' mentioned above, p. 132, l. 6. Possessing no intrinsic value, it would become a dead loss to those who held it if the capital, Carthage, which issued it, refused to redeem it. The paper money issued by so many foreign governments affords a close parallel, but the principle may perhaps be made clearer by the following instance:—If all my wealth consists, at any particular moment, in the cheques of a certain merchant, or the notes of a country bank, I shall be very unwilling to take any steps which may drive the merchant to declare himself bankrupt, or the bank to suspend payment.

12. **Symmachie**, 'confederacy,' Gk. *συμμαχία*.

15. **Régulus**, in the year 256, during the first Punic War.

la guerre des mercenaires; the war between Carthage and her revolted mercenaries, which occurred between the two Punic Wars, known from its atrocities as the 'War without a Truce,' or the 'Inexpiable War.'

27. **Sardes**, 'Sardinians.' The island was acquired by the Romans while Carthage was crippled by the war mentioned in the previous note.

Que si; see note, p. 69, l. 11.

34. **Philinos**. Philinus, a Greek of Agrigentum, accompanied Hannibal while in Italy, and wrote a history of the Punic Wars.

136. 5. **Sous le rapport des**, 'So far as concerns.'

27. **Quelque soin que l'on prît**; see note, p. 34, l. 13.

137. 2. **immatriculé**, 'was not only re-registered on the muster-roll, but appeared in his place in the ranks upon the field of battle.'

12. **dont fasse**; why the inversion and why the subjunctive? F., § 107 (4); § 162, *b*.

13. **sur**, 'out of.'

PAGE LINE

137. 24. **embauchait**, 'lured into the ranks.' A word properly used of tempting workmen from the service of others to one's own: from an old French word **bauche**, 'workshop.'

138. 7. **la trahison d'Himilcon.** He secured his personal safety by surrendering his troops, already decimated by disease, to Dionysius of Syracuse.

11. **les fellahs**, 'the fellaheen'; the general Arab term for the tillers of the soil in Egypt and Africa.

13. **soudards**, a term of contempt, 'mercenary'; from the same root as **soldat.** See note, p. 7, l. 32.

20. **des engins et des machines**, 'catapults and balistæ.'

24. **les casemates**, situated between the outer and the two inner walls; see Bosworth Smith's *Carthage and the Carthaginians*, p. 433.

28. **sans coup férir**; see note, p. 82, l. 13.

31. **réseau**, 'network.'

139. 7. **ponts à rameurs**, 'tiers of rowers'; **ponts**, literally 'decks.' See p. 141, l. 6, **vaisseau ponté**, 'decked vessel.'

8. **cinq ponts**, called **quinquérèmes**; see p. 140, l. 16.

10. **bagnes**, 'hulks,' 'convict prisons' (Ital. *bagnio*).

13. **leurs quelques navires**, 'their few ships.'

21. **un Grec contemporain**, Polybius.

140. 1. **Quelque puissante que fût**; **quelque** is an adverb. See note, p. 35, l. 22.

10. **à moins de hasards heureux**, 'in the absence of some lucky accident.'

Battle of Mylae.

For Polybius, see p. 11, l. 28.

141. 8. **pentécontores**, 'fifty-oared vessels' (Gk. πεντηκόντορος). They were transports, not war vessels.

9. **Locriens**, of Locri, in Brutii, South Italy, near Rhegium.

Eléates, of Elea, or Velia, in Lucania, near Pæstum.

34. **corbeau**, *corvus*, or 'the raven,' from the beak of iron described below.

PAGE LINE

141. 36. **solive arrondie**; lit. 'rounded joist' or 'balk of timber.' We should say, 'mast' or 'spar.'

142. 5. **le plancher**, 'the framework of the ladder or drawbridge.'

7. **qui enchâssait . . . brasses**, 'which surrounded the mast at a point two fathoms' length from the foot of the ladder,' so that the ladder swung round the mast and could be raised by the pulley to an almost upright position. The two fathoms (or six feet) which would project backwards into the ship when the ladder was lowered for grappling were presumably used as a lever to help the pulley in raising it again if necessary, and to guide the ladder when it was swung round laterally. The pulley at the top of the mast must have been a double one.

9. **régnait**, 'ran.'

11. **pilon en fer**, 'iron rammer,' or 'pestle,' as the Greek word means.

12. **donnait passage à un câble**, 'through the ring was run a cable'; see the description in *Carthage and the Carthaginians*, p. 107, which is clear, if not quite in accordance with a literal translation of Polybius.

15. **on virait de bord**, 'sheered off'; it is the same word as our 'veer.' So below, p. 143, l. 19.

28. **Myles.** Mylæ was on a promontory on the north coast of Sicily, just below the Lipari Islands.

34. Hannibal, not the great Hannibal, but Hannibal, son of Gisco. He saved his army, but abandoned the town to its fate. This was in 262, two years before the battle of Mylæ.

HANNIBAL.

144. 1. **Hasdrubal**, not the brother of Hannibal, but son-in-law to his father Hamilcar.

8. **Eircté**, Mount Erctè, above Panormus, on the north coast of Sicily.

la paix conclue avec Catulus, which ended the first Punic War, 240.

11. **la guerre Libyque**, 'the rebellion of the mercenaries'; see note, p. 135, l. 15.

PAGE LINE

145. 2. **Sosilon**, Sosilus; the French takes the accusative form as usual.

5. **il l'avait vu tomber**, in battle in Spain in the year 228. Hasdrubal, his son-in-law, succeeded him in the command.

146. 2. **à demeure**, 'permanently established.'

Passage of the Alps.

17. **Sagonte**, Saguntum, on the east coast of Spain.

19. **Carthagène**, the modern Cartagena, on the same coast farther south.

147. 1. **Ligures**, *Ligurians.* Liguria lay in Italy, north of the Gulf of Genoa; see below, p. 149, l. 6.

22. **Hasdrubal.** It was he who, bringing a fresh army to his brother's aid, was defeated and killed at the battle of the Metaurus in 207; see p. 170.

148. 1-4. The same policy which Rome so fully adopted in the days of the Empire, winning her victories and ruling her subject lands, as Tacitus boasts, *citra Romanum sanguinem*, 'without loss of a drop of Roman blood.'

11. **Lilybée**, Lilybæum.

13. **ce n'étaient là que**, 'but there were only.'

20. **on ne joignait Rome**, 'Rome could only be grappled with in Italy.'

149. 10. See p. 144, Introduction to this Extract.

13. **citadelles romaines**, *e.g.* Placentia, Cremona.

14. **ces grandes voies.** Via Flaminia, Via Æmilia, begun but not completed.

17. **point d'appui**, 'fulcrum.'

20. **Boïes et les Insubres**, Gallic tribes north of the Po; for the **Boïi** see note p. 87, l. 32.

26. **Sellasie**, B.C. 221. Sellasie lies north of Sparta, in Laconia. Antigonus Doson, King of Macedonia, defeated Cleomenes III., the Spartan king.

27. **était mal avec**, 'was on bad terms with.'

Démétrius de Pharos, a piratical adventurer of the Island of Pharos, in the Adriatic. Helped the Romans against Queen Teuta of Illyrium, whose

PAGE LINE

general he was, and now turned traitor to them in turn.

150. 6. **Marseille**; see note, p. 124, l. 28.

32. **Xanthippe**, the Lacedæmonian who commanded the Carthaginians against Regulus.

151. 13. **l'extradition honteuse de leur général.** When Saguntum had fallen the Romans were alarmed in earnest, and had sent to Carthage to demand the surrender of Hannibal for outraging the allies of Rome.

16. **l'élan du civisme**, *den Bürgersinn*, 'public-spirited ardour.'

33. **une chétive conquête.** Corcyra, surrendered to them by Demetrius of Pharos; see above, note, p. 149, l. 27.

152. 5. **ni marche assurée**, 'nor a settled policy.'

7. **toute proportion gardée**, 'relatively.'

16. **levée de boucliers.** Roman soldiers signified disapproval of their general's orders by raising their shields; hence the phrase in French is used as a metaphor for 'opposition' or 'attack'; translate 'outbreak.'

29. **Elle était tombée que**, 'it had fallen whilst.' F., § 176.

34. **Catalogne**, Catalonia, the north-east province of Spain.

153. 33. 'But even if the Romans had only delayed his departure.'

36. **fermait . . . accomplissait.** The vivid imperfect = conditional; cp. the use of present for future; see again, p. 156, ll. 26-28, and p. 219, l. 15.

154. 27. **Massaliotes**, 'people of Marseilles.'

34. **en aval**, 'lower down'; **en amont**, 'higher up'; from *ad vallem, ad montem*, 'down stream,' 'up stream.'

155. 3. **nacelle**, 'a row boat'; Latin *navicula*.

10. **Hannon, fils de Bomilcar**; perhaps the greatest of Hannibal's generals. He commanded the right wing at Cannæ.

29. **ont eu beau lui envoyer**, 'have sent in vain'; cp. p. 329, l. 18.

PAGE LINE

156. 12. **De compte fait,** 'To put the matter shortly.'

26-28. **opérait . . . attendait**; see note, p. 153, l. 36.

157. 2. **les abouchant,** 'putting them into communication.'

17. **forte . . . de**; note the preposition.

158. 1. **contre-fort,** 'spur,' literally 'buttress.'

27. **massif déprimé,** 'low-lying tract'; the 'island,' or 'Holland,' as our Saxon ancestors would have called it; cp. **Ile de France** and 'Isle of Ely.' **Massif** means any continuous tract—as **massif d'arbres.**

159. 4. **son obligé,** 'in his debt.'

la conduite; why the article? F., § 116.

5. **pourvut.** Note that **pourvoir** makes **pourvus** in the preterite.

8. **muraille à pic,** 'a perpendicular wall.'

15. **bicoque,** 'petty town.'

18. **apostés,** 'in ambuscade.'

28. **se remonter en chevaux et mulets,** 'to repair his losses in the matter of sumpter animals.'

160. 23. **calcaire,** 'limestone.'

surplombant, 'overhanging'; **être à plomb** is 'to be perpendicular,' or **à pic.**

36. **allaient s'éclaircissant**; for the construction see note, p. 16, l. 26, 'which were thinned daily.'

161. 3. **n'avaient pas laissé que de,** 'had not failed to.'

5. **chimère**; the **ch** is soft, contrary to the rule that **ch** is hard in words of non-Latin origin; it is soft also in **archives, architecte, archevêque.** F., § 93.

8. **qui avaient roulé sur la route,** 'stragglers'; *Versprengter.*

9. **point de partage des eaux,** 'the watershed'; *Wasserscheide.*

17. **essuyées,** 'suffered.'

19. **la Doire,** 'the Doria.'

23. **déferlaient**; used properly of sails, 'to unfurl.'

162. 11. **c'en était fait : . . de,** 'it would have been all over with.' Note the imperfect; see note, p. 153, l. 36.

27. **ménagements,** 'the consideration.'

PAGE LINE

162. 36. **se remettre en haleine**, 'to be fit for active service.'

163. 1. **en tant que stratégie**, 'as a piece of generalship.'

3. **a pu vraiment s'en targuer . . .**, 'can really have boasted of it as a success.' 'Vous vous targuez d'un bien faible avantage.'—MOLIÈRE.

19-21. Stein as statesman, Scharnhorst at the head of the military reorganisation of Prussia, effected the marvellous recovery of strength and courage after the defeat of Prussia at Jena, which made it possible for the Befreiungskrieg, or War of 1813, and the battle of Leipzig to be successfully fought. York and Blücher are the well-known Prussian generals. See Seeley's *Life of Stein*.

CANNÆ.

For Livy, see note, p. 27.

The day of the battle (Dies Cannensis) was 2d August 216.

27. **Varron**, P. Terentius Varro, called below Terentius; see note, p. 14, l. 29.

29. **à l'armée**; why the dative? F., § 140, *f*; cp. p. 164, l. 12.

Paul-Émile, L. Æmilius Paullus, the other consul.

164. 1. **du petit camp**. The Roman forces were divided, and the smaller of their two camps lay on the left bank of the Aufidus, the side on which the battle took place.

7. **Les troupes de trait**, 'the javelin-men'; *jaculatores*.

10. Servilius had been consul in 217; he fell in this battle.

21, 22. The battle of the Trebia was Hannibal's first great victory (218), and Lake Trasimenus his second (217).

26. **à frapper d'estoc que de taille**, 'who used the sword to thrust rather than cut'; *punctim quam cæsim*.

33. **Hasdrubal**; see note, p. 144, l. 1.

34. **Maharbal**, the famous cavalry officer of Hannibal, the Carthaginian Murat. 'Send me on with the cavalry,' he said after Cannæ, 'and in five days you shall sup in the Capitol.'

PAGE LINE

166. 13. The battle took place in a loop formed by the Aufidus on the left bank of the stream, which therefore lay in the rear of the Carthaginians, and ran between their army and their camp.

27. **les jarrets**; an old Celtic word; the inner portion of the knee; hence **jarretière**, 'garter.'

167. 21. **seul innocent**; he had refused to engage Hannibal.

32. **Fabius**, Fabius Cunctator, whose policy Varro had so disastrously abandoned.

34. **accusé de nouveau.** He had been accused on a vexatious charge after his consulship in 219, when he fought successfully in Illyrium.

168. 7. **Cannes.** Cannæ was about a mile on the south bank of the Aufidus.

11. **Venouse**, Venusia, thirty miles west of Cannæ, birthplace of Horace.

17. **tribuns militaires**; see note, p. 87, l. 25.

18. **consulaires, prétoriens ou édilitiens**, 'men who had served as consuls, prætors, or ædiles.'

19. **maître de la cavalerie**, *magister equitum* (to the dictator Fabius). He had opposed the waiting policy of his chief, and had been made his equal by vote of the tribes, only to be speedily defeated by Hannibal. He had the sense to resign his office, and now saw rashness similar to his own punished with disaster incomparably more signal.

22. Those who had filled any office were eligible as senators, the roll of whom was filled up by the censors once in each lustrum (five years). To fill the vacancies left after Cannæ a special dictator was named, and it is remarkable that a proposal was made to admit ten members from each of the Latin communities. It was, however, fiercely rejected.

Scipio Africanus.

Jules Michelet, the most brilliant of writers of history, was born in 1798, and died in 1874. He became a teacher of history in 1821 and published his *Histoire romaine*, from which the following extract is taken, in 1831, following it closely by the first volume of his grand *Histoire de France*. The Roman History is in fact a rapid study introductory to his great work.

From 1838 to 1848 he was Professor of History at the University of Paris (Collège de France), and, in conjunction with his friend and colleague Edgar Quinet, made his chair a pulpit for denouncing priests, Jesuits, and all that he considered opposed to the progress of liberalism. Naturally he retired when the second empire was established, and the rest of his life was devoted to the *History of France* and a few other works of an imaginative character (*L'Oiseau, l'Insecte, la Mer, l'Amour*). As an historian he possessed very great learning, but he is not impartial and not accurate. His eloquence, however, and his width of view make him one of the most delightful of authors. In the *Histoire romaine* he is rarely seen at his best; the work is a compendium, nor had he made it the subject of original study.

PAGE LINE

168. 27. Syracuse was taken by Marcellus in 212. It will be remembered that Archimedes lost his life there.

169. 1. **les deux Scipions.** Publius and Cnæus, father and uncle of the famous Africanus. See p. 153.

19. **l'époque légale.** The legal age for the Quæstorship was 24, for the Ædileship 37, for the Prætorship 40, for the Consulship 43.

20. Cp. Napoleon's 'In a year I shall be old enough or dead,' when named for the chief command in Italy in 1796.

28. **Demain . . . à pareille heure,** 'at this hour tomorrow.'

170. 7. **particulier,** 'a private person.'

21. Hannibal was pent up in South Italy by Nero.

29. **Métaure.** The Metaurus, a little river in Umbria, flowing into the Adriatic half-way between Ancona and Ariminum.

VIII.

THE WORLD, B.C. 200.

For Montesquieu, see note, p. 353.

172. 8. See p. 170, l. 35.

10. **je ne sache**; cp. **pas que je sache**; German, *Ich wüsste nicht*; Latin, *quod sciam*. F., § 113, *b*.

PAGE LINE

173. 1. Battle of Zama, B.C. 202.

9. Masinissa was King of the Numidians.

19. **Philippe.** This was Philip V., 220-179, father of Perseus, the last king.

34. **pour lors = alors.**

174. 9. **libres de leur parole . . . .**, 'never embarrassed by promise or oath.'

24. **les Athamanes.** Athamania lay between Thessaly and Epirus.

28. **la tribune**, the Bema of the Pnyx, from which the Athenian orators spoke.

175. 1. **Antipater**, left regent when Alexander started on his career in Asia, defeated the Greeks at Cranon in 322, a battle which was followed by the submission of Athens and the death of Demosthenes. Antipater's son, Cassander, was King of Macedonia. The dynasty now reigning, however, in Macedonia was descended from Antigonus, another of Alexander's generals.

27. **embarrassés**, 'embroidered.'

30. **payer de leur personne**, 'make themselves agreeable'; see note, p. 41, l. 5.

176. 6. **il s'agissait de son existence**, 'when his existence was at stake.'

13. **Cynocéphales**, Cynocephalæ in Thessaly. The Romans were commanded by Flaminius, B.C. 197.

19. **Polybe**; see note on p. 11, l. 28.

l'ordonnance, 'military organisation'; our ordnance is the same word. Compare pp. 230, *sqq.*

28. **à la romaine**; see p. 164, l. 20.

177. 15. **à l'Égypte près**, 'excepting Egypt.'

19. Lysimachus had formed a kingdom in Asia Minor. He was also King of Macedonia.

178. 11. This was published in 1734, and in 1717 Prince Eugene had taken Belgrade from the Turks.

21. **des successeurs de Darius**, 'successors worthy of Darius,' 'when kings reigned who trod in the steps of Darius, not of Alexander.'

26. Antiochus III., sixth king of the kingdom of Syria

PAGE LINE

founded by Seleucus, who built its capital Antioch on the Orontes.

178. 27. Cp. Juvenal, *Sat.* iii. 62—

'Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit Orontes.'

179. 13. **il fut vaincu encore**; at Magnesia near Ephesus, in 190, by Lucius Cornelius Scipio, brother of Africanus, who was called Asiaticus in honour of the victory.

15. **ait jamais fait**; why subjunctive? F., § 162, *b*; cp. **qui sachent**, l. 24.

16. **Je ne sache rien**; see note, p. 172, l. 10.

17. **un monarque qui a régné de nos jours**; note the **de**. He refers to Louis XIV.'s refusal to make peace after Oudenarde, 1708, when one condition demanded was that he should aid in driving his grandson from the throne of Spain—'If I must make war, let me at least make it upon my enemies.'

180. 8. **le moindre chagrin**, 'the slightest grievance.'

27. **douter que . . . n'eussent**; note the construction. F., § 160, *b*.

CONQUEST OF THE WORLD.

For Montesquieu, see note, p. 353.

181. 24. **Persée**, Perseus, son of Philip V., the last Macedonian king.

182. 10. **recevaient rarement la guerre**, 'they seldom had war declared upon them.'

183. 21. **Herniques**; the Hernici were merged in the Latins.

22. **colonies**; see pp. 104, *sqq.*

23. Masinissa was king of Numidia, Eumenes and Attalus were kings of Pergamus.

184. 25. Prusias was king of Bithynia; his court was the last and the still insecure refuge of Hannibal.

29. **avec une parole.** This was Antiochus Epiphanes or Epimanes (the Madman), the Antiochus of the Maccabees. Popilius met him on the borders of Egypt. Antiochus asked for time to deliberate, upon which the Roman drew a circle round him with his staff and demanded an answer before the king stepped out of it.

36. **quelques Barbares**, in Macedonia.

PAGE LINE

185. 5. **Denys d'Halicarnasse**; see note, p. 22, l. 7.

15. There is no authority for the statement as to Masinissa, who only lent his aid against Carthage; nor was the aid of King Eumenes very material.

20. **Antium**; see note, p. 44, l. 3.

23. **diviser**, *divide et impera.*

31. **moyennant**, 'on condition of.'

186. 17. **abusaient**, 'took a base advantage of.'

19. **la cité et non pas la ville**, *civitas non urbs; civitas* means πόλις, 'community,' not necessarily 'city,' though 'city' and **cité** are derived from it.

20. **les Étoliens**, in 211 B.C.

31. **un de leurs généraux**; see p. 101, l. 11.

34. **Jugurtha**, King of Numidia, grandson of Masinissa. **et qu'il . . .**; note **que** for repeated **quand**. F., § 176.

187. 1. **Numantins**. Numantia, on the Douro, was the capital of the largest Celtiberian tribe, against which nation the Numantine War was waged. This incident occurred in 137. The Spaniards only granted the terms out of respect for Tiberius Gracchus. The consul's name was Mancinus.

32. Florus is the authority for this story. As he lived as late as the time of Trajan, and is a notable declaimer, it may not be true.

188. 1. **particuliers**, 'individuals.'

4. **se ruinaient à l'envi**, 'vied with each other in ruining themselves.'

189. 3. **qu'elles eussent été se perdre**, 'until they had proceeded to become absorbed.'

6. **du lac Régille**; in 498. The last attempt of the Tarquins.

THE TRIUMPH OF ÆMILIUS PAULLUS.

For Plutarch, see p. 365.

The triumph was for the Battle of Pydna and conquest of Macedonia, B.C. 167.

190. 14. **pavois**, an old word of unknown origin = **bouclier**, 'shield.'

PAGE LINE

190. 15. **carquois**, 'quivers.'

24. **monnayé**, 'coined.'

191. 10. **antigonides, séleucides**; cp. our 'clarence' or 'imperial.'

thériclées; so called from the artist Thericles of Corinth, a contemporary of Aristophanes; or perhaps only meaning cups, etc., chased or embossed with figures of animals (Gk. κύλικες Θηρικλεῖαι).

192. 24. **homme de bien**, 'good man.'

Cato Censor.

For Michelet, see p. 395.

193. 19. **Nævius**, one of the early poets; a satirist who attacked the great family of the Metelli and other nobles. He also, in later life, began a poem on the First Punic War.

27. **qui défiait**; note that the corresponding substantive is **défi**; **défiance** means '*mistrust*,' not 'defiance.'

194. 3. **répondre sur le droit**, 'to attend legal consultations'; *respondere, agere, cavere*, to give legal advice, to plead causes, to draw legal documents, were the three functions of the lawyer.

4. **se mettait tout nu**, 'stripped himself to the skin.' Cp. Virgil—'Nudus ara sere nudus.'

5. **labourait**, 'followed the plough.'

6. **de la piquette**, 'sour wine'; a kind of wine made from the grape skins, from which the juice has been already pressed; from **piquer**, 'to pickle,' *i.e.* 'taste sour.'

11. **tribun d'une légion**; see p. 17, l. 27.

21. **dans l'occasion**, 'now and then.'

24. **Antiochus**; see p. 184, l. 29.

le général, M. Acilius Glabrio. It was in the year B.C. 91. As in the more famous engagement in B.C. 380, the pass was turned by sending troops over another pass, and it was in leading this band that Cato so distinguished himself.

34. A quæstor was attached to each prætor, and was his financial secretary in the administration of the pro-

PAGE LINE

vince. If the prætor was at war the quæstor similarly was his paymaster.

195. 3. **prince du sénat**, *princeps senatus;* the senator whose opinion (*sententia*) was asked first, and who was regarded as head of the order. It was not an office. Augustus disguised his despotism beneath this title, and so *princeps* in time grew into Prince.

4. See p. 189, l. 34.

6. **épousa Sempronius Gracchus**, the famous Cornelia, mother of the Gracchi.

19. **concussion**, 'malversation.'

26. **particulier**, *privatus*.

196. 3. **à pareil jour**, 'on this day.'

6. **qui me ressemblent**; is the mood subjunctive? F., § 162 (2), *a*.

8. **greffiers**, *scribæ*, 'clerks.'

14. **des quatre millions de sesterces.** The sesterce ($2\frac{1}{2}$ asses) was the Roman unit of value. 1000 sesterces (*sestertium*) = £8:17:1. The common symbol for the sesterce is HS.

19. **empêcha . . . qu'on ne**; note the **ne**. F., § 160, *b*, obs. 2.

28. **des trente-cinq tribus**, *i.e.* in the Comitia Tributa.

30. **portait**, 'ran as follows.'

Tiberius Gracchus.

The Abbé Saint-Réal (1639-92) was a native of Chambéry in Savoy, and is noted for his excellent style and pure French. The following passage is from his *Conjuration des Gracques.*

PAGE LINE

199. 7. **inaltérables**, 'proof against all temptation.'

21. 'In fact adorned with all the virtues which nature or art can bestow upon mortal man.'

26. **ici-bas**, 'on earth'; **là-haut**, 'in heaven.'

Deposition of the Tribune Octavius.

Appian was a native of Alexandria. He rose into favour at Rome under the Emperor Trajan. His *History of Rome* was written in Greek, and is especially full upon military matters. It is not chronological, but grouped according to the countries concerned.

PAGE LINE

200. 8. The law was that which embodied the agrarian reforms and colonisation scheme of Tiberius Gracchus.

16. **d'un appareil militaire**; this is certainly untrue.

25. **il ne doutait pas que . . . ne fussent**; note the redundant **ne**. F., § 160, *b*, obs. 2.

201. 9. **destitution**, 'deposition.'

26. **à contre-cœur**, 'against his will.' Cp. **contre-vérité**, 'an untruth'; **à contrepoil**, 'against the grain.'

Death of Caius Gracchus.

For Plutarch, see p. 365.

202. 2. **Opimius** was consul, and was now invested by the senate with dictatorial power.

17. **Fulvius**. Fulvius Flaccus, a tribune and supporter of Gracchus.

26. **au point du jour**; see note, p. 79, l. 10.

203. 1. **grand'peine**; the apostrophe, as in **grand'mère**, is a grammarian's error. **Grand**, coming from Latin *grandis*, had only one form for masculine and feminine in Old French, and **grandpeine** was the correct form. In time **grand** assumed an **e** for the feminine by analogy, and in the fifteenth century grammarians began to write **grand'peine**, **grand'mère**, etc., imagining that **e** was elided.

2. **Tous ses gens**; what is the gender of **gens**? F., § 97, *a*.

25. **devant Numance**; see note, p. 187, l. 1.

204. 1. **privée de sentiment**, 'senseless'; so **privée de vie** = **mort**.

5. **caducée**, *caduceus*, 'the herald's wand'; an olive staff entwined with serpents.

PAGE LINE

204. 33. **le temple de Diane**, on the Aventine.

205. 7. **du pont de bois**, the Pons Sublicius.

206. 6. **dot**; the t is pronounced.

8. **et qu'il**; note que for repeated **quoique**.

28. **Jugurtha**; see note, p. 186, l. 34.

30. **concussionnaire**; see note, p. 195, l. 19.

207. 13. **Misène**, *Misenum*.

X.

MARIUS AND SULLA.

Marius.

For Michelet, see p. 395.

208. 1. **Arpinum** in Latium, the birthplace also of Cicero.

2. **municipe**, *municipium*.

5. **Diodore**. Diodorus Siculus, a contemporary of Augustus, author of a Universal History, in forty books, of which only fragments of the Roman portion are extant.

publicain, *publicanus*, 'farmer of the taxes'; not the same as the publicans of the New Testament, who were the underlings of the **publicain**, and properly called *portitores*.

11. **Scipion Émilien**. Scipio Africanus the Younger, a Scipio by adoption, son to Æmilius Paullus; see p. 192, l. 33.

20. **le pouvoir judiciaire**; see note, p. 68, l. 12.

209. 2. **détenteurs du domaine**, 'occupiers of the Ager Publicus.

3. See note, p. 47, l. 5.

6. **les charges**, 'the high offices.'

8. **se consommait**, 'perished.'

14. **brigues**, 'intrigues.'

19. **le petit peuple**, 'populace,' 'the step-sons of Italy,' as Scipio called them.

210. 33. **Cirtha**, now Constantine, the capital of Masinissa's kingdom.

PAGE LINE

211. 21. **qu'en passant sous le joug**; see note, p. 102, l. 35.

35. **Vacca**, now Bèja, an important town south of Utica.

212. 3. **troublant les sources**, 'choking up the wells.'

5. **Sicca**, a town near Vacca.

8. **marchandait sous main**, 'was secretly in treaty with.'

23. **Thala**, in the south of Numidia.

35. **briguer le consulat**; see note, p. 209, l. 14.

213. 17, 18. See p. 198.

24. **à outrance**; see note, p. 58, l. 6.

214. 1. **fait représenter**; see note, p. 37, l. 22.

10. **le roi des Vandales.** King Gillimer, defeated in A.D. 534 in Africa. The Vandals had settled in Spain, and then crossed to Africa and founded a kingdom, which included Carthage. Andalusia in Spain derives its name from them.

11. **Bélisaire.** Belisarius, the famous general of the Emperor Justinian, whose disgrace forms a romantic story.

14. **pour avoir plus tôt fait**, 'to save time.'

17. **étuves** (from Latin *stupa*, Eng. stove), the hot chamber of a Roman bath, the *sudatorium*.

CIMBRI AND TEUTONES.

For Mommsen, see p. 356.

20. **les victoires**, the victories of the Romans in Illyrium and Istria.

215. 9. **les Boïes de Bohême**; see note, p. 87, l. 32.

12. **par voie d'induction**, 'hypothetically.'

14. **du Main**, 'the river Maine.'

25. **Pythéas** was a famous Greek navigator, who certainly reached the mouth of the Elbe, and perhaps even Iceland.

les a signalés, 'made mention of them.'

26. **la traite de l'ambre**, 'the amber trade'; **traite**, a past participle of **traire**, is the origin of our 'trade'; it properly means 'transport of merchandise.'

PAGE LINE

215. 27, 28. The Ingævones and the Chauci were in Pliny's and Tacitus's time settled in the north of Germany.

33. **ethnologiques**, translate 'their physical appearance and national customs'; ethnology is the science of nationalities.

216. 9. **printemps sacré**, *ver sacrum*, a custom of the Gauls. When their numbers grew excessive it was decreed that all the youths born in a certain year should migrate and settle elsewhere.

21. **blond foncé**, 'auburn.'

23. **le cédant**; see note, p. 63, l. 2.

29. **épieu** (Latin *spiculum*), 'boar spear.'

31. **heaume** is the same word as our *helm*, and like it is archaic. The ordinary word is **casque**.

33. **pavois**, 'shield'; a word of unknown origin.

217. 2. **profonde autant que large**, 'as deep as it was broad.'

10. **tel**, 'one or another of them'; cp. **tel homme**, 'such an one'; **M. un tel**, 'Mr. So and so.' F., § 37, *b*.

17. **la seule qui fût**; note the subjunctive. F., § 159, *c*.

18. **ils s'indemnisaient**, 'indulged in,' 'repaid themselves for their hardships.'

26. **Iphigénie**. This is the subject of Euripides's play which Goethe has adapted in German—*Iphigenia in Tauris*. She was not killed by Agamemnon according to this legend, but conveyed away to the Crimean Chersonnese to be priestess of Diana, who in that savage country demanded human victims. There Orestes, wandering with Pylades, came near to be sacrificed by his own sister.

30. **faire le départ**, 'to distinguish.'

218. 12. **à l'instar**, 'like'; see p. 54, l. 11.

14. **se soit ingénié**, 'was inspired'; why subjunctive? F., § 162 (2); cp. p. 219, l. 25.

19. **qui se vînt**; the subjunctive depends on the superlative preceding, **la première**.

30. **qui les aurait . . .**, 'which would seem to have prevented'; for the conditional see note, p. 59, l. 1.

33. **Alpes de Carniole**, 'the Carnian Alps.'

219. 14. **sans**, 'but for.'

PAGE LINE

219. 15. **c'en était fait**; note the vivid *imperfect* for the past conditional, **aurait été**. Cp. note, p. 153, l. 36.

25. **une assignation de terres**, 'an allotment of land.'

31. **le rapport**, 'the repeal.'

220. 16. **qui se laisse attirer**; note the infinitive.

19. **intérimaire**, 'temporary,' or 'interim' as we sometimes say.

23. **Tolosa**, 'Toulouse.'

32. **aubaine**, 'windfall,' a derivative of **aubain**, which means an 'alien'; so **aubaine** means the succession to the goods of an alien, which was often claimed by the king, and then was used in general of unexpected good fortune.

33. **obéré** (Latin *obæratus*), 'encumbered with debt.'

221. 1. **monté le coup**, 'contrived the matter.'

6. **passé proconsul** differs from **ancien proconsul** in that it means 'proconsul of the year before,' not 'a former proconsul' merely.

16. **à contre-cœur**; see note, p. 201, l. 26.

18. **donne à penser aux Cimbres**, 'makes the Cimbri hesitate.'

22. **avait le pas de par la loi sur**, 'legally took precedence of.'

222. 3. **auraient échappé**, 'are said to have escaped'; see note, p. 59, l. 1.

18. **Lusitanie**, the modern Portugal.

20. **tumultes gaulois du IVe siècle**; see pp. 73 *sqq.*

32. **c'est à n'oser le dire**, 'we cannot venture to say'; for the **à** cp. **c'est une affaire à vous perdre.**

36. **à grand'peine**; see note, p. 203, l. 1.

223. 4. **Le nouveau chef.** Marius had been elected consul.

5. **état-major**, 'staff.'

22. **à qui les Cimbres faisaient courir.** Note the dative of the subject after **faire** and a transitive infinitive; see F., § 131.

28. Long known as the *Fossa Mariana.*

224. 12. What case is **nous**?

26. **rebroussèrent**; see note, p. 16, l. 22.

PAGE LINE

225. 1. **cellè du Petit-Saint-Bernard**, Hannibal's route.

8. **joûteurs**, a rare word, literally '**jousters**'; in the original *die dreisten Gesellen;* translate 'these doughty warriors.'

226. 12. **elles se sont fait hacher**; why **fait** not **faites**, like **tuées** in l. 16? F., § 150.

227. 6. **Atina** is a small town in Latium.

se fit jour au travers de, 'cut his way through.

9. **l'inoccupation**, 'the neglect to occupy.'

16. **poussé leur pointe sur**, 'had pressed forwards upon.

228. 2. **dénoncèrent la bataille**, 'give notice of battle.'

11. **alla . . . se rangeaient**; note the force of the tenses.

19. **le marché**, join with **aux esclaves**, 'slave-market.'

22. **trop tôt**; by how many centuries?

25. **contreforts**; see note, p. 201, l. 26.

29. **gisaient**, from **gésir**; what parts are in use? The imperfect is used in the sentence because of its descriptive force.

subissaient la corvée de l'esclave, 'were toiling at the forced labour of the slave'; *frohnte im Sclavenjoch.*

30. **les enfants perdus**, 'the forlorn hope' *der verlorene Posten.*

229. 2, 3. 'The first page of which now lay open, without even pausing to indulge the feeling of duty done by all alike, aristocrat or democrat.'

8. **faisait valoir**, 'asserted.'

230. 14. **bien**, 'really.'

Military Organisation.

21. **qui possédaient**, 'the freeholders'; Lat. *adsidui.*

23. **classes étagées selon la fortune**; see Smith's *Smaller History of Rome*, p. 19.

24. **le cens**, 'the census,' or 'rating.'

231. 2. **les six anciennes classes**, *i.e.* the five classes and the Equites, who were higher than all, and were

PAGE LINE

drawn from the first or wealthiest class, unless, indeed, six is a slip for five. See Mommsen, Book i. chap. vi.; Book ii. chap. iii.

231. 18. **à qui mieux mieux**, 'in rivalry,' 'certation.'

23. **prolétariat.** The proletarii were the lowest citizens, who had less than 11,000 or above 4000 asses. Hence it is used of 'lower orders' in general.

26. **dès avant Marius**, 'before the time of Marius.'

232. 4. **désastre d'Orange**; see p. 222, l. 15.

9. **allait croissant**; see note, p. 16, l. 26.

233. 15. **hors ligne**, 'special'; note that **hors de ligne** is not French.

24. **l'unité tactique**, 'the tactical unit,' as for instance the 'company' with us.

29. **guidon**, 'ensign,' *vexillum;* a square piece of cloth fixed on a wooden framework or crosstree.

234. 2. **numéro**; what is the difference between **numéro** and **nombre**?

10. **pressent** from *pressentir.*

29. **touchait**, of money, means to 'receive.'

36. **refonte**, 'remodelling,' literally 'recasting.'

235. 1. **Pour moi**, 'In my opinion.'

4. **Stilicon.** Stilicho, a Vandal who took service under the Roman emperor. He beat Alaric once, and long kept the frontier safe, but was accused of treachery, and put to death by Honorius at Ravenna A.D. 408.

Arbogaste. Arbogast was a Gaul, and general of the armies of Valentinian, but he proved rebellious, and was driven in the end to commit suicide A.D. 394.

7. **la clef de voûte**, 'the key-stone.'

21. **fondé à**, 'justified in.'

30. **invalides.** The 'Invalides' is the Chelsea Hospital of Paris.

maison des pauvres, 'workhouse.'

31. **partant**, 'consequently.'

236. 3. **la collation**, 'conferment.'

11. **étais**, 'mainstays.'

21. **à la différence de**, 'in strong contrast to.'

PAGE LINE

237. 5. **passait avant lui**, 'was his superior.'

11. **était à**, 'was in favour of.'

27. **qu'il n'ait pas opté pour**, 'why he did not decide for'; for the subjunctive see F., § 160 (2).

238. 3. **qu'il ne l'était**; note the redundant **ne**. F., § 153, *b*.

7. **hiérarchie**, 'subordination.'

8. **pour quiconque**, 'for any one.'

11. **n'en était point encore à se faire**; note that **en être à** = 'to be ready to.'

Roman Camp.

For Josephus, see p. 356.

22. **portent**; what mood?

239. 5. **quatre portes**; the two chief being the Porta Prætoria at the back, and the Porta Decumana in the front.

17. **vivent ensemble**, they messed in sets of ten (*contubernium*).

25. **capitaines**, 'the centurions,' of whom there were two to each century. There were six military tribunes to each legion; see note, p. 87, l. 25.

240. 4. **tout marche**; **tout** = **toute le monde**; cp. *Alles spricht davon* in German.

19. **que non pas une épée**, redundant negative, 'than a sword.' This short sword was usually the only offensive weapon carried by the legionary besides the *pilum*, of which each man carried two.

23. **cercloir**, more commonly spelt **sarcloir** (Lat. *sarculum*), 'hoe.'

241. 8. **portent à agir**, 'lead men to act.'

242. 1. **le sort même, . . . qu'ils ne se croiraient**; see note, p. 57, l. 4.

Military Rewards.

The passage is taken from a book entitled, *De la Noblesse et des récompenses d'honneur chez les Romains*, by M. Naudet

(1786-1878), the author of several works on later Roman and Italian history.

PAGE LINE

242. 27. For Aulus Gellius see note to p. 10, l. 101.

243. 15. The First Slave War headed by Eunus, B.C. 132. I can find, however, no authority for the story here given.

28. **la couronne civique**, made of oak leaves and inscribed with the words, *Ob civem servatum.*

244. 30. 1°; see note, p. 87, l. 36.

245. 22. At the battle of the Metaurus, B.C. 207. Mago is a mistake for Hasdrubal; see p. 170. Mago, who was Hannibal's youngest brother, came ten years later to his succour, but never penetrated farther than Liguria.

34. In the Campus Martius, near the Circus Flaminius.

36. 'Should register an oath in the archives of the *quæstor urbanus* or *quæstor ærarii.*'

246. 1. **accusé**, 'stated.'

20. Valerius Maximus lived in the reign of the Emperor Tiberius, and compiled what we should call a 'commonplace book,' *De Factis Dictisque Memorabilibus.*

laticlaves, *laticlavium*, 'the broad scarlet hem'; the name of this triumphal robe was the *trabea.*

32. **Le feuillage de Vénus**, *i.e.* 'the myrtle.'

34. **des raisons d'ordre hiérarchique**, 'questions of rank and seniority.'

247. 1. **par transaction**, 'as a compromise.'

3. **Marcellus**, in the Second Punic War; see p. 168.

11. The *literæ laureatæ.*

16. For the capture of Alesia, which completed the conquest of Gaul by Cæsar, the Senate decreed a *Supplicatio* of twenty days.

Marius in Exile.

Crévier (born in 1693) wrote a continuation of Rollin's famous *Histoire romaine* (see p. 360), and added an *Histoire des*

Empereurs romains jusqu'à Constantin. He is painstaking and worthy, but not brilliant.

PAGE LINE

248. 5. **Lanuvium** in Latium, not far from Alba.

8. **Scévola.** This was Q. Scævola the Augur. He had protested against the ingratitude of proclaiming Marius an outlaw.

13. **fermier ou intendant,** the *villicus* or 'bailiff.'

249. 8. **Terracine,** Terracina, on the coast of Latium, near Circeii.

15. **quel parti prendre,** 'what to do'; see note, p. 45, l. 14.

250. 12. **contestent la possibilité.** Three is the largest number of eggs laid by any of the eagle tribe.

16. **il est constant,** 'it is certain'; *constat.*

26. **C'est à qui courra,** 'there was a rush to see who could first gain the shore.'

29. **Énarie,** Ænaria (Ischia), an island off Cape Misenum, also called Inarime.

34. **amener à terre,** 'to put in to land.'

251. 14. **défiait de rien,** 'suspecting nothing.'

17. **à rien moins que,** 'nothing so little as.'

252. 10. **faîte,** 'the summit' (*fastigium*).

12. **le dernier des hommes**; cp. **le dernier des derniers,** 'the lowest of the low.'

34. **de longue main** = **depuis longtemps.**

253. 22. **un seul . . . qui voulût**; why subj.? F., § 162, *b.*

254. 2. **qu'il se sauve,** 'let him escape.'

30. **relâcher,** more commonly **faire relâche,** 'to put into harbour,' not at one's destination, but under some temporary stress.

Éryx, north-west of Sicily.

34. **pensa le prendre,** 'all but captured.' Cp. La Fontaine ("Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre") —'La quitta pour l'image et pensa se noyer.'

Ce fut force à; cp. **force m'est**; **il lui est bien force** = **il est nécessaire.**

36. **Méninge,** Meninx, or Gerba, a large island close to Tripoli, now called Gerba.

PAGE LINE

255. 1. **Céthégus**, not the accomplice of Catiline. This man afterwards changed to the side of Sulla.

8. **au jeune Marius**; note the dative after **fait espérer**.

19. **à peine . . . que**, 'no sooner . . . than.'

256. 14. **l'île de Cercine**, a small island off the African coast, a little north of Gerba or Meninx.

SULLA.

257. 5-6. Note the difference of case is **qu'il faisait châtier**, and **firent comprendre aux plus stupides**.

10. **roidir**, pronounce **rédir**, as in the corresponding adjective, **roide**. Similarly, until Voltaire's time, the **ai** of the imperfect terminations were spelt **oi**, though pronounced as now. Brachet, *Public School French Grammar*, § 275.

258. 19. **fût-ce**, 'whether it was.'

30. **à beaucoup près**, 'by any means,' 'within a good deal'; cp. **à peu près**; **à quelques siècles près**.

259. 1. **sur la place**, 'the forum.'

6. **Marius**, *i.e.* the son.

16. **Lucius Catilina**. The same who afterwards formed the famous conspiracy—an entrance worthy of the exit.

26. **dégouttantes**, 'dripping.'

POMPEY AND CRASSUS.

For Mommsen, see p. 356.

261. 2. **du disque**, 'the quoit.'

22. **Foncièrement**, 'to the core.'

23. Rhodes was famous for its school of rhetoric.

27. **les méthodes en usage parmi les sénateurs**, *i.e.* spoliation of the provinces.

262. 2. **à coups de ventes extorquées par la violence**, 'by means of forced sales.'

4. **limitrophes**, 'adjoining.'

5. **dans son intérieur**, 'in his domestic life.'

12. **que Sylla clignât de l'œil**, 'Sulla had but to nod.'

PAGE LINE

262. 21. **empesé**, 'stiff,' from **empois**, 'starch.'

23. **ainsi qu'il en va souvent de**, 'as is often the case with.'

26. **alors qu'il . . . .**, 'when he had no idea that he was submitting to them.'

33. **jouer au fin**, 'to play a deep game.'

36. **lui valurent**, 'procured him.'

263. 7. **roide**, pronounced **raide**, and now generally so spelt; see note, p. 257, l. 10.

16. *i.e.* he was still regarded almost as a *novus homo.*

18. **les Cinnaniens**, the party of Cinna, an infamous demagogue, the ally of Marius.

25. **bafouer** (from an old French word, **baffe**), 'to turn into ridicule,' 'travesty.'

29. **de ne faire que compter**, 'merely to be reckoned.'

32. **Que s'il**, 'for if'; see note, p. 69, l. 11.

35. **défaut d'initiative**, 'lack of originality.'

264. 1. **des Quintus Maximus**, *i.e.* Fabius Cunctator.
des Publius Decius; see p. 95, l. 30.

12. **à merci**, 'abjectly.'

17. **en froid avec**, 'on bad terms with.'

33. **marquer en tout**, 'to be conspicuous everywhere.'
à corps perdu, 'recklessly.'

265. 7. **collèges de justice**, 'tribunals,' *e.g.* the centumviri; **collège** (*collegium*) means what we call a commission or body of men, with certain legal powers.

8. **ne faisait point le renchéri**, 'was not scrupulous;' literally, 'did not play the part of the man who puts his price high' (**renchérit**).

12. **Tel testament**, 'a certain will'; see F., § 37, *b.*

13. **faux notoire**, 'notorious forgery.'

15. **ses riverains**, 'the neighbouring small landholders.'
par voie de fait, 'by expulsion, force.'

23. For the **sesterce**, see note, p. 196, l. 14.

36. **son débit**, 'his delivery.'

266. 16. **meneurs**, 'party-leaders.'

CÆSAR.

PAGE LINE

268. 15. **juste**, 'well-balanced'; see note, p. 124, l. 5.

16. **quelque éclatantes.** F., § 163, *c.*

27. **au lieu qu'il aurait fallu**, 'whereas he would have been obliged.'

31. **qu'il**, 'when he.' F., § 176.

34. **la défaite des Cimbres**; see p. 225.

269. 2. Note the redundant **ne.**

28. **où il ne pût**; why subjunctive? F., § 162, *b.*

36. **ne laissa pas**, 'did not fail to.'

270. 11. The Pontificate was a life office.

22. **bicoque**, 'petty town.'

25. Galicia, north-west of Spain.
Lusitania, modern Portugal.

271. 6. Cato accused him openly of complicity in the plot. Cæsar appealed to Cicero to prove that he had, unsolicited, proffered evidence against it.

7. **se fût vu**; what case is **se**?

33. **comme en dépôt**, 'a third party.'

272. 10. **que lui attirait l'éclat**; for the inversion, see note, p. 12, l. 9.

31. **la loi Agraria** of Caius Gracchus; see p. 200, l. 8.

273. 10. **les plus gens de bien**, 'the best men'; **gens de bien** is treated as a mere adjective, and qualified by **plus.**

22. **qu'il y allait de son honneur de**, 'that his honour was pledged to'; cp. **il y va de ma vie**, 'my life is at stake.'

23. **ou que** instead of the more usual **soit que** following upon **soit qu'**, in l. 21.

274. 23. **Servilius**, better known as Casca, one of Cæsar's murderers.

Piso. Lucius Piso, an adherent of Clodius, attacked by Cicero (in Pisonem).

27. **Crassus**, with his son Publius, was killed at Carrhae by the Parthians in B.C. 53. His elder son Marcus was Cæsar's famous quæstor.

PAGE LINE

275. 1. **Suétone.** C. Suetonius Tranquillus, the historian, born about A.D. 70, a friend of Pliny the Younger, best known by his *Vitæ Duodecim Cæsarum*, from Julius Cæsar to Domitian.

le teint blanc, possessive article. F., § 117, *b*.

17. **laticlave**, *laticlavium*, the broad scarlet border of the toga prætexta worn by senators.

24. **Subure.** Subura, the part of the city which lay beyond the Forum towards the Viminal and Esquiline Hills.

27. **Aricie.** Aricia in Latium, at the foot of the Alban Mountains.

CATILINE.

C. Sallustius Crispus, B.C. 86-34, writer of the *Bellum Catilinarium* and *Bellum Jugurthinum*.

L. Annæus Florus, a contemporary of Suetonius (see above), wrote an epitome of Roman history from the earliest times to the establishment of the empire.

LINE PAGE

276. 10. *satis eloquentiæ, sapientiæ parum*, an instance of the rhetorical figure called chiasmus.

14. Cp. p. 259, ll. 16-27.

20. **que travaillaient**; note the inversion. F., § 107 (4). **Travaillaient** is a translation of **vexabant**, 'ravaged.'

277. 12. **forfaits**, 'enormities'; **forfaire** is **foris facere**, 'to act against,' 'to outrage'; **forfaire à l'honneur.**

26. **ne lui coûtait**, 'was spared by him.'

31. **crapuleux**, 'debauched.'

278. 24. **j'ai failli moi-même.** This paragraph is from a speech of Cicero. **Faillir** means 'to come near to do,' only used in perfect and preterite; **manquer de** has the same meaning.

26. This paragraph is from Florus.

279. 1. **les Curius**, etc.; the article is the so-called emphatic article, and is not really plural; we say '**a Curius**,' '**a Porcius**,' etc. These are the names of the principal confederates of Catiline. Sulla is P. Sulla, nephew of the famous Sulla. He escaped condem-

PAGE LINE

nation, though his guilt is hardly doubtful, and lived to command Cæsar's right wing at Pharsalia; his brother Servius was also a conspirator, and also escaped punishment.

279. 26. **Allobroges**, a Gallic tribe.

32. **César considère leur dignité.** He proposed perpetual imprisonment as their punishment, but it was as a *worse* penalty than death.

Battle of Pistoria.

280. 6. **Pétréius.** The Consul Antonius, suspected, with good reason, of complicity with Catiline, feigned illness before the battle, and entrusted the command to Petreius.

9. **hommes de trait**, 'the light-armed troops'; see note, p. 8, l. 15.

18. **payer lui-même de sa personne**, 'personally exposing himself'; see note, p. 41, l. 5.

22. **la cohorte prétorienne**, 'a body of picked men attached to the person of the commander.'

25. **le Fésulan**, *Fæsulanus quidam*, a nameless citizen of Fæsulæ (Fiesole), 3 miles north-east of Florence, who had been set in command of Catiline's left. The battle-field lies at the foot of the Apennines, due north of Fæsulæ.

281. 19. **qui un ami, qui un hôte**, 'one . . . another.' Cp. —'Ils cherchèrent la source du mal, qui d'un côté, qui d'un autre, et pas un ne la trouva.'—Balzac.

XII.

GAUL AND THE END OF THE REPUBLIC.

Cæsar's *Commentaries* on the Gallic War are contained in seven books (the eighth being by another hand), each dealing with one campaign. I quote Mr. J. A. Froude's opinion of their quality:—'No military narrative has approached the excellence of the history of the war in Gaul. Nothing is written down which could be dispensed with; nothing important is left untold; while the incidents themselves are set

off by delicate and just observations on human character. The story is rendered attractive by complimentary anecdotes of persons; while details of the character and customs of an unknown and remarkable people show the attention which Cæsar was always at leisure to bestow on anything which was worthy of interest, even when he was surrounded with danger and difficulty.'

Alesia, now Alise-la-Reine, lies in the Department of the Côte-d'Or, on the railway between Paris and Dijon, some thirty-five miles from the latter town. The contour of the hill and the whole scene can still be perfectly distinguished, for there is no town, and the natural features are unchanged.

LINE PAGE

282. 4. **deux rivières**, the Ose and Oserain, two very small streams which flow into the Brenne, and so into the Seine.

11. **muraille sèche**; what Cæsar calls a *maceria*, a wall of stones only without mortar, such as are so largely used in the North of England instead of hedges.

13. **onze mille pas**. The Roman mile was nearly equal to our own; see note, p. 8, l. 36.

283. 1. Vercingétorix was chieftain of the Arverni (Auvergne).

14. **à la seconde veille**, *i.e.* between midnight and three in the morning. The night was divided into four watches.

17. **Mandubes**; the Mandubii were the tribe who inhabited the district of which Alesia was the capital.

25. **arrêta**, 'ordered.'

284. 6. **tours**, built of wood, with several stages.

24. **ceps** (Latin, *cippus*, from which **cep** is directly derived, meaning a small pillar or gravestone, or boundary mark); the French **cep** means a vine stock, and one is tempted to suspect that *cippus* was used in soldier's slang for it in Cæsar's time.

en quinconce; the *quincunx*, or chequer formation, so much used by Roman military art; see *Dictionary*.

35. **chausse-trapes**, military word, a ball or bar of iron with projecting spikes, strewn on the ground to ward off cavalry. Latin, *talæ*. These were clearly of the bar kind.

285. 1. **faible**, 'small'; cp. **monnaie faible**, 'coins of light weight': **l'âge faible**, 'of tender age.'

PAGE LINE

285. 3. **le plus uni que pût**; why subjunctive? F., § 162, *b*.

24. **les Édues.** The Ædui had been until now the allies of Cæsar. It was upon their complaint against the Helvetii that the Romans had entered upon the war.

30. **Critognat**, one of the chieftains of the Arverni.

33. The Cimbri and Teutones (for whom, see pp. 214 *sqq.*) had ravaged most of Gaul before their final conflict with Marius. The Aduatici in the North were even descended from them.

286. 11. **leur a fait connaître**; **leur** refers to the Romans; why in the dative? F., § 131.

15. **Que si**; see note, p. 69, l. 11.

17. **réduite en province.** The Provincia (Provence) had been acquired by the Romans 150 years before Cæsar.

19. **ne doit pas finir**, 'is destined to be eternal.'

30. Edward III. did the same at the siege of Calais.

33. **Comm**, *Commius* in Latin, King of the Atrebates (Arras), had been Cæsar's trusted ally until this year, was sent by him on an embassy to Britain, there imprisoned, and only released after Cæsar's second expedition.

287. 8. **dans la joie**; why the definite article?

10. **claies**, *fascines*. Cæsar calls them **crates**, 'wattle.'

33. **les Germains**, 'a body of Germans in alliance with Cæsar.'

288. 7. **harpons**, Latin, *harpagones*, 'siege-hooks,' *i.e.* hooks fastened on poles for tearing down masonry.

24. **les machines**, *i.e.* the catapults.

25. Trebonius served Cæsar faithfully all through the Civil War, but joined in the conspiracy of Brutus and Cassius.

33. **aiguillons**, the **chausse-trapes** mentioned above, p. 284, l. 35.

289. 19. **mi-côte**, 'half-way up the hillside'; **mi** is not short for **demi**, but derived directly from **medius**, as **demi** from **dimidius**; cp. **mi-chemin**, **mi-carême**, **la mi-juin.**

20. **lieutenants**, *i.e.* *legati* = 'staff officers'; see note, p. 87, l. 25.

23. **choisis dans**, 'chosen from,' note the preposition; cp. **puiser de l'eau dans un puits.**

PAGE LINE

289. 24. **nations**, 'tribes.'

29. **parent**, 'kinsman.'

30. **à la première veille**, 'at dusk.'

290. 5. **perches**, 'poles.'

galeries couvertes, 'pent-houses,' for sheltering an attacking party. See *Dict. of Ant.—vinea, musculus.*

faux, *falces*, 'poles with sickle heads'; see also above, p. 288, l. 7.

26. **tortue**, 'the tortoise' formed by locking the shields above the backs. See *Dict. of Ant.—testudo.*

33. **Labiénus**, Cæsar's greatest military subordinate, went over to Pompey and was killed at Munda.

291. 10. **le jeune Brutus**, the famous Brutus. He was believed by some to be in reality Cæsar's son. His mother was Servilia, niece of the celebrated M. Livius Drusus, tribune of the plebs. See also p. 295, ll. 13-16.

11. **C. Fabius**, a favourite legatus of Cæsar's, who remained faithful to him throughout.

24. **la couleur du vêtement**, he wore a scarlet paludamentum.

30. **le javelot**, 'the pilum'; see note, p. 95, l. 3.

34. The Lemovices dwelt near Bourges. Limoges still preserves their name.

292. 22. Vercingetorix was reserved for Cæsar's triumph, and put to death according to the cruel Roman fashion at the moment when the procession reached the Capitol.

PHARSALIA.

For Plutarch, see p. 365.

293. 16. **chignon du cou**, 'the nape of the neck.'

294. 3. **qui s'était bien douté**, 'who surmised.'

12. **fixer**, 'to face steadily.'

22. **aurait troublé**; the conditional marks the supposed case. F., § 112.

32. **il se déroba du camp**, 'he stole out of the camp.'

295. 5. Asinius Pollio, an orator and patron of literature,

the friend of Virgil and of Horace. Pollio amat nostram quamvis sit rustica Musam.

Insigne mæstis præsidium reis
Et consulenti, Pollio, curiæ.

Death of Pompey.

From the field of Pharsalia Pompey fled to Lesbos, where he found his wife Cornelia and his sons Cneius and Sextus. There he heard that Syria had declared for Cæsar, and he sailed for Egypt, over which reigned the youthful Ptolemy, brother of Cleopatra. Ptolemy owed his throne to Pompey's friend Gabinius, but he turned against him now.

PAGE LINE

295. 17. **Achillas** was the general of Ptolemy.

19. **chef de bande**, this merely means 'centurion,' a translation of the Latin *ordinem ducebat.*

25. Theophanes was a learned Greek and friend of Pompey, and it was by his advice that the latter had turned to Egypt.

28. **de gagner le large**, 'to put out to sea'; **le large** = 'the offing.'

296. 8. **quand même il aurait**; for the conditional, see F., § 112, *b.*

12. **affranchis**, *liberti*, 'freedmen.'

23. **un mot d'honnêteté**, 'a fair word.'

297. 32. **en tout**, 'altogether.'

35. **que les Romains aient eu**; why subjunctive?

298. 1. Lucius Lentulus was one of the most active partisans of Pompey and the senate.

16. **devin**, 'soothsayer.'

18. **les ides de Mars**, the 15th of March.

23. Lepidus afterwards formed the second Triumvirate with Antony and Octavianus or Augustus.

299. 18. **Sur ces entrefaites**, 'meanwhile'; **entrefaites** is only used in this phrase.

20. **son second héritier**, next, that is, to his grand-nephew Octavianus.

24. **remontra**, 'warned.' **Remontrer** is, by derivation, the same word as our 'remonstrate.'

PAGE LINE

299. 35. **que ce n'est pas là servitude et tyrannie**, 'that it is not slavery and despotism'; the definite article is omitted for rhetorical effect. F., § 121, *b*. For the tmesis **ce n'est pas là = cela n'est pas**, see note, p. 37, l. 32.

36. **néfaste**, 'ill-omened'; *dies nefastus* was a day when, for religious reasons, no public business could be transacted.

300. 6. **qui voulait absolument**, 'who insisted on speaking to him.'

11. **Cnide**, Cnidus, on the coast of Caria, in Asia Minor.

301. 3. **d'Épicure.** The Epicureans were notably inclined to favour monarchical institutions. The Stoics were all stern Republicans.

302. 3. **goûter à ce sang**; **goûter** is 'to taste,' and governs an accusative; **goûter à** or **de** is 'to take a taste of,' 'to make trial of.'

5. **l'aine**, 'groin.'

Character of Cæsar.

For Mommsen, see p. 356.

19. Some put his birth a year later.

20. **Thapsus**, in Africa. The victory over Cato and the Republican party in B.C. 46.

24. **créateur**, 'creative.'

303. 23. **vaquer**, *vacare*, 'to take in hand,' 'give attention to.'

24. **sans broncher**, 'without making a fault'; cp. the proverb, **Il n'y a si bon cheval qui ne bronche.**

31. **qu'ils fussent**, 'whether they were.' F., § 176.

304. 2. **Aulus Hirtius** fell at Mutina, whilst consul, fighting against Antony. He is perhaps the author of the eighth book of the *Commentaries of the Gallic War*.

Gaius Matius became the close friend of Augustus.

6. **l'éloignement**, 'aversion.'

7. **il va de soi**, 'of course.'

8. **toute puissante**; why **toute**? F., § 96. See below, p. 305, l. 6.

PAGE LINE

304. 23. **ainsi en fut-il pour,** 'it was so with Cæsar.'

29. **chef,** 'head.'

32. **pour se complaire,** 'although he delighted'; see note, p. 15, l. 35.

305. 21. **Si sages,** 'however wise'; **si** = **quelque.** F., § 163.

25. **lui passer parole en quelque sorte,** 'make a match, so to speak, with chance.'

30. **confinait à,** 'bordered on.'

306. 7. **maître à deux,** 'joint possessor,' *i.e.* with Pompey.

13. **en fait d'**; see note, p. 6, l. 30.

25. **divinatoire,** 'prophetic.'

307. 1. **vu,** 'considering.'

34. In B.C. 52, when the final struggle with Pompey was entered on.

308. 9. **passé maître**; so we say 'past master,' a metaphor from the guilds = received as a master in his craft. 'L'autre était passé maître en fait de tromperie.'—LA FONTAINE.

16. **un régime de prétoriens,** alluding to Tiberius and the later emperors, who depended on the Pretorian Guard; the hierarchy of marshals of course alludes to Napoleon.

23. **Positif,** 'practical.'

24. **se laissa jamais prendre aux,** 'never let himself be caught by.'

26. **était,** 'existed'; in Pope's 'whatever is, is right,' we have an instance of both uses of the verb 'to be.'

35. **le brillant chef de cavalerie,** Antony.

36. **le banquier calculateur,** Crassus; see pp. 264 *sqq.*

309. 12. **le premier entre ses égaux,** *primus inter pares.* So Augustus would only be styled Princeps Senatus. See note, p. 195, l. 3.

17. **un dix-huit brumaire,** Napoleon's famous suppression of the Directory in 1799.

19. **puissants devant le Seigneur,** Genesis x. 9, 'Even as Nimrod, the mighty hunter before the Lord.'

22. **gouvernant,** 'ruler'; not a participle.

25. **l'aurait fait tomber,** 'could be said to have plunged him.' F., § 112.

PAGE LINE

310. 4. **l'arrêt,** 'decree.'

5. **l'Hyphásis,** the Ravee, one of the Punjab rivers, the farthest point of Alexander's advance eastward.

30. **au dedans comme au dehors,** 'in his own nature and in the world outside.'

33. **il lui manque**; impersonal.

36. **Tel détail,** 'this or that detail.'

311. 1. **à le voir,** 'on being regarded.'

3. **marque le pas,** 'keeps pace with,' 'is to be classed with.'

6-8. The following paraphrase will perhaps best render the thought of these lines, which are themselves a paraphrase of a passage which, in the original German, is difficult enough to grasp:—'He is a man, and a complete one, and he shows it by his admirable skill in guiding and regulating his conduct according to the conditions under which he lives.'

15. **le propre de Rome,** 'the special characteristic of Rome,' *die kernige Eigenthümlichkeit.*

16. **à la longue,** 'in course of time.'

312. 3. **si vaste que soit = quelque vaste que soit**; see note, p. 305, l. 21. F., § 163.

13. **leurs plus hauts monarques,** Kaiser and Czar.

PHILIPPI.

For De Ségur, see p. 381.

17. **à Sardes,** Sardis in Lydia. Brutus and Cassius had succeeded in raising a large army in the East when the remnants of the legion of Pompey gathered round those who had avenged his death.

18. **concussions,** 'malversation of public money.'

24. **que n'interrompirent jamais**; note the inversion.

313. 11. **Sur ces entrefaites,** 'meanwhile'; see note, p. 299, l. 18.

13. **près de Philippes,** between Philippi and its seaport Neapolis.

21. **Quel que soit l'arrêt**; F., § 163.

23. **l'emportent**; cp. **le céder**; see note, p. 63, l. 2.

PAGE LINE

314. 11. **la mort de Caton**; he had committed suicide after the battle of Thapsus in Africa, B.C. 46. Lucan says of him—'Victrix causa diis placuit sed victa Catoni.'

316. 8. **conquérir**, 'to acquire,' 'win.'

30. **Stration** had been his teacher of rhetoric.

ACTIUM.

For Plutarch, see p. 365.

317. 1. **la sixième heure**; *i.e.* the hour ending at noon. Actium was fought on the 2d of September (B.C. 31). The Roman day was divided from sunrise to sunset into twelve equal periods, varying in length with the season, the sixth always ending at noon.

6. **à son aile gauche**; why the dative? F., § 131.

Octave; Octavianus or Augustus.

8. **au large**, 'into the offing.'

des deux pointes du détroit; see plan of Actium in Smith's *Smaller Hist. of Rome.*

10. **vaisseaux légers sous la rame**, 'swift under oars'; the well-known Liburnian galleys, afterwards much used as launches and message-boats, like our modern gunboats. Hor. *Epod.* i. 1, 8—

> 'Ibis Liburnis inter alta navium
> Amice propugnacula
> Paratus omne Cæsaris periculum
> Obire, Macænas, tuo.'

22. **bordages armés**; **bordage** means the planking of a vessel's sides; **pièce**, 'timber,' 'baulk.'

29. **gerres**, Latin, *gerræ*, wattle hurdles for defence.

30. **pots à feu**, 'fire-balls'; pots filled with all manner of combustibles.

318. 3. **Agrippa** was in chief command of the fleet of Octavianus.

faire à l'aile; see above, p. 317, l. 6.

7. **dégarni**, 'weakened.'

8. **le trouble**, 'disorder'; for the article, see F., § 116.

PAGE LINE

318. 28. **se faisaient tuer**; what case is **se**?

29. **vaisseau à cinq rangs de rames**, *i.e.* a *quinquereme.*

32. **actuellement**, not 'actually,' but 'now'; cp. **le jour actuel**, 'the present day.'

AUGUSTUS.

319. 22. **caractérisât**; note the subjunctive. F., § 162.

23. **monarque**; for the absence of the article, see F., § 120 (5).

25. **était détesté**, 'had been . . .'; note the difference of tenses. Cp. **Il y a longtemps que je vous attends.**

28. **différents titres**; the article is not required with **divers** and **différent.**

320. 16. **le ressort militaire**, 'in all military matters.' **Ressort** is properly a law term, and means the jurisdiction of a court.

17. **ordonner de**, 'to take order for,' 'arrange for.'

18. **deniers**, Lat. *denarii*, used for 'money' in this phrase, and in **les deniers de l'État.**

29. **Bossuet**, the famous French bishop and preacher of Louis XIV.'s time. Quoted from his *Discours sur l'Histoire universelle.*

33. **parer à**, 'provide against,' a fencing term; cp. **parer et porter en même temps.**

36. **que de recevoir**; for the **que**, cp. **C'est un méchant métier que de médire.** F., § 176, *c.*

321. 14. **il fut dit**, 'it was implied.'

28. **aux seuls plébéiens**; almost the only remnant of the old distinction between patrician and plebeian gentes. Clodius, to become tribune, got himself adopted into a plebeian gens.

36. **jusqu'où**, 'to what point.'

322. 4. **de simples manques**; partitive article. The new crime, or extension of an old one, was that of *læsa majestas* (whence the Fr. **lèse-majesté** = 'treason'), or more simply *majestas.* It was this abuse which

PAGE LINE

gave rise to the infamous race of *delatores*, or informers.

322. 14. **la censure**, 'the Censorship.'

XIII.

CHARACTERS AND PARALLELS.

The remaining extracts are from M. Dubois Guchan's interesting work, *Rome et Cicéron ou des Derniers Moments de la République romaine.*

PAGE LINE

324. 11. **Orchomène ou de Chéronée**; the battles of Orchomenus and Chæronea were battles won by Sulla in the first Mithridatic War: Chæronea, B.C. 86; Orchomenus, B.C. 85. Both are towns in Bœotia.

14. **de Munda.** The final battle against the Pompeians, led by Pompey's son and Labienus, B.C. 45.

15. The first war in Spain was before Cæsar crossed the Adriatic to engage Pompey in Epirus in the year 51.

à qui imputer, 'to whose account are we to set it down'; for the infinitive, cp. **Que faire? A quoi bon se disputer!**

325. 4. **de Modène**, Mutina, where Hirtius and Pansa fell in B.C. 43.

de Pérouse. Perusia sustained a long siege under Antony's brother against Octavianus, when the latter and Antony finally quarrelled in B.C. 41. The period is known as the Bellum Perusinum. It is in Etruria.

8. **remonte à**, 'swells the account of.'

18. **des Gaules**, 'his army of Gaul'; the plural, because to Romans there were two Gauls, of both of which Cæsar was governor—Gallia Cisalpina, Gallia Transalpina.

326. 1. For Salluste, see p. 415.

l'interpelle, 'apostrophises.'

PAGE LINE

326. 12. **utopique**, 'utopian,' an adjective derived from Sir Thomas Moore's 'Utopia,' which means 'Nowhere'; used of unrealisable ideals.

15. **qu'il n'en peut**, 'any more than he can establish its virtues by edict.'

16. **Comment ignorer**; for the infinitive, see note, p. 324, l. 15.

34. **Appius**; see p. 111, l. 11.

327. 10. **rapetisse**, 'degrades'; why subjunctive? F., § 162, *b*.

11. **Sénèque**, *Seneca*, philosopher, poet, and tutor of the Emperor Nero.

25. **redressements**, 'historical reparations.'

30. **opinait**, 'argued.'

31. **cette lie de Romulus**, 'the dregs of Romulus'; imitated from Juvenal's *fæx Quirina*.

328. 9. Favonius was called Cato's ape: sided with Pompey, was pardoned by Cæsar; after his murder, took the side of Brutus and Cassius, and was executed by Octavianus after the battle of Philippi, where he had been taken prisoner.

16. **maître homme**; cp. **le maître autel**, 'the high altar'; **sa maîtresse femme**.

329. 4. **assister à**, 'be a spectator of.'

5. **Des Devoirs**, the *De Officiis*.

Mark Antony.

18. **le convenu d'école**, 'the conventional view of the historian.'

a beau le qualifier, 'stigmatises him in vain'; cp. **vous avez beau dire**; note p. 155, l. 29.

20. **faussaire**, 'forger.'

330. 27. **Platon . . .**, in the *Phædo*.

331. 7. **philtre**, 'love potion.'

17. **chaos**, pronounced ka-o.

28. **les Parthes**, in the year B.C. 36.

332. 6. **après Modène**; see above, p. 325, l. 4, note.

10. **sa trempe**, 'his temperament.'

PAGE LINE

332. 23. **fuir entre deux eaux**, more commonly **nager entre deux eaux**, 'to trim so as to please both sides,' literally, 'to dive under water as many wild fowl do, only coming up to breathe.'

32. **qui émigre**; **qui** for **celui qui**. Cp. **Qui m'aime me suive. Qui s'excuse s'accuse.**

36. For Hirtius, see note, p. 304, l. 2. He fell in assaulting Antony's camp, after defeating him at Mutina.

333. 2. Dolabella had caught Trebonius in Asia Minor, and flung his head at the foot of a statue of Cæsar. Trebonius was one of Cæsar's legati in Gaul.

10. **sicaire**, 'assassin.'

16. **l'empoisonneuse que j'assiège.** Antony so styles Decimus Brutus, whom he was besieging at Mutina. *Venefica* is the Latin word, and the allusion was to Brutus's treachery on the day of Cæsar's murder, for which see p. 299, l. 17, *sqq.*

26. 'For my part I intend to forgive for their insults those only who aid me to avenge Cæsar.'

34. **comme vigueur**, 'in point of energy.'

334. 7. **des caquets**, 'tittle-tattle,' literally, the clucking of a hen that has laid an egg.

8. **que les petites natures**; cp. Tennyson, 'Idylls of the King'—

> 'The crowd, that if they find
> Some taint or blemish in a name of note,
> Not grieving that their greatest are so small,
> Inflate themselves with some insane delight,
> And judge all nature from her feet of clay.'

10. **un Verrès**, the infamous governor of Sicily, brought to justice by Cicero for his tyrannies.

12. **garnement**, 'debauchee'; **se garnir**, in vulgar parlance, is 'to indulge the appetite.'

14. **Pollion et Plancus**, patrons of literature and the arts, friends of Cæsar, and later of Augustus, Virgil, and Horace.

17. **trois meurtriers de César**, Decimus Brutus, and Brutus and Cassius. The remark is grossly unfair to Brutus at least.

AUGUSTUS.

PAGE LINE

For Tacitus, see note on p. 23, l. 20.

335. 24. Aurelia was Julius Cæsar's mother; Attia the mother of Octavius and niece of Julius Cæsar.

27. **guerre, jurisprudence, éloquence**; why no article? F., § 129.

29. **Montaigne**, pronounced **Montagne** (1533-92), the well-known French moralist and writer, the father of the *Essay*.

32. **image**, 'idea.'

vont rangeant, 'proceed to classify and explain.'

336. 2. **les renvoient**, 'attribute them.'

5. **qu'il s'est fait lâcher entier et indécis aux plus hardis juges.**

20. **Apollonie** is on the coast of Epirus. Either there or at Dyrrachium all travellers from Brundisium landed. It was therefore the Calais or Boulogne of the time.

28. **à Modène**; see p. 325, l. 4.

29. Viz. at Philippi, when Augustus was ill.

30. Sextus Pompey was defeated by Agrippa in a sea-fight off Naulochus, on the north coast of Sicily in B.C. 36.

Antony's defeat at Actium was also the work of Agrippa.

337. 21. **parent**, 'relative.'

23. **Patercule**, Velleius Paterculus, B.C. 19-A.D. 31, a soldier and historian. He wrote a compendium of universal history from the siege of Troy to the year of his death. He flatters Augustus and Tiberius boundlessly.

33. **Germanicus**, son of Drusus the brother of Tiberius, father of Caligula and of Agrippina the mother of Nero.

35. **refusaient le serment**, 'refused to take the oath of allegiance to him as commander'; see note, p. 5, l. 1.

36. **Quirites**, *i.e.* 'civilians,' not soldiers.

338. 1. The legions of Antony surrendered after the sea-fight.

PAGE LINE

338. 18. **Plus soldat,** 'had he been more of a soldier'; a good instance of the adjectival use of the substantive without article, and of its advantage to the language. F., § 119.

SULLA AND CÆSAR COMPARED.

339. 8. **tenir d'Alcibiade,** 'to resemble'; cp. the expressions **chasser de race, tenir de son père.**

10. **descendant de Vénus.** The Julian gens traced its origin to Æneas, son of Venus and Anchises.

13. Cicero published a book in praise of Cato in the year of his death, 46, when Cæsar was supreme. Cæsar in reply wrote the *Anti-Cato,* which ridiculed Cato, but flattered Cicero. It is not extant.

20. **garnements**; see note, p. 324, l. 12.

340. 23. **capter,** 'win over,' Lat. *captare.*

341. 3. The other two great abdications of history are those of Diocletian and of the Emperor Charles V., but both of them were old men.

CATILINE AND CÆSAR.

Fénélon, Archbishop of Cambrai, tutor to the Duke of Burgundy, grandson of Louis XIV., for whom he wrote the famous *Télémaque;* an estimable man, and one of the most learned in the classics of his day. The extract is from his *Dialogues des Morts,* which Landor has imitated in his *Imaginary Conversations.*

PAGE LINE

341. 9. **Je me passerais bien de,** 'I could well spare your visit.'

18. **relevait du hasard,** 'depended on chance'; cp. p. 343, l. 3.

19. **arrêté,** 'ordered.'

28. **un goujat,** 'a bully.'

31. **dussent,** 'though the barbarians might dispute the prize with him'; see p. 50, l. 5. F., § 113, *c.*

342. 1. **sujette souveraine**; a bold oxymoron or contradiction in terms; cp. Shakespere's 'a damned saint an honourable villain.'

CATO AND CÆSAR.

PAGE LINE

342. 9. **que**, 'why.' F., § 176.

11. **fait dire au premier**; why the dative? F., §§ 131, 140.

21. **Salluste**; see note, p. 415.

24. **Patercule**; see note, p. 337, l. 23.

343. 3. **tout ce qui relève du**, 'all that belongs to.'

POMPEY AND CICERO.

24. **pour les tiers**, 'for others'; cp. **Souvent un tiers se brouille avec les deux partis**; **tiers**, like **quart** and **quint**, belongs to the older French ordinals, which ran—**prime, second, tiers, quart, quint**, and of which while **second** is still used commonly, the others are retained in a few phrases, *e.g.* **de prime abord, Le Pape Sixte-Quint, le tiers état.**

25. **tenait à**, 'was bent upon.'

29. **Pindenesse**, Pindenessa, a small town near Mount Amanus, in Cilicia.

344. 12. **s'entendaient . . . pour**; **s'entendre**, here = 'to understand,' 'to be skilled in,' like **se connaître à.**

13. **atermoiements (à terme)**; **atermoyer** = 'to postpone payment of a debt'; translate 'compromises and tentatives.'

23. **certain parti**; see note, p. 45, l. 14.

345. 1. Note **un politique**, 'a politician,' **la politique**, 'policy.' So **le critique** and **la critique.**

2. **s'en ressentit**, 'was affected by it.'

CICERO AND VOLTAIRE.

Voltaire (1694-1778) was the dominant spirit of the eighteenth century, the age of the philosophers and the encyclopædists, such as Montesquieu, Rousseau, D'Alembert, Diderot.

PAGE LINE

345. 13. **les utopistes**; see note, p. 326, l. 12.

18. **on comprend pourquoi**, *i.e.* because Voltaire was a deist, and the *De Natura Deorum* is deistic.

PAGE LINE

346. 9. **Ni l'un, ni l'autre, n'est absolument poète dans la grande acception du mot.** The parallel is forced. Voltaire was a respectable poet, if not something more. Cicero was beneath contempt.

12. **vulgarisateurs,** 'But how incomparable are both in making knowledge popular.'

28. **de le ressasser**; **sasser** is to sift, from **sas**, a 'sieve,' or 'strainer'; figuratively, as here = 'to repeat *ad nauseam*.'

30. **ingénieusement,** 'genially.'

31. **la Pucelle,** a poem, a vilification of the Maid of Orleans.

32. **que Voltaire n'était français**; note the redundant **ne.** F., § 152, *b*.

347. 2. **plus coulant,** 'more natural.'

tous deux savaient donner, 'could strike hard.'

8. **il lui aurait plus tenu compte d'un pardon,** 'he would have shown him more gratitude for a pardon.'

18. **ce qu'il veut, et qu'il le veut fortement,** *quicquid volet valde volet.*

19. **dégustateurs,** 'connoisseurs of forms and phrases'; **dégustator** in Latin means literally 'taster.'

32. **des esprits déclassés,** 'revolutionary spirits.'

Cicero and Demosthenes.

348. 8. **le milieu dans lequel nous vivons,** 'the environment,' or the atmosphere in which we breathe.'

16. **se départent,** 'form an exception to.'

19. **le prend toujours de haut,** 'always takes a high line.'

20. **le prend souvent de biais,** 'often takes a crooked one.'

26. **Discours sur l'ambassade,** an oration of Demosthenes accusing Æschines of treason on an embassy to Philip, King of Macedon.

27. **pour Milon.** The *pro Milone* was Cicero's defence of Milo for killing Clodius. It was never spoken, for Cicero broke down at the sight of Pompey's soldiers, who filled the Forum to preserve order.

PAGE LINE

348. 30. **Je ne doute pas que vous n'ayez**, 'I do not doubt but that you have.' F., § 160, *b*.

32. **obsessions factieuses**, 'the factious canvassing.'

349. 1. **pendant que le sort proclamait vos noms**; the Athenian dicasts or jurymen were selected by lot.

31. **Milonienne**, *i.e.* the *pro Milone*, *Miloniana oratio*.

350. 11. **Traité des Devoirs**, *De Officiis*, a treatise on 'Morals.'

12. **Songe de Scipio**, *Somnium Scipionis*.

13. **Isocrate**, the 'old man eloquent' of Milton's sonnet.

17. **eût suscité = aurait pu susciter.** F., § 112.

31, 32. Translate **peuple** here by 'democracy.'

36. **il n'y a rien qui ne presse et qui ne poigne à bon escient**; why subjunctive? F., § 162, *b*. For **poigne** from **poindre**, cp. the proverb—**Oignez vilain, il vous poindra, poignez vilain il vous oindra.**

351. 1. **à bon escient** = 'in earnest'; **escient**, Lat. *sciens*, is only used in this phrase and in **à son escient**, **à mon escient**, etc.

16. **Saint Jérôme**, Eusebius Hieronymus (331-420), the author of the Vulgate or Latin Version of the Scriptures authorised by the Council of Trente.

35. **injures**, 'insults,' 'abuse,' as always.

352. 1. **Fulvie.** Fulvia (not to be confounded with the Fulvia who divulged to Cicero the plot of Catiline) was thrice married — first to Clodius, secondly to Curio, and thirdly to Antony. It was she who thrust her brooch-pin through Cicero's tongue when his head was brought to her.

en Afrique. Curio fell fighting for Cæsar against the senatorial party in Africa, B.C. 46.

5. **l'autel de Neptune**, in the island of Calauria, off Troezen, in the Saronic Gulf, whither he fled in B.C. 322, when his surrender was demanded by Antipater.

8. **tient de la trempe**; see note, p. 339, l. 8.

PROPER NAMES AND NAMES OF PLACES WHICH DIFFER IN FRENCH AND ENGLISH.

Achaïens	Achaeans
Aduatuques	Aduatuci
Agathocle	Agathocles
Agrigente	Agrigentum
Alalie	Alalia
Albains	Albans
Albe	Alba Longa
Ambrons	Ambrones
Anchise	Anchises
Antoine	Antonius, Antony
Apollonie	Apollonia
Aquilée	Aquileia
Araméens	Aramaeans Aramaic Races
Ardée	Ardea
Aricie	Aricia
Aristote	Aristotle
Aristophane	Aristophanes
Arvernes	Arverni
Aulus-Gelle	Aulus Gellius
Aventin	Aventine
Bélisaire	Belisarius
Bénévent	Beneventum
Bellone	Bellona
Berbères	Berbers
Béotiens	Boeotians
Bithynie	Bithynia
Bohême	Bohemia
Boïes	Boii
Brutiens	Men of Bruttii
Byzacène	Buzacene
Camille	Camillus
Campanie	Campania
Capitolin	Capitoline
Capouans	Capuans
Capoue	Capua
Cappadoce	Cappadocia
Carbon	Carbo
Carinthie	Carinthia
Carniole	Carniola
Catalogne	Catalonia
Caton	Cato
Centrons	Centrones
Celtibères	Celtiberi
Cercine	Cercina
Céthégus	Cethegus
Chauques	Chauci
Chypre	Cyprus
Chéronée	Chaeronea
Chanaan	Canaan
Cicéron	Cicero
Cilicie	Cilicia
Cimbres	Cimbri
Circéum	Circeii
Circé	Circe
Clélie	Clelia
Cléopâtre	Cleopatra
Clusiens	Men of Clusium

Coepion	Coepio
Corioles	Corioli
Cornélie	Cornelia
Cornouailles	Cornwall
Crétois	Cretans
Crimée	Crimea
Curiaces	Curiatii
Cynocéphales	Cynoscephalae
Danemarck	Denmark
Démosthène	Demosthenes
Denys	Dionysius
Diodore	Diodorus
Divicon	Divico
Doire	Duria
Èbre	Ebro
Edues	Aedui
Eléates	Men of Elis
Enarie (île d')	Island of Oenaria
Émile	Aemilius
Enée	Aeneas
Épire	Epirus
Éques	Aequi
Éphores	Ephors
Espagnol	Spaniard
Etrusques	Etruscans
Etrurie	Etruria
Étolie	Aetolia
Étoliens	Aetolians
Espagne	Spain
Eumène	Eumenes
Evandre	Evander
Faustule	Faustula
Fourches Caudines	Furcae Caudinae The Caudine Forks
Gabies	Gabii
Gaulois	Gauls
Gênes	Genoa
Gétules	Gaetuli
Grèce	Greece
Grecs	Greeks
Halicarnasse	Halicarnassus
Hannon	Hanno
Hellade	Hellas
Hellènes	Hellenes
Helvètes	Helvetii
Héraclée	Heraclea
Herniques	Hernici
Himère	Himera
Homère	Homer
Icilien	Icilian
Illyrie	Illyria
Inde	India
Ingaevons	Ingaevones
Iphigénie	Iphigenia
Iran	Irania (Persia)
Irlande	Ireland
Janicule	Janiculum
Josèphe	Josephus
Junon	Juno
Lacédémoniens	Lacedaemonians
Lépide	Lepidus
Lémovikes	Lemovices
Libyens	Libyans
Lingons	Lingones
Locriens	Locrians
Lucaniens	Lucanians
Lucérie	Luceria
Lucrèce	Lucretia
Lycurgue	Lycurgus
Lydie	Lydia
Lysimaque	Lysimachus
Macédoine	Macedonia
Magon	Mago
Massalie	Massilia (Marseilles)
Massaliotes	Men of Massilia
Mauritanie	Mauritania
Marseille	Marseilles
Milon	Milo

Minerve	Minerva
Minturnes	Minturnae
Minturnois	Men of Minturnae
Misène	Misenum
Mithridate	Mithridates
Modène	Modena
Molosse	Molossus
Moscou	Moscow
Myles	Mylae
Nicomède	Nicomedia
Nil	Nile
Numance	Numantia
Numantins	Numantines
Numidie	Numidia
Numides	Numidians
Octave	Octavius
Olympe	Olympus
Orchomène	Orchomenus
Ostie	Ostia
Palatin	Palatine
Patercule	Paterculus
Paul-Émile	Aemilius Paullus
Péloponnèse	Peloponnesus
Pergame	Pergamus
Persée	Perseus
Pérouse	Perusia
Phénicie	Phoenicia
Philinos	Philinus
Philippes	Philippi
Pindenesse	Pindenessa
Platon	Plato
Plutarque	Plutarch
Pollion	Pollio
Polybe	Polybius
Polonais	Polish
Pompée	Pompeius Pompey
Ptolémée	Ptolemaeus Ptolemy
Raudique (le champ)	Raudine Plain
Régille	Regillus
Romains	Romans
Romanche	Romanch
Sabins	Sabines
Sagonte	Saguntum
Salluste	Sallust
Sardaigne	Sardinia
Sardes	Men of Sardinia
Scipion Émilien	Scipio Aemilianus
Scordisques	Scordisci
Scythes	Scythians
Sellasie	Sellasia
Sémites	Semitic Races
Sequanes	Sequani
Sicile	Sicily
Sosilon	Sosilus
Sparte	Sparta
Stilicon	Stilicho
Subure	Subura
Suétone	Suetonius
Syrien	Syrian
Syrte	Syrtes
Tacite	Tacitus
Tamise	Thames
Tarente	Tarentum
Taurins	Taurini
Taurisques	Taurisci
Terracine	Terracina
Théophane	Theophanes
Thermopyles	Thermopylae
Thraces	Thracians
Tibère	Tiberius
Tibre	Tiber
Tigorins	Tigurini
Tite-Live	Titus-Livius Livy
Tolosa	Tolosa Toulouse
Toscans	Tuscans
Trasimène	Trasimenus (Lacus) Trasimene (Lake)

Tyr	.	Tyre	Venouse	.	Venusia
Ulysse	.	Ulysses	Verceil	.	Vercellae
Utique	.	Utica	Vésuve	.	Vesuvius
			Véturie	.	Veturia
Valère	.	Valerius	Volsques	.	Volsci
Végèce	.	Vegetius	Volumnie	.	Volumnia
Véies	.	Veii	Volturne	.	Vulturnus

THE END.

Printed by R. & R. CLARK, *Edinburgh.*

MACMILLAN'S FOREIGN SCHOOL CLASSICS.

EDITED BY G. EUGÈNE FASNACHT,
Assistant-Master in Westminster School. 18mo.

MESSRS. MACMILLAN AND CO. are now publishing a Series of FOREIGN CLASSICS, edited for the use of Schools on a plan and scale similar to that of their Series of ELEMENTARY CLASSICS. Select works of the best foreign Authors will be issued, with suitable Notes and Introduction, based on the latest researches of French and German Scholars.

FRENCH.

Corneille—Le Cid. Edited by G. E. FASNACHT. 1s.

Dumas—Les Demoiselles de St. Cyr. Edited by VICTOR OGER, Lecturer in University College, Liverpool. 1s. 6d.

La Fontaine's Fables. Books I.-VI. Edited by L. M. MORIARTY, B.A., Professor of French in King's College, London. [*In preparation.*

Molière—L'Avare. By the same Editor. 1s.

Molière—Le Bourgeois Gentilhomme. By same Editor. 1s. 6d.

Molière—Les Femmes Savantes. By G. E. FASNACHT. 1s.

Molière—Le Misanthrope. By the same Editor. 1s.

Molière—Le Médecin Malgré Lui. By the same Editor. 1s.

Racine—Britannicus. Edited by EUGÈNE PELLISSIER, Assistant-Master in Clifton College, and Lecturer in University College, Bristol. [*In the Press.*

Sand, George—La Mare au Diable. Edited by W. E. RUSSELL, M.A., Assistant-Master in Haileybury College. 1s.

Sandeau, Jules—Mademoiselle de la Seiglière. Edited by H. C. STEEL, Assistant-Master in Winchester College. 1s. 6d.

Scenes from Roman History in French. Selected from Various Sources and Edited by C. COLBECK, M.A., late Fellow of Trinity College, Cambridge; Assistant-Master at Harrow. [*In the Press.*

Thiers's History of the Egyptian Expedition. Edited by Rev. H. A. BULL, M.A., Assistant-Master in Wellington College. [*In preparation.*

Voltaire—Charles XII. Edited by G. E. FASNACHT. 3s. 6d.

GERMAN.

Freytag (G.)—Doktor Luther. Edited by FRANCIS STORR, M.A., Head-Master of the Modern Side, Merchant Taylors' School. [*In preparation.*

Goethe—Götz von Berlichingen. Edited by H. A. BULL, M.A., Assistant-Master at Wellington College. 2s.

Goethe—Faust. PART I. Edited by JANE LEE, Lecturer in Modern Languages at Newnham College, Cambridge. [*Just Ready.*

Heine—Selections from the Reisebilder and other Prose Works. Edited by C. COLBECK, M.A., Assistant-Master at Harrow, late Fellow of Trinity College, Cambridge. 2s. 6d.

MACMILLAN AND CO., LONDON.

Lessing—Minna von Barnhelm. Edited by J. SIME. [*In preparation.*

Schiller—Die Jungfrau von Orleans. Edited by JOSEPH GOSTWICK. 2s. 6d.

Schiller—Maria Stuart. Edited by C. SHELDON, M.A., D.Lit., of the Royal Academical Institution, Belfast. 2s. 6d.

Schiller—Lyrical Poems. Selected and Edited, with Introduction and Notes, by E. J. TURNER, B.A., and E. D. A. MORSHEAD, M.A., Assistant-Masters in Winchester College. 2s. 6d.

Schiller—Wilhelm Tell. Edited by G. E. FASNACHT. [*In the Press.*

Schiller—Wallenstein's Lager. Edited by H. B. COTTERILL, M.A. [*In preparation.*

Uhland—Select Ballads. Adapted as a First Easy Reading Book for Beginners. With Vocabulary. Edited by G. E. FASNACHT. 1s.

*** *Other Volumes to follow.*

MACMILLAN'S PRIMARY SERIES

OF

FRENCH AND GERMAN READING BOOKS.

EDITED BY G. EUGÈNE FASNACHT,
Assistant-Master in Westminster School. Globe 8vo.

THIS Series of easy Reading Books in French and German is intended for the use of beginners. The subjects are carefully selected from books thoroughly suitable, and at the same time attractive, to young students, whether in schools or at home.

Each volume contains an Introduction, Notes, and Vocabulary, and is printed in clear, readable type. Where the subject readily admits of illustration, additional attraction will be given by a few appropriate woodcuts.

De Maistre—La Jeune Sibérienne et le Lépreux de la cité D'Aoste. Edited, with Introduction, Notes, and Vocabulary, by S. BARLET, Assistant-Master in the Mercers' School. 1s. 6d. [*Ready.*

Grimm—Kinder-und Hausmärchen. Edited, with Notes and Vocabulary, by G. E. FASNACHT. 18mo. 2s. [*Ready.*

Hauff—Die Karavane. Edited, with Introduction, Notes, and Vocabulary, by HERMAN HAGER, Ph.D., Lecturer in the Owens College, Manchester. 2s. 6d. [*Ready.*

La Fontaine—Select Fables. Edited, with Introduction, Notes, and Vocabulary, by L. M. MORIARTY, M.A., late Assistant-Master in Rossall School. 2s. [*Ready.*

Perrault—Contes de Fées. Edited, with Introduction, Notes, and Vocabulary, by G. E. FASNACHT. 1s. [*Ready.*

J. Schwab—Odysseus. With Introduction, Notes, and Vocabulary, by the same Editor. [*In preparation.*

*** *Other volumes to follow.*

WORKS BY EUGÈNE FASNACHT,

ASSISTANT-MASTER IN WESTMINSTER SCHOOL.

MACMILLAN'S PROGRESSIVE FRENCH COURSE.

BY G. EUGÈNE FASNACHT.

I. **FIRST YEAR**, containing Easy Lessons on the Regular Accidence. Extra fcap. 8vo. 1s.

II. **SECOND YEAR**, containing an Elementary Grammar, with copious Exercises, Notes, and Vocabularies. New Edition, thoroughly revised and enlarged. 2s.

III. **THIRD YEAR**, containing a Systematic Syntax, and Lessons in Composition. Extra fcap. 8vo. 2s. 6d.

THE TEACHER'S COMPANION TO MACMILLAN'S PROGRESSIVE FRENCH COURSE. With copious Notes, Hints for Different Renderings, Synonyms, Philological Remarks, etc. By G. E. FASNACHT. Globe 8vo. SECOND YEAR, 4s. 6d. THIRD YEAR, 4s. 6d.

[*First Year in preparation.*

MACMILLAN'S PROGRESSIVE FRENCH READERS.

BY G. EUGÈNE FASNACHT.

I. **FIRST YEAR**, containing Fables, Historical Extracts, Letters, Dialogues, Ballads, Nursery Songs, etc., with Two Vocabularies—(1) in the order of subjects; (2) in alphabetical order. Extra fcap. 8vo. 2s. 6d.

II. **SECOND YEAR**, Containing Fiction in Prose and Verse, Historical and Descriptive Extracts, Essays, Letters, Dialogues, etc. Extra fcap. 8vo. 2s. 6d.

A SYNTHETIC FRENCH GRAMMAR FOR SCHOOLS. By the same Author. Crown 8vo. 3s. 6d.

GRAMMAR AND GLOSSARY OF THE FRENCH LANGUAGE OF THE SEVENTEENTH CENTURY. By the same Author.

[*In preparation.*

THE ORGANIC METHOD OF STUDYING LANGUAGES. By the same author. Extra fcap. 8vo. I. French. 3s. 6d.

MACMILLAN'S PROGRESSIVE GERMAN COURSE.

BY G. EUGÈNE FASNACHT.

Part I. FIRST YEAR. Easy Lessons and Rules on the Regular Accidence. Extra fcap. 8vo. 1s. 6d.

Part II. SECOND YEAR. Conversational Lessons in Systematic Accidence and Elementary Syntax. With Philological Illustrations and Etymological Vocabulary. New Edition, thoroughly revised and enlarged. Extra fcap. 8vo. 3s. 6d. [*Third Year in preparation.*

*** *A Teacher's Companion to the German Course is in the Press. The "First Year" is now ready; that to the "Second Year" will be ready before long.*

MACMILLAN'S PROGRESSIVE G

BY G. EUGÈNE FASN

I. **FIRST YEAR**, containing an Intr
order of Words, with Copious Examples, e
in Prose and Poetry, Notes, and Vocabular

MACMILLAN AND CO.,